

DC
231
.G42
1908
SMRS
Vol. 2



*From the collection of
Harry Sutherland*

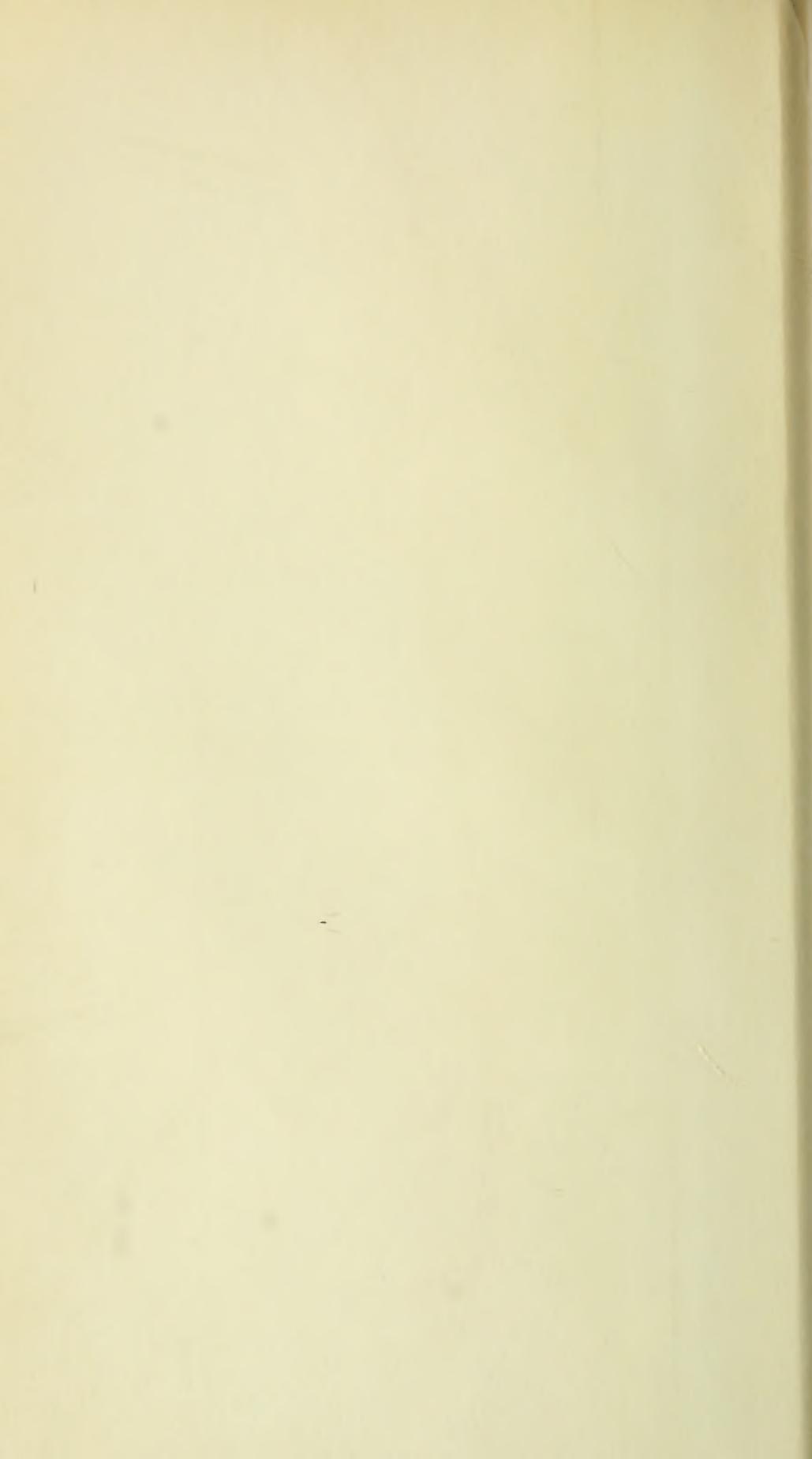
Fine Binding

THE CARSWELL COMPANY LIMITED



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





G-14685

L'ESPAGNE ET NAPOLÉON

★ ★

1809-1811

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804). Un volume in-8°. (PLON-NOURRIT et C^{ie}, éditeurs.)

L'Espagne et Napoléon (1804-1809). 2^e édition. Un volume in-8°. (PLON-NOURRIT et C^{ie}, éditeurs.)

Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne (1808-1814), publiée pour la Société d'histoire contemporaine. Sept volumes in-8°. (PICARD, éditeur.)
(Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, prix Drouyn de Lhuys.)

La Congrégation (1801-1830). Avec une préface de M. le comte Albert DE MUN. 2^e édition. Un volume in-8°. (PLON-NOURRIT et C^{ie}, éditeurs.)

Un Caractère de soldat. Le Capitaine Pierre de Saint-Jouan (1888-1915). Avec une préface du général DE CASTELNAU. 4^e édition. Un volume in-16. (PLON-NOURRIT et C^{ie}, éditeurs.)
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

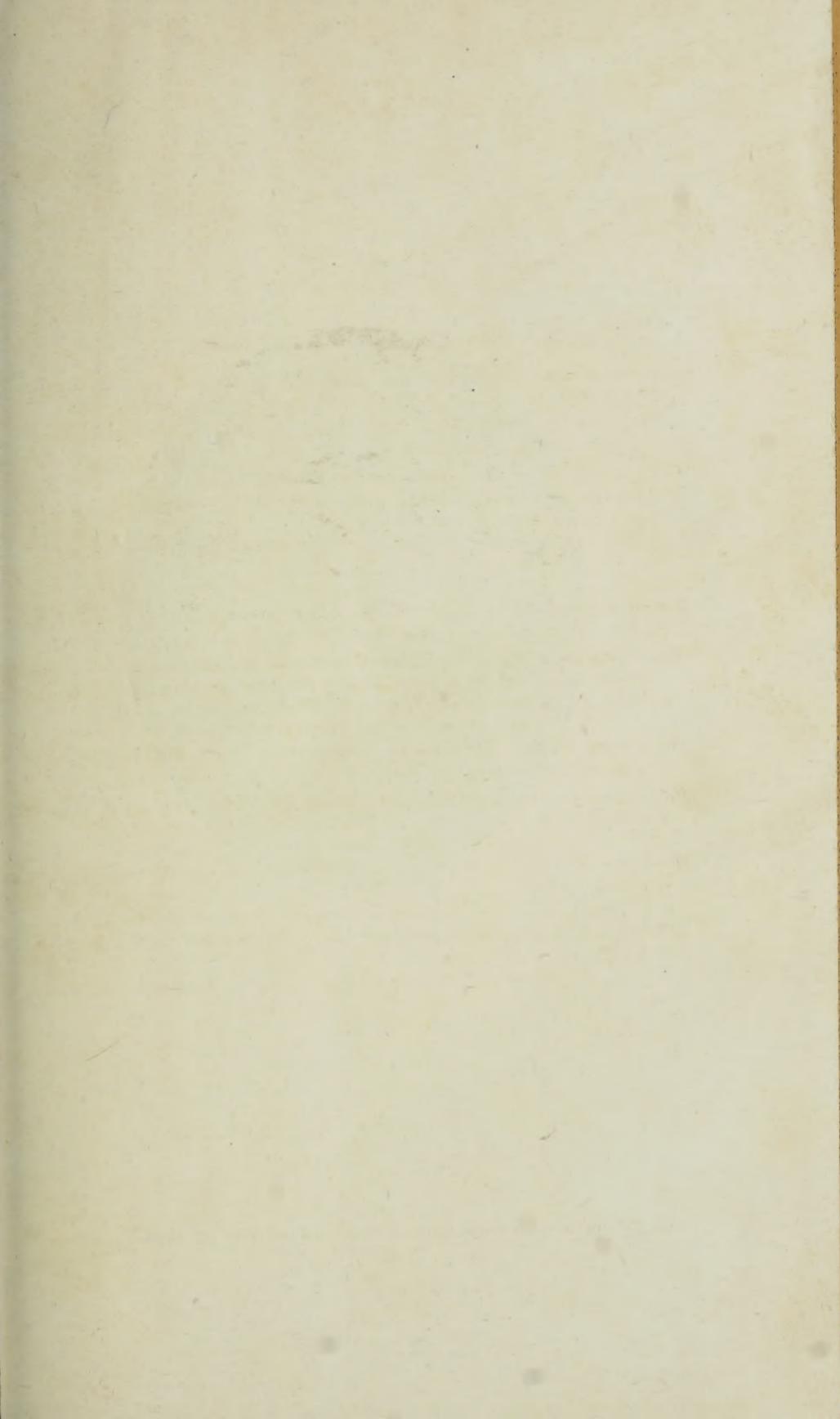
Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814). Un volume in-16. (PERRIN et C^{ie}, éditeurs.)

Napoléon et ses récents historiens. Un volume in-16. (PERRIN et C^{ie}, éditeurs.)
(Couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin.)

Madame Louise de France (1737-1787). 8^e édition. Un volume in-16. (GABALDA, éditeur.)
(Couronné par l'Académie française, prix Juteau-Duvigneaux.)

L'Aumônerie militaire pendant la guerre 1914-1918. Un volume in-8°. (BLOUD et GAY, éditeurs.)
(Couronné par l'Académie française, prix baron Davilliers.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1924.





JOSEPH BONAPARTE

GEOFFROY DE GRANDMAISON

L'ESPAGNE ET NAPOLEÓN

★ ★

1809-1811

Avec un portrait hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1925

Tous droits réservés

Copyright 1924 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Voici la suite d'études historiques auxquelles les lecteurs et l'Institut ont réservé un indulgent accueil.

Elles étaient terminées avant la guerre; les événements en ont naturellement reculé l'apparition en librairie. Aux jours de l'action, la pensée n'est pas aux récits. Ce récit a peut-être gagné à ce retard. Prenant une couleur d'actualité, l'intérêt de ces histoires de batailles, d'invasion, de défense, de lutte patriotique, se réveille à la comparaison des faits qui se déroulaient hier sous nos yeux.

La guerre est toujours terrible et funeste; la résistance à l'envahisseur toujours méritoire et féconde. Notre courage militaire, qui vient de se signaler d'une façon héroïque dans la défense, avait brillé, il y a cent ans, dans l'attaque; mais combien loin des pratiques allemandes, de ses procédés cyniques de destruction et de barbarie. Nos qualités nationales se manifestaient même en ces jours belliqueux où nous n'avions pas le beau rôle politique; et déjà se montraient les vertus engendrées par l'esprit militaire: discipline, endurance, courage, générosité, valeur. On peut, par des sophismes, en nier l'efficacité, le danger une

fois disparu; il reste qu'elles ont été, en Espagne comme en France, la sauvegarde d'un pays que le pacifisme mènerait à l'amollissement, à la décadence, à la ruine.

L'histoire la plus contemporaine a donc des exemples à prendre dans ces aventures guerrières du Premier Empire, et nos études peuvent continuer sur ce terrain.

Bien que la mentalité du public se soit modifiée certainement, je n'ai eu nul changement à faire dans le texte rédigé avant 1914. Car la vérité n'a besoin d'aucun masque et notre fierté nationale d'aucun voile, si elle enregistre des insuccès à côté de ses triomphes. C'est la moralité des événements qu'il faut retenir, or, depuis quinze siècles, la France en sort toujours grandie.

Les gens de cœur savent qu'elle le doit en partie à ses soldats.

Nous n'avons rien à redouter des souvenirs, des rapprochements, des comparaisons. Prompte à l'enthousiasme, notre race est rebelle à la jalousie.

Par une simple courtoisie, il ne nous coûte pas de rendre justice à nos adversaires.

Quand Napoléon menait la partie, de près ou de loin il la dominait, tout l'intérêt du jeu gravitait autour de sa personne; il suffisait donc d'observer sa figure à travers la chronologie des événements. Sans lui, nos armées sont plus difficiles à suivre, dans leur action de 1809 à 1814, tant elles sont éparpillées dans la péninsule. Il faut tracer de leurs mouvements des tableaux successifs et parallèles.

Depuis le départ précipité et sans esprit de retour de l'Empereur pour revenir à Paris, les généraux agissent sans cohésion; Soult, Ney, Masséna, Marmont, Suchet, Victor se heurtent à des difficultés locales, imprévues, sans cesse renaissantes. Les ordres du maître sont trop lointains pour les guider; au contraire, s'il peut blâmer les échecs, il n'a pas le droit d'écarter une grande part de la responsabilité.

De leur côté, les généraux, sentant les rênes flottantes, en prennent assez à leur aise : les grands ambitieux se tailleraient volontiers des principautés, selon le modèle de ces royaumes que l'Empereur distribue comme des fiefs héréditaires rattachés au Grand Empire; les plus modestes se contentent de demander à l'occupation ses avantages et parfois son butin.

Les officiers servent avec exactitude, trouvant aux labours d'un métier pénible et dangereux des compensations qu'attendent les vainqueurs, même sur une terre inhospitalière; ils ont fait, beaucoup plus qu'on ne le croit, des conquêtes de tous les genres et mille actions courageuses marquent leur bravoure sur les champs de bataille.

Leurs plus redoutables, sinon leurs plus féroces adversaires, — les Anglais, — se montrent dans la lutte persévérants, égoïstes, pillards avec méthode, dominateurs. Sachant tirer profit pratique de l'alliance, la morgue britannique dédaigne la jactance castillane.

Les Espagnols firent là une expérience amère qu'ils

n'ont pas encore pardonnée. Ces procédés, identiques en paix comme en guerre, offrent un des enseignements de cette longue histoire ; et il semble que nous soyons bien placés pour en comprendre la leçon.

Un personnage de second ordre, — Joseph Bonaparte, — se trouve par les circonstances au premier plan. Sa figure est intéressante à étudier, bien que ses moyens soient courts, son action restreinte et son caractère faible. Il apparaît sans cesse sur la scène sans la remplir autant que l'ombre gigantesque de César, dont la voix formidable se fait entendre dans la coulisse.

Il y a conflit constant entre ces deux « frères ennemis », et chacun joue son rôle d'Empereur des Français et de Roi d'Espagne.

*
* *

J'ai indiqué (Préface du tome I^{er}) mes sources, mes documents, manuscrits et imprimés. Tout ce qui a paru depuis quinze ans, je crois l'avoir consulté avec attention et impartialité. Les pièces originales les plus importantes, — je répète : pièces justificatives, — je les ai apportées par avance au débat, en achevant la publication de cette longue *Correspondance* du comte de La Forest, l'ambassadeur de Napoléon en Espagne et le mentor du roi Joseph (1).

(1) *Correspondance du comte de La Forest (1808-1814)*, publiée pour la Société d'Histoire contemporaine. — Sept volumes in-8° à la librairie Picard. — Paris (1905-1913).

L'Académie des Sciences morales et politiques lui a attribué le prix Drouyn de Lhuys, la récompense réservée aux études diplomatiques. Au dire du rapporteur, Henri Welschinger, ces 860 dépêches offrent « une mine incomparable de renseignements, et présentent aux historiens toutes les garanties nécessaires pour cette partie si considérable de notre histoire ».

Je m'appuie sur ces témoignages autorisés, et je remercie les hommes de science et les hommes d'État qui m'ont accordé l'honneur et l'amitié de souligner l'intérêt de ces recherches et la valeur de leurs conclusions. Je sais que d'autres, dont les préférences politiques gardent à leur actif les deux invasions de 1814 et de 1815, m'ont fait un grief de n'avoir pas toujours donné raison à Napoléon. Mais c'est là du parti pris. Je ne regrette pas de n'y avoir pas succombé. Mon admiration pour un très grand homme, qui a porté si loin le nom de la France, ne me permet pas d'ignorer des défauts dont l'Europe a été bouleversée pendant quinze ans. — « Mieux vaudrait un sage ennemi », dit le Fabuliste. — Si l'on prétendait, comme on l'a fait d'une façon bien étroite, mettre en cause le patriotisme, je me réclamerais des Français qui ont, par deux fois, réparé les maux de l'invasion étrangère et n'avaient pas déchaîné sur la patrie les orages nés dans les plaines de Leipzig et de Waterloo.

Je termine par deux remarques ayant trait l'une à la forme, l'autre au fond des choses :

Malgré qu'on en ait dit, il faut conserver un grand crédit historique à nos cartons des Affaires étrangères, à ceux du ministère de la Guerre, et aux dossiers de nos Archives nationales. Les divers documents que l'on va consulter en Espagne, sans perdre leur note particulière, confirment dans cette conviction générale. Ils corroborent ce que nous disent nos documents français, ils ne le détruisent pas.

A Simancas, on vient feuilleter les lettres des ambassadeurs envoyés à Londres par les Cortès de Cadix; — à Alcalá, celles des ambassadeurs de Joseph à Paris; — à Madrid, les papiers de la police, de l'administration, des Juntas provinciales. La double face de cette mystérieuse politique alternativement s'éclaire, comme si l'on faisait le tour d'une statue voilée, dont les traits se dessinent sous la draperie. Mais tout cela est exprimé déjà fort suffisamment au quai d'Orsay dans les dépêches de notre ambassadeur, le comte de La Forest, ou par les états de services de nos généraux, leurs rapports, leurs correspondances, les papiers de la Secrétairerie d'État. Saluons donc la richesse de nos propres archives.

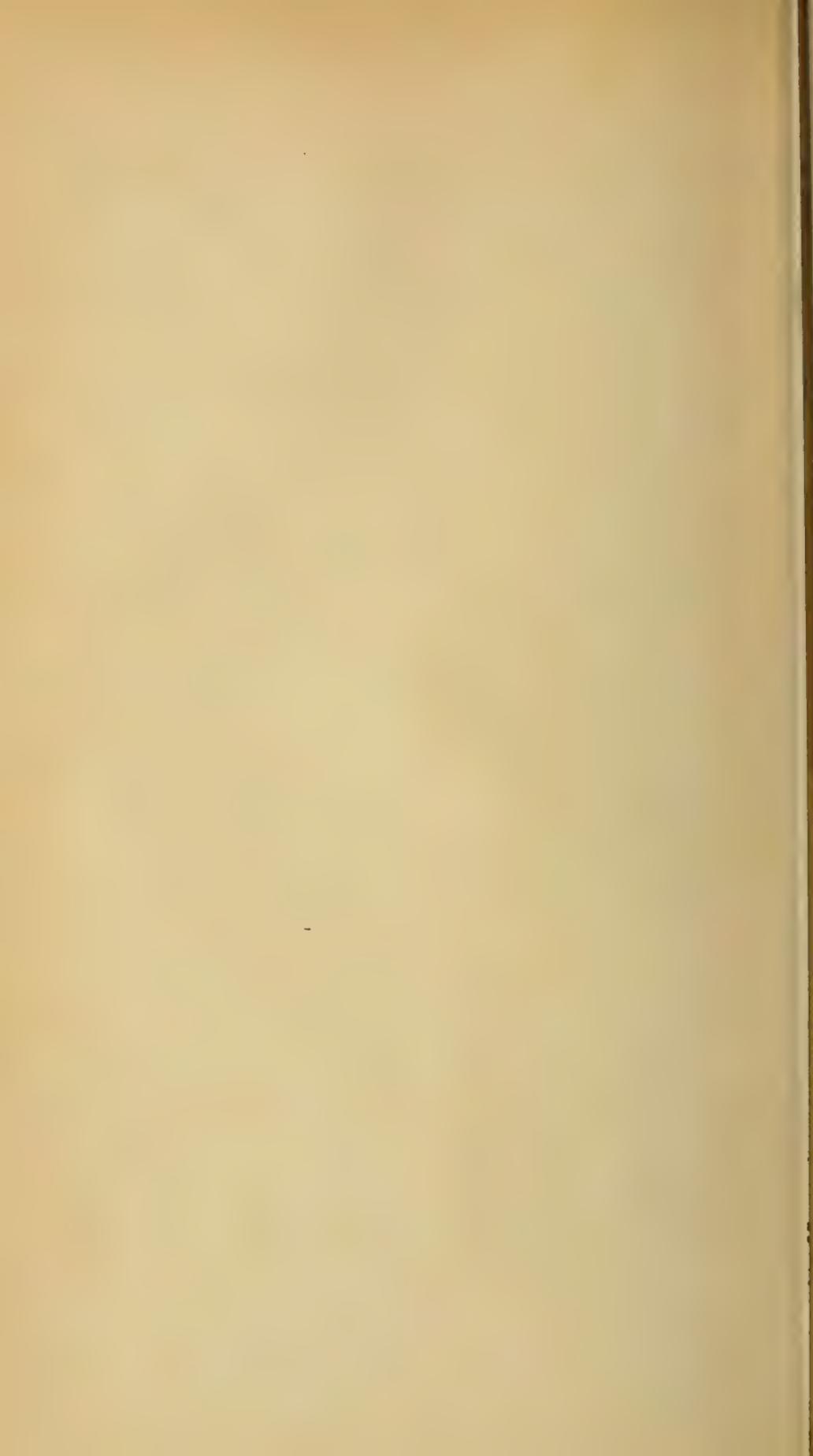
La seconde remarque, pour le fond de l'histoire, n'est pas moins à notre honneur. — Si les Espagnols ont donné au monde un noble exemple de patriotisme par la défense farouche de leurs foyers, ils ont apporté aux rivalités de leurs passions politiques une fureur intransigeante. — Le caractère français, au contraire, défendant parfois des causes assez peu défendables, les a transformées par son

héroïsme et a conservé ses qualités de vaillance chevaleresque et de belle humeur. Gardons-en le précieux souvenir, en ces jours d'ingratitude politique et de bouleversement social. La vérité nous y autorise.

Je me suis arrêté avec loyauté et patience à en retracer l'image, car ces *cosas de España* constituent encore une page de l'histoire de France.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

1^{er} novembre 1924.



L'ESPAGNE ET NAPOLEÓN

CHAPITRE PREMIER

LES SIÈGES DE SARAGOSSE

(1808-1809)

- I. Effervescence populaire à Saragosse après le soulèvement du 2 mai à Madrid. — Joseph Palafox organise la résistance. — Le général Lefèvre-Desnouettes vient sommer la ville. — Le général Verdier arrive pour l'investir. — Assaut du 2 juillet repoussé. — La procession de Saint-Jacques. — Bombardement, la prise de Santa Engracia. — *Te Deum* espagnol. — Combats dans la ville. — Les assiégeants se retirent.
- II. Le maréchal Moncey s'approche pour un nouvel investissement. — Forces des Espagnols. — Leur sortie repoussée. — Junot prend le commandement. — Ouverture de la tranchée. — « Gazette extraordinaire » de Palafox. — Résistance de toutes les classes d'habitants. — Lannes remplace Junot; lutte acharnée dans les rues. — Héroïsme des deux adversaires. — Souffrance des soldats français. — La tragédie de Cervantès. — Misère des Espagnols. — Nous enlevons le faubourg de l'Arabal. — Le parlementaire Saint-Mars. — Capitulation. — Lamentable aspect de Saragosse. — Palafox envoyé à Vincennes. — Le trésor de Notre-Dame del Pilar. — *Te Deum* français.

I

LE PREMIER SIÈGE

Juin-août 1808.

Il est des mots qui sonnent comme des clairons, des noms qui brillent comme des symboles. Saragosse compte parmi ceux-là. Sa résistance aux troupes impériales suffirait pour donner son caractère à la guerre de l'Indépendance. Cette énergie était bien dans le sang de la capitale de l'Aragon. Les historiens, à propos d'elle, parlent des échecs de Childe-

bert, des menaces de Charlemagne, d'assauts au temps des Maures, des longs efforts d'Alphonse le Batailleur, et ils notent qu'en 1710 les troupes de Philippe V furent battues sous ses murs par les partisans de l'archiduc.

Vieille réputation que constatait, il y a deux siècles, Colménar, dans ses *Délices de l'Espagne* : « Saragosse est sans défense, mais la valeur de ses citoyens supplée au manque de murailles. » Et avant l'écrivain castillan, une femme française, voyageuse en ces pays, Madame d'Aulnoy, avait prophétisé, dès Louis XIV, les sièges de Napoléon, en écrivant : « La ville n'est point forte, mais les habitants sont braves : ils suffisent à la garder. »

Dans cette ardente cité, au mois d'avril 1808, la révolte d'Aranjuez avait soulevé le patriotisme, la lutte du 2 mai à Madrid l'exaspéra. La nouvelle en fut portée aux bords de l'Ebre par des Madrilènes fuyant leur ville en émeute ; l'émoi se communiquait et l'agitation enflant ses ondes, chacun s'adressa à la grande patronne du royaume, pour le salut de la monarchie. Les processions affluèrent ; les prières ne cessaient plus aux pieds de N.-D. del Pilar. Une colombe ayant paru planer sur le dôme, le peuple cria au miracle.

Cette effervescence s'accommodait mal des calculs assez timides d'un homme aussi embarrassé que le capitaine général ; l'état d'âme de don Jorge Guillermi parut bientôt fort au-dessous du diapason des sentiments populaires ; les plus osés vinrent entourer son hôtel et le conduisirent en prison. Son remplaçant, le général Mori, fut bientôt à son tour débordé. Un cœur jeune, ardent, impétueux, méprisant la difficulté pour ignorer l'obstacle, correspondait seul aux espérances d'une ville exaltée de foi et de patriotisme, et qu'avivait à chaque instant dans sa colère l'arrivée des paysans d'alentour poussant leurs maigres bestiaux, portant leurs pauvres hardes, traînant derrière eux enfants et femmes. Ce soldat de

de la sainte cause se trouva. C'était un fils du pays, de haute naissance, n'ayant pas trente ans, brave par profession, courage personnel et souvenir des ancêtres, Joseph Rebolledo de Palafox y Melci, brigadier des armées royales, chevalier de Calatrava.

On n'aurait pas souhaité mieux : dans l'occurrence ses défauts devenaient plus précieux encore que ses qualités : la légende le gratifia par surcroît de mérites qu'il n'appréciait peut-être guère : du temps où il avait servi aux gardes du corps, ayant été distingué par Marie-Louise, cet élégant et beau gentilhomme aurait repoussé les avances de Messaline. Être en même temps le serviteur fidèle du roi et l'ennemi injustifié de la reine, en vérité à cet incomparable compatriote, aux yeux des Aragonais, rien ne manquait. Joseph Palafox était arrivé de son manoir d'Alfranca avec quelques compagnons armés sur ses terres, tout comme quinze ans plus tôt sortait du château de Clisson : Henri de la Rochejaquelein. Le 25 mai il entra dans sa ville natale. Le soir même elle se rangeait avec ivresse sous ses lois.

Il débuta par un manifeste à la parole chaude, pleine de confiance, de jactance même, et que l'histoire lui reprocherait, si les faits n'avaient glorieusement confirmé les prouesses dont il se portait garant. Don Quichotte ne prête point à rire, même sous l'aile des moulins à vent, parce que son sang coule et que son âme est sincère. Le 9 juin, l'effervescence avait alors gagné toutes les provinces, le nouveau gouverneur fit conduire au château les rares français restés à Saragosse ; ils constituaient tout à la fois des prisonniers et des otages ; cette rigueur leur épargnait peut-être aussi le massacre.

Les Palafox étaient trois frères (1) : Joseph se trouvait le

(1) Le marquis de Lazan ; don Francisco, brigadier des armées royales ; don José (1780-1847) capitaine général d'Aragon (1814) créé duc de Saragosse et Grand d'Espagne (1833).

plus jeune, les autres prirent assez volontiers du service sous ses ordres; l'ainé, le marquis de Lazan, prétendait couper le passage aux Français dont on signalait l'approche. La colonne Lefebvre-Desnouettes (1), partie de Pampelune, descendait la vallée de l'Ebre. Lazan s'était bien posté à Tudèle, « la clef de l'Aragon » ; mais, repoussé à la baïonnette, il semblait précisément avoir ouvert par sa débandade la province qu'il espérait fermer. Un second choc lui fut également contraire et il revenait plus vite qu'il ne l'eût souhaité, au galop de ses chevaux, vers Saragosse dont rien ne séparait plus notre avant-garde.

La qualité des défenseurs le cédait à la quantité. Le nombre des troupes régulières était assez insignifiant : 1500 fantassins de toute provenance, 5000 volontaires de Saragosse, 2000 fusiliers d'Aragon, un escadron de dragons, quelques artilleurs et sapeurs du génie. Par contre, — force ou faiblesse ? — des milliers de paysans encombraient les rues, fort animés, fort bruyants, étrangers pour la plupart les uns aux autres. Comment les faire obéir ? Comment même les grouper ? On s'avisa de réunir tant bien que mal les parents, les amis, les voisins ; au moins se connaîtraient-ils entre eux ; les compagnies désigneraient leur capitaine. L'arsenal possédait des fusils, il en fournit à tous ces soldats improvisés, et Saragosse parut tout à coup un camp en armes. Mais l'esprit militaire ne s'acquiert pas en posant sur un bonnet une cocarde. Tous ces gens se défiant un peu d'eux-mêmes, beaucoup plus se défiaient des autres. La suspicion fait voir partout des traitres ; le malheur et la souffrance augmentent la suspicion. Ainsi, dans la nuit du 14 juin, un officier d'artillerie cherchant pour

(1) Charles *Lefebvre-Desnouettes* (1773-1822). Colonel (1802). Général de brigade (1806) ; de division (1808). Pair pendant les Cent-Jours. Réfugié en Amérique (1815). Condamné à mort par contumace (1816). Périt dans un naufrage en revenant en Europe.

établir une batterie, un bon endroit sur le mur d'enceinte, fut saisi par la multitude et jeté, avec des bourrades, à titre d'espion, au cachot.

Et cependant, la nécessité s'imposait d'une entente parfaite : les coureurs de Lefebvre-Desnouettes arrivaient le matin même du 15 juin, aux bords du canal d'Aragon, et échangeaient des coups de mousqueton avec les vedettes ennemies.

Après un feu assez bien soutenu, les Espagnols enclouèrent leurs pièces et se retirèrent. Palafox n'estimant pas qu'on pût être plus heureux à Saragosse qu'à Tudèle, sans grande confiance dans cette masse de paysans en colère et en désordre, Palafox sortait de la cité avec son état-major ; il pensait trouver un lieu de résistance plus assurée en battant l'estrade dans la campagne. Derrière lui, à deux heures de l'après-midi, la fusillade éclata à la porte *del Portillo*. Un prêtre, bientôt célèbre, fit là ses premières armes : Santiago Sas ; un officier en retraite : Lucien de Tornos, un tambour au côté, battait la charge ; des créneaux d'une tour aux parapets des murs, le colonel Renoyalès se portait alternativement pour examiner le terrain, puis diriger les pièces, hissées à bras par les paroissiens de *San Pablo*.

Sous les bâtiments d'un couvent de capucins, dans les oliviers et les jardins, nos fantassins étaient arrêtés, tenus en échec, puis repoussés. Le jour tombait que le combat durait encore et, à l'étonnement des officiers français, il fallait reconnaître que la prise de vive force avait échoué.

Sur les collines environnantes, les bivacs allumaient tristement leurs feux ; une trentaine de prisonniers manquaient à l'appel, les blessés, les morts étaient nombreux. Dans la nuit, on entendait à travers les plantations et les bosquets les chants des Espagnols ; ce n'est pas qu'ils n'eussent, eux aussi, à

enterrer près de 300 cadavres, mais ils avaient arrêté la marche d'une troupe surprise de se trouver hésitante, et pour n'avoir pas tout perdu, ils estimaient tout gagné. L'enthousiasme allait au délire : les Sagarossains pensaient avoir remporté — ce que l'un d'eux écrivait le soir même dans son *Journal* — « Le plus héroïque triomphe qui fût jamais (1). » Il faut croire que le général Lefebvre ne partageait pas cette avantageuse façon de voir : le lendemain il envoyait un parlementaire pour sommer la ville. Peut-être bien payait-il d'audace. Transmise à Palafox, sa proposition fut repoussée avec mépris. Le plus étonné avait été Palafox lui-même : il n'en croyait pas l'estafette accourue lui annoncer la résistance heureuse de la ville. Il fit rentrer dans les murailles son frère Lazan et continua, mais avec plus d'audace, à courir les routes afin d'interrompre les communications des Français installés, attendant des renforts pour monter sur la brèche.

Sous quel aspect se présentait-elle aux yeux, cette ancienne capitale de Ferdinand le Catholique, qui si brusquement fermait ses portes ? L'Èbre lui forme une ceinture au nord. A cette base presque droite elle appuie ses maisons et s'arrondit, au contraire, du côté du midi, en demi-cercle vers la plaine. A l'extrême gauche de cette courbe, l'*Aljaferia* ou « Château de l'Inquisition » ; à droite, le monastère de *San José* forment les points de résistance avancée ; au centre, un angle saillant constitué par la porte *del Carmen* et le couvent de *Santa Engracia*.

Vers l'ouest donc, le château, sans moyens de défense contre une attaque régulière, est excellent pour arrêter par sa masse un coup de main (nous l'avions bien vu le 15 juin) ;

(1) CASAMAYOR, *Años políticos y historicos de las cosas mas particulares sucedidas en la ciudad de Zaragoza*. — Manuscrit original.

J'ai étudié sur place ce document, alors inédit ; depuis, il a été publié à propos du centenaire, en 1908, par José Valenzuela La Rosa.

il commande la route de Navarre aboutissant à la porte *del Portillo*. D'assez méchants murs séparent celle-ci de la plaine, qui prend le nom du « Champ du Sépulcre » et des « Jardins du Roi » ; les oliviers en forment la seule culture. Au sud-est, entre *Santa Engracia* et *San José* coule, pour s'aller jeter dans l'Èbre, la Huerba, un ruisseau dont les bords escarpés offrent une barrière naturelle avant de pouvoir aborder les maisons.

C'est derrière cette ligne que grondait l'effervescence patriotique. On coupait les rues de barricades, là on crénelait les bâtiments, ici on portait à bras les lourdes pièces dans l'embrasure des murs, et afin de former la défense des batteries, on arrachait les rideaux des balcons pour coudre leur toile et en faire des sacs qui, remplis de sable, serviraient d'épaulement. Les hommes montaient la garde, femmes et enfants allaient chercher leurs vivres, dans les églises les prêtres multipliaient les prières, et sur la place *Santo Domingo* campaient deux compagnies bourgeoises exercées au maniement des armes par leur pasteur : le curé Sas. On armait les volontaires à la hâte et, dès qu'ils étaient groupés, en grande pompe, drapeaux au vent, tambours en tête, on les conduisait à l'église du Pilar pour prononcer, en face de la statue miraculeuse le serment qui les transformait en autant de Macchabées. « Jurez-vous, vaillants et loyaux soldats d'Aragon, de défendre votre sainte religion, votre Roi et votre patrie, sans consentir jamais au joug de l'infâme gouvernement français, sans abandonner vos chefs et cette bannière protégée par votre patronne, la très sainte Vierge du Pilar ? » — « Oui, oui, nous le jurons ! »

Les promenades stratégiques de Palafox avaient pris fin. A Epila, dans les ténèbres de la nuit, ses soldats s'étaient heurtés fort malheureusement pour eux aux nôtres ; et il pensait à rentrer dans Saragosse où la bataille ne pouvait

plus tarder. La résolution était courageuse, la façon de l'accepter avait été belle; autour du jeune général les officiers hésitaient; il les réunit, et sans leur cacher sa détermination de s'ensevelir au besoin sous les décombres, il laissa le choix de le suivre ou de le quitter. La voix de l'honneur parlait, tous y répondirent, personne ne prit les passeports offerts. On s'efforça seulement de maintenir quelque communication avec le baron de Versage qui, à Calatayud, groupait près de 4 000 hommes, dont beaucoup de paysans.

Lefebvre-Desnouettes attendait de Pampelune les troupes suffisantes pour un investissement en règle. Le général Verdier lui amena lui-même sa division, et, comme le plus ancien en grade, prit le commandement.

Ce général semblait vraiment l'homme de la situation : formé par l'ancien régime au métier des armes, d'une bravoure personnelle éprouvée par les combats de la révolution, connaissant bien les Espagnols pour s'être jadis, et victorieusement, mesuré avec eux dans les Pyrénées. A l'armée, une particularité glorieuse le rendait populaire : il le devait à sa femme, amazone intrépide qui, l'ayant accompagné en Égypte, soignait les blessés au siège de Saint-Jean-d'Acre sous le feu de l'ennemi (1).

Il voulut enserrer les Saragossains dans leurs murailles. Un seul point sur la droite le pouvait gêner : le *Monte Torrero*, hauteur où se tenait un officier avec du canon et quelques troupes. Dès le lendemain l'assaut lui était donné. Le colonel Vicente Falco ne résista guère et, poursuivi par les lances des Polonais, courut chercher un refuge derrière

(1) Jean-Antoine *Verdier*, né à Toulouse en 1766, mort à Mâcon en 1839. Engagé volontaire au régiment de La Fère (1785); aide de camp du général Augereau (1792); général de brigade après Castiglione (1796); général de division au siège du Caire (1800). Fit les campagnes d'Austerlitz, d'Espagne, de Russie. Grand croix de la Légion d'honneur; comte de l'Empire (1808); pair pendant les Cent Jours.

Santa Engracia. Il y trouva des juges. Car ses compatriotes s'indignèrent d'un recul compromettant la légende de leur bravoure ; cela était capable d'impressionner fâcheusement des bataillons en éveil. On dressa sur la grande rue une potence, comme avertissement général ; Falco fut traduit en conseil de guerre et condamné à mort. Il n'y aurait trop rien à dire sur cette sentence si l'exécution n'avait eu lieu alors que le siège se trouvait levé, que la nécessité d'un exemple, même cruel, n'était plus nécessaire, et que le triomphe aurait dû inspirer l'indulgence à des cœurs restés inflexibles.

Verdier avait son terrain bien déblayé ; il allait exécuter les instructions de l'Empereur ; instructions précises et tranchantes comme tout ce qui émanait de cette autorité. Napoléon doutait si peu du succès que, dès le 16 juin, de Bayonne, il envoyait les ordres pour le serment à faire prêter dans Saragosse soumise, le séquestre des biens de Palafox, l'armement du château. Il écrivait pour noter la façon de vaincre, jusqu'au détail, réglant le tir des obusiers : à 200 toises seulement des remparts (1). Il désapprouvait, ne croyant pas à la nécessité d'un siège, l'établissement de tranchées, comme le proposait le général Lacoste. Pour tout dire, sa pensée n'était pas encore bien nette sur l'entreprise, d'ailleurs en modifiait-il l'expression selon ses correspondants, car s'il mande à Berthier (le 30 juin) : « Cette reddition aura une grande influence sur la soumission de toute l'Espagne », il écrit à Joseph (le 13 juillet) : « C'est un point peu important. »

Important ou non le *point* devenait célèbre. Dans la nuit du 30 juin, les veilleurs achevaient de crier : « Il est une heure, le temps est clair, Saragossains dormez ! » quand le

(1) Lettre du 30 juin 1808.

sifflement d'un obus déchira le silence, comme pour donner un démenti à l'assurance tranquille des *serenos*.

Le boulet alla plonger aux eaux de l'Èbre, rasant la coupole du Pilar dans son brutal salut. Le bombardement commençait. La ville s'éveilla en sursaut ; le premier mouvement fut de fuir des maisons dans la crainte d'être enseveli sous leurs ruines ; dans les rues chacun s'empressait ; des lumières de cierges passaient derrière les vitres des églises ; bientôt les hommes coururent aux murs d'enceinte dans l'attente d'un assaut à la faveur de l'obscurité. Le jour les trouva à leur poste. Le mouvement des Français se dessinait hardiment sur la gauche, à l'*Aljaferia*. A 9 heures les grenades y avaient démoli les toits, et les morts des deux partis s'entassaient, comme d'horribles fascines, au pied des murs. Une nuit relativement calme prépara le grand assaut du 2 juillet.

Dès l'aube, l'artillerie reprit son action. On estime à 1 200 obus et 200 bombes les projectiles que Verdier jeta dans la place. Les Saragossains venaient de recevoir un excellent secours : sur les instances de plus en plus pressantes de la Junte, Palafox arrivait à la porte *del Angel* avec une troupe qui portait à plus de 8 000 hommes les forces espagnoles (1). Les embrassades furent chaudes, mais courtes ; on n'avait que le temps de traverser la cité pour aller au rempart.

A droite, Lefebvre-Desnouëttes fusillait les défenseurs de la porte *del Carmen*, de *Santa Engracia* et de *San José*, qui le lui rendaient bien. Nos tireurs étaient entrés dans ce dernier monastère, mais ne purent s'y maintenir. Le marquis de Lazan contenait le mouvement de l'aile tournante des Français, près d'un lieu appelé le Moulin à huile. Le jour tombait que les Espagnols avaient repris toutes leurs po-

(1) Exactement : 8070 ; selon une note manuscrite.

sitions : nous regagnions, à travers les bosquets de la route de Valence, le *Monte Terrero*, et les balles sifflaient aux oreilles de nos dernières patrouilles.

A gauche (toute la ligne courbe de la ville était sous le feu dès cinq heures du matin), les colonnes du général Frère s'acharnaient. A un moment, les pièces espagnoles durent se taire : tous les servants avaient succombé. Il y eut, à cette brèche du Portillo, un moment de silence solennel ; la résistance semblait épuisée. D'un artilleur blessé, la fiancée qui l'avait suivi jusque-là, une grande et belle fille de vingt ans, recevait le dernier soupir ; folle de colère, cette Augustina sentit son cœur bondir de vengeance. Elle arrache de la main déjà froide de son ami la mèche fumante et court à la lumière du canon voisin. Le coup part, son fracas arrête l'instinctif mouvement de recul des paysans ; cette femme donnait un exemple ; ils reviennent, s'élançant, et en voyant sous leur fusillade retomber les assaillants, Augustina écrase ses larmes dans un cri de triomphe sauvage.

Depuis la Grande Mademoiselle, nulle amazone ne fit dans l'histoire tant de bruit avec un canon. La fille de Gaston d'Orléans avait tué son mari du haut du donjon de la Bastille ; au contraire, Augustina, en vengeance la mort de son fiancé, sauvait sa patrie.

La jeune héroïne continua son vaillant service, et le soir, juchée sur cet affût qu'elle avait en quelque sorte conquis, elle rentrait à Saragosse, la bouche fière, les yeux ardents, ses cheveux noirs relevés en désordre comme la déesse de la guerre et les mains plus nobles que celles d'une duchesse, bien qu'elles fussent brûlées de poudre.

Il convenait de s'arrêter : nous avions 500 hommes tués ; c'était beaucoup sur 10 000 combattants. Verdier dévorait son impatience, décontenancé, encore plus surpris. Précédée d'un mouvement offensif d'artillerie, l'attaque avait été bien com-

binée, menée avec décision. Mais on avait oublié un élément nouveau de résistance : le patriotisme des Aragonais. Il fallait faire un siège en règle.

Nous étions suffisamment outillés pour l'entreprise : les trois régiments de la Vistule, le 14^e provisoire, les 45^e, 55^e et 71^e de ligne, 1 100 cavaliers dont 700 Polonais, 600 hommes du train, d'abondantes pièces de campagne, et à la fin de juillet un renfort de 3 000 fantassins montant l'effectif à près de 14 000 hommes.

Saragosse se renforçait aussi : les paysans s'aguerrissaient en des combats où leur ardeur prenait vite des grades ; il n'y avait ni hésitants ni lâches et les femmes partageaient le danger. La vie n'était pas arrêtée, mais combien transformée, exaltée par les circonstances. Des naissances, des morts sans doute, des baptêmes encore, par habitude ; plus de mariages. Celui-ci vendait, cet autre achetait, mais l'indispensable ; adieu les fêtes, les sérénades, les réunions de famille, les *tertullia*. Les graves magistrats ne passaient plus d'un pas égal sur le *Cosso*, se rendant au tribunal ; l'Université avait fermé ses salles, les écoles étaient vides et les enfants, peut-être les seuls heureux de cette existence à la diable, couraient dans la rue, sur la place, au rempart, traînant un fusil, portant une giberne, allant offrir aux sentinelles de la poudre, une orange, une cruche d'eau fraîche.

Une seule préoccupation dominait les cœurs, une idée unique martelait les esprits : la résistance. Le renom de Saragosse l'exigeait, les récents succès le commandaient, le sort de l'Espagne peut-être dépendait de cette vaillance, on se le disait du moins, et le rouge de la fierté colorait les visages. Avec ses défenseurs, la ville n'était-elle pas placée sous la protection de la Mère de Dieu ? Là se trouvait le grand réconfort ; les âmes puisaient sans relâche à cette coupe qui ne s'épuisait point. Les prêtres, curés et moines, parcouraient les

maisons, portant à tous la parole d'espérance, y joignant l'assurance de la malédiction céleste pour les trembleurs; pouvait-on hésiter quand le salut éternel était promis, par surcroît, aux courageux? Dans le temple de la Vierge du Pilar l'affluence ne cessait pas; jour et nuit brûlaient les cierges; les rosaires s'égrenaient à haute voix; les neuvaines, les vœux enthousiastes, les bras tendus, les exclamations, les serments se multipliaient; assises sur leurs talons, la tête voilée de la mantille, rangées le long du marbre des colonnes, les femmes se laissaient bercer par la forte cantilène de leurs rapides : *Dios te salve Maria!* D'autres, accroupies dans leur robe noire, offraient leurs larmes de veuve ou d'orpheline pour le châtiement des meurtriers; et derrière elles, priant en silence, le regard immobile sur la statue modelée par les Anges, les yeux éblouis par les soixante-seize lampes d'argent, le cœur réchauffé à la vue des drapeaux conquis aux Maures, les laboureurs d'Aragon, le menton appuyé au canon du mousquet, songeaient que leur très douce protectrice était aussi la mère du Dieu des armées.

Pendant ces jours terribles, la fête du patron de l'Espagne vint à luire : le 25 juillet, l'Église catholique célèbre saint Jacques le Majeur. L'apôtre repose à Compostelle, mais il a évangélisé à Saragosse; de tout temps c'est aux bords de l'Èbre un moment d'allégresse; la ville investie ne voulut pas manquer à ce devoir.

La procession solennelle se déroule à sa coutume, les troupes y assistent; seulement, comme il faut éviter un coup de main, on abrège la cérémonie; il y aura un sermon de moins et une musique de plus : la canonnade qui gronde autour des remparts. On a tendu les rues, et les vieilles tapisseries armoriées cachent les trous des boulets et des balles. Rien ne manque au cortège, sauf les *Gigantes*, ces figures grotesques qui, à l'effroi des petits enfants et à la joie des jeunes

filles, sont de toutes les cavalcades espagnoles; mais l'heure n'est pas au rire.

D'abord la croix d'or gothique chargée de perles sur laquelle le Roi jurait d'observer les *fueros* d'Aragon; les bustes en argent de saint Laurent, de saint Vincent et de saint Valère, donnés à sa ville natale par le fameux Pierre de Luna, qui se faisait appeler le pape Benoît XIII; enfin la grande custode d'argent massif avec son tabernacle à triple face. Après le clergé séculier que précèdent les crucifix ciselés de chaque paroisse, les Augustins, les Dominicains, les Hiéronymites, les Capucins, les Carmes, tous les *frailes*, robes blanches, brunes, grises ou noires, sur deux rangs, le cierge allumé (1). Voici venir, porté par la noblesse militaire, le drapeau provincial, et plus que jamais c'est un symbole, ce « lion rampant », soutenu par deux anges, mordu aux pieds par deux griffons. Derrière Palafox, ses frères, le chef du Tribunal et le Gouverneur de la place; précédé des huissiers en pourpoint de Philippe II, l'*Ayuntamiento* et les Inquisiteurs : don José Maria de Villafavre et don Bernado Fernandez Alonzo. L'Évêque arrive à son tour, et c'est un enfant de Saint-François qui ne quittera pas la ville pendant la tourmente : Miguel Suaren, de Santander. On s'est montré au passage les visages populaires; Calvo de Rozas, l'intendant qui organise la résistance, San Genis, toujours au feu, Tio Jorge, l'alcade Michel Abad, un pauvre marchand Gurpide, un riche laboureur Zamoray, et à la tête de sa compagnie, laissant à ses vicaires leur place dans le cortège des sacristies, le curé Santiago Sas, le sabre passé sur la soutane. Enfin les troupes terminent le cortège, le pas cadencé par la fanfare,

(1) Outre la cathédrale (la *Seo*) et le Pilar, Saragosse comptait 15 paroisses; elle possédait 27 couvents d'hommes, 16 monastères de femmes; en tout, plus de 60 églises ou chapelles. — Antonio PONZ, *Viaje de España*, t. XV.

la tête découverte, l'arme au bras; les uns en habit blanc aux revers cramoisis, les autres vert à tresses jaunes, les artilleurs en bleu foncé avec le collet écarlate. Plus loin les bourgeois, dont le baudrier coupe le frac, dont la cocarde rouge orne le tricorne; les paysans avec leurs espadrilles qu'à leurs jambes nues attachent des cordes, le poignard dans la ceinture, les manches de chemises relevées, le col dégagé, la tête serrée dans un mouchoir aux reflets éclatants. Après un dernier vivat à la Madone, peut-être un galant sourire à quelque visage reconnu sous la mantille, tout se disperse, et plus d'un qui part aux murailles le cœur plein d'espérance, ce soir ne reviendra pas.

Cependant l'ivresse des premiers jours allait s'affaiblissant; on commençait à manquer de deux choses également nécessaires : de la poudre et du pain. Les fusillades d'avant-garde étaient continuelles et pendant le mois de juillet les assiégés n'avaient pas dû repousser moins de quatorze assauts (1); les paysans, assez facilement ivres de bruit, tiraient beaucoup et sans compter; le gaspillage de munitions avait été réel; une poudrière, en prenant feu, diminua encore les provisions. Ce fut pour Palafox un grand souci; il fit transformer les couvents en fabriques de cartouches, et on se mit, officiers et moines en tête, à recueillir le soufre, à laver la terre des rues pour en tirer du salpêtre, à brûler les têtes de chanvre pour en obtenir du charbon. Enfin le blé devenait rare, la viande aussi, et ce fut de pitoyables aliments que l'on se partagea avec parcimonie.

Les privations engendrent toujours la mauvaise humeur, et la colère se change vite en indiscipline. Harassés, les soldats devinrent querelleurs, les dragons partirent en ma-

(1) CASAMAYOR, documents manuscrits.

raude, quelques-uns assassinèrent, on les pendit, on mit en prison les voleurs. Les bourgeois laissèrent voir du mauvais esprit ; l'énervement gagnait de proche en proche. Le clergé avait pour sa large part, soutenu le courage et excité jusqu'au sentiment du martyr le devoir civique ; maintenant certains prêtres, grisés par leur influence, entendaient tout dominer ; les contredire, c'était un blasphème ; les calmer une lâcheté ; quelques prédications conduisaient au massacre. Palafox se souvint de Valence, il fit arrêter, quand il en était temps encore, ces clercs exaltés.

C'est en de semblables instants que le cri de trahison est poussé vite. Les menées de deux personnages donnèrent lieu aux soupçons. Le prince Pignatelli, l'un des plus grands seigneurs d'Aragon, mais d'une réputation morale fort au-dessous de sa naissance, était rentré de France au mois de mai. Il parut suspect ; on disait que Napoléon, en payant ses dettes, l'avait chargé de venir corrompre à son tour ses compatriotes. Le peuple le voulait pendre ; il fut du moins emprisonné et resta au secret. (1) — Don Rafaël Lerino, « Gouverneur des cinq villes », (2) avait-il eu vraiment une correspondance coupable avec les Français ? On le prétendit et il fut passé par les armes (26 juillet). — Peut-être n'avait-il d'autre but que d'amener des conditions de paix moins dures, ou lui avait-il simplement fallu répondre aux pourparlers que le général Verdier s'efforçait d'engager avec les principaux Espagnols ? Ce sont là des nuances que la logique populaire respecte peu et ne comprend jamais.

L'investissement continuait et nos soldats attendaient impatientement l'heure du corps à corps. Le général Lacoste menait ses parallèles en face de *Santa Engracia*. Le 2 août, le bom-

(1) MARROT, *Mémoires*, t. II, p. 98.

(2) On nomme ainsi, entre Tudèle et Saragosse, cinq gros bourgs : Tauste, Egea, Sabada, Castillo et Sos.

bardement reprenait. On visait juste sur *San Francisco*, point central tout à la fois quartier général de Palafox et hôpital des blessés. Cette dernière considération rend tristement pénible un tir si parfait. Il fallut déloger et porter à bras, dans un endroit moins exposé, les malades. Scènes déchirantes, à la fois sauvages et héroïques : les ténèbres de la nuit, la lueur des torches, les fracas des bombes, les cris des blessés, l'émoi de leur sauveteurs, donnent à cette scène un aspect infernal. En cette veillée tragique s'illustra une grande dame, déjà célèbre par son intrépide énergie : la comtesse de Bureta, — dona Maria Conception de Azlor y Villavicencio. Son rang lui prescrivait de donner l'exemple, et elle surpassa les devoirs de son rang. — On attendait le jour avec impatience, et les désastres du jour allaient faire regretter les angoisses de la nuit.

Le 4 août, — c'était la fête de Saint Dominique, une date de bon augure pour les compatriotes d'un si grand Espagnol, — dans le camp français, 43 pièces de gros calibre saluèrent à leur façon cet anniversaire dès le matin. Il y avait trois colonnes d'attaque : à droite, au centre, à gauche, avec les généraux Habert, Bazancourt et Granjean. Il y eut bientôt trois brèches : à *Santa Engracia*, à la porte *del Carmen*, au *Portillo*. Le monastère de *Santa Engracia*, avait été broyé par soixante bouches à feu : ses hautes murailles s'étaient écroulées, ses cloîtres tombaient et les bâtiments n'étaient plus qu'un monceau de décombres. Le colonel Cuatros avait été tué sur ses pièces ; un moine du couvent, Pedro Breton, portant sur sa robe retroussée les insignes de sergent, avec huit compagnons, protégea jusqu'à la mort l'entrée des caveaux où reposent les corps des martyrs d'une autre persécution « impériale », celle de Dèce (1). Les munitions manquant et n'ayant plus que des

(1) Au troisième siècle. — Le couvent de *Santa Engracia* fut fondé par Ferdinand et Isabelle la Catholique.

tronçons d'armes, les défenseurs se battirent à coups de gabions.

On avait fait la trouée dans la ville et après cette invasion, le général Verdier se tenait assuré de la conquête; il traça un seul mot : « capitulation », il data ce billet guerrier du couvent même de *Santa Engracia*; c'était à la fois résumer sa pensée et affirmer sa présence. A travers les barricades on porta le papier aux Espagnols. Palafox écrivit au bas : « *Guerra y cuchillo!* guerre à mort! » (1) — On était aux Thermopyles.

De la main, Verdier fit tristement signe d'aller de l'avant, et les bataillons du 14^e de ligne, arrivés de la veille après avoir traversé l'Europe, s'élançèrent tête baissée. — La grande voie de Saragosse, le *Cosso*, qui coupe la ville en deux, exactement parallèle à l'Ebre, était le but à atteindre. On y parvint après plusieurs heures de lutte sous une pluie de balles, de tuiles, de tessons, de pavés et de briques. Arrivé à cet endroit où l'on pensait tout gagné, on voit que tout reste à faire. De l'autre côté de ce boulevard, des barricades s'élevaient encore et la gueule des canons apparaissait dans les embrasures. Face à face, à cinquante pas, nos pièces hissées à l'ouverture des rues que nous occupions, trouvaient dans les cadavres ennemis des épaulements sinistres.

Notre colonne de gauche avait eu la même fortune, s'ouvrant par la porte *del Carmen* un accès jusqu'au *Cosso*; à son tour, elle était bloquée là. Pour y parvenir, elle avait dû livrer des corps à corps terribles : le poignard avait fait plus de prouesses que le mousquet. Parmi les ruelles enchevêtrées, les escouades s'espacent, s'égarant, se fondent; en cherchant un chemin, les hommes hésitent, cela suffit pour couper l'élan; ils entrent

(1) C'est le mot qu'il faut retenir et non « guerre au couteau ». Palafox, qui savait sa réponse, fit inscrire cette devise au revers d'une médaille commémorative du siège.

dans les maisons abandonnées, ils s'arrêtent pour se reposer, la chaleur est lourde et la besogne violente; ici on pille, on saccage, mais bien plus, on brise une bouteille, on éventre un tonneau; sous la poussière et la sueur les bouches s'approchent et chacun boit, l'ivresse du vin se mêle à celle du combat.

Quand les vigies de la Tour-Neuve avaient signalé l'arrivée des Français au cœur même de la cité, la panique s'était emparée du peuple, un mouvement instinctif poussa la multitude vers l'Èbre; les femmes couraient, les enfants dans les bras. Un officier Lucien de Tornos, se jeta à la tête du pont, quelques moines l'aidèrent à tourner un canon sur son affût et il en menaça les fuyards; le sentiment revint à ces effrayés, en face d'un danger plus immédiat, la foule fit volte-face. Ainsi le flot de la marée se brise, refoule ses ondes et au-dessus des vagues qui le rejoignent, glisse plus vite, escaladant leur crête, empruntant leur pente, pour revenir en arrière avec une force décuplée. Comme pour expier leur débandade, ces gens se jettent dans la mêlée avec la dernière fureur, les hommes s'élancent, s'acharnent, frappent, les femmes poussent, maudissent et vocifèrent; les enfants arrachent les cadavres français et les traînent avec mépris dans les eaux du fleuve. Le soleil se couchait et ses rayons en rasant la terre, empruntaient des teintes sanglantes à ces restes déshonorés.

Verdier s'arrêta. Cette lutte faisait monter à son cœur de soldat une angoisse inconnue. Il était las, une balle venait de l'atteindre; appuyé contre un pan de mur, il entendait les rapports : on n'en était pas quitte à moins de trois cents morts et il fallait bien compter le triple de blessés; parmi eux les généraux Lefebvre-Desnoüettes et Bazancourt.

De part et d'autre on demeura dans l'attente et l'on se barricada.

Entassés dans cette ville réduite de moitié, les Espagnols manquaient de ressources. Lazan put, les jours suivants, introduire quelques pains et de la farine.

Un intrépide, San Genis encourageait à souffrir : « Gagnons du temps, disait-il, c'est tout à la guerre. » Palafox avait-il paru d'un moins ferme espoir ? Quand le *Cosso* s'était trouvé forcé, il était sorti pour aller chercher, avec l'autorité attachée à son grade sans doute, des renforts cantonnés dans les environs. L'action peut être soutenable, bien qu'un aide de camp ait paru suffire pour cette mission. On ne saurait s'empêcher de le constater : par deux fois, au plein de l'envahissement de Saragosse, au moment où la fortune semble rendre la position intenable, et le 15 juin et le 5 août, à cette heure précise Palafox s'éloigne. Pour la bonne renommée de son énergie, l'épisode se renouvelle trop souvent ; à tout le moins commettait-il une assez fausse manœuvre : la démoralisation des soldats pouvait suivre, en s'y méprenant, tant de « sagesse » chez leur général. Afin de justifier sa conduite il faut savoir qu'à Villa-Major, il réunit 5 000 hommes et que quatre jours après il les conduisit à Saragosse.

Il n'y trouva pas la situation matérielle améliorée, mais combien la situation morale ! La nouvelle du triomphe de Baylen venait de parvenir aux assiégés. Ce fut une ivresse. Quelle force pour le « point d'honneur » ! San Genis avait eu raison : ne désespérer jamais. Les Français allaient-ils continuer la lutte ? On put croire à un effort suprême de leur part, le bombardement redoublait et les obus éclataient avec une précision terrible sur les coupoles du Pilar, ou dans la tour de la *Seo*. Le 6 août une dépêche du général Belliard, venue de Madrid, à Lefebvre-Desnoüettes (commandant à la place de Verdier porté à l'ambulance) apprenait la capitulation de Dupont. Bientôt, le roi Joseph, replié à Burgos, rappelait à lui toutes les forces françaises échelonnées sur l'Èbre : le

corps de Saragosse formerait l'aile gauche de l'armée de résistance. Belliard envoyait l'ordre exprès de plier bagages.

Les Saragossains devinèrent leur délivrance en voyant le 13 août au matin revenir vers eux des prêtres et des moines prisonniers que le général français faisait remettre en liberté. Le soir l'explosion des derniers murs de *Santa Engracia* lançait au ciel le bouquet de cet infernal feu d'artifice allumé depuis tant de nuits. — Le 14 août, nous nous retirions en bon ordre laissant cependant les pièces de trop fort calibre qui eussent alourdi la marche accélérée de l'armée.

On peut se figurer l'enthousiasme, le délire des Espagnols. Toute souffrance était oubliée, la foi se fondait en action de grâces, au patriotisme rien ne paraissait plus impossible. Il fallait voir de ses yeux les orphelins et les veuves pour se rappeler la réalité, eux-mêmes se prêtaient à l'allégresse générale; et le lendemain, tous s'entassaient au Pilar pour chanter un *Te Deum* solennel et bénir la Vierge de délivrance et de salut. Les prédicateurs trouvaient facilement des textes à leurs discours : c'était Sennachérib sous les murs de Jérusalem, Holopherne devant Béthulie. Le 15 août, pour la première fois en Europe, on célébrait d'une façon aussi pitoyable la « saint Napoléon » ; par contre, jamais Saragosse n'avait chanté de meilleur cœur les louanges de la glorieuse Assomption de Marie.

L'Espagnol se plait trop à vanter la seule pensée de l'héroïsme pour ne pas tirer vanité d'une bravoure accomplie et passée en action. La gloire de l'Aragon donna du courage à la péninsule entière. Encadrée de la capitulation de Baylen et de la résistance de Saragosse, la retraite de Joseph marquait l'importance de ces deux succès. L'espoir s'ouvrait à une absolue délivrance. Palafox crut l'affermir en édictant des mesures draconiennes contre tout ce qui portait le nom français : les biens confisqués, les personnes proscrites, la mort

pour qui repasserait la frontière. (1) — Aussitôt remis de la peine, on régla le compte de l'honneur : aux citoyens de Saragosse s'accordait la noblesse personnelle, une médaille rappellerait à chaque défenseur ses souffrances et son triomphe (2).

La ville reçut officiellement le titre d'*héroïque* et l'exemption pendant dix ans, à partir de la paix, de ses impôts (3). La « proclamation » de Ferdinand VII fut l'objet d'une démonstration patriotique et cette année-là, au mois d'octobre, par le concours prodigieux des Espagnols, les fêtes habituelles du Pilar prirent un éclat inaccoutumé. La procession du *Rosario* donna à tous l'impression matérielle d'une gloire nationale rajeunie de rayons nouveaux. Quand s'avancèrent les traditionnelles lanternes aux verres multicolores figurant les lions d'Aragon, les tours de Castille, les colonnes d'Hercule et les Lys d'Espagne, suivies du chapelet vivant de chaque grain des quinze mystères du Rosaire représenté par un homme portant un globe allumé, — il semblait voir marcher la patrie elle-même, ballottée et ondoyante, mais ne rompant pas sa chaîne lumineuse forgée de loyauté et de foi.

Ainsi donc, héroïquement, mais très simplement, comme toutes les choses fortes, la persévérance de ces gens de bonne volonté avait triomphé des premiers soldats du monde ;

(1) Archives des Affaires étrangères. — *Espagne*, vol. 676, fol. 111.

(2) Il y eut trois décorations distinctes décernées après les événements de Saragosse : au centre, la vierge del Pilar entourée de lauriers ; pour les défenseurs du premier siège, un écu rouge sur émail blanc ; pour le second, un écu blanc sur émail rouge ; pour qui avait participé aux deux sièges, les émaux mélangés, la couronne royale et les fleurs de lys contournant les branches de la croix. Toutes trois suspendues au même ruban cramoisi avec quatre lisérés jaunes (les quatre pals d'Aragon).

(3) Dans un décret du 9 mars 1809, la Junte suprême de Séville décernait en outre à Palafox une récompense, un grade supérieur à tous les officiers, celui de sergent aux soldats, aux veuves et aux orphelins une pension ; un monument commémoratif, une inscription dans toutes les villes du royaume, la reconstruction aux frais de l'État des édifices publics détruits. — *Espagne*, vol. 678, fol. 396.

il faut saluer ici, même sous un drapeau qui n'était pas le nôtre, le succès de la justice qui ne remporte pas tous les jours la victoire; l'idéal avait vaincu la force; grande leçon; récompense des races qui savent vivre, exemple des peuples qui ne veulent pas mourir.

Les officiers anglais de l'armée de secours qui venait de débarquer accouraient voir de leurs yeux les glorieux débris de ce boulevard militaire. Palafox les conduisait sur les brèches à demi closes; il en fit les honneurs au général Doile et à Castaños venus pour prendre des dispositions de combat. — Car la lutte continuait, et chasser de l'autre côté des Pyrénées les aigles impériales, ne semblait plus tâche impossible si elle demeurait laborieuse.

II

LE SECOND SIÈGE

Décembre 1808-Février 1809.

Napoléon jugea sa présence seule suffisante pour remettre toutes choses. A Erfurt il venait de s'assurer le silence approbateur de l'Europe, au moins se devait-il d'en tirer le plus prompt parti. Le 4 novembre il arriva en Espagne et marcha droit sur la capitale (1). Pendant qu'il poussait devant lui les troupes espagnoles, paravent des forces anglaises, il ordonnait à ses lieutenants de flanquer les deux côtés de sa route et d'assurer la ligne de sa propre armée. L'Aragon formait un des points essentiels de cette conquête de sauvegarde, d'autant plus utile qu'on n'obtenait pas autrement la communication de nos deux entrées dans la péninsule entre la Navarre et la Catalogne. La bataille de Tudèle ouvrit la province à notre

(1) Voir l'*Espagne et Napoléon*. Tome I, 2^e partie, chap. v et vi.

armée (23 novembre). Le vainqueur, le maréchal Moncey, s'avança lentement; quand le 3^e corps (qu'il avait sous son commandement) eut été rejoint par le 5^e (aux ordres du maréchal Mortier) il s'approcha de Saragosse.

Le patriotisme y avait mis ces retards à profit; et le souvenir d'un passé si récent dont il fallait soutenir la gloire, autant que les besoins du présent, excitaient le zèle de chacun. A la vérité rien n'était terminé.

Les Saragossains, dans leur esprit « *jactansioso* » comme l'avoue un Espagnol tout à la fois historien et soldat, avaient bien cru ne jamais revoir les Français sous leurs murs. Ce fut donc une hâte à la nouvelle de leur approche. Remuant la terre, creusant des fossés, élevant des parapets, moines, femmes, vieillards, rivalisaient d'ardeur.

Pour dégager la ligne de tir, jusqu'à 700 mètres du mur d'enceinte toute construction fut démolie, les beaux arbres à fruits, les bosquets du bord de l'Èbre, impitoyablement sacrifiés et dans la plaine on rasa au pied les oliviers, richesse du pays. Sans un murmure, sans une hésitation, la possession se taisait devant le patriotisme, le propriétaire lui-même, avec une sorte d'enivrement, donnait le premier coup de marteau à sa maison, le premier coup de cognée à son verger.

Les troupes cantonnées là pouvaient passer pour la plus grande espérance de l'Espagne, pour ses plus glorieux soldats tout au moins : l'armée d'Andalousie avec Castaños inscrivait sur ses drapeaux le nom de Baylen, l'armée d'Aragon avec Palafox, celui de Saragosse. Des contingents de Valence et de Murcie les augmentaient encore. On peut évaluer à plus de 32 000 hommes (1) l'ensemble de ces forces partagées en

(1) D'après les documents du dépôt de la guerre à Madrid : 32 421. — Schpeler dit 35 000; Thiers, 40 000; Ferrusac, 50 000; Marbot, 80 000. Mais ils ne font pas sans doute le départ entre les troupes régulières et les volontaires, et Marbot englobe toute la population virile de Saragosse.

quatre divisions d'infanterie, commandées par D. Fernando Butron, Diégo Fiballer, José Manso, Félipe San-March. Trois régiments seulement de cavalerie, dragons de Numancia, hussards d'Olivenza et de Ferdinand VII. En revanche, de volontaires une multitude, et des payans armés en grand nombre. L'artillerie était considérable : 160 canons, les munitions abondantes ; Don Louis Villaba commandait 1 500 artilleurs de métier : d'excellents ingénieurs, D. Manuel Caballero et un jeune colonel qu'allait illustrer un nom déjà glorieux San Genis, formaient avec des gens de bonne volonté un corps de 800 sapeurs. A eux revient l'honneur des moyens de résistance de la place. Au *Monte Torrero* : un fortin avec 4 pièces. Au monastère de *San José* : un fossé avec des palissades, 12 pièces. Une tête de pont sur la Huerba en face de la route du Midi, 8 pièces ; ce fut la fameuse batterie du Pilar « imprenable — disait l'inscription — à cause de ce nom sacré ». Enfin l'*Aljaferia* relié à la ville par un chemin couvert. Telle fut la défense d'approche.

La défense de seconde ligne avait été organisée avec des éléments plus imparfaits : autour de la ville les murs étaient restés bas et mauvais, n'offrant ni saillants ni angles ; on essaya de les mettre en valeur par des batteries bien épaulées de terre, de sacs, de fascines. Pour les portes *Quemada* et *del Carmen*, il était permis de s'en fier aux deux couvents que leur masse transformait en forteresses : les Trinitaires et *a Santa Engracia*. Les décombres du premier siège ne manquaient pas pour fournir des matériaux de barricades, et en y montant leur garde les sentinelles n'avaient que trop présent aux yeux, puis à l'esprit, le motif de leur service et le bon droit de leur vengeance. Eussent-elles hésité, bientôt leur conduite aurait été signalée car il s'était recruté un corps de gens de bonne volonté, chargés de la surveillance des points importants et du soin de prévenir toute défaillance,

de dénoncer toute faiblesse. Ces *Almogavarès* (1), c'était leur nom, remplirent jusqu'au bout leur rôle avec une persistance farouche.

Et nous, quelles étaient nos forces ?

Moncey, dans son 3^e corps, si on y comprend la brigade de cavalerie Wathier (1 600 chevaux) réunissait un effectif de 16 500 hommes avec les divisions : Musnier, Morlot et Grandjean (2). Le maréchal Ney devait l'appuyer, mais il reçut avant même de le pouvoir faire une direction nouvelle et c'est seul que Moncey s'approchait de Saragosse. Le 10 décembre ses avant-postes campaient devant la ville. Neuf jours après, le maréchal Mortier, avec le 5^e corps, le rejoignait. Le renfort était plus nombreux que l'armée d'attaque : près de 18 000 hommes, sous deux chefs expérimentés : Gazan et Suchet. Mortier possédait des ordres précis : couvrir le 3^e corps, l'aider au besoin, mais sans perdre temps, munitions ou hommes, à un siège. Le vieux maréchal Moncey voulut utiliser sur l'heure ces coopérateurs momentanés. Déblayer le terrain extérieur semblait la première besogne. Il confia à la division Gazan le soin de refouler les forces espagnoles dans le faubourg de l'Arabal sur la rive gauche de l'Èbre ; — sur la rive droite il attaquerait lui-même.

En effet, le 21 décembre il lançait sur le *Monte Torrero* le général Habert ; à 11 heures du matin, avec 20 morts et 50 blessés, nous étions maîtres de la hauteur ; le 70^e de ligne et le 2^e léger s'y comportaient à merveille. San-March, brave et loyal soldat, obligé de battre en retraite, enclouait ses canons et faisait, en rentrant en ville, sauter le pont sur

(1) Ce qui veut dire « soldats d'élite » ; l'origine est le mot arabe *almoguar* (guerrier).

(2) Effectifs donnés par la lettre de Napoléon à Berthier, 8 novembre 1808.

la Huerba qui l'en séparait. Sans l'amitié et la protection de Palafox, il eut sans doute subi le sort du premier défenseur de ce lieu malheureux aux Espagnols, car enfin il avait reculé lui aussi. Plus que sa bravoure, les circonstances le protégèrent : notre attaque de la rive gauche avait été repoussée et, dans la glorification excessive de ce succès, les Saragossains firent volontiers le silence sur l'échec.

Oui, à l'Arabal, notre premier choc avait enfoncé les bataillons qui nous faisaient face, mais de l'autre côté du fleuve, Palafox, du haut des terrasses du palais épiscopal, suivait le combat : à ce mouvement de recul, il descendit précipitamment, sa cavalerie était massée sur la place de la Cathédrale, il lui fit traverser au galop le pont tout voisin ; un double effet suivit sa promptitude : elle coupa la retraite aux fuyards, elle arrêta l'élan des vainqueurs. L'Arabal était sauvé.

Les chiffres suffirent à prouver que l'affaire fut chaude ; pour nous, 28 officiers et 650 hommes hors de combat. Les Espagnols eurent 200 morts, sans compter ceux du régiment suisse, et leur cavalerie paya cher son succès en perdant les 2 colonels des hussards de Ferdinand et le capitaine Santa Cruz. Cette action de la rive gauche, laissant imparfait l'investissement, retardait fâcheusement pour nous les opérations du siège. Moncey paya d'audace, soit que la prise de Monte Torrero lui parût une victoire suffisante, soit qu'il eût voulu intimider ses adversaires. Il envoya le capitaine Charles de La Bédoyère porter à Palafox une lettre courtoise, mais énergique : appuyant sur l'événement récent de la prise de Madrid, avec le souhait d'éviter l'effusion du sang à la « belle Saragosse », il lui proposait de se rendre. Palafox répondit à cette prétention par une vantardise : ce serait plutôt à moi de parler à M. le Maréchal de capitulation ; j'ai dans la main 60 000 hommes résolus, qui ne connaissent que l'hon-

neur. Si Madrid s'est rendue, c'est que Madrid aura été vendue. Capituler? J'ignore ce mot. Vous m'en entretiendrez après ma mort.

Il fallait donc faire le siège. Les souvenirs du mois d'août indiquaient qu'il serait périlleux et difficile.

De Pampelune, par le canal d'Aragon, on dut amener l'équipage nécessaire, les canons, le matériel. Sur cette longue route sablonneuse et triste qui descend des collines de Navarre, par Tafalla, Alfaro et Tudèle, ce fut un incessant convoi dont les voyages n'étaient pas toujours à l'abri des alertes sanglantes et des coups de fusils imprévus. Enfin, nous eûmes nos forces réunies ; le général Dudon commandait 60 bouches à feu et 6 compagnies d'artillerie ; le général Lacoste, possédait 40 officiers du génie, 8 compagnies de sapeurs, 3 de mineurs, 20 000 outils et 100 000 sacs de terre. Le 29 décembre, on commença la tranchée en ouvrant la première parallèle en face du couvent de *San José* ; les coups de pioche furent pénibles : depuis longtemps aucune pluie, le froid était intense et le terrain glacé.

La population de Saragosse avait mal suivi ces mouvements dont l'intérêt lui échappait de toute manière. Elle ne les voyait pas et s'en mettait peu en peine, confiante du côté des hommes dans sa vaillance quand l'heure sonnerait, et du côté du ciel dans la protection de Notre-Dame *del Pilar*, qui ne saurait lui manquer jamais. Son sol était béni, terre sacrée qui engloutirait les envahisseurs assez imprudents pour y poser le pied. Très dévot à la Vierge, le gouverneur pensait encore à d'autres moyens de défense. Il réunit un conseil de guerre, et l'on décida le départ de François, son frère, pour former à l'extérieur, avec les paysans de la province, une armée de secours. L'idée était bonne, si bonne que l'on doit compter à Joseph Palafox comme une faute de s'être laissé enfermer, de sa personne, avec toutes ses troupes

régulières. Aidés de quelques régiments, les habitants eurent suffi pour occuper, comme au 4 août, les assiégeants; l'enceinte était petite, par conséquent, à la fois peu d'hommes au rempart; les gros bataillons devenaient autrement utiles en troupes légères qui eussent harcelé les Français. Blâmer le général espagnol de n'avoir pas eu la vision de ce plan au mois de décembre, c'est par là même le disculper de l'avoir tenté au mois de juillet précédent. Mais l'erreur reste, et grosse de conséquences, fatales pour lui.

Aussi bien, Palafox n'était point un stratéliste ni autre chose qu'un vaillant soldat impressionné par les circonstances. Après Tudèle, l'armée française avait hésité, avancé, reculé, et avancé une dernière fois; il avait, lui, perdu le moment d'agir vigoureusement contre elle et manqué l'occasion, ce secours que la Providence, même quand elle le fait passer par les mains de Notre-Dame *del Pilar*, n'accorde pas deux fois. Sans doute, en rase campagne, les vaincus de Tudèle n'avaient pas fait merveille; toutefois, il ne s'agissait que d'attaques fréquentes, prenant les assiégeants à revers. Et puis, accepter la position d'assiégés, c'est donner à sa troupe une infériorité morale dont les gens du métier conviennent; une ville qui n'est pas débloquée est une ville prise.

A tout dire, les Saragossains, remuants, agités, et soupçonneux, eussent crié à l'abandon, mais un général qui s'impressionnerait pour un plan de campagne de l'opinion des bourgeois ne serait plus un général.

Ce fut donc François Palafox qui partit (1). Il ne demeura pas inactif.

Pendant deux mois, il mit en branle toutes les campagnes

(1) A la fin de décembre; pour la date précise, les bons auteurs diffèrent : le 22 (Garcia Marin); le 24 (Belmas); le 25 (Alcaïdé); le 29 (Casamayor).

d'alentour, depuis les grottes des Pyrénées, jusqu'aux gorges de la Sierra. Comme pour une croisade, les gens prenaient les armes, tous rejoignaient « l'armée de réserve destinée à sauver la patrie. »

Un règlement très exact, très précis, organisait la levée en masse et ne laissait aux habitants aucune porte de sortie : « les anciens soldats du roi, les chasseurs de profession, les amateurs, devaient « prendre leur fusil », sous peine de ce que tout habitant qui refuserait un service si utile et si urgent serait mis en prison » (1). Ils porteraient chacun « une besace ouverte en forme de scapulaire », une outre de vin, du pain pour quatre jours. Tout lieu habité donnera un homme sur dix, assurera son entretien par une contribution extraordinaire ; vingt sous par jour au soldat, dix à sa femme ; les personnes riches fourniront un service gratuit. Le mousquet à l'épaule, le couteau à la ceinture, voilà l'ordonnance, tout au moins à la main une pique faite par les forgerons du pays, « avec la plus grande économie ». Chaque village aura son tambour, son drapeau, il amènera « un moine ou prêtre comme aumônier, dans le but de consoler, animer et soigner les malades ». Retard, excuses ou remplacement, rien n'est admis. — Tout au plus dans certains cantons, par exemple celui d'Alcanitz, on procède par la voie du tirage au sort entre tous les hommes valides de dix-huit à cinquante ans.

L'élan fut unanime et toujours soutenu. Dans les attaques nocturnes, les embusquades de route, les surprises, ces gens demeuraient terribles, insaisissables le plus souvent, et aussi bons coureurs que tireurs adroits ; en rase plaine, ils ne tenaient pas devant les pelotons français, et nos cavaliers les poursuivaient sans miséricorde. A tous ces chocs réguliers, les Espagnols perdaient du monde, du terrain et du courage ;

(1) « Règlement de l'armée paysanne ». — A. F., IV, 1622, 1^{er} dossier.

ils gardaient la persévérance et, le lendemain, revenaient assaillir, avec un acharnement irrité, leurs vainqueurs de la veille. A diverses reprises, ils s'approchèrent en masse de Saragosse, nous donnant les plus vives alarmes; particulièrement au milieu du mois de février, le marquis de Lazan, à la tête de 12 à 15 000 volontaires réunis à Lérida, rendit critique notre position sur la rive gauche de l'Èbre; toutefois, il ne put réussir dans son projet de ravitaillement et l'annonce de l'arrivée du général Reding, avec d'autres renforts, n'obtint pas un meilleur succès ni matériel, ni moral.

Si Palafox avait manqué de décision il ne manquait pas de coup d'œil : une crue de l'Èbre s'était produite, elle enlevait en amont de la ville quelques-uns de nos bateaux de ponton qui s'allèrent briser sur les quais. Ce pouvait être une difficulté, un désarroi; Palafox mit son monde sur pied, et le 31 décembre il tentait une grande sortie. Les meilleures prouesses eurent lieu à la hauteur du château de l'Inquisition; 300 cavaliers sabrèrent un poste français qu'ils surprirent, et une charge heureuse les porta jusque sur nos baïonnettes. Mais un feu nourri les fit reculer, nos carrés assurèrent leur tir, les morts jonchèrent la plaine et il fallut regagner très vite qui au galop, qui au pas de course, la protection des murailles. — Le premier effort pour rompre le cercle venait d'échouer.

Dans une démocratie, et c'était bien la position de Saragosse, la défaite n'est pas permise; on oublia donc la retraite pour ne songer qu'à l'attaque; Palafox distribua des récompenses; le soir la ville fut illuminée.

Un avantage plus sérieux lui venait de ses adversaires. Laissant en face de l'Arabal la seule division Gazan, suffisante pour le bloquer, trop faible pour l'enlever d'assaut, le maréchal Mortier avait emmené le 5^e corps (près de

10 000 combattants) prendre des quartiers d'hiver à vingt-cinq lieues de là, vers Calatayud.

C'était sans doute comprendre les ordres de Napoléon, mais combien ils étaient fautifs. La remarque en est aisée : l'Empereur ne se rendait pas compte de l'importance du siège de Saragosse. Dans toute sa correspondance des mois de décembre (1808), janvier et février (1809), à peine trouverez-vous trois lettres où il donne à Berthier des instructions relatives aux armées envoyées en Aragon, et encore toutes trois se réfèrent-elles à une seule idée qui n'est point une idée juste : soigneusement maintenir par le corps de Mortier la communication libre sur la route de Saragosse à Madrid. — S. M. I. et R. se souciait assez peu, on le voit une fois de plus, des endroits où elle n'était pas. Ainsi se trouvait dégarnie l'armée du siège et impuissante par suite à progresser. Une autre circonstance allait lui enlever encore de la force : le duc de Conegliano quittait le commandement pour le remettre au duc d'Abriantès; ce dernier arriva dans la soirée du 2 janvier, assez à temps pour voir ouvrir la seconde parallèle et assister à une nouvelle sortie des Espagnols identique à la première : un élan courageux, un succès de cavalerie, une fusillade de l'infanterie française, puis la retraite, baïonnette aux reins dans leurs lignes.

Le premier acte de Junot fut de se plaindre. Déjà il avait l'esprit quelque peu déséquilibré, et il estimait peut-être un rôle au-dessous de ses mérites la conduite d'un siège. Aussi voulait-il faire grand : il demanda à l'Empereur 30 000 hommes, de l'artillerie, beaucoup d'artillerie. La force des choses le contraignit à la surveillance plus modeste, en tout cas plus méritoire du travail des tranchées. Cette besogne admirable était rendue pénible par l'adresse des tireurs Espagnols : leurs balles sifflaient rarement en vain ; malheur au

piocheur mal abrité, il est couché à terre, et si au-dessus du parapet le moindre objet révèle la présence d'un soldat, c'est une cible que la mitraille atteint aussitôt; plus d'un shako fut ainsi troué, souvent assez bas pour que l'homme ne se relevât jamais. Ces mésaventures n'étaient pas pour arrêter l'ardeur de nos gens, braves en vérité comme le sergent Guilmin du 116^e de ligne, qui, voyant tomber un obus dans le fossé, le saisit à pleines mains, et le jeta par-dessus le bourrelet de terre, sauvant ainsi de ses éclats toute son escouade.

Les tranchées s'avançaient avec une précision méthodique facilitée du reste par des nuits sans lune, des jours sans pluie, un froid sans neige. — Le 7 janvier nous pouvions établir nos batteries bien en face du couvent de *San José*. Le 10 le bombardement commença. Un assiégé, Casamayor, en avait gardé un souvenir impérissable; le fracas des bombes parvenait à la ville pour y semer la surprise plus que l'effroi; et les femmes se portèrent aux pieds de la statue miraculeuse, attendant là, toute protection et tout véritable secours. L'une d'elles, Manuela Sancho, une villageoise de la Sierra, y puisa tant de force, qu'elle partit à la bataille, et pendant l'assaut, reçut une balle dans la poitrine.

San José avait d'épaisses murailles, *San José* tenait bien. Pendant qu'il se couvrait d'un feu de mousqueterie, à l'autre rive on tenta une diversion. Sur des bateaux de mariniers, le commandant Ojeto plaça des pièces légères, et vint arquebuser nos troupes par le flanc, mais il fut blessé et le mouvement n'alla pas plus loin. — Au couvent, la défense était opiniâtre, depuis deux jours on y vivait sous une grêle de projectiles. Le commandant Haxo avec ses sapeurs, avec ses voltigeurs le commandant Sthal, couronnèrent enfin la brèche, et après un égorgement dans les fossés nous fûmes dans la place. Les fuyards, — ils s'étaient bien battus, — en arrivant aux portes jetèrent la terreur et on nous crut déjà au

murs d'enceinte. Mais nous n'avions pas dépassé la ligne du petit ruisseau de la Huerba, enlevant seulement les batteries d'approche. Ce n'en était pas moins un réel succès, *San José* étant la vraie défense du côté droit de la ville et les morts espagnols payaient chèrement pour eux la rançon de leur vaillance : Don Pedro Gasca, le colonel des volontaires d'Aragon, le colonel Arzu, chef des Valenciens et surtout cet héroïque *San Genis* qui fut rapporté à sa mère le corps défaillant et l'âme toujours fière ; ses blessures étaient mortelles et il expira dans les bras de celle qui lui avait donné la vie.

Pour pallier l'échec et faire disparaître dans les esprits la conséquence trop fatale de l'investissement de la ville, Palafox usa d'un stratagème dont on aimerait qu'il se fût montré moins coutumier. Le 10 janvier au matin on vendit dans toutes les rues de Saragosse une *Gazette Extraordinaire*..... qui l'était en effet.

Un courrier, disait-elle, avait pu, grâce aux ténèbres, pénétrer en traversant l'Èbre, il était porteur de dépêches du marquis de Lazan et de la Junte de Valence (?) Il annonçait des nouvelles, oh ! d'excellentes nouvelles : en Catalogne les Français ont été battus ; également en Estramadure au pont d'Almaraz sur le Tage ; le marquis de Lazan est entré en France à la tête d'une armée victorieuse ; près de Madrid, Napoléon a été totalement défait : 20 000 morts, parmi lesquels Mortier, Ney, et encore d'autres généraux, Savary n'est que blessé, mais grièvement. A Cadix, viennent d'arriver 16 millions de douros pour les besoins des soldats espagnols ; et les troupes anglaises portent à 70 000 hommes les forces de la Romana ; de Valence, l'Infantado a achevé de former ses divisions ; Reding a organisé les siennes : 60 000 combattants ; tous ces chefs valeureux s'approchent de Saragosse.

Cette uniformité de succès inouïs n'étonna personne. Tous les noms odieux aux Espagnols étaient atteints, la fortune se montrait intelligente, et pour la bonne cause, la Providence véritablement vengeresse. Qui douterait de ces triomphantes prouesses manquerait de patriotisme, de valeur et de foi, « Courage, fermeté » disait en terminant la *Gazette*, et... *Viva España!* — Ah! on peut le croire. Ce fut un délire. Dans les rues on s'abordait sans se connaître pour s'embrasser. L'allégresse ne fit pas oublier la juste gratitude : on courut au Pilar remercier la puissante protectrice, vraiment mère des miracles. Les plus empressés, partant les plus logiques et les plus fidèles, allèrent aux portes au-devant de ces prochains secours. — Le guetteur de la Tour Neuve aurait pu leur fournir des données plus exactes : seul il comtemplait le spectacle de la réalité : en parcourant des yeux les lointaines collines et l'horizon de la plaine, il ne voyait rien autre que les feux rouges des bivouacs français et les lignes grisâtres des tranchées de leurs batteries.

Les cloches carillonnaient dans toutes les églises, des salves de mousqueterie se répétaient sans relâche, clairs et fanfares résonnaient ; les feux de joie comme par enchantement s'allumèrent, si bien que le bruit, l'éclat et la lueur, intriguèrent les Français au point de les déconcerter et de les abasourdir. « Cette joie dont nous ignorions la cause nous donnait presque de l'inquiétude ; nos bombes et boulets succédaient rapidement aux fusées tirées dans la ville, dont nous cherchions à troubler la fête, et cependant les lueurs de l'illumination générale nous éclairèrent jusqu'à 9 heures du soir ; bientôt le silence et l'obscurité de la nuit ne furent plus interrompus que par le son et le feu du canon. » (1)

Que penser du procédé de Palafox? Qu'il était puéril.

(1) *Mémoires* du général LEJEUNE.

Toutefois à ce peuple enfant lui-même il se trouvait approprié et il lui donna, — but à atteindre — une ardeur nouvelle. On dira c'est un mensonge ; oui et non. C'était du mirage. Le soleil du Midi est si plein de griserie et de miroitement qu'il confond, dérouté et enivre. En répétant ces folles rumeurs Palafox finit par y croire lui-même ; quand le Maréchal Lannes lui parlera de capitulation il lui enverra, pour appuyer son refus, tant sa position lui paraît bonne, comme un document, un exemplaire de la *Gazette Extraordinaire* ! La seule impudence ne va pas si loin ; il faut pour se la permettre un aplomb qui s'appuie sur un fond de conviction personnelle. Ces imaginations-là ne sont pas très fertiles mais elles s'obstinent dans leurs rêves. D'aucuns prétendent que les dépêches existaient réellement et que Palafox, en les embellissant quelque peu, n'inventait pas la trame des nouvelles extravagantes dont on lui envoyait le récit. Sa perspicacité en paraîtrait fâcheusement atteinte, si la loyauté en restait plus intacte. Il est permis de croire qu'il usait de procédés suggérés par les circonstances et les gens au milieu de qui il vivait.

Cet homme de guerre était entouré de *frailes* et de bourgeois ; ce gentilhomme se mouvait en pleine démocratie. Aucune comparaison ne paraît mieux fondée pour expliquer l'esprit public de Saragosse que celui de la Ligue. Sommes-nous au bord de l'Èbre en 1809 ou sur les rives de la Seine en 1590 ? Sans doute la division Gazan bloque le faubourg de l'Arabal, mais on croit voir les coureurs de Henri de Navarre atteindre la porte Saint-Martin et les maisons du faubourg Saint-Jacques. Les membres de l'*Ayuntamiento* ressemblent furieusement aux Seize ; sur la place de Grève ou sur le *Cosso* une potence parle aux yeux des gens qui voudraient fléchir. Palafox offre à 29 ans une tournure sans doute aussi juvénile que le duc de Nemours avec ses 23 printemps ; tous

deux sont soldats de bonne race et de fière mine ; l'un s'est échappé du piège de Bayonne, l'autre de l'embuscade de Blois, tous deux iront en une forteresse : Vincennes ou Pierre Encize ; tous deux attendent du secours de leur frère, qu'il se nomme le duc de Mayenne ou le marquis de Lazan. Le parallèle pourrait être poussé plus loin encore car les Saragossains meurent pour la liberté et l'intégrité du royaume comme les Parisiens pour la transmission des droits de la couronne. Un sentiment religieux identique anime ces deux camps : ici et là les curés de la ville ont formé en compagnies leurs paroissiens, là et ici des moines portent l'arquebuse : on récite des rosaires à Notre-Dame *del Pilar* comme on faisait des neuvaines devant la chaise de sainte Geneviève. Quelle différence à Saragosse dont les défenseurs vont prier pour le succès des « armes catholiques » et à Paris où se sont armés en croisés les tenants de la « sainte » Ligue ? — Plus tard la famine ajoutera un trait plus lugubre et non moins déchirant de ressemblance et d'analogie.

Ainsi donc Palafox ne se sentait le maître que dans la limite des sentiments de ses concitoyens. Comme il advient en des jours de crise, au milieu des alarmes publiques l'excitation nerveuse était un argument, la colère devenait une puissance. Alors l'exagération est bien près d'être la règle ; ces heures ne sont pas bonnes aux modérés, c'est la fièvre obsidionale. Des personnages simplement audacieux montaient à la surface, on s'inquiétait peu de leur situation d'hier, aujourd'hui ils paraissent dévoués, le patriotisme leur obéit, demain il leur sera encore fidèle si quelque autre n'a pas sur la *pureté* de leur orthodoxie mis une surenchère. Un cabaretier du *Cosso* : *Tio Jorge*, un simple officier Bistron, Cañedo secrétaire et porte-plume du gouverneur, jouissaient

de cette popularité. Qu'ils aient dans cette puissance inattendue déployé de la délicatesse de touche et de la douceur de manières, il faudrait qu'ils eussent en 24 heures changé de nature, de condition et d'habitudes. Ils restèrent « peuple » et le peuple toujours et partout simpliste, est en Aragon par surcroît dur à lui-même, et aux autres cruel.

D'allures et de procédés différents, les hautes classes faisaient cause commune : croyances, espérances, sacrifices, elles montrèrent les vouloir partager, sentir de même, et n'agir pas moins fortement. Aussi bien Don Pedro Maria Ric, de noblesse de robe, le duc de Villahermosa, de noblesse d'épée, sont dans les conseils et assument des responsabilités le poids, le danger et le dévouement. Parmi les morts tués à l'ennemi, le brigadier Don Adriano Cardo, Don Pedro Gasca, Don Juan Azlor de Aragon y Pignatelli, un petit aide de camp de Palafox de 18 ans, — le lieutenant général Oneille y Barcla, le marquis d'Artajona, le comte de Sobradiel, sont des noms et des preuves de confraternité dans le patriotisme.

La classe moyenne ne manqua pas davantage à son devoir,

Combien de gens demeurés inconnus que personnifie par exemple ce modeste employé du tribunal, l'alguazil de la *Audiencia* Faustino Casamayor, homme sage et rangé, magistrat ponctuel, citoyen méthodique, qui assiste aux deux sièges, supporte la famine, subit le bombardement, la peste, l'incendie, sans abandonner son poste, sans quitter sa maison, sans jamais vouloir même se réfugier dans la cave; et au milieu des calamités publiques relatant jour par jour les coutumes, les fêtes religieuses, les anniversaires, s'étonnant seulement que l'on vienne si peu nombreux à ces traditionnelles réunions, au reste plein de sang-froid, de confiance et de crédulité, espérant tout, croyant tout, et ne cédant devant rien.

Hommes également d'une seule idée parce que d'un seul devoir, les ecclésiastiques jetés dans la résistance pour la

défense des autels. Respectés pour leur habit, obéis pour leur caractère, ils confondaient sans doute les ordres belliqueux qu'ils donnaient avec les conseils de paix dont on venait chercher près des ministres de Dieu le réconfort. Qui dans la bataille vous ouvre d'une bénédiction les portes du Ciel, ne perd pas son prestige le soir de l'action. Tel était sans doute le curé Sas dont la vaillance répétée aux postes les plus dangereux, gagnait la confiance générale. Tel surtout Don Basilio Bogiero de Santiago, à qui les deux partis ont fait, naturellement en sens inverse, une renommée. Il était né en Italie, mais avait été élevé à Saragosse; clerc régulier des Écoles Pies, professeur de rhétorique, poète, esprit vif, ardent, poursuivant son rêve lui aussi, et en sachant risquer sa vie, assez disposé à ne pas approuver la nonchalance chez le voisin. On a voulu lui attribuer des atrocités dont le soupçon est demeuré intense, plus que la démonstration jamais produite. Un homme qui manie facilement la phrase, peut grossir la voix et s'écouter parler, mais s'il paie de sa personne, le danger de la rhétorique et de l'utopie disparaît : ce ne sera pas un Jacobin. Don Basilio a certainement gardé de l'ascendant sur Palafox, son ancien disciple et son ami, le Gouverneur pouvait s'influencer de ses conseils, il en restait le juge. Ce n'est point ici (on a fait cependant le rapprochement), auprès du silencieux, incapable et indolent Ferdinand VII le chanoine Escoiquiz, instruit, brouillon et inexpérimenté : c'est un général à la tête de ses troupes dans une ville assiégée et conscient de son devoir militaire.

Son but était de maintenir coûte que coûte les courages. On a vu par la *Gazette extraordinaire*, qu'il acceptait tous les moyens, même les mauvais. Mais il faisait mieux : sa bravoure donnait l'exemple de l'énergie qu'il exigeait d'autrui. Vous le trouverez à toutes les affaires. C'est lui qui mène le combat à la porte *del Carmen* (23 janvier), lui qui conduit les troupes au

feu à la place de la Madeleine (1^{er} février), lui encore qui marche à la tête des défenseurs dans les terribles luttes des barricades de maison en maison. A chaque alerte il a donné l'ordre de battre la générale, et quand on bat la générale, Palafox est toujours là. Il possède du coup d'œil, sa décision est prompte, les bonnes occasions ne lui échappent guère : nous l'avons vu profiter de la crue de l'Èbre pour essayer de rompre le cercle; dès qu'il saura que le commandement change au camp français, à cette heure de flottement entre Junot et Lannes, il renouvelle sa sortie. Il veut profiter de tout, et quelques cavaliers polonais ayant déserté nos rangs pour passer dans les siens, il espère en attirer d'autres; il fait jeter dans le camp français une proclamation en six langues (1) pour provoquer des désertions par de belles promesses et aussi en flétrissant l'ambition de Napoléon. Sans doute il n'obtient rien parce qu'il ignore le fond du cœur des troupes impériales dont il méconnaît le Dieu; blasphème qui ne porte pas. Mais il parle patriotisme et il croit que d'autres que lui ont l'horreur du joug du « tyran ».

Oui, c'est un assez pauvre général, et sa tactique paraît rudimentaire, mais il est soldat dans l'âme, et des deux sièges de Saragosse son souvenir gardera toujours une préférence marquée pour le premier. Il y fut vainqueur sans doute, vaincu dans le second, et son choix s'explique; mais avant tout, croyez-le, il se sentait à l'aise avec ses volontaires, compatriotes et amis, au milieu des fusillades, plus à l'aise qu'en commandant 30 000 hommes de troupes régulières; et à la paix, si les écrivains espagnols parlent surtout des sanglantes merveilles de la résistance de 1809, il prendra la plume pour chanter les mâles beautés de 1808. C'est un vrai soldat, car il est humain : au cours du siège, il fait soigner

(1) Espagnol, français, latin, italien, allemand, polonais, 5 janvier 1809.

presque en cachette, les prisonniers français (1). De son désintéressement chacun reste témoin : il donne sa bourse, son argenterie, ses bijoux ; il garde un sabre d'argent parce que c'est une « épée ». Il est sincère quand le « mirage » ne l'éblouit pas, car il sacrifie à une divinité qui ne se repaît pas de tromperie : la gloire, et il professe une religion qui impose la loyauté. Catholique convaincu, pratiquant, intègre, jamais il n'oublie la patronne de sa province, il parle de N.-D. del Pilar dans tous ses ordres du jour peut-être pour la dévotion de ceux à qui il s'adresse, sûrement pour le besoin de son intime croyance.

Sa faconde tient à sa race : l'Aragonais demeure souvent silencieux ; quand il prend la parole, il s'anime et devient orateur. Rien n'est curieux comme les proclamations de Palafox : toutes pleines de rhétorique (peut-être là faut-il retrouver la main de don Basilio), mais chaudes, virulentes, et sonnantes d'épithètes. Or, comme il passe toujours de la parole à l'action, on l'écoute, même quand la jactance fait sourire. L'entendez-vous annoncer aux Madrilènes le succès des Aragonais « Cette ville sera de nos ennemis le tombeau ; ma cavalerie a laissé tomber ses sabres sur leurs cous altiers, mon infanterie les a cloués avec ses baïonnettes. » — Aux troupes françaises : « L'Espagne est l'école de la vérité ; ici l'or perd tout son pouvoir. Victimes de l'ambition, abandonnez une guerre qui fait votre opprobre. » — A Lannes : « Cette cité se fera honneur de ses ruines. » — Avec les Saragossains, son âme déborde, toutefois son adresse demeure ; comme l'artiste frappe chaque touche du clavier, il les complimente, il les encourage, il excite leur générosité, il leur promet une gloire immortelle, il les menace, il invoque les aïeux, il évoque la postérité, il fait briller les belles récompenses : les grades, la

(1) *Mémoires* du général LEJEUNE, « De Valmy à Wagram », p. 198.

noblesse, l'écusson d'honneur; il anime leur piété, il les considère comme invincibles sous le manteau de la Vierge du Pilar, ils les exhorte à défendre cette image sacrée; l'Église est leur sauvegarde, l'Église est en danger. Et aux femmes de Saragosse, « remplaçant les Amazones », cette proclamation d'une si fière allure, qu'il signe, en galant gentilhomme « Votre général et votre ami ». — Voilà l'homme; il est singulier, il est sympathique, avec cela l'idolâtrie de son pays, la fidélité à son prince, de la vaillance, de la fermeté et vingt-cinq ans. Un dernier fleuron manquerait à sa couronne : l'adversité et l'injustice; Napoléon lui donnera ce complément de prestige et de renommée.

Nos tranchées étaient terminées, toutes nos batteries en position; on estime que pendant la première semaine seize mille boulets, obus ou grenades, furent jetés; Saragosse « semblait un enfer », dit quelqu'un qui s'y trouvait. Les Espagnols résolurent encore un effort : à quatre heures du matin, dans le plus grand silence, trois colonnes sortirent des portes; elles s'avancèrent avec une résolution extrême, surprirent les premiers postes, et, franchissant la Huerba, allèrent enclouer nos canons jusqu'à la première parallèle, à deux cents toises du *Monte Torrero* (1); l'audace était extraordinaire, le succès s'arrêta là : une lutte violente, une fusillade, puis une poursuite sous les feux de la place; sur toute la ligne nous restions maîtres du terrain.

Un nouveau chef arrivait à temps pour assister à cette brillante passe d'armes du 21 janvier. L'Empereur remplaçait par le maréchal Lannes le duc d'Abrantès. Le changement avait excité au plus haut point la jalousie de ce dernier. A la nouvelle de la venue de son successeur, il avait ordonné,

(1) Général LEJEUNE, *Mémoires*.

coûte que coûte, un assaut général. C'était folie; le général Lacoste et les autres officiers du génie tentèrent de dissuader Junot. Sa fureur ne se contient plus, et il leur cria du haut de la tête : « Vous êtes mes ennemis, en réservant au maréchal l'honneur de la conquête. Vous trahissez les d'Abrantès (1)! »

Toutefois cette fougue tomba devant le calme de Lacoste, et quand ce prudent et vaillant officier s'inclina en déclarant seulement que son devoir le forcerait à en rendre compte à l'Empereur, Junot prit peur de son imprudence et décommanda l'assaut. Bien plus, il se trouva subitement indisposé et demanda sur l'heure un congé éventuel : « Il est indispensable que je prenne cette année des eaux minérales. J'irai tant que durera le siège, dussé-je y mourir. Mais après cette expédition, je dois nécessairement prendre des eaux sulfureuses, soit à Plombières, soit à Bourbonne (2). » De fait il resta, sous les ordres de Lannes, boudeur, loin des opérations, logé à l'écart, à la Chartreuse de la Conception, un lieu délicieux au milieu des parterres. Son absence fut à peine remarquée; il n'avait su s'imposer à personne et l'étoile de sa fortune pâlissait; le courage dont son nom avait été le synonyme semblait l'abandonner lui-même. Où était le sergent de la batterie des hommes sans peur, le Junot de Toulon, riant aux boulets et poudrant sa lettre de la poussière soulevée par l'obus? On l'avait vu baisser la tête dans la tranchée quand sifflaient les balles et répondre à un officier lui offrant de le conduire à travers un espace, il est vrai découvert à la mitraille : « C'est bien, c'est bien, je vois suffisamment d'ici. » (3) Le soldat français ne pardonne pas ces prudences-

(1) Général LEJEUNE. — La duchesse d'Abrantès garde dans ses *Mémoires* la même rancune au maréchal Lannes, qu'elle nomme « un mauvais camarade » pour avoir accepté le commandement exercé par Junot.

(2) Lettre à l'Empereur, 24 janvier 1809. — Autographe. A. F., IV, 1622, 1^{er} dossier.

(3) Lettre de M. de Maltzen, neveu de Grouchy.

là. Ce malheureux duc d'Abrantès avait deux excuses : il était ulcéré de la froideur de Napoléon ; ses facultés n'étaient plus entières et déjà s'assombrissait la lumière d'une raison qui allait se perdre en fumée.

Avec le duc de Montebello les choses changeaient d'aspect. Esprit sagace, positif, net, ennemi des mots, propre aux idées, généreux de volonté et de nature, ayant connu les mauvais jours et fier de s'être fait lui-même ; une valeur militaire de premier ordre, le plus brillant passé, le plus radieux avenir ; peut-être le meilleur lieutenant de l'Empereur ; et malgré un désintéressement qui n'était certes pas invincible, estimé des troupes, en possession de la confiance du maître. Ce sont là de bons atouts dans un jeu et qui donnent de l'assurance à un homme. Il se fit rendre compte de la situation, félicita des efforts, résolut d'augmenter la vigueur, et avant d'engager l'action décisive telle qu'il l'entrevoyait, tenta à son tour de la pacification. Il envoya à Palafox un parlementaire.

C'était un de ses jeunes aides de camp, Saint-Mars (1). Les assiégés n'étaient pas d'humeur à le recevoir, et aux avant-postes on le fit longtemps attendre ; enfin un peloton de cavalerie le mena, les yeux bandés, à Palafox, dans le château de l'Inquisition. Il dut parcourir lentement les rues de la ville ; les gens le regardaient passer avec curiosité, raillerie et colère : « Tuez-le ! àssommez-le ! » criaient les uns, tout à leur fureur ; « Le bel homme, et qu'il est joli », disaient les autres, surtout les femmes, et de fait, son cheval noir, une housse écarlate, l'aigrette de son colback, les tresses d'or de son dolman faisaient valoir la taille souple de cet élégant officier. Quand on lui débanda les yeux, il se trouvait dans

(1) « Le troisième aide de camp du maréchal Lannes, le chef d'escadron Saint-Mars, excellent homme, ancien ingénieur auxiliaire, devint colonel du 3^e chasseurs et fut fait prisonnier en Russie. Comme général de brigade, il finit par remplir les fonctions de secrétaire général de l'ordre de la Légion d'honneur. » — MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 58.

une chambre tendue de noir, en face d'un grand crucifix, ses réflexions furent sans gaieté. Enfin Palafox parut pour lire la lettre du maréchal. « Votre position est désespérée, disait Lannes, toute chance de secours s'évanouit pour vous, la Péninsule est au pouvoir des armées françaises, en vous rendant, vous épargnez l'inutile effusion de sang, les conditions seront honorables. » « Les Espagnols ne se rendent pas avant la bataille, répondit Palafox, j'ai là cent mille hommes déterminés, ce sera pour M. le maréchal un grand honneur de les vaincre. Ma position est excellente. » Et afin de le prouver, il envoyait au duc de Montebello la *Gazette Extraordinaire*. Ce « document » gâtait un peu la réponse. Qui pouvait-il tromper? Forfanterie ou inconscience? Dans les deux cas ridicule; une seule personne mieux que le destinataire pouvait savoir la valeur de cette pièce de comédie : c'était l'expéditeur.

Il en fallait donc appeler au sort des armes. Pour mettre les chances de son côté, Lannes, avant de monter à l'assaut, voulut débayer le terrain extérieur et assurer la tranquillité de ses manœuvres, Il rappela le corps du maréchal Mortier et ordonna aux dragons du général Wathier de nettoyer la province où les volontaires d'Aragon étaient à peu près les maîtres. Partout nos convois se trouvaient attaqués, nos hôpitaux menacés, nos provisions détruites. Sur la rive gauche de l'Èbre, adossés aux montagnes, des paysans espagnols bloquaient la division Gazan au moins autant que ce général bloquait l'Arabal. A la Perdiguera, à Magallon, à Huesca, à Pina, Mortier repoussa les bandes (une véritable armée de 10 000 hommes) de François Palafox. Cette campagne permit à la division Suchet de soutenir la division Gazan et de prendre une part glorieuse au siège lui-même, tout en protégeant la sécurité des assaillants. Lannes avait eu la bonne fortune de pouvoir faire marcher à son comman-

dement le corps, jusque-là inactif, de Mortier; pareillement il trouvait établies, dressées, les batteries du siège. Il tira le meilleur parti de la besogne de ses prédécesseurs, et le 26 janvier faisait tonner contre Saragosse 50 bouches à feu.

Le lendemain, on s'emparait de la très redoutable position de *Santa Engracia*. La boucherie y fut horrible, elle rappelait les scènes de carnage du premier siège dont ces lieux avaient été témoins. A midi, le brouillard du matin dissipé, on avait forcé les palissades, baïonnettes hautes, mais la lutte continuait dans les fossés, de cour en cour, le long des salles du couvent. Les Espagnols citaient mille prouesses; de l'autre côté, Junot, présent à toute l'affaire, retrouvait sa bravoure d'antan et, à la tête du régiment de la Vistule, le colonel Chlopinski enlevait pied à pied les murailles que les mines du colonel Rogniat venaient d'éventrer. Le premier sur la brèche était monté un petit sous-lieutenant de 17 ans, à peine remis de cinq blessures, et qui venait de tomber là, deux balles au front. La fumée de la fusillade prenait à la gorge sous les arcades du cloître souillé de sang, et autour de la croix de marbre blanc, elle formait un nuage de poussière et de poudre, comme pour voiler les fureurs de l'homme au Dieu de miséricorde et de paix. L'assaut avait été général : à Saint-Joseph, à la porte *del Carmen*, au couvent des Trinitaires, notre élan nous avait d'abord fait maîtres de ces trois points; une grêle de balles nous tenait en échec dès que nous voulions en sortir pour gagner les maisons séparées de nous par un espace que la mitraille rendait infranchissable. La chaleur du combat aux Trinitaires dépassa peut-être encore l'ardeur de *Santa Engracia* : le général espagnol Mori y fut tué, le curé Sas, disait-on, avait abattu de sa main dix-sept Français, des femmes déchiraient la cartouche et maniaient les pistolets de ceux qui venaient de tomber. Plus que nos

perles (600 morts) l'acharnement de la résistance nous montrait les difficultés auxquelles nous étions condamnés à nous heurter encore. La ville entière, pour ainsi dire, avait pris part au combat, car pendant qu'on se fusillait aux remparts, nos bombes allaient plus loin incendier l'*Audiencia*, l'Église *San Pablo* et la Miséricorde.

Nous occupions un territoire dans l'enceinte : le grand succès était là; toutefois ce qui eût amené partout ailleurs la reddition d'une place ouverte ne faisait rien aux Saragossains; il fallut se résigner à poursuivre la conquête de chaque îlot de leurs demeures, non pas rue par rue, mais maison par maison, étage par étage. Les détails seraient infinis, et le récit, multiplié cent fois, demeure cent fois le même. Ils avaient tout barricadé, coupé les places de tranchées, roulé des canons, et transformé leurs foyers en redoutes; chaque fenêtre est une meurtrière, chaque couvent un réduit, toute église devient un fort. Des brèches pratiquées de murailles en murailles établissent des passages à couvert, sorte de réseaux cachés par où, sans paraître dans les rues, l'on communique à l'insu des assaillants. Parmi le dédale de ces ruelles obscures, étroites, tortueuses, sur lesquelles s'ouvrent des grilles comme des barreaux de prison, au milieu de ces carrefours dont l'enchevêtrement fait comprendre aujourd'hui encore la longueur de la résistance, nos troupes s'égarèrent : en face d'elles du canon, au-dessous des mines, au-dessus des tuiles, des tessons, des pierres que jettent des femmes en furie; à droite et à gauche, par la fente d'un contrevent ou le trou d'une porte une balle traîtresse et assurée.

Après un sanglant effort sont-ils parvenus dans la maison attaquée? Il leur faut avancer pièce par pièce, ils entendent briser les escaliers pour leur couper l'accès, par les plafonds défoncés on les crible de mitraille, dans les corridors on se heurte à la baïonnette; sont-ils montés au premier étage, ils

doivent recommencer l'assaut du second, du grenier, de la terrasse; et s'assoient-ils enfin sur leurs lauriers sanglants, que les Espagnols, comme des chats, courent avec leurs espadrilles sur les toits, reviennent ajuster par une lucarne des coups de feu qui semblent tomber du ciel (1). Chocs, alertes, corps à corps, embuscades, à ce jeu nous perdions trop de monde : il fallut recourir à la sape, miner les quartiers et faire sauter les murs. Nos soldats du génie se sont, en ce mois de février 1809, couverts de gloire par l'abnégation de leur efforts, la persévérance de leur courage, la simplicité de leur dévouement. Seul, un homme du métier et un témoin, un acteur saura dire leur mérite :

«... Le soldat mineur est admirable par la résignation et le sang-froid avec lesquels il brave, en même temps, la fatigue et les dangers. Tandis qu'il creuse avec calme la tombe des mineurs ennemis, il arrive souvent qu'il n'est séparé d'eux que par la moindre épaisseur de terre, lorsqu'un léger bruit, un léger mouvement lui indiquent qu'à ses côtés on travaille sourdement à sa destruction; il n'est point là debout, il ne peut point prendre cette attitude fière qui menace et défie son adversaire; les yeux de l'armée ne sont point fixés sur lui pour animer son courage et en doubler la puissance; il est seul, souvent étendu la face contre terre, ou bien accroupi dans une attitude pénible, et parfois aussi il succombe, privé de l'air qui peut le soutenir contre l'asphyxie. C'est dans cet état, où il n'est guère qu'à moitié vivant, qu'il marche au combat. (2) »

Les pertes subies furent nombreuses et l'état-major ne demeura pas épargné (3). Leur chef à tous, le général La-

(1) Général BRANDT, *Mémoires*.

(2) Général LEJEUNE, *Mémoires*.

(3) Les travaux des trois attaques du siège furent dirigés : 1° de l'Èbre à Saint-Joseph par le commandant Haxo; 2° de la porte *Quemada* à *Santa En-*

coste y fut tué. Sympathique figure de soldat, vaillant sans phrase, ferme sans hauteur, et d'une capacité technique qui imposait la confiance (1). Il venait de se marier; cinq jours après la cérémonie il rejoignit les lignes de Saragosse dont il ne revint pas. Ses subordonnés se montrèrent dignes de lui : son second, le colonel Rogniat fut blessé, et aussi le futur général Lejeune; le colonel Morlet, les capitaines Viervaux et Joncesse; le lieutenant Brenne est percé de trois balles. Au moins inscrivons au grand jour les noms de ces braves qui sacrifiaient leur vie dans les ténèbres des caves.

Les Espagnols n'hésitèrent pas à nous rejoindre dans ce nouveau mode de combat, et à relever sous terre notre terrible défi : ils avaient de bons ingénieurs, ils firent jouer les contre-mines. Souvent séparés par un mince rideau d'argile, haletants, pour n'être pas trahis par le froissement de leur pioche et la lumière de leur lampe, les deux troupes s'entendaient, se touchaient presque; avec quelle hâte chacun, doublant sa charge de poudre, mettait le feu à son fourneau afin d'arriver la première dans l'œuvre de mort, et d'écraser sous les décombres les êtres humains qui la frôlaient dans les ténèbres.

Napoléon, pendant son séjour dans la péninsule, avait paru attacher peu de prix aux événements de Saragosse. Dès qu'il se fut éloigné, il sembla préoccupé d'en suivre les péripéties. Le maréchal Lannes devait lui envoyer à Paris, tous les trois jours, un officier lui porter des nouvelles (2). Les

gracia par le commandant Prost; 3° de la porte *del Carmen* au château par le commandant Henri. A l'Arabal se trouvait le colonel Dode.

(1) André Bruno Lacoste, blessé à Friedland, remarqué au siège de Dantzig; aide de camp de l'Empereur, comte de l'Empire (juin 1808).

(2) « Instructions pour le major général », Valladolid, 16 janvier 1809; c'est le seul ordre que renferme sur Saragosse la *Correspondance*, car ni là, ni dans les lettres inédites publiées par M. Lecestre ne se trouve sur ce point une seule missive de Napoléon au maréchal.

dépêches du duc de Montebello sont tristement éloquentes : « C'est une guerre qui fait horreur, le feu est dans ce moment à trois ou quatre points de la ville, elle est écrasée de bombes, mais cela n'intimide pas nos ennemis ». (1) — Intimider ! Quand ils virent que nous faisons sauter leurs maisons, les Espagnols y mirent le feu eux-mêmes, afin que l'incendie leur procurât des espaces vides que nous étions bien forcés de traverser sans abri, sous la grêle de leurs balles.

Jusqu'au jour où les Français pénétrèrent dans leur ville, les Saragossains avaient remis leur défense aux troupes régulières avec une confiance assez hautaine. Maintenant, en face de l'imminence du péril, ils se jetaient dans la lutte, tête baissée. — Volontiers le *matador* abandonne aux *picad res* le soin de fatiguer le taureau, il laisse les porteurs de banderilles le piquer, l'énerver et l'affaiblir ; mais quand sonne « la mort », son heure est venue : il descend dans l'arène, tout s'efface devant la besogne de l'épée. — Le premier siège leur avait donné un tel orgueil, qu'ils craignaient de perdre ce renom par la moindre faiblesse. Ils monopolisaient, pour eux-mêmes, jusqu'à l'injustice, la gloire de défendre leur province et leur patrie. Le culte de l'honneur eut-il suffi à ce déploiement d'énergie indomptable ? Le sentiment religieux semble l'avoir décuplé, surnaturalisé, poussé jusqu'à l'extravagant, jusqu'au sublime. Oublie-t-on cet élément ? Dans la résistance de Saragosse, quelque chose demeure incomplet et incompréhensible ; avec lui tout devient clair, et tout prouve, d'ailleurs, sa réalité. La foi jusqu'à l'évidence, l'espérance jusqu'à l'héroïsme, le dévouement jusqu'au don complet de soi, on rencontre ici, à chaque instant, cette trilogie de vertus à laquelle il faut joindre une dose de fatalisme,

(1) 1^{er} février 1809. — A. F., IV, 1622. Autographe.

car le vieux sang arabe coule encore dans les veines : « *Lo que de ser no puede faltar* (ce qui doit arriver ne peut manquer), est un mot que l'on recueille parfois sur les lèvres aragonaises. — Mais au-dessus de tout, la conviction religieuse.

C'est elle qui, dès les premiers jours du siège, inspire ce prêtre à sortir des murailles, à s'avancer malgré les balles jusqu'aux retranchements français; il a revêtu ses vêtements sacerdotaux pour mieux préciser la nature de sa démarche, et il parle en apôtre : laissez la guerre, ne violez pas les droits d'un peuple ami, abandonnez une cause mauvaise, puisqu'elle est injuste, comme le buisson ardent cette terre est miraculeuse, terrible, *terribilis locus iste*. — Elle, qui veut que pendant le combat les aumôniers se tiennent à chaque porte de la ville pour accueillir les blessés et conduire les mourants en Paradis. — Elle, qui fait traverser le champ de bataille à ce jeune ecclésiastique, le ciboire plein d'hosties à la main, pour reconforter les soldats de Gédéon; il tombe victime de son idée, de sa conviction, de son zèle, et c'est un poignant spectacle de trouver ce cadavre à qui la mort n'a pu arracher le vase sacré où reposait le Dieu de la vie.

Fanatisme! Laissez dire : ce fut ainsi pour la croisade. Grands, les peuples qui trouvaient des défenseurs assez fidèles pour devenir des héros. Forte, la religion qui engendre des martyrs.

Cette constance avait de quoi s'exercer, car au danger de la bataille s'ajoutait le péril plus certain de la peste. L'épidémie se déclara dans cette masse humaine, refoulée chaque jour un peu plus par un cercle de fer et de feu, entassée sous les arcades du Vieux-Marché, autour de la Tour-Neuve, dans les caves des maisons, et surtout dans les églises transformées aujourd'hui en hôpital, demain en charnier, Toute demeure fut un cimetière : 400, 500, 600 morts par jour, et personne pour les ensevelir, pas de tombe pour les recevoir. Dans son

malheur, la population s'entêtait et en devenait de plus en plus crédule. C'est en ces jours de détresse et dans ces foules angoissées que le cri de trahison tombe comme une semence légère sur une terre trop meuble. Un hasard découvrit quelques couchettes mises en réserve par un employé de l'administration militaire (il est vrai que les blessés et les malades manquaient à cette heure de matelas), on cria à l'accaparement; le malheureux gardien fut appréhendé, pendu sur-le-champ, avec cette pencarte au cou : « Assassin du genre humain, qui a volé 20 000 lits. » (1) — Et nul ne songe à l'in vraisemblance.

La misère n'épargnait pas les assiégés, toutefois à un degré moindre. Ils avaient eu d'abord des jours heureux; la saison, en janvier, s'était trouvée fort tempérée, pas un jour de pluie : parfois, on se serait cru au printemps; sans souci des hommes qui s'entre-tuaient, la nature continuait paisiblement son travail de renouveau et son œuvre de vie; « les fraises étaient rouges et mûres, dit le général Lejeune, les lauriers, les rosiers en fleurs, la lavande, le romarin, la violette et les narcisses embaumaient l'air, préservant nos soldats de l'épidémie. » — Pour construire des baraques, à défaut de planches, ils prirent des roseaux, comme avec l'osier, très abondant sur les bords de l'Èbre, ils tressaient les gabions et les fascines. Des patrouilles découvrirent à l'embouchure du Xalon une grotte de sel dont on manquait, et l'abondance revint. On put craindre la pénurie des munitions, la route de Pampelune étant peu sûre pour les convois de poudre. Si les malades restaient rares, les blessés devinrent nombreux; on les évacua sur l'hôpital d'Alagon, mais tout y manquait, et quand bientôt il fut plein, la fièvre y régna à l'état endémique, les morts s'y multipliaient lamentable-

(1) Casamayor donne ce chiffre sans sourciller.

ment (1). Les travaux du siège épuisaient les Français; chaque jour ils fournissaient, sur un espace énorme, 4 000 hommes de service pour la seule garde des tranchées et des maisons conquises; la fusillade décimait les combattants; les états de situation proclament, avec une éloquente simplicité, l'effort et les sacrifices (2). Au moment où la lutte prendra fin, on comptait 3 000 tués et, sans parler des blessés, plus de 15 000 hommes encore sur les grabats d'hôpitaux. L'artillerie avait tiré 32 700 boulets, employé 69 325 kilos de poudre, et le génie 9 500 (3). Les approvisionnements diminuaient, les Aragonais ravageant le pays, chacun souffrit de faim d'abord; puis de froid. Pour l'entretien des feux, on brûlait les meubles des appartements et les statues de bois des églises; on s'éclairait avec les feuilles déchirées des livres trouvés dans les bibliothèques, et pour former le toit des baraques, on apportait des tableaux, parfois de maîtres, et les plus grands semblaient les meilleurs. — Des deux côtés, ces braves, également malheureux, paraissaient ne trouver de remèdes, de palliatifs à leur détresse, que dans l'acharnement de la lutte. Hélas! ils s'y employaient trop bien.

Le dernier jour de janvier, les Français avaient pris, avaient perdu le monastère de Sainte-Monique; dans le cloître des Capucins, un affreux corps à corps jonchait de cadavres le sol où nous restions maîtres. Puis c'était la maison des Filles de Jérusalem, d'où fuyaient, sous les balles, les religieuses, n'emportant que les ornements de l'autel et les objets de piété. A *San Francisco*, presque le centre de la ville et dernière

(1) Sur l'état sanitaire de nos troupes en ce moment en Espagne, voir : le *Journal des campagnes du baron PERCY, chirurgien en chef de la Grande Armée*, p. 394 à 499.

(2) La force totale qui, au 24 janvier, est de 26 130 hommes, tombe le 11 février à 21 825, dont 18 439 hommes. — Rapport du ministre de la Guerre à l'Empereur. A. F., IV, 1622.

(3) BELMAS, *les Sièges faits et soutenus par les Français dans la Péninsule*.

barrière avant le *Cosso*, l'affaire fut atroce. Depuis une semaine déjà, la mine faisait son œuvre; les galeries des deux partis arrivaient silencieusement, face à face, sous les caves du couvent. Le colonel Rogniat gagna de vitesse; son fourneau de 3 000 livres de poudre, allumé quelques minutes plus tôt, partit comme un volcan. Victoire sinistre : 500 paysans, qui travaillaient dans un réfectoire aux cartouches, sont ensevelis sous les décombres; les murailles s'entr'ouvrent, les fenêtres se brisent, les toits s'effondrent, une compagnie entière du régiment de Valence, hachée par l'explosion, est lancée dans les airs; la tour de l'église chancelle, mais le clocher résiste, et, dans ce dernier refuge, perçant les lattes à coups de haches, les Espagnols continuent au-dessous d'eux, à travers les poutres, la fusillade sur les grenadiers du 115^e de ligne qui envahissent la nef barricadée. Là-haut tous vendent chèrement leur vie, le sang humain coule par les gargouilles où ruisselle ordinairement la pluie. En bas, c'est un nouveau combat au milieu des bancs, des confessionnaux et des grilles, et, sous les arceaux gothiques, les tombeaux éventrés par l'explosion, ne retiennent plus les cercueils entr'ouverts. — Longtemps dans ses rêves, le général Lejeune a vu, roulée dans la soie de pourpre, sous la mitre rongée par les vers, la tête livide d'un évêque; son bras décharné semblait levé pour repousser, peut-être pour maudire les envahisseurs.

Ouvrez la tragédie *Numancia*, de Cervantes, — le seul drame héroïque que le grand écrivain nous ait laissé (1) — vous demeurerez certainement surpris de l'analogie constante offerte par les événements de 1809 et les jeux scéniques décrits à la fin du seizième siècle, à propos de la seconde guerre punique. Les personnages de l'histoire revivent comme pour jouer au

(1) Tragédie en quatre « journées », imprimée en 1615.

naturel les fictions du théâtre : *Léoncio* « l'âme forte qui croit toujours à la bonne fortune » jusqu'à l'agonie, n'est-ce pas San Genis disant à ses officiers qui l'emportent : « Si je n'étais blessé à mort j'aurais bien trouvé quelque moyen de vous défendre. » — Son compagnon *Morando*, doux, pacifique, humain, allant conquérir et rapporter « un morceau de pain gardé par 80 000 hommes » pour l'offrir à son amie la belle *Lira*, défaillante de faim, à *Lira* qui saisit le pain ensanglanté et ne le touche de ses lèvres, « sinon pour lui donner un baiser », *Morando*, c'est Don Pedro Maria Ric, le jeune et sage président de l'Audiencia, qui épouse la vaillante comtesse Buretta par amour et patriotisme. — Que de Saragossains des plus obscurs ressemblent à *Théogène*, ce farouche citoyen qui tue femme, enfants, et se jette lui-même dans le bûcher où brûlent ses richesses. — *Corabino* s'emporte en imprécations contre les Romains « lièvres déguisés en lions » comme Palafox insulte ces « chiens qui lui donnent à peine le temps d'essuyer son épée toujours teinte de sang ». — Le général Lejeune s'émeut au spectacle des désastres de Saragosse, comme *Marius* en face des décombres de Numance : « Nos espérances de victoire ne sont que poussière et fumée. Leur désespoir a plus fait que toute la puissance romaine ! » Et quand le maréchal Lannes dit à Napoléon : « Cette guerre est horrible, la victoire fait peine », qu'est-il autre chose à travers les siècles que l'écho des paroles de *Scipion* : « Avec cet héroïsme étrange, mon droit est mort et perdu. Par ta chute tu as vaincu le vainqueur ».

Quand les Saragossains virent, après six jours de lutte ouverte, l'impossibilité de conserver les vastes bâtiments des écoles Pies, ils y mirent le feu afin qu'un nouvel obstacle nous arrêta quelque temps encore ; et de fait, ce rideau de flammes nous sépara quarante-huit heures de la ligne du *Cosso*. Puis ce fut le tour de l'Université, et d'acharnés efforts se dé-

ployèrent dans les ruelles voisines. Ces désastres successifs augmentaient la fureur patriotique. Pour ces malheureux se débattant sous un cauchemar, les Français devenaient des démons et des vandales : avec les plus beaux in-folio des bibliothèques, nos soldats formaient (comme on empile des briques), des épaulements à leurs batteries; pour éclairer leur marche, ils flambaient les vieux parchemins. Cela est exact; mais quoi? il convient d'être vrai, et de réclamer pour chacun la justice : en faisant sauter un couvent par les fenêtres duquel les Espagnols tiraillaient, les Français n'étaient pas plus les ennemis de la religion qu'ils n'étaient les ennemis des lettres pour démolir à coups de canon les murs de l'Université devenue une forteresse : ils étaient les ennemis de leurs adversaires, voilà tout. Si l'on parle courage, aucune comparaison pour eux n'est à craindre, si l'on discute la bonté des causes, à nous de peser les responsabilités supérieures, leur rôle à eux n'était pas là.

L'isolement de la ville devenait complet : sa ceinture de cadavres formait un étroit rempart : nos obus l'ensevelissaient peu à peu sous un manteau de fumée et de décombres et nos mines lui creusaient des tombeaux. De communication possible avec le dehors il n'en existait plus : par l'Èbre la nuit, en temps de brouillard, quelques barques aventureuses avaient franchi en aval les rives gardées par nos sentinelles ; maintenant deux ponts de bateaux encerclaient même le fleuve. Les tentatives récentes d'évasion venaient d'échouer et nous avions pu capturer les fusils que le colonel anglais Doile prétendait faire entrer en amont au gré du courant. Jadis, d'adroits contrebandiers dépistaient notre surveillance : Julian Perez, cachait sous un collier de poil qui se mariait au pelage fauve de son chien, des billets qui traversaient ainsi l'armée française; l'intelligent animal allait au logis de son maître, et la

femme, avertie, envoyait de la même façon des nouvelles. Mais un jour le chien fidèle reçut une balle et ne revint pas.

A la mitraille, à la peste, la famine voulait se joindre : de légumes, de viande fraîche, depuis longtemps il n'y en avait plus ; les salaisons manquèrent à leur tour ; une poule valut 25 francs ; les courtes rations des blessés et des malades furent insuffisantes, enfin, les moulins étant tombés en notre pouvoir, il devint impossible de moudre le blé amassé en abondance ; le grain pilé à la main donnait une nourriture malsaine ; oui, la disette menaçait. Et on eût pu entendre planer au dessus de la cité en alarmes le vol lourd et sinistre de la déesse de la faim.

Comme à Numance, dix-neuf siècles auparavant, elle jetait son râle qui énerve les plus fières volontés, fait défaillir les plus mâles courages ; et Cervantès avait donné, dans une vision prophétique un sens précis à ses imprécations :

« Tourne les yeux de ce côté et tu verras brûler les toits élevés de la ville. Écoute les gémissements qui sortent de toutes les poitrines : entends la voix et le lamentable tumulte de ces belles femmes qui, demi-mortes sous la cendre et le feu, oublient père, ami, amour et prière. Semblables à des brebis sans gardiens attaquées par des loups et qui fuient çà et là pour échapper à la mort, des enfants et des femmes délicates vont de rue en rue, fuyant les épées homicides et cherchant vainement à éviter une mort inévitable. Le glaive du mari perce le sein de sa nouvelle épouse qu'il aime. Contre sa mère, le fils s'avance et se dépouille de toute pitié, et contre son fils le père lève son bras irrité et déchire ces entrailles qui sont les siennes. Il n'est pas une place, pas un coin ni une maison, ni une rue qui ne soient pleins de morts ; le fer tue, le feu incendie, la rigueur implacable condamne. Tu verras bientôt les plus hauts murs à ras du sol et les palais et les temples les plus magnifiques s'écrouler en poussière et en cendres. »

Accablés à l'est et au midi, les Espagnols tenaient mieux au nord. Le faubourg sur la rive gauche de l'Èbre éloignant le tir de l'ennemi protégeait la ville. Le général Gazan avait fait un vigoureux effort pour s'en rendre maître (8 février). Après une large canonnade contre un fort couvent appelé les Capucins de Jésus, il lançait ses grenadiers et ses voltigeurs à l'assaut ; ces braves s'emparèrent des bâtiments, délogèrent les Espagnols et passèrent au fil de l'épée les retardataires. Mais en débouchant sur le quai ils furent contraints d'arrêter leur élan : une grêle de balles couvrant l'espace vide, rendait le passage trop inutilement périlleux. L'incendie dévorait l'église des Capucins : 200 morts enterrés là, en devenant la proie des flammes, répandirent une odeur atroce ; ce fut le parfum de victoire de cette dure journée.

On dut reprendre les travaux d'investissement et tracer lentement les parallèles. Les troupes y éprouaient une fatigue extrême : officiers et soldats étaient relevés après soixante-douze heures passées de suite à la tranchée ; et les vivres manquaient, et aussi les médicaments et les ambulances.

Dans la nuit du 10 au 11 février, tout un détachement de soldats suisses par pelotons, officiers en tête, abandonnèrent les lignes espagnoles, chassés par les privations et les fatigues extrêmes de leur service désespéré ; cette désertion était pour nous d'un bon augure. Aussi dès qu'on fut prêt on attaqua de nouveau. Le maréchal en avait une hâte extrême ; souvent il était venu suivre, presser, activer les travaux d'approche, il y risqua même sa vie, dans une imprudence que le général de Arteché nomme avec raison une prouesse de sous-lieutenant « *una cadetada* » : par une lucarne il faisait lui-même le coup de feu ; un boulet coupa en deux l'aide de camp qui se trouvait derrière lui.

Le même jour donc où l'on allait faire sauter l'Université, on décida aussi l'assaut de l'Arabal. Après une canonnade

furieuse, à midi, une brèche au monastère de Saint-Lazare nous livrait accès. Une heure après nous enlevions un autre couvent : Sainte-Élisabeth. La résistance était admirable, quand nos boulets avaient fait leur trou dans un pan de mur, tout aussitôt les défenseurs s'en servaient comme d'une meurtrière, et sans reculer d'un pas, ajustaient leur fusil dans ce créneau improvisé. Les obus arrachèrent de ses gonds la grande porte de Sainte-Élisabeth ; deux fois, à la force des bras, les Espagnols relevèrent et maintinrent cette planche de chêne, où les projectiles traversaient les panneaux et perçaient leurs vivants soutiens.

Dans une maison une compagnie française pénétra par les terrasses, elle se précipita à la baïonnette contre la troupe qui occupait l'escalier, et quand la fumée fut dissipée, on vit, non sans horreur, que la lutte venait d'avoir lieu avec une autre compagnie française entrée par le rez-de-chaussée. — Enfin nous sommes à la tête du pont. Fernando Gonzalès parvient à se faire jour, et avec 300 compagnons, rentre en ville. Porté hors de son lit de fiévreux, Palafox, accompagné de San March, par trois fois tente de faire déboucher un renfort, trois fois ils échouent. Sur l'autre rive les cavaliers du baron de Versage, pris entre le fleuve, les maisons et nos canons, sont anéantis. L'Arabal est perdu, pour Saragosse. Nous avons fait 3 000 prisonniers, dont un général, 7 colonels, près de 200 officiers, notre trophée est de 17 canons et 4 drapeaux, et par la rapidité de l'élan, par le bon service de l'artillerie, sur 600 hommes engagés, nous ne devons regretter que 10 morts et 100 blessés (1).

Dès lors, la victoire définitive devient une question d'heures. A 100 mètres du Pilar, balayant le quai de l'Èbre, nos pièces commencèrent le feu : c'est prendre la ville par

(1) Lettre de Lannes à l'Empereur, 11 février 1809. — A. F., IV, 1622, 1^{er} dossier.

tous les bouts à la fois. Palafox envisage l'effondrement, il envoie son aide de camp Gassellas au maréchal et lui rappelle les conditions offertes (celles qu'il avait refusées) le 24 janvier.

— Bon il y a un mois, répond le duc de Montebello, mais les choses depuis ont pris une autre face, vous n'avez plus qu'à vous rendre sans condition; je garantis les vies et les biens. — Dure nécessité pour Palafox; la fièvre, le délire l'épuisent; il en est sans doute à bénir Dieu d'être cloué sur son grabat, l'opprobre personnel lui sera épargné. Il retrouve une suprême énergie pour désigner une « Junte » qui prendra la direction des tristes affaires et sa liste est la plus longue possible pour « compromettre », c'est-à-dire pour répartir sur toutes les épaules des gens influents et respectés, l'inévitable responsabilité d'une capitulation. Les plus exaltés y figurent. Car à de pareilles heures, dans un conseil il vaut mieux les avoir dedans que dehors.

Tous ces gens énervés se réunissent dans la nuit du 19 au 20 février. Don Pedro Maria Ric préside; il ne croit pas à la résistance plus longue mais il en veut avoir la preuve matérielle. Il a fait sur son chemin un appel aux volontaires : 17 se sont présentés. Maintenant il interroge la Junte : Quelles forces nous restent? — Il n'y a plus que 2800 soldats valides, répond le général Peña. — 260 chevaux pour le service, dit le comte de Casa Florès. — La poudre va manquer, ajoute le général Villava. — Les murs ne tiennent plus, murmure le colonel Zappino. Le Père Consolacion, un moine Augustin, voulant sans doute, après ces témoignages des gens du métier se tromper lui-même, rappelle la parole d'une proclamation de Palafox : « Jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Mais ce ne sont là que des souvenirs qui soulagent la conscience et qu'on ne formule que pour s'autoriser à les mettre en oubli. Les cris d'une petite troupe d'in-

trépides, réunis au point du jour sous les fenêtres, couvrent la délibération; mais la voix du canon dont l'accent se rapproche parle plus haut encore; il est impossible de pousser la témérité jusqu'à la frénésie, on décide l'envoi d'un parlementaire. A 3 heures, des mouchoirs blancs au bout des épées, manifestent l'intention d'arrêter la lutte. A 4 heures, de part et d'autre, l'ordre est donné de cesser le feu.

Le capitaine Saint-Marc reprend le chemin de cette ville où sa première entrée de négociateur lui a laissé des souvenirs mouvementés. De nouvelles alarmes l'attendent : comme il était déjà dans le réduit où Palafox se trouvait réfugié pour éviter la contagion de la peste et l'éclat des bombes, une explosion de fusées se fit entendre. L'irritation patriotique s'exclama : Et quoi? Les Français recommencent le feu! — Saint-Marc lui-même pâlit. Les plus proches le veulent saisir et en faire une victime expiatoire. Les officiers espagnols le protègent, engagent leur honneur à assurer sa sécurité. — Qu'était-ce donc que ce bruit? Une mine qui éclatait dans une cave où l'ordre de s'arrêter n'avait pu parvenir encore à nos sapeurs. L'explication fut jugée bonne et chacun reprit son rôle.

A la tombée du jour, car personne ne se souciait beaucoup de se produire dans cette mission douloureuse, les délégués de Saragosse se rendirent au quartier général. Ils trouvèrent le maréchal dans un lieu appelé « la Maison Blanche » : Don Pedro Ric, le duc de Villahermosa, le marquis Fuente Olivar, le baron de Pourroy, Don Juan Butler, Mariano Dominguez, Don Mariano Cessaro, Don Manuel Foncès, plaidèrent la cause de leurs compatriotes, après avoir écouté un premier discours de Lannes, rejetant sur leur obstination les ruines et le sang. Pour songer aux conditions ils demandèrent deux jours, on leur accorda deux heures. Lannes fit passer sous leurs yeux le plan des mines qui allait faire sauter le *Cosso*;

un frisson courut sur le front des plus braves. Mis en présence de leur position désespérée ils signèrent : la garnison sortira avec les honneurs de la guerre; elle déposera ses armes et sera prisonnière. La religion respectée, la vie, les propriétés des citoyens garanties. Les fonctionnaires prêteront serment au roi Joseph. — Vers 10 heures du soir, les députés regagnèrent le château de l'Inquisition, l'esprit endolori et l'âme pleine d'angoisse. Palafox averti ne put que baisser la tête, la fortune avait décidé.

Avant le matin nos patrouilles occupaient l'*Aljaferia* et à l'aube du 21 février les postes extérieurs étaient relevés par les compagnies françaises. — Si la faim, la peste, l'incendie, la mort n'avaient décimé la population et annihilé ses forces, quelque éclat furieux eût entravé ici ou là l'exécution paisible de ces conventions. Mais l'abattement succédait sans transition à l'exaltation, la détente physique et le sentiment machinal du repos énervaient les dernières énergies. Songez-vous bien que ces malheureux venaient de subir un siège de sept semaines de tranchée ouverte (29 jours pour entrer dans la place, 23 de combat de maison en maison), un bombardement de 42 jours et 42 nuits; les deux tiers de la garnison, la moitié de la population n'étaient plus : 54 800 morts (1). — 6 000 cadavres pourrissaient dans les rues, une partie de la cité était en ruines, l'autre en flammes, les quartiers réputés intacts se trouvaient minés. Dans ces conditions on peut se rendre : l'honneur est sauf. L'*Ordonnance officielle du génie espagnol* porte ces termes : « Lorsque l'ennemi sera définitivement établi sur la brèche, si le gouverneur croit pouvoir passer les limites d'une défense honorable et l'élever à l'héroïsme en défendant les rues et les maisons, il aura des

(1) A. F., 1622, 1^{er} dossier.

droits à notre reconnaissance royale. » — Les conditions étaient véritablement remplies : en concédant plus tard à Saragosse le titre d'*Heroica*, l'Espagne ne faisait rien que de juste.

Les troupes françaises étaient sous les armes, rangées en bataille le long des glacis de l'*Aljaferia* sur la route de l'Èbre. Vers midi les Espagnols sortirent. Ah! ce n'était point là cette reddition de Bréda dont le pinceau de Vélasquez a immortalisé la gloire; on aurait eu peine à retrouver les magiques couleurs de la toile de *Las Lanzas* : ces mines fières de Castellans, au profil d'aigle, au regard d'acier, et la pointe conquérante de leurs moustaches, et sur les pourpoints ajustés les cuirasses qui scintillent et les brillantes écharpes. C'était d'abord une forte bande de volontaires, presque tous jeunes, beaucoup d'à peine vingt ans, sans uniforme, avec des houppelandes usées et une cocarde rouge. Défi, nonchalance, ou simplement habitude, ils avaient la cigarette aux lèvres. Puis la garnison proprement dite : 30 drapeaux, 8 000 fantassins, 2 000 soldats de cavalerie (1) ayant à peine la force de tenir leurs armes, se traînaient lentement au son du tambour. Distingués seulement par leur ample manteau et leur tricorne aux galons d'or flétris, les officiers montaient des mulets ou des ânes, tristes débris des écuries. « Un sentiment d'orgueil et de fierté indéfinissable perçait encore à travers les traits de leurs visages livides, tout noircis par la fumée de la poudre, et sombres de colère et de tristesse. La ceinture espagnole de couleur vive dessinait leur taille, le large chapeau rond surmonté de quelques plumes de coq noir ou de vautour ombrageait leur front, et le manteau brun ou la couverture de mulet, jeté négligemment sur tous ces costumes variés d'Aragonais, de Catalans, de Valenciens, donnaient encore

(1) Lettre de Lannes à l'Empereur, 21 février 1809. — A. F., IV, 1622.

de la grâce et presque de l'élégance à leurs vêtements déchirés dans de si nobles fatigues, et aux haillons rembrunis dont ces spectres vivants étaient couverts. Leurs femmes et leurs enfants en pleurs, qui encombraient les rangs, se tournaient fréquemment vers la Madone qu'ils imploraient encore. Au moment où ces braves déposèrent les armes et nous livrèrent leurs drapeaux, beaucoup d'entre eux exprimèrent un violent sentiment de désespoir. Leurs yeux étincelaient de colère » (1). — Le général Morlot poussa son cheval, à son signe d'épée les clairons sonnèrent la marche, les 116^e et 117^e de ligne firent par le flanc, rompirent les sections, et allèrent encadrer cette masse désarmée dont ils étaient l'escorte jusqu'à Bayonne.

Tout est dit sur Saragosse et les réflexions historiques ne vaudront jamais le simple récit des faits. Le respect couvre justement cette infortune. Et je ne sache guère qu'un Espagnol pour avoir insulté ses compatriotes, mais c'était un apostat. Le chanoine Llorente, passé aux loges maçonniques, a osé écrire cette amère niaiserie : « Ils périrent seulement pour obtenir la gloire barbare de se mettre en parallèle avec Numance et Sagonte ; sans considérer que *la charité de la religion catholique désapprouvait ces exemples du paganisme.* » (2)

Le jugement de leur adversaire paraîtra plus fondé et plus équitable : Lannes venait de rentrer en France et les compliments s'adressaient au vainqueur. Parmi les empressés, un homme fort éloigné de toute action héroïque disait son mot : « C'était le triomphe de la raison contre le fanatisme ; Voltaire applaudirait à cet effort pour tirer un peuple de l'abrutissement monacal. Le duc de Montebello était digne du siècle. » — Le maréchal se sentit froissé ; la désinvolture de ce pédant l'irrita, et encore savait-il mal quel personnage

(1) *Mémoires du général LEJEUNE.*

(2) *Mémoires sur la Révolution d'Espagne*, t. I, p. 165.

était ce Pigault-Lebrun (!) — « Ce sont, dit-il, de terribles hommes que ces moines. Quels citoyens ! Leur mort rendait la défense plus acharnée et le martyr plus apparent. C'est une grande faute de s'attaquer aux convictions des hommes, c'est une guerre où on n'a jamais le dernier mot parce que la conscience est au-dessus de la force. — Baste, répartit l'indiscret, ce sont des brigands. » Avant de lui tourner le dos, le maréchal le fixa : « Appelez-les, Monsieur, comme vous voudrez, mais ce sont des bougres qui se battent bien. »

Nous étions dans la ville. Tous les témoins rapportent qu'elle présentait un spectacle qu'on n'oublie pas. Avant tout l'assainissement, car l'air était putride ; on jeta des milliers de corps dans des fosses profondes avec de la chaux ; trente « hôpitaux » furent évacués, les malades transportés dans la campagne, du vinaigre brûlé dans les maisons, aux carrefours de grands feux allumés. Au Pilar, rempli de femmes et d'enfants en prière, les cadavres roulés dans les linceuls attendaient les derniers honneurs ; le général Brandt y vit des moribonds rangés autour de la statue miraculeuse, plus loin des soldats français agenouillés au grand autel, dans leur besoin de parler à Dieu de leur reconnaissance pour avoir échappé à de si grands dangers. On rencontrait des enfants en haillons, les yeux brillants de fièvre, des figures sombres enveloppées dans leur manteau affectant de ne pas même voir les vainqueurs, d'autres parlaient, pleins d'animation avec des gestes tragiques ; longtemps les maisons restèrent closes, et les femmes en deuil ne sortaient pas du logis. Les prisonniers détenus au château de l'Inquisition devenaient libres ; on y trouva le prince Pignatelli ; son geôlier voulait exiger du maréchal un reçu en bonne forme, l'aide de camp La Bédoyère le jeta à la porte. Le prince malade, maltraité, ayant cru dix fois mourir, fut logé à La Chartreuse chez Junot ; pour

lui faire oublier ses souffrances, le duc d'Abrantès lui prodigua la bonne chère, Pignatelli ne résista pas à la transition et mourut (1).

Si Lannes honorait les moines tués à la bataille, il gardait une humeur plus âpre pour les ecclésiastiques vivants. L'ordre fut donné d'arrêter le Père Basilio et le curé Sas; ils cherchèrent à s'évader, une patrouille les rencontra et les fusilla tous deux dans un champ sans autre forme de procès (2).

Palafox eut mérité des égards. Il était logé dans une petite maison de la rue des *Prédicadores* et soigné par deux Chartreux. Le 22 février son état empira, le désespoir augmentait sa fièvre; le 24, il reçut le viatique et le lendemain l'extrême-onction. C'est dans ces circonstances qu'arriva l'ordre de l'Empereur de le traiter en prisonnier d'État; on ne devait plus lui laisser son épée. Le maréchal eut l'idée, au moins malheureuse, de désigner pour la lui demander un de ses propres parents qui servait dans l'armée française: le duc d'Albuquerque. Palafox retrouva des forces: « Si vos aïeux revenaient au monde, ils préféreraient être à la place du prisonnier que du renégat », d'Albuquerque se retira défaillant (3). — Que Palafox signât la capitulation parut aussi nécessaire, et même qu'il envoyât l'ordre de soumission à toute la province d'Aragon, car il était gouverneur général. Le colonel Plique, chargé de la police, le pressa, et, dit-on, jusqu'au pistolet à la main (4). Enfin on forma un paquet de ses papiers; un pelo-

(1) MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 107. — La duchesse d'Abrantès en parle un peu en d'autres termes dans ses *Mémoires*, sous le nom de comte de Fuentès.

(2) Lannes à l'Empereur, 26 février 1809. — A. F., IV, 1622.

(3) « Le cinquième aide de camp du maréchal Lannes était le marquis Serafino d'Albuquerque, grand seigneur espagnol, bon vivant et fort brave. Il avait eu de nombreux démêlés avec le prince de la Paix et finit par entrer dans la compagnie des gendarmes d'ordonnance. Un boulet lui brisa les reins à la bataille d'Esling et le jeta raide mort sur la poussière. » — MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 58.

(4) Général DE ARTECHE, *Guerra de la Independencia*, t. IV, p. 511.

ton escorta sa voiture et on l'emmena, dès qu'il parut transportable, à Bayonne. C'est à Vincennes qu'il fut conduit et gardé au secret jusqu'en 1814; sa mère et sa sœur demeurèrent internées au fort de Ham.

La conduite des officiers français demeura honorable comme leur courage. Il fut bien difficile d'empêcher les larcins de cette queue famélique qui suit une armée; malgré des ordres sévères, plus d'un troupier s'en vint à la maraude et piller, les cantiniers leur achetant à vil prix le butin, le revendant fort cher aux anciens possesseurs. Comme on manquait des choses nécessaires on payait la viande, le sucre 9 francs la livre, 6 sous une feuille de papier; en revanche on avait pour un louis un mulet de 500 francs, et pour quelques francs un coffret ou un miroir (1). — Le duc de Montebello exigea une contribution de guerre dont il eut le tort de ne pas savoir se refuser une bonne part. Le témoignage de la duchesse d'Abrantès sur ce point serait tout à fait accablant, si le dépit et la jalousie ne se laissaient apercevoir sous sa plume; même atténué, son récit demeure et elle ne craint pas d'imprimer (Junot l'avait conservée) une énumération des bijoux « présentés à Son Excellence ». La somme totale formerait un joli denier : 4687 000 francs; — j'estime encore plus décisive la lettre de l'ordonnateur en chef Michaux à l'intendant général de l'armée Deniée, dont j'ai l'original sous les yeux; elle appartient à l'histoire :

Saragosse, 15 mai 1809.

Je ne puis vous taire plus longtemps une circonstance de laquelle il est très important que vous soyez instruit. Lors de la prise de Saragosse on fit appeler plusieurs des principaux de la ville, notamment don Mariano Dominguez, intendant de l'Aragon, duquel, le duc d'Abrantès et moi, tenons les détails suivants : On commença

(1) Lettre de M. de Maltzen citée par le général de Arteché.

par présumer que l'usage était de faire de tout temps des offres aux vainqueurs et que les principaux personnages auxquels on devait en faire étaient : les ducs de Montebello, de Trévise et d'Abrantès, le gouverneur de la place et quelques autres. La demande fut de 800 000 piastres. Les Espagnols ne sachant où prendre des sommes aussi fortes, exigées dans un très bref délai, furent obligés d'offrir pour paiement les trésors de N.-D. *del Pilar*, ce qui fut accepté.

Les bijoux et autres objets précieux furent portés chez le gouverneur de la ville et ensuite remis au duc de Montebello. Les ducs de Trévise et d'Abrantès qui n'avaient point donné leur consentement à une telle demande refusèrent leur part; il paraît que les autres acceptèrent. On s'accorde à penser que la véritable valeur est d'un million de francs environ. Voilà les détails d'une opération qui ne peut qu'être blâmée par LL. MM. et c'est avec regret que je me vois forcé de vous en instruire dans la crainte que vous puissiez croire que j'y ai donné la main. Je laisse à votre prudence le soin de garder par devers vous ce que vous croirez convenable de ne point rendre public (1).

Le maréchal Lannes put écrire à l'Empereur : : « La plus grande tranquillité règne dans Saragosse », comme le maréchal Sébastiani, trente ans plus tard, était en droit de déclarer que « l'ordre régnait à Varsovie ». Pour s'en convaincre tout à fait lui-même, il s'accorda une entrée solennelle; le 24 février, par les rues débarrassées de cadavres, mais encore coupées de fossés et trouées d'excavations de mines, il se rendit en pompe au Pilar. Sous le portail de l'église percé de boulets, l'évêque d'Huesca lui offrit l'encens, une haie de grenadiers le menait à trois fauteuils rangés le long du grand autel, Mortier en occupa un à sa droite; Junot, pour venir en troisième, avait refusé d'assister à toute cette cérémonie. L'évêque dut parler : les malheurs de la guerre, les bienfaits de la paix prêtaient à son discours un thème très facile pour l'assistance clairsemée; après : le *Te Deum*; et afin de donner sa vraie

(1) A. F. IV, 1622, n° 86. Pièce originale.

signification à la cérémonie : le serment au roi Joseph.

Toutes les cités de l'Espagne auraient pu offrir de semblables gages de fidélité sans rendre plus assuré un trône vacillant, plus respectée une constitution caduque. Le frère de Napoléon ne s'y trompait pas, si son aîné affectait de s'y méprendre. Mais derrière le décor théâtral déchiré et flétri deux réalités demeuraient : la vaillance des troupes françaises victorieuses de leurs adversaires, le patriotisme des Espagnols que de ses mains noires de poudre, Saragosse a inscrit sur les tablettes de l'histoire en caractères immortels.

CHAPITRE II

L'ALLIANCE ANGLAISE

(1809)

- I. *Les Anglais en Espagne.* — Mission de sir Charles Stuart (juillet 1808-février 1809) et de sir Richard Vaughan.
Les quatre ambassadeurs : John Frère, le marquis de Wellesley, Barth Frère, Henri Wellesley. — Les frères Wellesley. — Wellington.
- II. *Les Espagnols à Londres.* — Les Asturiens, les Galiciens, les Andalous. — Les deux groupes : Nord et Midi. — Demandes incessantes; les « agents mendiants ». — Traité d'alliance (14 janvier 1809). — Entente commerciale. — Ambassade spéciale de Cevallos (1809-1810).
- III. *A Séville.* — Arrivée de la Junte suprême (décembre 1809). — Mort de Florida Blanca. — Comte d'Altamira, *el Rey chico*. — Martin de Garay. — Le manifeste à l'Europe (1^{er} janvier 1809). — Les instructions aux Espagnols (17 avril 1809). — Despotisme de la « Suprême ». — Les armées espagnoles. — Les opinions. — Division des esprits. — Les réfugiés. — Les salons de Séville. — Les Montijo. — Le corps diplomatique. — Lord et lady Holland.
- IV. *A Cadix.* — La vie de Cadix. — Reprise commerciale avec les Anglais. — La mer libre (1808).
Agitation populaire. — Influence des religieux capucins; Fray Mariano. — Attentat contre le marquis de Villel, envoyé de la Junte suprême. — La Saint-Jacques (1809).
Les réfugiés à Cadix. — Les trois ducs de l'Infantado, d'Ossuna, d'Albuquerque. — Le matin du 16 avril à Grenade.
Intrigues anglaises. — Arrivée à Cadix du marquis de Wellesley. — Réception enthousiaste. — Le marquis et le savetier (août 1809).

I

Dès la rupture avec la France, les agents anglais étaient accourus en Espagne. A peine les Asturiens : Toreno (alors vicomte de Matarosa), de la Vega-Infanzon, Alvarez Miranda,

avaient-ils pris langue à Londres avec Canning (1) qu'on avait vu le major général sir Thomas Dyer, le commandant Roche, le capitaine Patrick, partis à toutes voiles de Falmouth, le 24 juin 1808, sur le brigantin *Scorpion* (2), débarquer le 27 à Gijon et former aussitôt une commission militaire dans les Asturies. Un consul, John Hunter, les rejoignit bientôt, mais cet agent, d'un esprit inquiet, lui-même ballotté de Madrid à Séville, à Santander, à Gijon, courant ensuite de la Corogne à Vigo, leur apportait des renseignements tardifs et imprécis. — Hunter fut remplacé par Duff, Duff par Walter Savagne Landor. Ce n'étaient encore que des comparses. Le personnage influent, habile, accepté, sera Charles Stuart, arrivé à la Corogne le 20 juillet.

Il descendait de la famille des rois d'Écosse, véritablement, non comme tant d'Écossais qui le prétendent; fils aîné d'un officier général, neveu du comte de Bute, depuis dix ans il s'était formé dans les ambassades : à Vienne (1801), à Saint-Pétersbourg (1804). Canning le chargeait de centraliser la correspondance des agents anglais éparpillés dans la péninsule et lui donnait comme compagnon un homme avisé, grand voyageur, ayant déjà visité, au sortir d'Oxford, l'Allemagne, la France, l'Espagne, Constantinople, la Syrie et la Perse. Ce sir Charles Richard Vaughan courut bientôt sur les routes, de la Corogne à Madrid, à Aranjuez; il s'en fut avec le colonel Doyle jusqu'à Saragosse et écrivit le récit de ce premier siège (3), à son retour à Londres, sachant se documenter

(1) Les trois délégués débarquèrent à Falmouth le 5 juin; leur conversation offrit un côté piquant : tous ces ennemis de la France durent s'expliquer en français avec Canning, eux ne connaissant pas l'anglais ni lui l'espagnol.

(2) Le même jour, sur la frégate *Alcmène*, les députés de la Galice (Francisco Bermudez, de Castro, Joaquin Freire de Andrade) arrivaient à Plymouth. A leur tour, ils avaient une audience de Canning dès le 28.

(3) Traduit de l'anglais, il a paru dans la série complémentaire des Mémoires relatifs à la Révolution Française (Collection Beauchamp) à la suite des Mémoires du général Duhesme.

auprès d'un des assiégeants, Lefebvre-Desnouettes, alors prisonnier en Angleterre. Disons de suite que le nom de Vaughan est mêlé de diverses façons encore aux choses de la péninsule; il y suivit, comme secrétaire de légation, Henry Wellesley en janvier 1810, fut à Madrid chargé d'affaires en 1815 et 1816 (1); et parce que c'était un grand collectionneur de notes et de documents, il a accumulé au cours de sa carrière des papiers, déposés par lui à son vieux collège d'Oxford, où M. Oman les utilisa pour ses travaux historiques sur l'Espagne (2).

La mission de lord Stuart devait être temporaire. Dès le mois de février 1809, il sera renvoyé à Vienne. Mais pour lui aussi, son rôle actif reprend un peu plus tard, et fort important, à Lisbonne. Là, ministre plénipotentiaire (1810), il devient membre du Conseil de régence; par ses mains, l'or anglais coule, il le distribue presque sans compter : 20, 25, 30 000 livres sterling par an (3).

Pour importants qu'ils fussent, ces premiers agents s'effacent devant les ambassadeurs officiels du Royaume Uni. Il y en eut quatre et, par une coïncidence assez curieuse, deux fois deux frères cadets succédant à leur aîné :

I. John Hookam Frère (octobre 1808-juillet 1809). — II. Le marquis de Wellesley (juillet 1809-décembre 1809). —

(1) Sir Richard Vaughan (1774-1845), ambassadeur à Paris (1820), ministre en Suisse (1823), aux États-Unis (1825-1835).

(2) Ch. OMAN, *A history of the peninsular war*, 5 vol. jusqu'au 31 août 1812.

M. Oman a publié : *Diary of Charles Vaughan in Spain* (1808) dans le tome I^{er} des *Publicaciones del Congreso historico internacional de la Guerra de la Independencia*, tenu à Saragosse en 1908.

(3) Nous le retrouverons sur notre route. Voici la fin de son *curriculum vitae* (1778-1853). Envoyé à Paris (juin 1814), ambassadeur à Bruxelles (1815), à Paris (1815-1824), à Rio-de-Janeiro (1825); de nouveau ambassadeur en France (1828-1830), en Russie (1841); il avait reçu les titres de comte de Machico (1825), de marquis d'Angra (1826), enfin lord Stuart de Rothesay (1828).

III. Bartholomé Frère (décembre 1809-mars 1810). —

IV. Henry Wellesley (mars 1810-1822).

Il ne paraîtra pas superflu, et peut-être même est-il nécessaire, d'esquisser leur figure, pour les distinguer et les reconnaître quand ils repasseront devant nos yeux.

John Hookam Frère, ayant eu la satisfaction de conclure entre les deux nations le traité d'alliance (14 janvier 1809) que nous préciserons tout à l'heure, portait naturellement à son œuvre et à ceux qui en étaient la cause et l'objet, une sympathie particulière; il était donc très « espagnol ». Son caractère de lettré indolent, de poète rêveur (quelqu'un l'appelait « le secrétaire perpétuel du régiment de la lenteur »), lui faisait voir toutes choses avec les yeux de l'imagination, ce qui est assez la méthode au pays de don Quichotte; et l'Anglais paresseux, qui avait pour maxime : « Ne pas faire aujourd'hui ce que l'on peut faire demain », s'adaptait merveilleusement à la race des hidalgos qui dit : *mañana*, en face de l'effort, et répond : *no importa* à la suite de l'insuccès. Plein d'enthousiasme pour la cause, il aurait donc voulu que les soldats de son pays se fissent les auxiliaires dévoués des troupes d'Espagne, dans une étroite union avec leurs chefs, ce qui était pour flatter l'orgueil de ceux-ci. Mais son compatriote John Moore, responsable à ce moment de l'armée britannique, sachant par expérience l'incapacité des généraux espagnols et l'insignifiance de leurs plans, se gardait d'aliéner à leur profit son indépendance militaire. De là désaccord entre les deux représentants de l'Angleterre, le diplomate et

(1) M. le marquis de Villa Urrutia a donné les détails les plus autorisés sur ces diplomates anglais : *Relaciones entre España y Inglaterra durante la Guerra de la Independencia*, t. 1^{er}, chap. ix, xi, xvi (1911). — On consultera également de Jeronimo BECKER : *Accion de la diplomacia española durante la Guerra de la Independencia*, au tome 1^{er} des *Publicaciones* du Congrès historique de Saragosse (1908).

le soldat; et lorsque l'expédition du second eut fini à la Corogne par un revers où lui-même périssait, en même temps que la Junte de Séville blâmait « la retraite lâche et honteuse de Moore », le peuple de Londres s'agitait contre une entente cordiale dont les résultats paraissaient désastreux. Ces exagérations et ces injustices portèrent leurs fruits : le ministre Canning, bien qu'il fût l'ami personnel de John Frère et qu'il le défendit même dans un article de la *Quarterly Review* (qu'il venait de fonder), n'osa pas résister aux injonctions de la presse et aux interpellations du Parlement contre le partisan de l'alliance, et il le sacrifia en holocauste. John Frère réfuta les mauvaises raisons que Canning lui donnait avec embarras et politesse, puis il quitta, pour n'y vouloir jamais rentrer, la vie publique (1). Les Espagnols soulignèrent leurs regrets sympathiques en décernant le beau titre de « comte de la Union » (2) à ce fin lettré, qui s'en alla vivre à Malte entre ses livres et ses fleurs, traduisant le poème du Cid et le théâtre de Lope de Vega.

Son successeur était le marquis de Wellesley. Il convient de tracer de suite sa généalogie et celle de ses frères. Aussi bien, on ne les comprend pas clairement l'un sans l'autre, et il est temps de parler de Wellington, dont le nom reviendra désormais fréquemment.

Les Wellesley, de noblesse récente selon les uns, selon les autres issus d'une race antique d'Irlande, étaient six fils du comte de Mornington et d'une femme énergique que, pour ses qualités et celles de ses enfants, on surnomma la « mère des Gracques ».

L'aîné, *Richard*, le marquis, lord de la Trésorerie, puis

(1) Il présenta ses lettres de rappel le 24 avril 1809. Il refusa plus tard l'ambassade de Russie et déclina trois fois l'honneur de la pairie.

(2) Il n'y a aucun rapprochement à faire avec le nom du vaillant général don Luis de Carvajal, comte de la Union, tué en 1794 sur le champ de bataille.

gouverneur des Indes, ne fit que paraître en Espagne; mais devenu ministre des Affaires étrangères de son pays, il dirigea le Foreign Office d'une main ferme, sans pouvoir cependant se hausser jusqu'au premier plan. Il avait commencé sa carrière à la Chambre des lords irlandais; il l'acheva comme lieutenant général d'Irlande, partout grand seigneur assez fastueux et aîné fidèle à aider ses cadets. Il était l'homme d'État de la famille.

Le second, *William*, en fut le philosophe, satisfait de belles places tranquilles et rétribuées (secrétaire de l'Amirauté, directeur de la Monnaie, chef des Meutes royales), paisiblement assis pendant quarante ans dans son siège à la Chambre des communes.

Le troisième, *Arthur*, fut le soldat. C'est l'illustre duc de Wellington, le plus fameux de tous. Sa mère l'appelait cependant, quand il était petit garçon, « le sot de la maison »; aussi ne parlait-il guère de son enfance, dont il conservait mauvais souvenir. On sait sa vie (1). Ses grades avaient été obtenus d'une façon extrêmement rapide; quand il fit en réalité ses premières armes, dans les Indes, il était déjà colonel. On lui confia une grande expédition contre les peuples de l'Indoustan; il y réussit et déploya les plus hautes qualités de soldat administrateur. Récompensé du prince, félicité par le Parlement, il cherchait encore sa voie à la Chambre des communes aussi bien que dans les bureaux ou dans les camps, lorsqu'en 1808, l'invasion de la péninsule ayant fourni à l'Angleterre un champ de bataille sur le continent, il donna

(1) L'ouvrage le plus important qui la résume en langue française est l'*Histoire du duc de Wellington* (3 vol., 1858), par le général BRIALMONT. Une foule de livres anglais, naturellement, lui sont consacrés; nous citerons seulement : MAXWELL, *Life of his Grace the duke of Wellington* (3 vol., 1852). Mais la source la plus riche est fournie par sa correspondance : *The dispatches of field marshal the duke of Wellington*, publiée par GARWOOD (12 volumes, 1837).

sa mesure en Portugal contre Junot, qu'il battit à Vimeiro et fit capituler à Cintra. Sa carrière militaire avait toujours été mêlée à la carrière politique de ses frères. Ils lui firent donner le commandement en chef de l'armée qui devait réparer la catastrophe de John Moore en Espagne et soutenir la résistance du Portugal.

Arthur Wellesley était alors âgé de quarante ans, de stature moyenne, maigre de visage, aux yeux clairs sans animation, aux lèvres serrées d'expression dure, le nez busqué, saillant et fort. Les trois portraits de Goya le représentent sans charme, comme ils furent peints sans bonne grâce; le portrait de Lawrence l'enveloppe d'un uniforme brillant étoilé de ses croix, dans l'atmosphère d'un ciel serein qui nimbe cette tête fière de l'auréole du commandement; enfin, l'on retrouve les goûts plus intimes, les passions moins contenues de son âme sur les traits nuancés des miniatures d'Isabey.

A l'encontre de beaucoup de ses compatriotes, il n'aimait ni le jeu, ni le vin. Sobre, actif, il passait peu de temps à table et au lit; il en accordait moins encore à sa toilette; sans luxe, il s'habillait médiocrement et laissait à ses officiers une grande liberté d'uniformes, bien qu'il se montrât, pour tout le reste, très strict dans la discipline.

Par cet extérieur, non pas négligé mais « bourgeois », différent de son frère aîné, fashionable et très élégant, « les deux frères, a dit quelqu'un, n'avaient de commun que leurs infidélités conjugales et leur penchant pour le beau sexe ».

Sir Arthur avait épousé, à son retour des Indes, une jeune fille qu'il avait connue dans ses premières garnisons de Dublin. Il poursuivit toujours une foule d'amourettes, menées avec les femmes du monde ou les filles du peuple; en Espagne on lui vit, au quartier général, une jolie compagne habillée d'un costume militaire, faiblesse qui fait songer,

fond et forme, à celle d'un de ses adversaires, le maréchal Masséna. En 1815, on peut dire qu'il fut vainqueur de Napoléon sur tous les champs de bataille, car il lui succéda dans les faveurs de la Grassini, la célèbre cantatrice italienne. A soixante-dix ans, amant de Mme Arbutnot, il pensait encore à se remarier.

Que ces défaillances morales ne fassent pas oublier ses qualités militaires. Elles étaient grandes; sa ténacité reste légendaire; d'une intrépidité froide qui en imposait à tous et leur dictait le devoir, il mêlait toujours le calcul à l'action, à la résolution la prudence. Hautain, il n'était pas orgueilleux. Il savait rendre justice aux autres; ses dépêches signalent toujours avec empressement les subordonnés qui se sont distingués; il souligne volontiers leur concours, ne rapportant qu'indirectement ses succès. Elles sont étrangement suggestives par leur précision claire, ferme et brève, ces lettres d'un soldat, et cette netteté supérieure rend possible la comparaison avec la correspondance fulgurante de Napoléon. La constance semble le fond de sa nature et la justification de ses victoires; c'est dans ce sens qu'il faut entendre la devise qu'il avait choisie pour son blason : *Virtutis fortuna comes*; si l'on ne prend pas le mot « vertu » dans l'acception de la moralité, alors, oui, sa force de caractère mérita le prix de sa haute fortune.

Nous le rencontrerons, à chaque pas de l'action militaire dans la péninsule, apportant l'appui de son épée aux desseins de son aîné, le ministre, et aux habiletés de son cadet, Henry, le diplomate, celui dont il nous reste à parler et qui, ambassadeur en Espagne de février 1810 à mars 1822, maintint la tradition de l'influence anglaise dans les destinées ibériques.

Il était déjà, en 1810, rompu aux finesses de sa carrière, et il devait y mourir (connu alors sous le nom de lord Cowley) l'un des agents les plus réputés, après avoir occupé trente-six

ans les premières ambassades de l'Europe, à Vienne et à Paris. Henry Wellesley, à Cadix, sera le pivot de toute l'action politique de l'Angleterre, le conseil écouté des Cortès, l'arbitre révérend des Régents, l'inspirateur du gouvernement à certaines heures, le régulateur de l'opinion. On devine quelle force de cohésion donnait à l'influence de leur pays ce rôle des trois frères se prêtant main-forte, complétant leur action commune par les qualités propres de leur état et l'autorité de leurs fonctions.

En regard de cette union constante, de ce triple faisceau, *funiculus triplex difficile rumpitur*, noué à Londres, attaché à Cadix et serré sur les champs de bataille, que l'on considère l'éloignement de Napoléon, la jalousie de ses généraux, la défiance de Joseph, et l'on touchera du doigt la raison qui, renforçant le patriotisme espagnol, augmenta sa confiance pour rendre illusoire la conquête de l'Espagne et permettre le recul de nos armées.

C'est pour une mission assez courte (1), mais avec beaucoup d'empressement, qu'on avait envoyé le marquis de Wellesley, accompagné de son fils Richard et de son cousin William Pole, car, à ce personnel diplomatique, la parenté donnait une cohésion singulière. Il entra le 31 juillet 1809 dans la baie de Cadix; sa réception, le lendemain, fut un triomphe; au môle de la *Puerta de la Mar*, on étendit sous ses pieds, pour qu'il le foulât, un drapeau tricolore, et les acclamations de la populace l'accompagnèrent jusqu'à son logement, au centre de la cité. La semaine suivante, son entrée à Séville n'eut pas moins d'éclat tumultueux : en grande pompe, il reçut l'accueil chaleureux des membres de la Junte. Il était muni à leur sujet d'instructions précises : tout

(1) Avant de partir, il avait laissé à Canning sa démission en blanc.

faire en vue de l'accord ; sans se mêler aux affaires intérieures de gens ombrageux, il aviserait adroitement à les incliner vers un plan de réformes politiques pour l'heure prochaine de la réunion des Cortès, à laquelle il pousserait discrètement. Il ne serait pas moins en étroite communion de pensées avec les généraux anglais ; on lui avait communiqué les instructions militaires données à son frère Wellington ; ils marcheraient la main dans la main ; sur les bords de la Tamise, on avait été jusqu'à prévoir le cas de la victoire et la conduite à tenir au jour où l'on franchirait les Pyrénées. Toute cette politique d'union, de concertation et de prévoyance gagnerait beaucoup si les alliés étaient dirigés par un « généralissime » ; un Anglais serait à souhaiter, toutefois il ne convenait pas de provoquer une telle décision, car les Espagnols ne paraissaient pas d'humeur à cette concession, tant que La Cuesta, surtout, serait là.

A son heure, Wellington jetterait dans la balance son influence morale et persuasive, bien plus que ses instances directes ; représentant d'une alliée puissante, il était en Espagne un personnage et, auprès de la Junte la source des espérances, des secours et des soutiens, tandis qu'à Londres, les envoyés de l'Espagne faisaient petite mine et jouaient le rôle inférieur de solliciteurs.

II

Ils formaient trois groupes, et chacun gardait son autonomie quelque peu jalouse : les Asturiens, les Galiciens, les Andalous. Ces derniers étaient les délégués de la Junte de Séville : Ruiz de Apodaca, un chef d'escadre et deux officiers

de marine : Lorenzo Noriega et Rafaël Lobo (1). Officiers, ils offraient le prestige de leur uniforme ; députés, l'autorité de leur mandat, qu'ils tenaient de la Junte suprême, représentant aux yeux des Anglais un pouvoir central, organisé. Promptement, Galiciens et Asturiens, arrivés les premiers, se sentirent les plus faibles ; ils firent cause commune en face des brillants enfants d'Andalousie.

Le Nord et le Midi, ces deux tendances rivales, ces deux tournures d'esprit se rencontrent, se croisent chez tous les peuples. Ici, elles s'accroissent avec un caractère d'indépendance « essentiellement » espagnol (2). Ces frères ennemis furent toutefois pleinement d'accord pour solliciter des secours : de l'argent et des armes, des vivres et des vêtements ; puis, la distribution faite, chacun voulait conserver le bénéfice pour sa province.

Canning s'était laissé aller à des réponses encourageantes ; bientôt il dut formuler des réserves devant les indiscretions et se refroidir en face des ingratitude. En voyant tomber du ciel brumeux d'Angleterre cette manne abondante, une nuée de délégués, partie des quatre coins de la péninsule, s'abat-tait sur Londres et courait droit au Foreign Office, la main tendue : Andrès Angel de la Vega (pour la Junte des Asturies), le colonel Andrès Villagelin (de Vigo), Francisco Gevalde (des Juntas de la Rioja et d'Alava), don Pedro de Puga (pour la Galice), don Manuel Abella (pour l'Aragon) ; d'autres, de Grenade, venus par Gibraltar ; d'autres de Toro ou de Murcie. Ceux qui ne pouvaient pas venir, écrivaient : une foule de mémoires particuliers encombraient les cartons du ministère, comme celui de Balthazar Fernandez Conde, supérieur des

(1) Rafaël Lobo était Asturien et avait été mêlé à l'évasion de la Romana du Danemark. — Voir *l'Espagne et Napoléon*, t. I^{er}, p. 338.

(2) « *Un indisciplina y un desacuerdo genuinamente españolas* », dit M. de Villa Urrutia.

Franciscains de Léon, demandant bonnement une « indemnité » parce que les Français avaient ravagé son couvent d'Oviedo.

Excédés de ces exigences, les Anglais le furent davantage de la désinvolture des procédés; on se déclarait par avance quitte envers eux, parce que les Espagnols « n'entendaient pas agir de marchand à marchand, mais de nation à nation ». La première note diplomatique que fit remettre à lord Stuart (27 septembre 1808) Florida Blanca, atteignait le comble du ridicule : outre dix millions de douros « urgents et nécessaires », les « vastes projets de la Junte » nécessitaient selon lui, afin de mettre 300 000 hommes en campagne, des pièces de drap bleu et blanc, de la toile pour les chemises, 30 000 paires de souliers et 30 000 paires de bottes, des cartouches et des fusils, des sabres et des baïonnettes, des provisions de riz, des conserves de viande et du poisson salé! L'énumération était complète, et la requête adressée « avec une confiance absolue ». La stupéfaction anglaise demeura si visible qu'il fallut, crainte de pire, retirer, d'assez mauvaise grâce, la demande, en alléguant une ignorance des usages et des possibilités.

Certains Espagnols ingénieux insinuèrent que la Junte se procurerait des ressources à bon compte si le gouvernement anglais la mettait en mesure de saisir les fonds que le prince de la Paix, ou tous autres *afrancesados*, auraient, par fortune, déposés dans les banques de Londres. Stuart déclara sèchement le procédé inadmissible, ce dont l'intègre Jovellanos montra son étonnement et sa mauvaise humeur (1).

Quoi qu'il en fût, l'Angleterre avait donné beaucoup (1) et donnait encore : à la Romana, 250 000 piastres; 1 500 000 à

(1) VILLA URRUTIA, *Relaciones*. t. I, p. 207.

(2) « Si les Andalous ne furent pas discrets dans leurs demandes, les Anglais ne se montrèrent ni lents ni mesquins à accorder. » — *Id.*, p. 162.

chacun des trois groupes de délégués; à la Junte centrale, 3 millions. Elle accordait 10 000 millions de piastres d'avance, versait, en pur don, les trois quarts immédiatement. Les historiens anglais, Napier, Southey, le notent avec soin; les espagnols, Canga Arguëllès, Arteché, en contestent l'importance; le marquis de Villa Urrutia la proclame loyalement; il s'appuie sur une dépêche de Canning à Frère (16 novembre 1808), sur une note de Cevallos de la même époque (1). Ayant ainsi, par ces avances lucratives, payé le droit de manifester ses désirs, la Grande-Bretagne traduisit sa pensée dans un accord politique doublé d'une entente commerciale, dont la garantie serait pour elle le libre trafic avec les colonies espagnoles d'Amérique.

L'alliance entre les deux peuples était dans la force des choses (2); présentement, tous deux y souscrivirent d'enthousiasme. Mais l'expérience des Anglais voulait remettre le marché réouvert à leurs comptoirs, sur le pied de leur prépondérance d'autrefois. Les Espagnols, regardant l'avenir, fixaient déjà dans leur esprit un terme à l'accord commercial; ils se disaient: « Après la paix, la position de notre péninsule nous met à l'abri de toute insulte de la part des autres puissances de l'Europe. » Et cette illusion escomptée les poussait jusqu'à la jactance, au moment où tout leur pays se trouvait envahi par les armées impériales!

Le traité fut signé le 14 janvier 1809.

Les deux puissances se déclaraient une amitié perpétuelle, une étroite alliance et l'oubli du passé (article 1^{er}).

(1) VILLA URRUTIA, t. I, p. 260-261.

(2) La note de Canning, du 28 octobre 1808, à l'ambassadeur de Russie à Paris, communiquée à M. de Champagny, exprime nettement ce sentiment: « Sa Majesté Britannique n'est pas encore liée à l'Espagne par aucun acte formel; mais elle a contracté avec cette nation, à la face de l'univers, des engagements non moins sacrés et qui, dans l'opinion de Sa Majesté, la lient autant que les traités les plus solennels. »

Elles ne feraient la paix avec la France que d'un commun accord (article IV). L'Angleterre promettait de continuer ses subsides et de ne reconnaître d'autre souverain en Espagne que Ferdinand VII ou ses légitimes successeurs reconnus par la nation espagnole (article III).

En deux clauses subsidiaires, la Junte s'engageait à conserver les vaisseaux réfugiés dans ses ports et à fixer, d'accord avec le gouvernement britannique, la nature et le chiffre des subsides promis.

Toutes choses étant réglées officiellement sur des papiers de chancellerie, un ambassadeur extraordinaire arriva en Angleterre. C'était Cevallos. On disait que la « Suprême » lui confiait ce poste brillant afin de l'éloigner des affaires intérieures où ses intrigues, servies par des talents insuffisants, l'avaient montré non pas « le pilote habile qui dirige le navire de l'État dans la tempête, mais l'homme adroit qui le quitte à temps pour éviter le naufrage ».

Serviteur successif de Charles IV et de Godoy, de Ferdinand et de Joseph, il avait abandonné ce dernier dans un *Manifeste* retentissant, pour se rallier à la Junte, en homme qui se sent attiré et se croit indispensable aux fonctions publiques. La confiance qu'il inspirait pouvait donc être restreinte. Ses dons extérieurs ne commandaient pas davantage la sympathie : lourd dans sa démarche, de mine renfrognée, son élocution était médiocre. Mais il connaissait la diplomatie et ne serait pas maladroit à fréquenter les diplomates. Il débarqua à Portsmouth le 13 février, le 19 à Londres. La réception fut belle au palais et pompeuse. Il apportait au roi la Toison d'or; toutefois, George III, avec des politesses, la refusa, alléguant qu'aucun souverain anglais, depuis deux siècles, ne portait une décoration étrangère. Les vanités castillane et britannique se heurtaient du premier coup dans des détails de second ordre, au reste caractéristiques.

Cevallos n'insista pas; son rang ni sa renommée ne lui permettaient ces combats d'étiquette. Il suivit spontanément les errements de ses compatriotes, et s'en vint accabler les ministres de ses multiples sollicitations : un jour des munitions, le lendemain des vivres; un emprunt de 20 millions de livres sterling (que le gouvernement refusa d'autoriser); le don de 600 000 fusils (on lui permit d'en... acheter). Alors un Juif, Jacob, lui proposa de les lui fournir... d'occasion. Ce fut Cevallos qui refusa. En réalité, il n'avait rien à faire, même pas à promener son uniforme dans les salons; le roi ne le recevait pas; il était en marge de son ambassade; il vit tomber le ministère qui l'avait accueilli, il connut les succès de Napoléon en Autriche. Il souffrait de la pénurie d'argent, car son traitement n'était point payé. Il demanda à revenir et la Junte le rappela. Le 30 décembre 1810, il s'embarquera sur *l'Algesiras* (1).

L'influence que ne prenaient pas, que ne pouvaient prendre à Londres les envoyés espagnols, les ambassadeurs anglais l'exerçaient fortement à Séville.

An début de 1809, le parti de la résistance s'était réfugié là, et la capitale de l'Andalousie recueillait les patriotes fuyant Madrid. Une société nombreuse, tumultueuse, fébrile, s'y pressait, ardente, anxieuse des événements et prête à y concourir.

III

Le lendemain de Somo Sierra, la Junte centrale, réunie à Aranjuez (2), avait fui devant l'invasion triomphante de

(1) Il redevint premier ministre de Ferdinand en 1814; son ambassadeur à Naples et à Vienne; disgracié en 1820, il ne mourut qu'en 1840, à soixante-seize ans.

(2) Voir *l'Espagne et Napoléon*, t. I, p. 344.

notre armée; elle marquait les étapes successives de sa retraite à Talavera de la Reina, Truxillo, Merida, enfin à Séville où elle s'arrêtait, le 23 décembre 1808, après un mois d'hégire angoissée, au milieu des boues de l'hiver et des frimas.

Ce fut dans la ville, on le pense, un grand tumulte et un merveilleux encombrement. Les trois bonnes auberges se trouvèrent en un instant remplies; les petites gens envahirent le faubourg de Triana; chacun chercha un logis chez un parent ou ami, dans ces grandes maisons aux cours encadrées de longues terrasses, où les jets d'eau retombent en chantant dans la vasque des bassins de marbre, entourés de myrtes et de palmiers. Derrière les grilles de sa large porte, le patio semble offrir un asile plus profond et un repos mieux assuré. Sur les dalles de la cale de *las Sierpes*, sous les vieux ormes de la promenade d'Hercule, au bord des quais du Guadalquivir, à l'entour des chaînes tendues de la cathédrale, les conversations se prolongent au clair de lune; une animation inusitée rend plus étroites les ruelles de la ville et les petites places où elles se croisent. C'est l'Espagne entière qui vient d'envahir la capitale de l'Andalousie, et celle-ci lui offre avec fierté l'hospitalité.

Cependant, la Junte locale est descendue au second rang et s'en irrite. Dans ses murs, sous ses yeux, l'assemblée d'Aranjuez a pris le nom de Junte suprême de l'Espagne et des Indes, la *Suprême*, comme on dit, avec tous ses titres de Majesté, d'Altesse, d'Excellence, ses colliers et ses plaques, ses manteaux de pourpre et ses galons dorés. Son premier acte solennel est d'enterrer pompeusement, dans la cathédrale, comme « un Infant de Castille », son président, le vieux Florida Blanca, mort de sénilité et de fatigue à son arrivée (1). Elle lui donne pour successeur le comte d'Alta

(1) Le 28 décembre 1808.

mira, qui a « levé l'étendard » (1) quand Ferdinand fut proclamé à Madrid, et refusé de le porter quand Joseph y a fait son entrée. C'est, au reste, un personnage de maigre figure, de taille chétive et lorsque, blotti au fond de son carrosse de gala, trainé par des mules à grelots et à pompons rouges, il passe, au milieu d'un escadron de garde civique, le peuple appelle ce grand d'Espagne : le petit roi, *el rey chico* (2).

A son aspect, on n'ose dire qu'il soit là pour l'apparence, mais il n'y est que pour la forme. L'influence appartient au secrétaire de la Junte, Martin de Garay. Dans la force de l'âge, appliqué aux affaires, bon financier, plus homme de bureau que d'action, il laisse sa plume alerte, volontiers grandiloquente, traduire avec abondance son patriotisme, échauffé par celui des autres. Quoique député d'Estramadure, c'était un Aragonais. Né à Saragosse (3), il bénéficiait alors du prestige qui s'attachait à la résistance acharnée de ses compatriotes. Il puise dans cet exemple une intransigeance farouche; suspectant la bonne foi des Anglais, dédaigneux de leur concours, et, comme les gens qui travaillent dans le silence du cabinet, grisé par la moindre parole, perdant la valeur des mots dans l'application des choses, il prenait pour des actes décisifs de sa pensée les expressions violentes de sa phrase. Ses fonctions l'appellent à s'adresser publiquement à l'étranger pour lui demander son concours, puis à ses concitoyens pour organiser leur résistance. Les deux manifestes prennent le ton de la plus extrême véhémence. Aux « nations et républiques d'Europe, princes, hommes de bien de toutes classes et de toutes conditions », il rappelait les anciennes querelles de l'Italie, de la Suisse, de la Hollande, de l'Alle-

(1) C'était la charge de sa Maison.

(2) VILLA URRUTIA, t. I, p. 411.

(3) En 1760. Il y mourut aussi (1823), alors en disgrâce. La Forest l'appelle « un Aragonais fougueux ».

magne, « coalisées autrefois » contre la France ; il prédisait la rupture prochaine « de l'opresseur du continent » avec le tsar de Russie. Contre Napoléon, il prêchait la croisade des nations et des rois ; le grand vainqueur n'était plus invulnérable ni invincible ; l'Espagne en fournissait la preuve, elle conviait l'Europe à unir ses efforts aux siens pour une délivrance commune :

Monarques et habitants du continent, imitez notre fermeté, notre persévérance, et le monde, menacé de la destruction par le *monstre* que nous combattons, recouvrera enfin l'indépendance et le repos (1).

Lorsqu'on adresse à ses voisins un pareil langage, il faut payer d'exemple ; Martin de Garay n'y manqua pas.

Aux Espagnols, la Junte donnait des instructions terribles contre les envahisseurs (2). Exagérant les horreurs de la guerre, exaspérant la vengeance des victimes, rappelant que Napoléon « était parvenu, par les intrigues les plus basses et les plus viles, à se rendre maître des principales forteresses d'Espagne et de la personne de son roi », il fallait « que les paysans se réunissent pour combattre ses troupes » ; on adopterait donc « un système de corsaire » et on le codifiait en dix-huit articles.

Tous les habitants sont autorisés à s'armer, même avec des armes défensives, pour attaquer et dépouiller les soldats français, soit en particulier, soit en masse, faire tout le mal et causer tous les dommages possibles. Ces actions seront considérées comme des services rendus à la nation et récompensées selon leur mérite (article premier).

Le butin dont ses détachements s'empareront leur appartiendra... (article IX).

Ils devront s'appliquer à intercepter les vivres et objets destinés

(1) Manifeste de la Junte (1^{er} janvier 1809).

(2) Instruction de la Junte suprême (17 avril 1809).

aux troupes françaises, et s'en emparer, dussent-ils massacrer les soldats qui les escorteront (article X).

Également intercepter les courriers de l'ennemi (article XI).

Des payes, des grades, des pensions récompenseront ces actions et ces prises. Des châtimens frapperont les municipalités qui n'y concourraient pas.

C'était la reconnaissance avouée, l'organisation officielle des terribles *guérillas*, qui allaient se faire un nom dans l'histoire.

Entrée dans cette voie de défense farouche, la « Suprême » ne s'arrêtait plus : elle régentait de façon despotique toutes les assemblées provinciales et les ramenait, sans les consulter, sous son sceptre de fer, à coups de décrets sur les contributions, les réquisitions, les enrôlements. Elle créait un tribunal de sûreté publique, chargé de connaître des délits de trahison ; et ces sortes de magistrats improvisés ne sont pas souvent portés à la douceur. Ceux-ci poursuivirent d'une véritable haine les *afrancesados*, leurs compatriotes, ne se contentant pas de frapper les absents, pour « l'exemple salubre », atteignant les gens compromis tantôt avec un mystère qui permettait tous les soupçons, tantôt avec un éclat qui excitait toutes les haines.

La Junte avait besoin d'argent : elle en exigea des Espagnols, elle en reçut de l'Angleterre, sans toujours en justifier l'emploi ; les reproches de malversation atteignirent quelques-uns de ses membres. L'agitation politique, l'organisation militaire couvraient ces dilapidations.

On mettait alors sur pied trois armées, qui en méritaient plus ou moins le nom ; toutes trois débris de troupes déjà vaincues : l'armée du centre, aux ordres de Cartaojal (1),

(1) Don José Urbina, comte de *Cartaojal*, maréchal de camp (1802) commandait 16 000 fantassins et 4 000 cavaliers. Sur sa conduite militaire, voir :

s'échelonnait sur la route d'Andalousie, jusqu'au pied de la Sierra Morena; l'armée d'Estramadure, commandée par La Cuesta, campait dans les vallées du Tage et de la Guadiana; l'armée groupée autour de la Romana, dans la Galice, au-dessous d'Orenze, espérait, par cette proximité du Portugal, réunir les secours de tout genre dont elle avait besoin. S'opposer à la marche prochaine des Français en coupant les passages, telle était la consigne de ces trois rassemblements turbulents et inquiets. Ils s'y préparaient dans « une attitude présomptueuse », et il « n'en fallait pas plus, disait La Forest (1), pour remettre en l'air les têtes de Madrid ».

Celles de Séville n'étaient pas moins étrangement en éveil, au contact de cette population d'émigrés, de réfugiés qui, tout à coup, apportait un ferment d'agitation fébrile aux événements accomplis et aux nouvelles attendues. Parmi cette foule bigarrée qui se frôle et se coudoie dans les rues du matin au soir et souvent du soir au matin, chacun conservait son caractère, les opinions variaient comme les races, les costumes et les langages.

Les Sévillans, encore indemnes des misères de la guerre, demeuraient facilement intransigeants et traditionalistes; le vieux général La Cuesta, qui représentait cette opinion, n'imaginait rien de mieux que les usages du temps passé, l'antique organisation de Charles III, l'autorité des Audiencias pour le civil, celle des Capitaineries pour le militaire. Les gens du Nord, Asturiens, Galiciens, qui avaient pris contact avec les mœurs britanniques, s'enthousiasmaient d'une organisation calquée sur la constitution anglaise, les ministres responsables, une assemblée des Cortès.

TORENO, *Révolution d'Espagne*, II, 284, général DE ARTECHE, *Guerra de la Independencia*, V. 234.

(1) Dépêche du 27 février 1809.

D'autres souhaitaient une régence. Jovellanos l'aurait vue utilement composée de plusieurs membres, trois, quatre ou cinq. On parlait aussi d'un Régent unique, ce qui eut rappelé davantage la puissance monarchique; mais alors le choix des candidats variait. On écartait l'Infantado pour s'être rallié un moment au roi Joseph, et le cardinal de Bourbon à cause de sa nullité, l'infante Carlotta (fille de Charles IV) pour son éloignement. Ses partisans, en attendant son retour du Brésil, lui auraient facilement composé un Conseil de gouvernement. Sir Stuart volontiers poussait à cette solution, mais Canning arrêtait Stuart, craignant les complications d'un tel imbroglio.

Les généraux se sentaient une force et, sur ce sol qui allait devenir la terre classique des *pronunciamentos*, déjà ils étaient prêts à jeter leur épée dans le plateau de la balance. Castaños songeait à mettre à la tête des armées un triumvirat, qu'il composerait avec La Cuesta et l'Infantado. Ils eussent abandonné l'administration au Conseil de Castille, dont les débris, tout dépopularisés qu'ils fussent, s'agitaient de dépit et de souvenir.

Ces pensées, ces opinions, ces rêveries, ces songes allumaient l'esprit des badauds, ouvraient les bouches, étourdisaient les oreilles; il n'est pas de cité au monde où résonne plus qu'à Séville le bourdonnement de la vie. Les cafés, les boutiques, les bornes au coin des rues offraient autant de tribunes; au ras des quais, au pied de la Tour *del oro*, à la porte de la fabrique de tabacs, où les *majos* attendaient la sortie des cigarières, chacun réglémentait les alliances et les batailles, la guerre ou la paix.

Les salons ne présentaient pas un champ moins vaste aux conversations des bavards. Tous les soirs il y avait réunion dans l'appartement occupé à l'Alcazar par Martin de Garay en un campement de fortune, et l'assistance suppléait par la

verve de ses paroles à ce qui manquait dans cette pièce mal éclairée de chandelles, peu chauffée d'un brasero, meublée de chaises dépaillées, séparée de l'antichambre par un rideau de damas rouge fané, accroché là depuis treize ans, lors du dernier passage de Charles IV. (1)

Une « réfugiée », venue de Cordoue, avait su trouver un hôtel pour continuer ses habitudes de vie mondaine : la comtesse de Villamanrique, sœur du marquis de la Vega, femme déjà d'un certain âge à qui les soirées eussent paru monotones sans une table de trictrac ou de pharaon. On jouait gros jeu et les Anglais fréquentaient assidûment la maison.

Chez la belle marquise de la Calzada, fille de don Antonio Ullua on faisait de la musique, la guitare accompagnait les chansons patriotiques et les duos plus intimes ébauchés sous les palmiers, dans les *patios*. Les laquais étaient attentifs à offrir les grands verres d'eau où fondent les *azucarillos* blancs et roses, les tasses de chocolat à la canelle, et les cornets de sucrerie de mille couleurs.

La demeure modeste de l'avocat Angulo, avec des hôtes de moins haut parage, présentait l'image de la vraie *tertulia* espagnole où la causerie est grave, le maintien compassé, où les filles de la maison font elles-mêmes les honneurs d'une orange et d'un sorbet. On s'y permettait toutefois les danses nationales ; elles se déroulaient dans un joli jardin de citronniers et d'ormeaux, quand la lune donnait sa clarté à travers les branches. Les familles bourgeoises madrilènes trouvaient là un lieu d'asile tranquille et doux. — Et si les hommes prétendaient parler politique, ils avaient un refuge assuré chez le P. Cepero. Les journalistes en quête de nouvelles, les « intellectuels » en mal de réforme, les prêtres en souci d'indépendance, les ambitieux, les brouillons, les zélés, les

(1) VILLA URRUTIA, t. I, p. 411.

exaltés, les faiseurs de plans et les donneurs de conseils s'y rencontraient assidûment; dans une salle modeste, enfumée par les cigarettes, Quintana y déclamait des vers, Jovellano y lisait des mémoires. Il passait alors pour la plus forte tête de l'insurrection, encore que le bagage de cet idéologue respectable parut léger à des hommes d'État de profession : un anglais qui l'avait fréquenté estimait le personnage « à la hauteur d'un professeur écossais de seconde classe. » Cette comparaison dans la bouche d'un fils d'Albion dit tout, et même le dit assez cruellement.

Au milieu de l'effervescence commune et de l'émoi universel les rangs ne se confondaient point. On eut dressé un armoriai de la grandesse avec les femmes réfugiées, vaille que vaille derrière les murs de la blanche Séville. Toutes n'avaient pas subi l'aventure de la duchesse de Medina Celi, laquelle fuyant à pied, au bras de son mari, se trouva heureuse de rencontrer un méchant voiturin qui la porta jusqu'à une maison où elle mit au monde un petit marquis de Cogolludo; mais toutes abandonnaient leur foyer dans la stupeur et le dénûment. — Les Medina Celi retrouvaient du moins à Séville leur fastueux palais, la *Casa de Pilatos*, ses portiques, ses colonnes, ses statues, ses galeries, ses murs tapissés de faïences brillantes; demeure d'un hidalgo plus somptueuse que confortable, en ces journées d'hiver et de pluie.

La « première grande Dame d'Espagne », depuis que la duchesse d'Albe était morte, celle qui tenait le sceptre des élégantes madrilènes, dona Maria Josefa Alfonso Pimentel, comtesse duchesse de Benavente, duchesse de Gandia, puis duchesse d'Ossuna pour avoir épousé son cousin, colonel des Gardes, ambassadeur à Vienne, s'était enfuie également avec ses trois filles et neuf petits enfants. Et ce ne fut pas une mince affaire que d'établir, dans la dignité qui convenait à leur rang et à leur beauté, ces marquises de Camarosa et de

Santa Cruz, avec leur jeune sœur l'éblouissante Manuelita. (1)

Les Palafox, glorieusement illustrés à cette heure sur les remparts de Saragosse, étaient plus paisiblement représentés à Séville par Térésa de Silva Palafox, la fille du duc de Híjar, la veuve du duc de Berwick, remariée au marquis d'Ariza; elle venait de quitter Madrid, avec quelque confiance, le ministre Urquijo lui ayant promis de veiller sur ses biens et de faire confirmer son jeune fils dans ses titres. Elle paya plus tard ces procédés par une complaisance de « ralliement » dont elle se fut irritée qu'on la soupçonna alors capable : de retour à Madrid, elle reçut, sans qu'il lui fut donné d'en occuper l'emploi, une charge d'honneur dans la Maison de la « Reine » Julie, et son fils devint un chambellan de Joseph Bonaparte; pour prix de ses faveurs dangereuses, on leva le séquestre qui pesait sur leurs immenses possessions.

Une autre Maria de Palafox, réfugiée aussi, était l'épouse d'un comte de Contamina, alors député de Valence à la Junte Centrale qui n'apparaît pas non plus comme un modèle d'intransigeance irréductible; chambellan de Charles IV, il reçut le même honneur du roi Intrus quand, en des temps difficiles, il lui présenta avec pompe les délégués Valenciens (2). Maria de Palafox était l'aînée et la plus belle des quatre filles de la comtesse de Montijo; ses cadettes : Gabriella, la marquise de Lazan, se trouvait la belle sœur du Palafox de Saragosse; Tomasa, duchesse de Medina Sidonia, occupait, à Séville, sur la *plaza del Duque* le palais de famille qui causa jadis l'admiration de Philippe II et demeurait encore une très belle demeure. Leur nom de Montijo résonnait sans cesse à Séville, grâce aux deux frères représentant si diversement les tendances de leur race et de leur patrie :

(1) Plus tard duchesse d'Abrantès, au titre de la maison espagnole de ce nom, bien entendu.

(2) A Valence même, en juillet 1812. — Dépêche de La Forest, t. VI, p. 350.

Don Eugenio, mêlé avec activité et mystère à la révolution d'Aranjuez, aux ébullitions populaires, aux intrigues aristocratiques, à la résistance patriotique, aux complots des Loges. — Don Cypriano, comte de Teba, un *afrancesado* qui allait servir dans l'armée Joséphiste, se battre courageusement à Salamanque, héroïquement à Paris et se faire blesser pour sa défense en 1814 à la barrière de Clichy.

Il portait avec fierté son uniforme bleu d'artilleur à col rouge. Et nous retenons sa figure et son nom parce que nous savons qu'il fut le père de l'Impératrice Eugénie.

*
* *

Point de salon d'ambassadeur qui servit de terrain d'union aux gens du monde.

Le Nonce, comme le cardinal de Bourbon, porté par ses mules rapides, avait été s'installer droit à Cadix sans s'arrêter à Séville. L'attaché d'Autriche, Gennotte, celui des États-Unis, Irving, n'avaient fait aussi que passer.

A lui tout seul le ministre anglais, John Frère, représentait tout le corps diplomatique.

Il trouvait un aide précieux dans lord et lady Holland, venus d'Angleterre tout exprès et installés en Espagne pour y manifester leur enthousiasme. Lord Holland était le neveu de l'illustre Fox ; il avait déjà signalé son indépendance d'esprit en désapprouvant, jadis, la guerre de son pays avec la France ; plus tard il s'élèvera contre la captivité de Sainte-Hélène ; actuellement il était tout à son ardeur pour la cause espagnole. C'était un anglo-saxon impulsif, espèce rare.

Taxé de bizarrerie, au moins d'imprudence par ses compatriotes, ce voyage constituait bien une originalité comme les Anglais aiment à s'en permettre en dehors de leur île.

La réception des Espagnols avait été chaleureuse ; lord et

lady Holland louèrent un palais de *la calle de las Dueñas*, ouvrirent leur porte et furent vite un centre d'attraction, non seulement pour leurs compatriotes, comme leur flegmatique ami John Allen qui, en ces jours troublés, trouvait le loisir de poursuivre ses recherches historiques, mais pour tous les « patriotes », les ministres, les fonctionnaires, les généraux, les écrivains, les députés. Généreux Mécène, lord Holland ne fermait pas sa bourse aux flatteurs. Capmany en sut quelque chose. C'était un Catalan intelligent et lettré venu continuer à Séville la *Gazette* qu'il rédigeait à Madrid (1).

Plus famélique encore, un moine défroqué dont la position équivoque avait grand besoin d'un appui; personnage compliqué, il fut célèbre sous l'appellation de : *el padre Blanco* (de la couleur de sa robe dominicaine); son vrai nom était White (son origine irlandaise) et son pseudonyme *Leucadio Doblado* (2). Il avait intrigué à Madrid, protégé de Godoy; une mauvaise affaire de mœurs lui fit jeter le froc aux orties; il s'était glissé dans les Loges maçonniques et pour l'heure publiait chaque jeudi un *Semanario patriótico* qui dura peu.

De tels personnages offrent le résidu des partis en ébullition; on les emploie, on les paye, on ne leur accorde ni estime ni confiance.

Lord et lady Holland s'aperçurent assez promptement de l'inutilité de leur rôle assez équivoque : les jours passaient sans résultat; au bout d'une demi-année, ils retournaient (juillet 1809) en Angleterre, riches de notes et d'informations,

(1) Don Antonio de *Capmany*, né à Barcelone en 1742; servit à l'armée. Il était membre de l'Académie d'histoire quand on le chargea de publier le recueil des traités de l'Espagne, de Philippe V à Charles IV (3 vol. in-folio, 1800). Il sera, en 1812, député aux Cortès pour la Catalogne. Il avait écrit : *Sentinelle contre les Français* (dédié à lord Holland), 100 pages, Madrid, 1808. — Résumé et extraits : A. F., IV, 1623^a, pièce 157.

(2) Sous ce nom, il publia des *Lettres sur l'Espagne* et fit paraître à Londres, en 1810, un journal : *El Español*, pour lequel Canning le pensionna.

de papiers, mais rapportant une sorte de désillusion, des impressions pessimistes sur les armées et les hommes politiques de l'Espagne, en face de la force de Napoléon tout chargé des lauriers de Wagram.

IV

Lord et lady Holland étaient partis un peu trop tôt : quinze jours plus tard ils eussent recueilli sur place la nouvelle de l'avance de Wellington à Talavera. Ils s'en étaient allé par la route de Lisbonne, s'ils avaient pris celle de Cadix, ils auraient pu assister à l'arrivée du marquis de Wellesley.

La « cité d'Hercule » depuis un an vivait des jours fébriles, mais à l'abri du danger. A l'extrémité de la péninsule, elle était le point de jonction où se rencontraient les allant et venant d'outremer. A toute époque l'existence y fut joyeuse, coûteuse mais abondante. On y fait grand commerce, l'esprit des affaires y règne plus que celui des lettres, les étrangers de toutes nations y possèdent des factoreries, dans la baie entourée de maisons de plaisance, d'arsenaux et de magasins, on compte, en temps normal, cinq à six cents bâtiments au mouillage. La chaleur du midi est tempérée par la fraîcheur de l'Océan, les rues étroites sont ombreuses, les patios à travers les grilles s'ouvrent verdoyants et fleuris. Le luxe des riches armateurs règne dans les ameublements, la table et les réceptions, les mœurs sont faciles au point d'être légères ; la grâce des Gaditanes est fameuse depuis les Romains, elles font assaut de coquetterie dans les vêtements, les regards et les paroles. (1) La religion est plus pratiquée que goûtée et

(1) Alexandre DE LABORDE, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. II, 1809.
— BOURGOING, *Tableau de l'Espagne moderne*, t. III, 1808.

chez le peuple la vivacité de la foi se traduit par l'exubérance des gestes et la violence des sentiments.

Le négoce maritime avait diminué sous les lois prohibitives du blocus continental, pendant l'alliance franco-espagnole ; le nom de Napoléon en était devenu très impopulaire, sur toutes les côtes.

Avec l'alliance anglaise, l'océan semblait devenir libre. Les flottes de sir John Parwis croisant en haute mer, et de lord Collingwood embossées à Gibraltar, après avoir longtemps monté la garde d'investissement, devenaient maintenant des sentinelles de protection pour la sortie et l'entrée du port. Les marchands de Londres avaient sur l'heure repris le contact, on faisait journellement des achats de laines et de vins. A ce spectacle le consul de Suède, Zacharios Scherman (dont le pays s'était trouvé le seul État de l'Europe continentale ayant refusé officiellement d'accepter le blocus général) le consul de Suède s'empressait de prédire à l'automne de 1808 : « Le soleil de la fortune de Napoléon se couche, nous allons voir l'aurore des Bourbons » (1).

Le 25 novembre un navire de commerce suédois entrait à Cadix. Le lendemain un second, puis un troisième. La barrière était rompue. A leur tour, des frégates, battant pavillon britannique, convoaient 4 millions de piastres d'argent de la Vera Cruz ; d'autres arrivaient chargées des produits de la Havane, le *Francisco de Paula*, la *Fulgencia*, l'*Astrea* rentraient dans la métropole, partis du Pérou avec des galions d'or. De leur côté, des bateaux espagnols, portugais, anglais, autrichiens, américains sortaient de Cadix pour ravitailler Trieste de sucre, de cacao et de café ; du Maroc arrivaient d'autres provisions utiles : bœufs, blé, avoine.

(1) « Dépêches suédoises de Cadix en 1808 ». Étude d'Arthur STILLE, publiée dans le *Congrès historique de la guerre de l'Indépendance*, tenu à Saragosse en 1908, t. II.

Cette activité commerciale avait sa répercussion politique. Cadix se montrait bruyamment « patriote ».

Quand la princesse de la Paix, Maria Luisa de Bourbon, la femme malheureuse de Godoy, était arrivée, en réfugiée, les gens du peuple lui avait fait un accueil d'allégresse auquel elle avait répondu elle-même en venant au balcon du palais du gouverneur, entonner, avec la musique rangée sous les fenêtres, l'hymne farouche :

Muera Napoléon!

A l'annonce du 2 mai à Madrid, la foule demande à grands cris comme représailles la destruction, par tous les moyens, des navires français rangés dans la rade (1).

Aux nouvelles des victoires impériales, les théâtres fermèrent, les églises se remplirent, on ordonna des prières publiques et des processions. Saragosse sans cesse était citée en exemple. Et malgré la distance, peut-être à cause d'elle, on se prépara à la résistance invincible. On était déjà gagné par la fièvre obsidionale qui engendre une suspicion particulière.

Les esprits ne sont pas en repos avant qu'on ait établi en permanence à chacune des cinq portes de la ville (2), un religieux, qui sera vigilant et incorruptible, pour viser les passeports et papiers des allants et venants. Deux capucins : frère Rafael de Castro et frère Santiago de Cervera vont examiner sérieusement les pièces d'artillerie disposées à l'entrée des remparts. Le Père gardien (supérieur) de leur couvent Fray Mariano de Sévilla, est décoré du titre de Gouverneur adjoint, et il doit exercer son influence à maintenir le bon ordre dans l'administration intérieure et même militaire.

(1) *Bátase, rindase à incendiese la escuadra francesa en represalia!*

(2) Porte de Terre, porte de Mer, portes de Sevilla, de San Carlos et de San Felipe.

Le marquis de Villel (1), membre de la Junte de Catalogne, envoyé par la Junte Centrale, était arrivé (janvier 1809) pour présider à l'organisation. Il fut maladroit, tâtillon, rigoriste et déplut promptement. Sa vie même fut menacée. On le pourchassa jusque dans l'église San Antonio où il entendait la messe; il lui fallut sortir par une porte dérobée, se réfugier à l'hôtel de ville, au milieu des cris, des menaces, paraître à une fenêtre pour offrir des excuses. Escorté par des soldats qui ont peine à le protéger, on le fait passer jusqu'au couvent des Capucins qui lui donnent un asile sous couleur d'une prison, car c'est une sédition. Par les rues, le tumulte grandit et règne en maître, les plus avisés se dirigent vers les caisses de la Trésorerie, d'autres vers les cachots de la maison d'arrêt où l'on trouve avec facilité à grossir les rangs des turbulents. Frère Mariano, monté sur un âne, de carrefour en carrefour, prêche la paix; deux autres religieux s'y emploient de leur côté; les cloîtres du couvent servent de réfectoire puis de dortoir à ces exaltés en délire; au jour, la fatigue des libations et de la veillée amène une sorte d'accalmie.

Frère Mariano qui n'a joué son rôle de « Gouverneur » que pour éviter l'effusion du sang, est menacé à son tour : on parle de saccager le couvent où le marquis demeure caché. Toutes les autorités sont méconnues : l'Ayuntamiento, la Junte, les magistrats, les officiers anglais.

Après une réclusion volontaire, prudemment prolongée (3), le marquis de Villel peut enfin rejoindre son poste. Comme les foules sont mobiles, un cortège brillant l'accompagne; à la cathédrale une cérémonie de réparation est célébrée; le soir

(1) Juan Antonio Fivaller, marquis de Villel, comte de Darnius.

(2) Adolfo DE CASTRO, *Cadix en la guerra de la Independencia*, p. 39. (Cadix, 1864.)

(3) A. de Castro dit qu'elle dura quarante jours.

les fenêtres s'illuminent et les théâtres se remplissent de spectateurs en joie.

Le 25 juillet c'est la fête de Saint-Jacques, patron de l'Espagne. Les artilleurs se rendent en pompe à la maison des Frères de Saint-Jean de Dieu, où se trouve une image vénérée du grand Apôtre. Au pied de sa statue sont représentés des Mores captifs ; on les habille avec des uniformes de soldats français, dépouilles des prisonniers de Baylen, et sur des brancards on les promène au milieu des railleries. Des prêtres prudents déplorent cette incorvenance, restent impuissants à l'arrêter, car on les traiterait *d'afrancesados* (1), la pire des injures, le plus grand des dangers.

A ces agitations populaires s'ajoutent les cabales de la « société ». Cadix ne possède pas une aristocratie très marquante, mais elle a reçu des « réfugiés » de la plus haute noblesse : la duchesse de l'Infantado (née Maria-Anna de Salm-Salm) avec son fils cadet, le chevalier de Tolède et sa fille, la marquise de Viso. Puis le duc de Fernan Nuñez (2) personnage d'importance, remuant, troublé de ses passions de cœur et de ses ambitions politiques : follement épris de la duchesse de Hajar, Maria Stuart, sœur de la comtesse d'Albany, et entraîné dans les révolutions de ce palais. — Comme à Bayonne il s'est compromis jusqu'à accepter une charge auprès du roi Joseph, pour se faire pardonner il affiche un grand patriotisme à Cadix : il va travailler de ses mains aux fortifications, renouvelant à son profit les scènes sentimentales du Champ de Mars de Paris où pour les fêtes de la Fédération, des seigneurs en bas de soie et des dames en paniers remuaient des brouettes de terre.

(1) A. DE CASTRO, p. 43.

(2) Carlos José Gutierrez de los Rios, premier duc de Fernan Nuñez.

aussi des prétentions littéraires; les plaisants disent que pour faire des vers, cet hidalgo « n'a qu'à se baisser, la bouche en bas; » et il chante des pièces patriotiques de sa composition sur le mode mythologique du dix-huitième siècle : « Le Temple du Destin » (1).

Tout ceci est anodin; des intrigues plus graves se machinent. Au lendemain de la défaite de Medellin (mars 1809) le général La Cuesta a été remplacé par le général Venegas. Le choix suscite la jalousie de personnages du premier rang, impatientes de la première place, les trois ducs : de l'Infantado, destitué après l'échec d'Uclès, d'Ossuna, en quête d'un grand emploi, d'Albuquerque se croyant déjà destiné au commandement suprême. Avec eux font cause commune trois hommes « toujours mécontents » : le comte de Tilly (2), le comte de Montijo et don Francisco Palafox. Lié avec les deux derniers, le général anglais Frère suit d'un œil attentif et encourageant les projets qui s'ébauchent. La Junte de Séville s'alarme des menées qui transpirent. Toujours très en suspicion contre l'administration rivale de Cadix, elle prend (15 avril 1809) un arrêté préventif contre quiconque tentera de contrecarrer ou même s'avisera de suspecter ses décisions. Or, dès le lendemain 16, éclate à Grenade un *motin*, « œuvre étourdie » de Montijo, où quelques cris séditieux, un tapage armé, soulèvent un moment l'émoi devant une troupe qui se disperse. La Junte, pour ne pas se déjuger, se contente d'emprisonner Montijo à San Lucar, puis à Badajoz d'où il s'échappe facilement en Portugal. Par contre, elle fit exécuter deux *afrancesados* étrangers à l'affaire : Luis Gutierrez, rédacteur de la *Gazette de Bayonne* et son secrétaire (3). Pendus, leurs

(1) Marquis DE VILLA URRUTIA, *Relaciones entre España y Inglaterra durante la guerra de la Independencia*, t. I, p. 427. (Madrid, 1912.)

(2) Don Francisco Perez de Guzman y Ortiz de Zuñiga.

(3) VILLA URRUTIA, *id.*, t. I, p. 435.

corps demeurèrent exposés pour l'édification des faubourgs,
car

de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands.

Les menées anglaises étaient plus graves parce qu'elles s'appuyaient sur des forces réelles : l'argent, et s'exécutaient par un personnel adroit, nombreux, agissant, ayant déjà un pied dans le pays. Bartholomé Frère complotait que Wellington devint le généralissime des armées espagnoles, et voulait, en y mettant des formes, confier toute l'organisation défensive à la direction effective de ses compatriotes. A cette cause, en réalité si déplaisante aux Espagnols, un grand appui moral arriva avec l'ambassade du marquis de Wellesley.

Nous avons dit qu'il entra le 30 juillet en rade de Cadix et aborda le 1^{er} août les quais. Ce fut l'occasion d'une ovation chaleureuse très caractéristique. On le reçut avec les honneurs officiels d'un capitaine général au son des cloches et du canon ; la foule en délire souleva, le carrosse de cet « ambassadeur proconsul » (1), pour dételer les chevaux, et pendant qu'aux fenêtres flottaient les couleurs nationales, on avait, par un geste théâtral et discourtois, tendu devant ses pas, afin qu'il le foulât, un drapeau français. Le marquis, pour récompenser ces ovations populaires un peu grossières, tendit sa bourse pleine d'or à l'un des énergumènes qui l'entouraient. C'était un cordonnier, nommé Justo Lobato qui refusa fièrement ce salaire, trop heureux, proclamait-il, de manifester les sentiments de tout le peuple espagnol. La parole eut du succès, et Lobato, enivré lui-même des applaudissements de ses compagnons, continua ses harangues, s'improvisant tribun, sans pouvoir soutenir longtemps ce rôle ; objet des jalousies, des railleries, des coups de ses voisins qui brisèrent son échoppe, il avait

(1) Expression de M. de Villa Urrutia.

rappelé sans le savoir mais au naturel, l'adage célèbre dans la Grèce antique : *ne sutor ultra crepidam*. — La morale était à retenir, à Cadix plus que partout ailleurs, comme le symbole des popularités éphémères qui naissent et meurent du matin au soir, au soleil trop ardent de la démocratie soulevée.

CHAPITRE III

L'INSTALLATION DU ROI

(Janvier-juin 1809)

- I. Joseph tenu à l'écart; séjour au Pardo. — L'Empereur quitte l'Espagne, le Roi rentre à Madrid après la bataille d'Uclès.
- II. Difficultés du nouveau gouvernement. — Suppression des anciens Conseils; destitution de fonctionnaires; décrets contre les couvents. — Les maisons sous séquestre. — Installation d'un Conseil d'État.
- III. Mission de Rœderer à Madrid. — Les « Mentors » du roi : La Forest et le maréchal Jourdan. — Les ministres. — Joseph cherche la popularité et affecte la dévotion.
- IV. Les régiments du roi d'Espagne. — Expédition en Estramadure. — Le maréchal Victor bat la Cuesta à Medelin (28 mars). — Mouvement patriotique à Séville. — Tentative secrètes d'accommodement; mission de Sotelo repoussée. — Joseph se rend à l'armée.

I

Lorsqu'à Bayonne, au mois de juin 1808, Napoléon eut donné à son frère la couronne d'Espagne, il fournissait à l'histoire politique une application prodigieusement évidente de l'axiome formulé par la sagesse des nations : il y a loin de la coupe aux lèvres. Nous avons vu comment cette couronne était tombée, à peine posée sur le front du nouveau monarque, et pourquoi l'Empereur en personne avait dû, avec une armée, franchir les Pyrénées, afin de faire prévaloir sa volonté.

Au début de l'année 1809, la position du roi Joseph était extrêmement fautive en soi, et l'une des plus pénibles qui se

puisse concevoir. Sa Majesté Impériale et Royale, qui ne l'avait compté pour rien et en rien, depuis le commencement de la campagne, donnait publiquement à son prestige le dernier coup, en le passant sous silence dans la capitulation de Madrid. L'Empereur n'agissait pas sous la seule impulsion du mécontentement vis-à-vis d'un frère maladroit et réputé inutile sur un champ de bataille; être venu en Espagne, c'était, pensait-il, avoir repris tout entier sur le royaume le droit de la conquête, et la victoire appuyait son raisonnement.

Que Napoléon ait voulu écarter Joseph afin de lui conserver auprès des Espagnols le beau rôle d'un monarque paternel et clément, pour prendre sur lui-même, se sentant les épaules fortes, l'odieux de la guerre et de ses représailles, c'est une conception trop fantaisiste; toute l'autorité de M. Thiers, qui l'a mise en avant, ne saurait la faire accepter, et la correspondance des deux frères la dément. Ce raffinement de générosité, Joseph était bien placé pour n'y pas croire; au contraire, il manifestait sans ambage ses déceptions, et ce voyage dans les fourgons de l'armée lui laissait au cœur un souvenir plein d'amertume.

On l'avait vu attendre à Burgos la permission de se mettre en route, suivre de loin les vainqueurs de Somo Sierra, puis, tout une semaine, logé sous un toit de paysan à Chamartin, demeurer inactif au milieu du mouvement militaire. L'omission absolue de sa personne dans l'acte de reprise de sa capitale, l'irrita au dernier point; il voulut s'éloigner de ces lieux funestes, et se fit conduire sur l'heure au rendez-vous de chasse du *Pardo*. Cette solitude dans les bois, au milieu des loups et des renards, convenait à sa mélancolie; vingt-deux jours durant, il s'y confina, sous un ciel d'hiver aussi sombre que ses pensées. Dans les appartements humides, en face des tapisseries de Goya déroulant les épisodes de Don Quichotte, il pouvait rêver au gouvernement de Sancho dans l'île de

Barataria. Un moment, il poussa une pointe jusqu'à Aranjuez, puis s'en vint à la Floride, la maison de campagne de la duchesse d'Albe, aux portes de Madrid.

Il se rapproche à mesure que son frère s'éloigne; or, voilà Napoléon quittant brusquement l'armée, courant les chemins de la vieille Castille, repassant les Pyrénées. A l'heure où Napoléon rentre aux Tuileries, Joseph fait son apparition officielle dans la capitale de l'Espagne (1). Il s'y installe avec joie; seul, maintenant, il est maître de son destin, car, pour lui, l'obstacle que son œil aperçoit et grossit à plaisir, c'est le « fâcheux » qui ne lui a donné qu'à demi la couronne. Les Espagnols rebelles, bien que tout près, son regard de presbyte ne les voit pas, son oreille ne les entend plus. Il est vrai que le maréchal Victor vient, le 13 janvier, à Uclès, de les écarter brusquement et d'élargir avec son épée le cercle où on étouffait. Plus de 5 000 prisonniers, dont 300 officiers et 4 généraux, prouvent aux Madrilènes que le secours qu'ils attendaient s'est envolé en fumée. Joseph peut dès lors, dans sa capitale, risquer une entrée digne de lui.

Des fenêtres closes, mais derrière les fenêtres une foule de visages curieux; des rues silencieuses, mais dans les places, des magistrats et des employés qui, pour se grouper, se sont disputé les préséances; un cordon de troupes, des canons et des cavaliers massés aux carrefours, un prince à cheval, des généraux empanachés autour de lui, des laquais poudrés et des voitures de gala, tel fut le spectacle du retour royal à Madrid. Les quelques mots prononcés par Joseph à la porte de la cathédrale San Isidro révélaient soudainement la piété de son cœur :

Je suis prêt à sacrifier mon bonheur, parce que je pense que vous avez besoin de moi pour faire le vôtre.

(1) Napoléon arriva à Paris le 23 janvier 1809. Joseph entra le 22 à Madrid.

L'unité de notre sainte religion, l'indépendance de la monarchie, l'intégrité de son territoire et la liberté de ses habitants sont les conditions auxquelles j'ai accepté la couronne. Elle ne s'avilira point sur ma tête, et, si les vœux de la nation répondent, comme je n'en doute point, à la sollicitude de son Roi, je ne tarderai pas à être le plus heureux de tous, parce que vous le serez vous-mêmes.

Pour réaliser la félicité nationale, il alternait seulement la douceur et la violence.

La douceur, c'est une lettre aux évêques pour qu'ils « demandent au Dieu vivant que l'esprit de sagesse et de paix descende sur lui » ; ou encore l'injonction à chaque curé de chanter un *Te Deum* dans sa paroisse. « Langage onctueux, autant que celui de l'Empereur est énergique », remarquait La Forest, en s'en moquant.

La manière forte éclatait dans l'exécution du bourg de Chinchon, brûlé pour avoir tiré sur les troupes françaises ; le sac de la petite ville de Calmenar, imposée de cinquante mille piastres ; l'exhibition des prisonniers d'Uclès, promenés, déguenillés, à travers les boulevards de Madrid, sous les yeux de leurs compatriotes.

Mais ce « bon exemple » réussissait mal, car ces gens en quasi liberté, répandus dans les rues, contaient leurs prétendus faits d'armes, assuraient que sans la trahison de leurs chefs, ils eussent été vainqueurs, affirmaient qu'il restait de nombreuses forces dans les provinces. Ils trouvaient des auditeurs bénévoles excités par leurs fanfaronnades, et la police se devait mettre, le plus souvent sans succès, à la poursuite des « agitateurs », pendant que Joseph visitait dans les hôpitaux les malades et les blessés qui, ramenés du champ de bataille, avaient apporté l'épidémie. Pour eux, le Roi ordonnait de « lever », en payant, dans les maisons de Madrid, matelas, draps et couvertures. Les habitants oublièrent l'argent donné

et ne se souvinrent plus que des objets enlevés; et ainsi ils entretenaient et renouvelaient leurs colères.

II

Ce n'était pas pour les diminuer que le décret (26 janvier) qui annula tous les grades, distinctions, titres, emplois, accordés par les Juntas; ni cet autre (16 février) établissant un tribunal extraordinaire pour les délits politiques, se réservant le jugement des personnes prises les armes à la main.

La résistance juridique, officielle, péremptoire et hautaine du Conseil de Castille, avait particulièrement exaspéré Napoléon. Dès la première heure, comme on renverse un dernier obstacle, il abolissait cet antique tribunal où il voulait voir le symbole de la monarchie des Bourbons. La mesure s'expliquait, mais les considérants du décret étaient inutilement injurieux : « Les conseillers étaient destitués comme lâches et indignes, présidents et procureurs seraient retenus comme otages, sous menace d'être punis comme traîtres. »

« Amas d'épithètes, mauvaises louanges », a écrit La Bruyère; on peut en dire autant du blâme. L'Empereur avait fait rédiger en français, par Hédouville, une lettre particulièrement ironique : « Sa Majesté a admiré la hardiesse que Vos Excellences ont eue de recourir à sa personne souveraine, Vos Excellences étant les mêmes hommes qui ont étonné le monde par la fausseté et l'hypocrisie de leur conduite. Par un effet de sa clémence naturelle, Sa Majesté fait grâce de la vie à Vos Excellences, qui auraient mérité l'échafaud (1). »

Les magistrats menacés entendirent ce message sans pro-

(1) Archives historiques de Madrid. *Invasion Francesa*. Consejo, XX, 31.

féder une parole; ils se firent de muets adieux, quittèrent leurs toges et rentrèrent tristement dans leurs maisons, pour s'y recueillir et songer aux futures revanches du droit (1). Ils devenaient naturellement d'irréductibles adversaires.

Joseph les remplaçait par vingt-cinq *conseillers d'État*, pris surtout chez les hommes ralliés à sa cause dès Bayonne : plusieurs, à qui leur carrière antérieure ouvrait des vues générales sur les choses du temps, les marquis d'Almenara et de Musquiz, ambassadeurs à Constantinople et à Paris; le comte de Casa Valencia, ministre à Berlin; don Manuel de la Heras, ancien consul en France et en Angleterre; d'autres rompus à leur métier : le marquis de Cavallero, dix ans ministre de la Justice; le comte de Montarco, ancien gouverneur du Conseil de Castille; le lieutenant-général Justo Salcedo, doyen du Conseil de marine; deux bons officiers : le marquis de Las Amarillas, don Joseph Navarro Sangran, chef de l'état-major d'artillerie. Si on pouvait leur reprocher peu de fixité dans le caractère, ainsi qu'au marquis de Béjamar, « sourd, mais ayant encore de la tête », on avait meilleure assurance avec don Francisco Angulo, que La Forest déclarait « l'homme le plus éclairé de l'Espagne »; Amoros et Duran, zélés, actifs et d'ailleurs compromis sans retour; Cambronero et Joven de Salas, l'un magistrat, l'autre avocat éloquents.

Certains choix se justifiaient moins : tel celui de l'ancien vice-roi du Mexique, le marquis de Branciforte, beau-frère du prince de la Paix, sicilien de naissance, haï des Espagnols, mal vu des Français, « homme médiocre dans tous les genres » et, de plus, fort âgé; Espinosa, d'une probité financière douteuse; Morla, déconsidéré par ses palinodies politiques; Llorente, par ses trahisons religieuses.

(1) DESDEVISES DU DÉZERT. *Le Conseil de Castille en 1808.*

Pour se réserver dans cette assemblée des amis très sûrs, le Roi voulut, par un décret tenu très secret (1), que le comte de Melito et le comte de Saint-Anastase (en leur nom Miot et Ferri-Pisani) (2) assistassent aux séances, quand il le jugerait bon. Et puis il donna à l'ouverture du Conseil une solennité imposante; le 3 mai, il vint présider en grand apparat et prononça un discours « analogue aux circonstances »; entre ses mains, chaque conseiller prêta et signa un serment solennel; en se retirant, il fit annoncer par le maître des cérémonies que, dans la salle du Trône, il entendrait ce que MM. les conseillers désiraient lui dire; tous s'y rendirent. M. d'Azanza, M. Morla, M. de Salas le haranguèrent. Le Roi répondit à chaque discours en italien ou en français. La *Gazette* officielle fit aussitôt part au public, en espagnol, d'une séance qui fixait singulièrement l'attention.

Rassembler des fonctionnaires n'est jamais impossible, réunir des ressources semble plus malaisé. L'argent est rare. Joseph peut rêver de créer une Bourse et des agents de change; il n'y a pas d'opérations financières. En face des dettes du Trésor, le plus simple paraît encore de vendre à vil prix les « biens nationaux ». A peine réuni, le Conseil d'État ne dédaigna pas ce procédé de banqueroutier. Napoléon avait préconisé un premier remède : fondre l'argenterie trouvée ou

(1) 14 mars 1809. — Dépêche de La Forest, 27 avril, t. VI.

(2) André-François Miot, comte de Melito (1762-1841). Entré jeune dans l'administration, ministre à Florence (1795); en Piémont (1796); en Hollande (1799). Membre du Tribunat. Conseiller d'État. Ministre de l'Intérieur de Joseph à Naples (1806). Le suivit en Espagne comme intendant général de sa maison, et vécut dans son étroite intimité. Revenu en France en 1813. Créé comte de Melito (février 1814). Depuis Waterloo, où il perdit son fils et son gendre le général Jamin, se consacra à des travaux littéraires. Membre de l'Institut (1835). Il a laissé des *Mémoires* (3 volumes) publiés en 1858.

Ferri-Pisani, né en Corse (1770), mort à Paris (1846). Marié à la fille du maréchal Jourdan. Accompanya Joseph à Naples (1806), où il fut intendant général des postes; le suivit en Espagne; devint président des finances au Conseil d'État. Préfet de la Vendée aux Cent-Jours. Conseiller d'État (1830).

saisie; il engageait Joseph à battre monnaie pour un million et de faire la frappe à son coin, « ce qui est toujours d'un bon effet politique ». Le Roi prohiba la sortie hors du royaume de toute pièce de métal et, en même temps, ordonna la remise à la Monnaie des vaisselles d'argent. La vérité est que les Madrilènes en cachèrent beaucoup et en portèrent très peu au pilon officiel.

A un gouvernement aux abois, la confiscation paraît un moyen de sortir des embarras extrêmes. Le Trésor songea à se remplir en frappant à la bourse des Espagnols « rebelles ». Mais, ici, il y avait un précédent, et Joseph portait la querelle, une querelle aiguë, sur un terrain réservé. En novembre 1808, Napoléon avait déclaré « séquestrés » les biens des ducs de l'Infantado, Ossuna, Castelfranco, Fernan-Nuñez, Altamira, etc... L'ambassadeur de France, M. de La Forest, et M. de Fréville, maître des requêtes, en avaient pris en main l'administration. Joseph vit là un abus de pouvoir sur son autorité souveraine et une soustraction à ses ressources. Il crut parer à cette double difficulté en séquestrant à son tour les propriétés de vingt-quatre personnes (1), ayant soin d'y comprendre les dix Espagnols dont son frère s'était déjà attribué les domaines. Aussitôt, conflit. Sur les scellés de l'Empereur, on alla croiser les scellés du Roi. Joseph envoya son majordome Expert chercher les clefs des maisons. M. de Fréville les refusa. Après une conversation sans aucune diplomatie, on les lui enleva; la nuit, il les fit reprendre. Ce fut la fable de la ville. Le Roi se fâcha, tempêta, dépêcha un aide de camp pour défendre au malheureux Fréville de paraître désormais en sa présence, demanda son rappel et, satisfait d'en avoir obtenu l'avantage (2), laissa reparaitre son carac-

(1) *Espagne*. Vol. 678, fol. 258. Le procédé fut bientôt élargi : il y avait 97 séquestres à la fin d'avril 1809.

(2) « Mon frère, je ne sais ce que vous voulez dire des correspondances du

tère débonnaire, en lui faisant bon accueil à l'audience de départ.

Ces démêlés maintenaient fort tendues les relations épistolaires des deux frères : « Je n'ai pas un sou à donner à personne, écrivait Joseph... Mon pouvoir réel ne s'étend qu'à Madrid... Sans capitaux, sans contributions, que puis-je faire?... Si vous jugez avoir besoin de m'entourer de petits êtres qui me feraient rougir de moi-même, si je dois être insulté jusque dans ma capitale, je n'ai pas deux partis à prendre... Les fausses positions ne sont longtemps conservées que par les sots... Je suis revenu de bien des illusions; celle de votre amitié me reste encore un peu; si elle est nécessaire à mon bonheur, je ne dois pas m'exposer plus longtemps à la perdre, en faisant un métier de dupe (1). »

L'Empereur répond par des sarcasmes. Joseph ayant allégué les clauses de la Constitution de Bayonne, c'est un long éclat de rire : « Faites-moi connaître si la Constitution prohibe que le roi d'Espagne soit à la tête de 300 000 Français; si la Constitution prohibe que le gouverneur de Madrid soit français, que la garnison soit française; si la Constitution dit que dans Saragosse on fera sauter les maisons l'une après l'autre (2)! »

sieur Fréville. Vous me supposez beaucoup trop occupé des détails. Je me suis réservé les biens des douze familles proscrites, et je ne prétends pas à autre chose. » — L'Empereur à Joseph, 27 mars 1809. — A. F., IV, 879 (Recueil LECESTRE, t. I, p. 300).

Sur l'affaire des séquestres, voir les dépêches de La Forest des 22 mars et 19 avril 1809.

(1) L'épître est caractéristique. Je la cite avec réserve, car si elle est imprimée dans les *Mémoires* du roi Joseph (t. VI, p. 59, 19 février 1809), elle ne se trouve pas dans les originaux de ses lettres, aux Archives nationales; mais elle résume trop nettement, pour être omise, toute la correspondance de ce temps-là.

(2) Napoléon à Joseph, 21 février 1809.

III

Joseph en vient à douter s'il n'a pas, en troquant Naples pour Madrid, laissé tomber la proie pour l'ombre? Et il songe plus que jamais à faire ses réserves sur l'abandon du trône des Deux-Siciles. Quand Murat lui adresse la notification officielle de son avènement, il refuse de recevoir messenger et message; il dit tout crûment à La Forest qu'il ne « reconnaîtra » pas son beau-frère avant d'être lui-même en pleine possession des États pour lesquels il a cédé la couronne napolitaine. Et en vain l'ambassadeur explique que tout doit céder « dans l'auguste famille de l'Empereur » à l'intérêt dynastique (1). L'irritation est assez vive pour que Napoléon trouve bon d'en calmer la chaleur. A cette époque, Rœderer, le vieux confident de Joseph à Paris, l'ancien ministre à Naples, l'ami de tous les temps, pousse une pointe en Espagne (2). Pourquoi? Par ordre de l'Empereur. Il vient adoucir, éclairer, convaincre, stimuler, et La Forest n'est pas fâché « de ce coup d'aiguillon ». — « Rœderer a, je crois, demandé un congé au Sénat, pour aller près de vous », écrit le 2 février Napoléon; la phrase jetée en incidence est bien dans ses procédés, et à cet air de désinvolture, on doit voir, tout au contraire, que le maître tire de longueur quelque secret dessein. Rœderer ne part que dûment stylé. L'Empereur lui donne

(1) La Forest à Champagny, 5 mai 1809. Vol. 679, fol. 34.

(2) Pierre Louis Rœderer (1754-1835). Conseiller au Parlement de Metz. Député aux États généraux. Procureur à Paris. Conseiller d'État (1799). Sénateur (1802). Ministre à Naples (1806). Comte de l'Empire (1809). Administrateur du Grand-duché de Berg (1810-1813). Préfet de l'Aube (1814). Pair des Cent-Jours. Pair de France (1832). Membre de l'Institut (1796).

deux audiences : le 11 février, à huit heures du soir ; le lundi 6 mars, de grand matin. La première fois, Sa Majesté parle ferme et net : « Il faut que l'Espagne soit française, que le gouvernement soit français ; j'ai conquis ce pays-là. Il ne s'agit pas de recommencer Philippe V. Joseph n'est pas militaire ; il est devenu tout à fait *roi*. » — Au deuxième entretien, Sa Majesté a « le visage calme, la voix douce, le regard triste » ; cependant, elle s'échappe encore en reproches : contre Jourdan, « un maréchal qui porte la cocarde rouge » ; contre Talleyrand, contre Joseph, « qui n'est pas laborieux ». — « Moi, ajoute-t-il, je suis un travailleur. Rien ne m'embarasse ; je n'ai pas besoin de ma famille. Les amours des rois ne sont pas des tendresses de nourrices ; ils doivent se faire craindre et respecter (1). »

« Attendu avec impatience », disent les *Mémoires* de Joseph, Rœderer débarque à Madrid où il va rester un mois, du 10 mai au 15 juin. Familier et assuré avec le souverain, en homme bien appuyé qui se sent de l'importance, son ton monte assez haut pour blesser les ministres espagnols (2), et avant qu'on ait pu démêler la nécessité de son excursion, il repart sans être regretté, mais comblé de présents (3).

Il envoie tout aussitôt à l'Empereur un rapport circonstancié sur l'état de la conquête, le gouvernement, les causes de la guerre ; il ajoute des notes sur le « monarchisme espagnol ». Son impression est pessimiste. S'il plaide en faveur de Jourdan « anéanti » et de Joseph « découragé, mais obéissant », il ne laisse pas d'avouer l'inanité de leurs moyens

(1) Voir les *Œuvres* de Rœderer (8 vol.) publiées en 1853 par son fils.

(2) La Forest à Champagny. Vol. 659, fol. 53.

(3) Joseph lui fait cadeau de 100 livres de quinquina, 25 bouteilles de vieux Malvoisie, 8 tableaux de maîtres de l'École espagnole, une plaque en diamants et une croix en rubis de l'ordre d'Espagne. — Il est vrai que Rœderer a eu de fortes dépenses : sa voiture lui a coûté six mille francs, et ses frais de route, rien qu'à l'aller, ont dépassé huit mille.

financiers dans un pays ruiné : les douanes ne donnent rien, la contrebande est immense, les impôts sont nuls et les contributions militaires désastreuses. Il avance même cet avis, que la guerre est entretenue par le sentiment intime des Espagnols : leur orgueil est blessé, leur paresse est troublée, leur religion inquiétée, leur passion enflammée par les moines et armée par les Anglais. Après la conquête, la douceur du nouveau gouvernement sera seule en mesure de pacifier le royaume.

En haut lieu, on remarquerait cependant une détente légère quand l'Empereur, accédant aux instances de son frère, met à sa disposition sept millions réservés sur l'emprunt de Hollande (1), et rapporte le décret qui confisquait, au profit du Trésor français, les marchandises et denrées coloniales. Cette dernière grâce est particulièrement agréable au roi d'Espagne, harcelé sur ce point par son entourage, inquiet du fameux blocus continental; son ministre de la Guerre respire; il sauvera ainsi ses revenus de la Havane, arrivés, sous la forme de blocs de sucre, dans les ports de la Galice, et il va pouvoir marier au général Merlin sa nièce, la belle Christine Jaruco, dont la dot se trouve en Amérique.

L'Empereur avait placé auprès de Joseph deux mentors, l'un politique, l'autre militaire. Contre le premier, le Roi avait déclaré dès le début sa suspicion : « M. de La Forest ne me sera jamais agréable. » Il ne lui pardonnait pas de s'être fait

(1) En mai 1806, le gouvernement de Charles IV avait ouvert en Hollande un emprunt de 30 millions de florins, en partie pour assurer le paiement de ses dettes à la France et à la Hollande; 23 millions furent réalisés, 9 donnés à la France sur les 16 qui étaient dus. Le Trésor public de France fit, pour le reliquat de ses 7 millions, une opposition à la banque Hope; cette opposition arrêta la réalisation des 7 derniers millions de l'emprunt. Le gouvernement de Joseph sollicita la mainlevée et la disponibilité de ces 7 millions après leur souscription. Le cabinet des Tuileries accepta à la condition que : 1° Joseph reconnût comme une dette de son propre gouvernement la dette de 1806, et 2° garantît en plus 6 millions et demi avancés par l'Empereur en 1808.

« l'agent du grand-duc de Berg », en un temps où l'Empereur tenait en suspens la couronne de Charles IV. Les instructions de l'ambassadeur contredisaient souvent celles du prince, et il renseignait, disait-on, Paris, sans respect pour le roi, sans aménité pour ses entours. Le maréchal Jourdan était le guide militaire. Lui, avait trop bien réussi auprès de Joseph, pour ne pas perdre en revanche tout crédit auprès de Napoléon. Chef d'état-major, on l'accusait de lenteurs, d'indécisions, d'excès de méthode. Tout se résumait d'un mot : il s'était fait « Espagnol » ; et, en vérité, si son rôle était assez délicat avec ses compagnons de l'armée française, dont il était le doyen et l'inférieur, sa complaisance avait été bien maladroite en adoptant la cocarde étrangère, son calcul bien faux en croyant que la France et l'Espagne étaient naturellement rivales, l'Espagne et l'Angleterre naturellement alliées, comme il en soutint le paradoxe brutal contre Sébastiani en une controverse de cinq quarts d'heure, un soir, au palais royal, en présence de Joseph qui gardait le silence (1). Il demeurait plus défendable sur le terrain technique : comment aurait-il organisé une armée solide et homogène avec des éléments imparfaits ? Esprit froid, d'hésitation plus que de calcul, moins persévérant que tenace, il restait jaloux en étant ambitieux, et Joseph fatiguait périodiquement l'Empereur de ce fameux « duché de Fleurus », que réclamait avec insistance le vainqueur déçu de 1794 (2). Le maréchal accusait aussi d'ingratitude le roi d'Espagne, et après avoir fait sonner son rang, ses fonctions, il arguait de son âge, de sa fatigue, pour

(1) La Forest à Champagny, 26 janvier 1809. Chiffrée. Vol. 678, fol. 74.

(2) « Tous les maréchaux avaient obtenu le titre de duc et de riches dotations. Le maréchal Jourdan, seul, conservait son nom roturier et sa modique fortune. On avait à dessein omis d'inscrire son nom parmi ceux des autres maréchaux dans l'Almanach impérial de 1809, et la cause de cette disgrâce étant inconnue du public, chacun supposait celle qui lui paraissait la plus probable. » *Mémoires militaires du maréchal Jourdan*, p. 173.

parler de retraite; il condamnait son protecteur, mécontent de telles réticences, à déclarer qu'après tout il laisserait partir celui qui voudrait le quitter (1). On le soupçonna de faire tout périlcliter par dépit, et les ministres, celui de la Guerre en tête, ne se contraignirent pas pour le proclamer.

Ces ministres gardaient de la constance et une véritable fidélité. Ils s'étaient compromis, et là, nulle voie de retour, mais leur patriotisme avait d'abord attendu, espérait encore la régénération de leur pays par des hommes nouveaux avec des lois uniformes, soutenues par une puissance plus respectée. Ils ne pouvaient s'avouer que leur dévouement était inférieur à la tâche; le service de l'Espagne par les Espagnols était le premier article de leur *Credo*. Le génie de Napoléon les avait séduits, sa force leur en avait imposé; son ambition leur faisait peur, et il s'indignaient de sa tyrannie. A la secrétairerie d'État Urquijo, aux Affaires Étrangères le duc de Campo Alange, à la Justice, Arribas faisaient corps, et l'uniformité de leur action donnait du poids à la droiture de leurs bonnes intentions sans talent équivalent; l'amiral Masaredo, vieilli et couvert d'honneurs plus que de gloire, tirait parti « d'un grand étalage patriotique et de jérémiades sincères. » O' Farrill, « plus boutonné qu'aucun », louvoyait, insinuait, gardait du crédit (2). Azanza, jeté si avant dans les affaires de Bayonne, à Madrid, « faisait l'aveu de s'être montré trop impérial (3). » Son ministère des Indes, en vérité ne l'absorbait pas : on lui avait confié l'intérim des affaires ecclésiastiques.

(1) La Forest à Champagny, 18 juillet 1809. Chiffrée. Vol. 679, fol. 294.

(2) Don Gonzalo O'Farrill (1753-1831). Né à La Havane, élevé en France, à Sorèze. Lieutenant général (1795). Ambassadeur à Berlin (1800). Ministre de la guerre de Ferdinand, puis de Joseph (1808-1813). Suit ce dernier en France (1813) où il mourut.

(3) Don Miguel José de Azanza (1756-1826). Ministre de la guerre (1795). Vice roi du Mexique (1796-1799). Président de la Junte de Bayonne (1808). Ambassadeur à Paris (1810). Créé duc de Santa Fé (1811) par Joseph. Exilé d'Espagne (1814-1820).

tiques, qui, lui laissaient également des loisirs. — L'homme intelligent et audacieux, c'était Cabarrus. Son entraînement devenait communicatif; il réussissait au Conseil, et surtout dans ses entretiens privés avec le Roi. Il lui tenait tête, tranchant avec l'aplomb d'un calculateur, blâmant de loin Napoléon, disant qu'il « ignorait les finances. » Sa persévérance à alimenter le trésor espagnol lui donnait de l'importance. Dans ce rôle éminemment utile, comme dans ses jalousies politiques, il mettait le zèle d'un nouveau venu : La Forest peignait assez exactement ce français d'origine, espagnol d'habitude, ancien banquier de Charles IV, argentier improvisé de Joseph Napoléon, sous cette forme pittoresque : qu'il était « moitié faubourg Saint-Germain, moitié porte du Soleil ». — Mais à l'ordinaire, un homme si satisfait et de projets si multipliés est bavard ; le besoin qu'il éprouve, ainsi qu'Urtijio, de parler de ce qu'ils font, sert l'ambassadeur, se félicitant qu'il y ait dans le ministère « deux hommes dont on puisse toujours savoir ce que les autres dissimulent. »

La dissimulation, Joseph n'y prétendait pas, s'il entendait se montrer habile ; et l'habileté consistait pour lui à s'afficher auprès de ses sujets par la bonne grâce, la franchise, la loyauté constitutionnelle. En un mot, il s'efforçait de plaire. Il se promenait presque sans gardes dans les jardins publics, souriait, saluait, acceptait de sa main les placets, et sur le chemin d'un roi il se trouve toujours des solliciteurs. Son goût réel des choses de l'esprit le conduisait volontiers au théâtre ; il faisait louer toutes les loges pour en distribuer les places aux personnes présentées à la Cour, auditoire particulièrement enthousiaste ; le petit peuple lui-même était sensible à ces soirées d'apparat, d'autant plus remarquées que depuis cinquante ans, — Charles III, par scrupules religieux, Charles IV, par indolence — les rois d'Espagne s'interdisaient le délassement de la comédie. Les spectateurs qui n'étaient pas

venus pour faire de l'oppositon, applaudissaient l'entrée du monarque, précédé de flambeaux dans sa loge brillamment décorée, et plus qu'une allégorie, c'était un programme que ces mots peints sur le balcon de son salon dans la salle de *Los Caños* :

Sire, vivez heureux, réglez et pardonnez ! (1)

Une seconde fois l'allusion se trouva moins agréable : à la fin du ballet, les figurants entourèrent d'une guirlande de fleurs le buste de Joseph orné de ce vers :

C'est Lycurgue, Solon, c'est l'ainé des Césars.

Rapprochement dangereux qui n'échappa point à la malignité soupçonneuse de l'ambassadeur du « cadet des Napoléons. » Du moins, La Forest constatait la correction du Roi, le premier à repousser une adulation qui « tenterait à déplacer sa position envers son auguste frère » et dont la colère n'est pas feinte quand il fait conduire en prison le directeur du théâtre, flatteur maladroit. (2)

Joseph, voulant se montrer tout à fait espagnol, ne craignit pas de prendre un rôle dans les manifestations du culte catholique ; mais les choses de la Foi sont matière assez délicate pour que d'en affecter les convictions sans les ressentir puisse être taxé de fourberie.

Au carême de 1809, le spectacle aurait passé pour édifiant s'il n'avait été ridicule. Entendre dans la chapelle le *Stabat* de Pergolèse était fort bien et eût paru suffisant. Mais,

(1) « Lorsque la toile a été levée, on a vu de riants bocages en face desquels s'élevait un obélisque ; au pied de l'obélisque étaient les emblèmes de la guerre ; le génie de la concorde y mettait le feu d'une main, tenait de l'autre main une branche d'olivier, et tournait une figure suppliante vers le Roi. Au bas, se lisait ce vers espagnol : « Vive feliz, Senor, reyna y perdona. » — La Forest à Champagny, 2 février 1809.

(2) *Id.*, 20 mars 1809.

entourée des officiers de sa Maison et des ministres, « Sa Majesté Catholique », au balcon de son palais, vint assister aux processions de la *Passion* organisées par les diverses confréries; il voit défilér à ses pieds la théorie bruyante et animée : le casque de fer des soldats romains, les licteurs de Ponce-Pilate, les pénitents coiffés du bonnet pointu des nécromanciens, la tête voilée de leurs cagoules blanches, rouges ou noires; la statue de la Vierge sur l'estrade dorée aux chandelles ardentes; le divin crucifié, dont le front saigne sous la couronne d'épines, et les deux larrons attachés à leur gibet; les plates-formes couvertes de draperies qui oscillent en cadence sur les épaules des porteurs, et tous les personnages de bois sculpté, peints, habillés, la tiare d'Hérode, la robe bariolée des juifs, Judas sous sa tunique jaune, Saint Jean dans son manteau vert.

Aux quatorze stations du chemin de la Croix, il demeurait publiquement agenouillé pendant la durée de chaque prière. Charles IV en faisait moins et cette affectation surprenait sans toucher autant que le monarque l'eût souhaité.

Elles sont rares les manifestations comme celle des chanoines d'Alcanitz et d'une sincérité équivoque, elles aussi :

Ministres de la religion chrétienne, nous adorons les décrets de ce Dieu qui déchire les diadèmes et qui tient dans ses mains leur destinée. Nous sommes convaincus que de même que votre Auguste frère forma, au milieu des combats, le généreux projet de rétablir le christianisme dans les Gaules, de même Votre Majesté qui le trouve établi en Espagne s'appliquera à le faire briller d'un nouvel éclat... Ce sage concordat par lequel l'Église gallicane a été de nouveau rattachée à l'Église catholique.... Vous êtes bien convaincu que les sentiments irrégieux sont en même temps impolitiques, que tout attentat contre la religion est un attentat contre la société.... Nous ferons tous nos efforts pour engager les fidèles à renoncer à cet esprit de parti qui ulcère les cœurs et irrite les esprits, à abjurer ces divisions.... Nous prêcherons la charité qui est la base du christianisme.... Nous oublierons les pertes que nous avons faites...

Les articles de la *Gazette de Madrid*, tout bouillants d'enthousiasme et férus d'espérance pour le règne qui commençait, n'amenaient pas dans les esprits une conviction meilleure.

Des faveurs monnayées, des avantages bien réels et sonnante au trébuchet, pouvaient gagner des adhésions plus profondes; Joseph eût été disposé à les prodiguer généreusement, mais les moyens lui faisaient défaut. Il ne pouvait que distribuer des paroles de regret à ses sujets, dont les décrets impériaux saisissaient à Lerma les huiles, à Burgos et à Valladolid les laines, dans les ports, les cafés et les sucres, à Madrid, les bijoux et l'argenterie. C'est cette pénurie générale qui rendit si maussade et si maigre la fête du 19 mars, qu'en l'honneur du roi on aurait dû et voulu faire pompeuse, pour saint Joseph, son glorieux patron. Ni illuminations, ni réjouissances; point de cadeaux, très peu de monde à la réception du palais. En pareil cas, mieux vaut peut-être encore s'abstenir tout à fait que lésiner. On y fut réduit quand, le 14 mai, vint la cérémonie de la Fête-Dieu, à cause des dépenses accoutumées que le trésor royal n'eût pu supporter; Joseph quitta la capitale, accompagné de Jourdan, de Miot, du général Dessoles; avec ses intimes il fit à Aranjuez un petit séjour sans que la présence de Rœderer et une visite aux curiosités de Tolède parussent des compensations à cette promenade sans but. L'absence avait été très mal prise et même commentée fâcheusement à Madrid : on criait tout haut : le roi est en fuite!

Il revint le 25 mai pour tenir un cercle diplomatique, cérémonie sans doute peu coûteuse, mais moralement assez onéreuse aussi, car elle constatait combien peu de représentants des cours étrangères se trouvaient auprès de son auguste personne. — M. de Bourke, en offrant, au nom du roi de Danemark, ses lettres de créance, fit tout les frais de la réception.

Un sentiment de tristesse et d'alarme pouvait, avec trop de

raison, envahir le cœur du roi Joseph. Comme ses espérances lui venaient malgré tout du côté de l'armée, il y tourna sa pensée davantage. Et bien qu'il y parut plutôt inhabile, il s'occupa des choses militaires. Nous l'allons voir dans ce rôle-là.

IV

Les états de situation du 1^{er} février nous apprennent que la totalité des troupes impériales laissées par Napoléon s'élevait à 193 446 hommes. C'était un chiffre imposant. La Garde et le duc d'Istrie, il est vrai, s'en vont pour prendre part en Allemagne aux exploits de la Grande Armée. L'Empereur qui enflait volontiers dans ses paroles les contingents qu'il confiait aux autres, demeurait ici en droit de se reposer sur le nombre de ses soldats, d'autant mieux que les chefs de ces troupes excellentes étaient dignes de les commander : Victor, Soult, Junot, Jourdan, Mortier, Ney, Gouvion Saint-Cyr, à la tête de sept corps d'armée (1). Les réserves de cavalerie avec 10997 sabres donnent les plus beaux noms des cavaliers de l'époque : Lasalle, Latour-Maubourg, Kellermann, Milhaud, la Houssaye, Lorge, Bordesoulle, Marisy, Caulaincourt, Fournier-Sarlovèze, et parmi les divisionnaires d'infanterie on distingue : Ruffin, Vilatte, Merle, Bonnet, Morlot, Dedon, Sébastiani, Girard, Gazan, Maurice Mathieu, Dessolles, Souham, Duhesme, Reille, Chabot, Lecchi. Derrière eux un parc d'artillerie de 2 500 pièces. Ces légions triomphantes couvrent

(1) I^{er} corps (maréchal Victor), 22 793 hommes. — II^e corps (maréchal Soult), 25 216. — III^e corps (Junot), 16 036. — IV^e corps (maréchal Jourdan), 15 377. — V^e corps (maréchal Mortier), 17 933. — VI^e corps (maréchal Ney), 24 641. — VII^e corps (général Gouvion Saint-Cyr), 41 386.

le sol de la péninsule et leur dispersion est le seul côté vulnérable de la cuirasse. A vrai dire il n'y a pas de cohésion entre ces masses séparées, et on les voit manœuvrer au hasard des circonstances.

Le Roi avait nominalement la haute main sur les I^{er} et IV^e corps; sous ses ordres directs, autour de Madrid, « sa garde royale » (1 800 fusils, 350 sabres), les régiments du général Dessolles et les contingents étrangers. De tout ce monde, placé comme un rideau entre la capitale et les insurgés, allongé en demi-cercle des plateaux de Tolède aux plaines de la Manche, le chef d'Etat-Major était le maréchal Jourdan. Les ordres demeuraient fatalement indécis; le commandement du roi d'Espagne accueilli par respect pour sa situation, restait lettre morte auprès des maréchaux français.

En face de cet indépendance dangereuse et compréhensible, Joseph s'attachait à se constituer une armée personnelle. On peut croire que les déboires ne lui furent pas épargnés. Il forma trois régiments espagnols incorporant les prisonniers d'Uclès; il avait été bienfaisant avec eux, il tablait sur leur reconnaissance. L'Empereur, plus au fait du cœur humain, blâma fort l'imprudence du procédé. — Peu à peu, grâce à la haute paye, les cadres s'organisèrent, et il fut possible de montrer ces troupes en assez bon ordre. Le régiment n° I (colonel Galban) 600 hommes, logeait à l'Escorial. Le n° I (colonel de Casa Palacio) 800 hommes, à Alcalá. De son côté Gaspard Aimé de Clermont Tonnerre, avec 500 fusils, cantonnait à Ségovie : ce n° III s'appelait Régiment Irlandais, n'ayant de la verte Erin que le nom, composé de beaucoup d'Allemands, de quelques Anglais et d'Espagnols pour le surplus. L'habillement en drap brun du pays, à parements jaunes, fut fait sur place; l'armement venait des manufactures de Lyon, et somme toute, sauf les désertions, ce corps ne se présentait pas trop mal le jour où le Roi vint le passer

en revue, il combla d'éloges M. de Clermont Tonnerre qui avait eu la galanterie de faire manœuvrer son monde avec les commandements et dans l'intonation espagnols (1).

Il se trouvait encore à Avila 1 000 ou 1 200 hommes d'un « Régiment Étranger » sous les ordres du colonel Sigisbert Hugo; ses vestes et culottes rouges le différenciaient des vestes et culottes blanches de ce qu'on appelait assez pompeusement la « Garde Royale »; les meilleurs recrues de ces contingents venus de Naples étaient d'anciens soldats français.

Il s'agissait de refouler l'armée d'Andalousie qui, autour de Séville, et sous l'action directe de la Junte, voyait ses rangs augmenter chaque jour. Le maréchal Victor, tout couvert encore des lauriers d'Uclès, fut chargé de ce soin. S'il réussissait, il allait donner la main au maréchal Soult, qui devait en même temps, descendu de la Galice, remonter du Portugal; et c'était la conquête du sud achevée! L'opinion de l'Empereur était ferme sur ce point (2). Pour éloigner toute crainte sur le flanc, dans ce mouvement en avant du duc de Bellune, qui allait s'enfoncer comme un coin au cœur de l'Espagne, le général Sebastiani (il prit à ce moment la direction du IV^e corps) marcha contre le comte de Carvajal, qui rôdait sur la gauche. Il dut l'aller chercher jusqu'au centre de la Manche, à Ciudad-Real où, sur les bords de la Guadiana, les dragons de Milhaud l'atteignirent, râflant dans leur course les dépôts d'armes et de vêtements approvisionnés par les Anglais, au pied de la Sierra Morena.

A cette heure, le maréchal Victor était lui-même en pleine

(1) Voir : CAMILLE ROUSSET, *Le marquis de Clermont Tonnerre*

(2) « Puisque vous avez le désir bien naturel d'assister à une expédition, celle où vous devez vous trouver est celle d'Andalousie. Avec deux bons corps formant une quarantaine de mille hommes, vous surprendrez l'ennemi sur une route inattendue, et vous le soumettez. Cette opération finira les affaires d'Espagne; je vous en réserve la gloire... » — Napoléon à Joseph, 11 janvier 1809.

marche; sa cavalerie escarmouchait au pont d'Almaraz, traversait le Tage et poussait vivement devant elle (menée par l'intrépide et aventureux Lasalle) les corps espagnols, qui reculaient méthodiquement de rochers en rochers. Leur chef, le vieux et solide Gregorio de la Cuesta, refusait la bataille par sagesse et prudence. Il sentait gronder derrière lui les exigences exaltées de la Junte de Séville, et si son âme de soldat était intrépide, son cœur de politique restait hésitant. Lorsque le duc d'Albuquerque, qu'il attendait, l'eût renforcé avec 4 000 hommes, et quand il sut que le maréchal Victor avait dû s'affaiblir par de petits détachements contre les guérillas de la montagne, le général espagnol crut l'occasion bonne, et s'estima prêt. Sur la ligne de la Guadiana, il avait abandonné la petite ville de Médellin et son fort (ce qui pouvait faire douter qu'il voulût combattre à cette place); il s'était rangé, en éventail, tout en haut des collines, commettant la faute de ne pas se ménager de soutien. Le duc de Bellune, lui, avait eu le tort de laisser sa réserve (division Ruffin) séparée de son corps d'attaque par le torrent d'Hortiga. La fortune, du moins, ne l'en fit pas repentir.

Les Espagnols étaient pleins de cette ardeur qui, chez eux, se traduit de suite par la menace. « Point de quartier! » criaient-ils en s'avançant à la baïonnette. Ils n'en eurent point. Et sans entrer dans les détails de cette affaire qui, commencée dans la matinée du 28 mars, dura cinq heures, sans relater les prouesses des charges et des résistances honorables, il en faut venir à cette conclusion : tandis que l'infanterie espagnole se battait avec intrépidité, les régiments d'Almanza, de l'Infant et les chasseurs de Tolède, pris de panique, tournèrent bride et jetèrent le désordre dans leur propre armée (1). La confusion fut telle que La Cuesta, désarçonné

(1) *Relacion oficial que dió el general Cuesta de la batalla de Medelin, 7 avril 1809.*

et blessé dans la chute, fut roulé par le flot des fuyards, malgré son propre courage à ramener ses troupes. Les dragons de La Tour-Maubourg, les chasseurs de Lasalle, entrèrent dans cette masse tournoyante, des deux côtés à la fois, et sabrèrent sans pitié leurs adversaires. « Le soldat français n'a fait de prisonniers que par lassitude (1). » Les moins exagérés accusent 9 000 morts et blessés; et 16 canons, 15 étendards, les bagages et les équipages tombaient en notre pouvoir.

Un ouragan arrêta la poursuite des Français; les débris espagnols trouvèrent çà et là, dans les maisons de la vallée, le refuge d'un moment, et, par la dispersion de la panique, « il est positif que La Cuesta n'aurait pu réunir, le lendemain, la totalité d'un bataillon (2) ». Les vainqueurs n'avaient pas le loisir d'enterrer les morts, et, sur la terre ensanglantée, les ossements blanchis demeurèrent, mêlant bientôt leur pâleur grise à la verdure éclatante de l'herbe et aux fleurs colorées du printemps.

Mais les gens de Séville ne perdirent pas de temps à pleurer les légions de Varus. Elles se souvinrent d'Annibal aux portes des Sept collines, et la Junte d'Andalousie endossa la toge du vieux Sénat romain. Elle félicita publiquement La Cuesta de n'avoir pas désespéré de leur bonne cause, l'éleva à la dignité de capitaine général, déclara qu'il avait bien mérité de la patrie ainsi que ses troupes, et accorda une médaille à tous les survivants, un grade à chaque officier, un mois de solde à chaque soldat, une pension aux orphelins et aux veuves (3). Elle leva des volontaires, envoya des renforts, puis adressa à l'Europe surprise, presque émue, l'expression officielle de ses résolutions.

(1) La Forest à Champagny, 7 avril. Vol. 678, fol. 352.

(2) *Relation* du général SEMELÉ, chef d'état-major du 1^{er} corps.

(3) Décret du 1^{er} avril 1809.

De fait, après un tel désastre, l'Andalousie entière se dressait encore, fière et déterminée; les Juntas provinciales, comme celle de Badajoz (son bataillon de volontaires avait été décimé à Médellin), appelaient leurs concitoyens à la croisade, et, ce qui est mieux, les y envoyaient; dans la Sierra de Guadalupe, les guérillas s'acharnaient sur tous nos détachements et nos postes; les Espagnols menaçaient de couper nos communications à Almenar, et le maréchal Victor, le vainqueur, après avoir refait ses divisions dans un pays que la guerre n'avait pas épuisé encore, passait à un rôle défensif, d'abord immobile, puis reculant jusqu'à la ligne du Tage qui lui avait coûté tant de mal à franchir.

Le succès de Médellin avait certainement consolidé la position de Joseph à Madrid, mais la conquête des provinces méridionales demeurait à obtenir; le Roi pensa que l'adresse d'une négociation porterait plus loin que les coups de fusil. Ce geste convenait bien à la conciliation qu'il rêvait. L'homme qui le poussait dans cette voie pacifique, son ministre de la Guerre, O'Farrill, avait sous la main un ancien magistrat, le fiscal du Conseil suprême de la guerre, Joaquín Maria Sotelo, qui avait gardé des amis à Séville. O'Farrill le proposa pour l'ambassade secrète. En donnant leur avis, les ministres se divisèrent; Arribas tenait en défiance ces avances à des « insurgés », que Santa Fé considérait, au contraire, comme de « futurs amis ».

Le Roi les écouta dans un imperturbable silence, puis trouva sur l'heure, pour cette mission, l'argent qui manquait pour tout le reste. Le 9 avril, Sotelo se mit en route. Quelle diversité de pensées hantait le cerveau de cet homme, en traversant au trot des mules, les villages de sa patrie? Allait-il lui procurer la paix, satisfaire sa propre ambition, trouver le calme de la conscience ou chercher la récompense de ses raisonnements politiques? Bonnes gens qui regardez sans malice

passer ce voyageur inconnu, saluerez-vous peut-être au retour l'envoyé qui ramènera le calme à votre foyer? Ou le prendrez-vous pour un traître qui sert, contre son souverain, un maître dont il n'est point né le sujet? Il représentait cette classe moyenne qu'en tous pays les événements troublent peu de temps, parce qu'elle sait les résoudre, par le bon sens, au gré de ses propres intérêts.

Il se rend donc au camp du duc de Bellune; de là, il transmet aux avant-postes de La Cuesta une lettre conciliante signée de Urquijo et l'accompagne d'une missive personnelle, d'une forme beaucoup plus humble : il se dit chargé de demander une suspension d'armes, une simple trêve, pendant laquelle se pourrait tenir un conciliabule discret, une sorte de petit congrès familial où l'on traiterait des moyens de faire cesser les horreurs de la guerre (18 avril). La réponse de la Junte n'est qu'une gasconnade : elle acceptera l'entrevue quand Ferdinand VII sera rentré en Espagne et Joseph Bonaparte en France. Sotelo insiste, envoie un, deux nouveaux messages (27 avril, 9 mai); il n'obtient plus de réponses et, quand un officier du maréchal Victor porte une lettre aux lignes espagnoles de Badajoz, il est arrêté sous le prétexte que son escorte lui enlève la qualité de parlementaire.

Cette idée creuse de pacification demeure le rêve du gouvernement de Madrîd; il charge Sébastiani, avec l'autorité de son rôle militaire, de la suivre de son côté. Sébastiani, d'une plume un peu déclamatoire, engage donc Jovellanos à quitter « le parti qui combat pour l'Inquisition, les grands d'Espagne et les lords anglais ». Jovellanos ne s'émeut pas de ce triple épouvantail; sa réponse fut de bon style et s'arrangea de façon à ce qu'elle fit le tour de l'Europe avec des commentaires appropriés : « Je n'appartiens pas à un parti, mais à la sainte cause de l'indépendance de ma patrie. Qui a fait naître les maux trop réels de l'Espagne, si ce n'est ses envahisseurs?

Joseph peut-il appliquer ses beaux principes de « roi philosophe » chez un peuple désolé par les soldats étrangers? » (24 avril).

Sébastieni s'adressa à Saavedra et au général Venegas (12 avril) d'un ton plus menaçant; il reçut naturellement deux nouvelles nasardes. « Votre Excellence se trompe sur mes intentions, repartit le diplomate, je ne trahirai pas mon pays à la fin de ma carrière. » — « Que le roi Joseph aille régner sur une contrée où l'appellent les droits de sa famille ou la volonté des peuples », riposte le général (1). Après tous ces échecs, il fallait en demeurer là; il eût été plus habile de les prévoir.

Le résultat immédiat, fut d'exciter la morgue patriotique de la résistance; elle répondit à ces propositions avec un dédain affecté; comment croire à la force de ces envahisseurs qui sollicitent la paix?

La Junte prit un arrêt tragique (17 avril 1809) prescrivant la levée en masse, la lutte à outrance sans merci, distribuant à l'avance le butin entre les soldats de ses armées :

« Tous les habitants des provinces occupées sont autorisés à s'armer, même avec des armes défendues, pour attaquer et dépouiller, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, les soldats français, leur faire tout le mal et leur causer tous les dommages possibles. Ces actions seront considérées comme des services rendus à la nation et récompensées selon leur mérite et les conséquences qui en résulteront (2). »

(1) Voir le texte de toutes ces lettres aux *Appendices* du tome VI du général DE ARTECHE, *Guerra de la independencia*. — TORENO, *Histoire de la révolution d'Espagne*, II, 300.

(2) C'est là l'article 1^{er} du long factum signé Martin de Garay, qui fut alors célèbre et qui commence par ces mots : « Espagnols, le tyran de l'Europe ayant reconnu un obstacle invincible pour s'emparer de votre territoire, détruire votre religion et corrompre vos mœurs... » — On en trouvera le texte aux notes du tome IV des *Mémoires* du roi Joseph; et aux imprimés de la Bibliothèque Nationale, O c 1466.

Séville était en effervescence, la Junte en rumeur, partagée entre les tenants des traditions de la monarchie et les partisans des idées modernes, entre les catholiques royalistes et les « libéraux » jansénistes ou francs-maçons. Le vent de 89 soufflait par là. Chacun tenait son système comme le meilleur moyen, le seul, de sauver la patrie; les uns prétendaient tout conserver du passé, dans leur horreur des nouveautés françaises; les autres, fixant l'avenir, voulaient profiter du bouleversement général pour donner des bases plus larges aux assises ébranlées de l'Espagne envahie. Un groupe de gentilshommes assez mal famés, que les Français auraient pu, pour les mieux comprendre, comparer aux Lameth, à Biron, à Custine, soldats turbulents, soucieux de faire une brillante fortune, menaient une campagne d'intolérance patriotique. Le comte de Tilly, François Palafox, le comte de Montijo poussaient aux mesures les plus désespérées; afin de donner un appui à leur crédit demeuré mince auprès des esprits sérieux, ils se rangeaient derrière la vanité froissée du duc d'Albuquerque et l'ambition du duc d'Ossuna, deux personnages qui comptaient davantage. Les émeutes succédaient aux discussions; les dépêches, volontairement pessimistes de Madrid, parlaient de fusillade réciproque, et, en vérité, au milieu de l'anarchie, le sang coulait. Un jour, on rétablissait l'ancien Conseil de Castille; le lendemain, on annonçait la prochaine convocation des Cortès. Jovellanos était l'éloquent représentant des « idées libérales », mais ses propositions modérées ne trouvaient pas d'écho dans une foule énervée et violente. Les applaudissements allaient aux intransigeants des deux bords.

Ce sont tous ces bruits qui enhardissaient les espoirs de Joseph, car l'inaction militaire le remplissait de déceptions. Éperonné par les reproches qui lui venaient de Paris à ce sujet, il voulut aller voir par lui-même le moyen de sortir de

la torpeur qui paralysait Victor sur le Tage et Sébastiani sur la Guadiana. L'exemple de l'Empereur victorieux de l'Autriche le surexcitait, et peut-être n'était-il pas loin d'imaginer que le frère de Napoléon, avec une armée française, devait cueillir chez les Espagnols des lauriers comparables à ceux d'Eckmühl, de Ratisbonne et d'Essling.

Le matin du 22 juin, il partit pour Tolède avec sa garde et son ministre de la Guerre, s'avançant jusqu'aux grand'gardes de Santa-Cruz de Mudela; il acheva sa tournée auprès du IV^e corps, à Talavera. Il avait vu des troupes excellentes campées dans un pays épuisé; en face d'elles, les forces reconstituées des Espagnols s'augmentaient de volontaires nombreux; il savait, à n'en plus pouvoir douter, qu'une armée anglaise entrait en Espagne par la vallée du Tage (1); et des corps de Soult et de Ney, il connaissait moins la marche et l'emplacement que les querelles de ses deux chefs dont, par-dessus les montagnes, l'écho lui arrivait.

Dans les murs de Madrid, il trouva d'autres difficultés : une terreur paralysante chez ses amis, une hostilité secrète chez les « alarmistes » (2), le clergé hostile et agité (3), les insurgés de connivence avec les serviteurs de la Cour (4). Le

(1) Wellesley (Wellington) avait porté son quartier général à Placencia le 8 juillet.

(2) « Le tableau de Madrid est très curieux à observer et ne ressemble en rien à ce qu'on avait pu y remarquer dans les époques antérieures. La démenche des nouvelles alarmantes y est portée à un tel excès que la police a dû hier faire arrêter une soixantaine de personnes de salon, hommes et femmes; les premiers sont conduits au *Retiro*, les dernières sont mises dans des couvents. »

(3) « Huit prêtres ont été arrêtés la nuit dernière, et sont traduits par le ministre de la Police générale devant le tribunal criminel extraordinaire. Ils sont prévenus de correspondances avec les insurgés et d'intrigues pour égarer ici l'opinion publique. »

(4) « Un détachement de 200 fantassins et de 50 cavaliers a enlevé avant-hier les haras d'Aranjuez. C'est une perte très considérable pour le Roi. Il paraît que l'ennemi a su que ces haras n'étaient plus gardés que par quelques soldats et qu'il avait des intelligences avec les gens d'écurie, qui ont tous été emmenés ainsi que leurs familles. » — Dépêches de La Forest.

maréchal Jourdan, blâmé à distance par Berthier, voulait résigner ses fonctions, en dépit des instances royales. C'était le désarroi universel. La nouvelle de la jonction des Anglais et des Espagnols le porte à son comble. Craindre de contrevenir aux instructions de l'Empereur, sentir sa capitale menacée, cruelle alternative qui étreignait Joseph. Il voulut marcher au danger, ordonna à Sébastiani de rejoindre Victor en toute hâte et, pour lui-même, avant d'être pleinement assuré de l'exécution de ses ordres, il partit vers les troupes qu'il venait de tendre, comme un cordon protecteur, sur la route de Madrid. Puis il adjura Sout qui, depuis six mois, manœuvrait du côté du Portugal dans les conditions qu'il nous faut dire, de redescendre de Salamanque sans perdre une heure.

CHAPITRE IV

SOULT EN PORTUGAL

(Janvier-juin 1809)

- I. L'Empereur envoie en Portugal le maréchal Soult, qui part de Santiago, traverse Orenze, bat l'estrade sur la frontière avant de franchir le Minho et d'occuper Tuy. — Résistance des Portugais organisée par les Anglais. — Soult s'avance contre le Portugais Sylveyra, enlève les villes de Chavès et de Braga. — Atrocités de la défense portugaise. — Soult arrivé à Porto (27 mars), s'y installe après un combat acharné.
- II. Le duc de Dalmatie ramène le calme et l'ordre. — Mouvements politiques autour de lui. — Il se revêt « des attributions de l'autorité suprême ». — Circulaire de son chef d'état-major, le général Ricard, pour que les populations lui prêtent serment. — Mécontentement de généraux français. — Railleries de l'Empereur. — Mouvements militaires des Portugais. — Sir Arthur Wellesley et les Anglais s'avancent de Lisbonne sur Porto.
- III. Contre Soult, hostilité de généraux qui songent à traiter avec les Anglais. — Intrigues. — Mission suspecte du capitaine Argenton. — Son arrestation. — Surprise de Porto par Wellesley (12 mai). — Soult se retire en hâte en sacrifiant les bagages.
- IV. Pillage des Anglais. — Pénible retraite du maréchal à travers les montagnes. — Passage de Puente Novo. — Arrivée à la frontière d'Espagne (18 mai). — La ville de Lugo est débloquée. — Jonction des II^e et VI^e corps. — Insuccès de la seconde expédition de Portugal. — Détresse du duc de Dalmatie.
- V. Le capitaine Argenton arrêté en France. — Son procès, sa condamnation à mort.
- VI. Le maréchal Ney en Galice. — Soulèvement du pays. — La Romana et la Junte d'Oviedo. — Ney ravitaille l'armée de Soult. — Les deux maréchaux se mettent d'accord pour une action commune, qu'ils abandonnent tous deux. — L'Empereur donne à Soult le commandement en chef.

I

Les Anglais! Voilà les seuls ennemis dont Napoléon se préoccupe vraiment en Espagne. Quand ils seront chassés tout

sera terminé. Le Portugal est leur facile débarcadère; en Portugal on ira leur fermer l'accès de la péninsule. Energique, l'opération ne sera pas longue : comme d'un coup de bistouri le chirurgien enlève la racine d'une tumeur et délivre son malade, on rasera au pied, pour la jeter à la mer, cette branche encore grêle, qui pousse sur les quais de Lisbonne. Vers ce point où les vaisseaux britanniques se concentrent, deux armées françaises descendront : au Nord Soult, au Sud Victor, et entre les deux pinces de la tenaille, les Anglais, acculés à l'Océan, demeureront pressés, broyés, pulvérisés. C'est pourquoi Napoléon a repris d'un cœur plus léger le chemin de la France (17 janvier), sachant que derrière lui sa pensée va s'exécuter.

Berthier, dès le 1^{er} janvier 1809, trace au duc de Dalmatie le plan de la campagne, il va jusqu'à préciser la date des victoires : vous serez le 5 février à Oporto, le 16 à Lisbonne; et il ajoute la phrase magique, qui ne laisse prise à aucune objection : « L'Empereur a une confiance illimitée dans vos talents ». Cela est fort bien, mais par quels moyens?

Ce ne sont pas 47 000 hommes que Soult pourra réunir, comme le portent les petits cahiers verts du Cabinet impérial, sur lesquels Napoléon consulte les états de ses armées; quand on aura défalqué 12 000 malades ou blessés, 8 000 hommes éparpillés dans les détachements, on obtiendra à grand'peine 25 000 soldats présents sous les armes. Et encore sont-ils excédés de fatigue, les vêtements en lambeaux, après cette poursuite en plein hiver, sous la pluie, dans les boues, qui les a conduits en vingt-neuf jours de Madrid à la Corogne (1). Il est vrai que ce sont les guerriers d'Austerlitz et de Friedland, et la valeur militaire de ce II^e corps est admirable. Soult rassemble ses bataillons, et, de Santiago, se met en

(1) *L'Espagne et Napoléon*, I, 431.

marche par le chemin le plus direct, qui, près de la mer, descend sur la frontière portugaise. Mais là il faut s'arrêter.

Le Minho est escarpé, les Portugais ont coupé les ponts, enlevé les barques; de l'autre rive, bien embusqués, leur fusillade empêche d'atterrir. Le maréchal remonte le fleuve, obligé de changer sa direction. Dans toute cette province d'Orense le clergé a prêché la résistance, la population est en éveil, en armes, les soldats de La Romana, revenus du Danemark, sont au patriotisme une aide et un excitant. Tout est périlleux au milieu de ces montagnes, de ces défilés, de ces sentiers de chèvres. La Galice ressemble beaucoup à notre Bretagne : la foi religieuse, l'âpreté du sol, l'horizon court, le courage, l'entêtement, l'endurance; qualités terribles à un ennemi. Entre nos dragons et les paysans, c'est une lutte incessante (1); les hauteurs sont gardées, les passages barricadés, le tocsin sonne au loin et de près sifflent les balles. Il faut une semaine pour gagner Orense; et le fourrage manque quand on y parvient; cette difficulté oblige à scinder les attelages; l'artillerie d'expédition avec le général Bourgeat, qui emmène 22 canons, 3 000 boulets, 500 000 cartouches; l'artillerie de réserve, où le colonel d'Aboville conserve 36 pièces et tout le matériel de parc.

Le duc de Dalmatie, par une lettre fort courtoise, invite le vénérable Mgr de Quevedo à revenir dans sa ville épiscopale prêcher le calme aux habitants. « Un évêque français, répond le prélat, ne pourrait engager ses diocésains, parce qu'ils seraient envahis, à oublier leur fidélité à l'Empereur; votre

(1) *Sucesos militares de Galicia en 1809 y operaciones en la presente guerra pel Coronel D. Manuel Garcia del Barrio, comisionado del Gobierno para la restauracion de aquel Regno.*

Censura o Impugnacion de los « Sucesos militares » que hadado a luz en diciembre de 1811 el Coronel D. Manuel Garcia del Barrio, por el licenciado D. Manuel de Acuna y Malvar, canonigo en la metropolitana iglesia de Santiago. — Cadix, 1812.

Excellence trouvera bon que j'agisse de la sorte pour notre souverain légitime Ferdinand ». — Orense est un abri, pas autre chose ; autour de la ville les partisans rôdent et les communications se trouvent interrompues. Le 4 mars, — il devrait être à Lisbonne depuis trois semaines selon le plan de l'Empereur, — Soult se remet en marche, déjà harassé de faire le coup de feu avant d'être entré en Portugal. Enfin il pénètre, et après ce long détour vient occuper, sur le Minho, pas loin de l'océan, la ville de Tuy, dont il fait sa place d'armes. Il y laisse du monde et le voilà réduit, au premier jour de l'expédition véritable, à 20 000 combattants.

Ceux qu'il vient attaquer se trouvent affaiblis, eux aussi. Les grands organisateurs de la défense, les Anglais, s'ils ont considéré de tout temps ce royaume comme une terre vassale de leurs comptoirs, le prouvent sans détours, et, galamment, pour sa protection, mettent au jeu une forte mise : armes, équipements, finances. Villiers, leur ambassadeur, dispose de 30 millions, le général John Cradock a pris dix mille Portugais à la solde du roi Georges. Ses propres troupes égalent ce chiffre à peu de chose près : 30 canons, 4 escadrons de dragons, 13 bataillons d'infanterie, où se rencontrent des volontaires allemands, et même des prisonniers français, tant la confusion règne parmi les armées qui vivent pêle-mêle dans la péninsule.

S'il est vrai que ce nombre vient d'être réduit par le départ de 3 000 hommes pour Cadix, il sera augmenté par l'arrivée d'un renfort de 5 000 fusils que le général Sherbroke amène de Portsmouth. Car c'est sur la mer libre un incessant va-et-vient. John Cradock demeure cependant inquiet, et quand on lui annonce les mouvements français sur les frontières portugaises, il hésite et se demande s'il ne va pas réembarquer son monde. Ses préparatifs sur les quais de Lisbonne sont assez marqués pour donner l'éveil aux indigènes ; ils s'émeuvent

d'être abandonnés à leur sort et s'appréhendent à élever des barricades pour conserver de vive force ces fugitifs alliés. Ces émotions manifestent l'agitation fébrile du peuple, la vie sociale est arrêtée, le pays est devenu un camp; avec les débris de l'ancienne armée royale, on vient de créer (équipements et instructeurs fournis par les Anglais), 16 bataillons de chasseurs; une levée des hommes valides de dix-huit à trente ans donne 50000 conscrits, et les milices provinciales, les *Ordenanzas*, groupent les paysans armés à la diable mais dispos au combat. L'élan patriotique offre des avantages, car il fournit 400 millions de reis en argent; des inconvénients aussi, car la fureur populaire ne se connaît plus : chaque jour c'est une dénonciation, chaque nuit un assassinat.

Soult s'avance contre les Portugais du général Sylveyra; il enlève Chavès où les brèches faites aux remparts par les Espagnols depuis un demi-siècle n'avaient pas encore été fermées. Il prêche la paix, promet l'amnistie, puis reprend sa course. La cavalerie légère de Franceschi ouvre le passage au prix d'escarmouches incessantes. A Braga, le terrain permet de se développer, le combat s'engage, les Portugais sont taillés en pièces; un rapport officiel dit que 5000 d'entre eux périrent sous nos coups; leur acharnement rend ce chiffre très croyable. La défaite, du moins, n'émuissait pas l'énergie : dans cette contrée dévastée par la fureur de ses propres habitants, tout rend les passions féroces : les maisons brûlées, les moissons détruites, les bestiaux abattus, les femmes et les enfants errant au hasard : il ne saurait être question de faire quartier : les trainards sont égorgés, les blessés achevés, les morts mutilés; et quand cette rage n'a plus d'aliments sur l'adversaire, elle se retourne contre elle-même : un paysan qui hésite, un prêtre qui parle de miséricorde, un officier qui veut suivre les règles du métier, ce sont des « traîtres » que l'on sacrifie avec une barbarie stupide. Chaque recul

des Portugais est marqué par un meurtre des leurs.

Le général Freyre, dont la sage prudence ne voulait pas risquer une bataille en terrain découvert, fut accusé naturellement de trahison et poignardé avec ses aides de camp par les *Ordenanzas*, de Tobossa. Ce même sort attendait le corregidor de Braga, Bernard de Passos; et nous trouvâmes dans la ville, à demi dévoré par les porcs, son cadavre à qui ses compatriotes avaient refusé la sépulture. Le brigadier Valongo, pour n'avoir pu empêcher le passage de la rivière de l'Ave, est tué et son corps jeté au fumier. (1)

Au milieu de ces atrocités, le duc de Dalmatie se sent le cœur défaillir; sa confiance dans le succès diminue, la crainte des reproches de l'Empereur seule le pousse plus avant. Il arrive devant Porto (27 mars). La ville est fortement assise sur le Douro : 4 000 à 5 000 soldats y sont établis, des canons hérissent ses bastions, auxquels la population travaille depuis plusieurs semaines; une foule de paysans réfugiés complète à 30 000 le nombre des défenseurs. Comme c'est une « croisade », on a pris pour chef l'évêque, homme énergique, agité, ambitieux, compromis depuis deux ans dans tous les mouvements de la politique; les généraux sont sous sa main, et elle est dure. Ils sont aussi aux ordres de la populace, car le poignard menace, atteint les officiers mal habitués à cette frénésie sans discipline.

On devine la façon dont est accueilli le parlementaire qui vient, au nom de Soult, proposer une conciliation. A peine son caractère est-il respecté. Dans la confusion qui règne au pied des murailles, le général Foy, c'est lui dont je parle, s'est trop avancé; des énergumènes lui arrachent ses vêtements et l'enlèvent comme un trophée; la foule croit qu'on lui amène le général Loison, qu'elle exécère, parce qu'il sabre

(1) Général DE ARTECHE, *Guerra de la Independancia*. V. chap. 5.

impitoyablement les Portugais; elle crie : « A mort! A mort, le manchot! » (le général Loison n'a qu'un bras). Foy a la présence d'esprit de lever en l'air et d'agiter ses deux mains pour prouver l'erreur dont il va être la victime, et on le pousse dans un cachot, ce qui est son salut

Les magistrats de la ville, les officiers de la garnison, l'évêque et son chapitre, écouterait peut-être la voix de la prudence, il n'est plus temps. Au soir une tempête se déchaîne et toute la nuit la foudre gronde, les paysans croient entendre le canon; ils tirent, et font tirer leur propre artillerie; l'horrible vacarme les fatigue, les énerve, tandis que le duc de Dalmatie, immobile, attend le jour. Il simule deux attaques sur les flancs et lance au centre sa plus forte colonne. Nos soldats enlèvent les retranchements, puis à travers les barricades de la ville poursuivent, baïonnettes hautes, leur victoire. Le général portugais Lima est tué, assassiné peut-être; les fuyards arrivent à la seule issue possible : le pont, long de 200 mètres sur le Douro; ils s'y entassent, les Français les pressent; sur l'autre rive, du haut de la colline, voulant nous arrêter, les canons portugais tirent sur ces masses enchevêtrées; les cavaliers s'ouvrent à coups de sabres un chemin sanglant, les gardes-fous cèdent, les poutres se rompent, la foule glisse dans les remous des tourbillons; quelques barques surchargées coulent à pic, et les boulets continuent à tomber sur les cadavres qui surnagent et voguent au fil de l'eau. L'évêché a été le refuge d'une poignée d'acharnés; ils font feu par les fenêtres, nos grenadiers enfoncent les portes et les massacrent, comme gage de la victoire, dans un combat désespéré. Dans les maisons envahies, on court, on brise, on pille; la découverte de plusieurs de nos soldats faits prisonniers la veille, mutilés avec sauvagerie, augmente la colère et le carnage de la vengeance. Officiers, généraux, le maréchal, ramènent l'ordre avec peine. Le désastre des Portugais a été

épouvantable; 8 000 ont péri; surtout dans les eaux du fleuve, qui, jusqu'à la mer, charrie les morts. Le duc de Dalmatie est maître de cette grande ville, la seconde du royaume. Il s'y installe, et nous allons voir quelles circonstances l'y retiennent quarante-deux jours.

II

Il avait besoin de refaire sa troupe; il en trouvait tous les éléments, échappés au pillage: des magasins remplis, des docks approvisionnés, et dans les bateaux anglais amarrés au port, des tonneaux de vins. Le maréchal était un militaire prévoyant, il était aussi un administrateur habile. Ses règles sur l'intégrité restaient larges, mais il savait précisément les régulariser. Il ne frappa aucune contribution bruyante, ordonna des restitutions partielles, réprima le désordre, imposa la paix et amena la sécurité. Personne n'y fut plus sensible que les gens du commerce, la classe aisée que la guerre ruinait, et parmi eux les juifs, actifs, nombreux en la contrée (M. Thiers dit 200 000) qui reprirent leur trafic en calculant les bénéfices prochains. — On sait que les juifs du rite portugais, aristocratie hébraïque, avaient par leur prospère et puissante colonie de Bordeaux, des relations suivies avec la France, et leur prétention de descendre directement des Israélites de la captivité de Babylone les mettait fort au-dessus de leurs coreligionnaires d'Alsace et de Languedoc, la plèbe de leur race. — Les habitants vivaient trop par secousses depuis trois mois pour ne pas apprécier, après l'anarchie, un calme relatif; ils en surent gré à leur auteur.

Celui-ci s'était décoré du titre sonore et prématuré de « Gouverneur général du Portugal » ; il se prit à rêver

Dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

Ce fils de notaire de Saint-Amans avait sans doute hérité des finesses matoises d'un tabellion de village, et il se souvint, à propos, de cet article du traité avorté de Fontainebleau (1) — auquel il était certainement le seul à songer en Europe — qui parlait éventuellement de réunir les provinces entre le Minho et le Douro, sous le nom de « Royaume de Lusitanie septentrionale ». Se trouvant tout justement l'occupant de ce territoire, maître de la capitale Porto, sur le choix du « prince » en vérité il n'hésitait pas.

Avec avril le printemps était venu, la douceur des premiers beaux jours réparait les fatigues d'un si rude hiver ; entre l'amphithéâtre verdoyant de deux collines rafraîchies par la brise de mer, au-dessus des terrasses fleuries et des fontaines jaillissantes, le soleil dorait les orangers et rougissait les camélias. — Or donc, le duc de Dalmatie, réconforté et souriant, nommant aux emplois civils, entouré de bourgeois apeurés, de fonctionnaires quémandeurs, de quelques aides de camp ambitieux, loin de l'Empereur, au bout de l'Europe, laissa parler son imagination qui lui représentait, les Bonaparte étant nantis, que c'était le tour des maréchaux. Berthier, avec sa principauté de Neuchâtel, en offrait le séduisant exemple et Murat, « par la grâce de Dieu » roi de Naples, en vérité ne possédait ni des titres équivalents ni des mérites supérieurs à ceux du général d'Austerlitz, du pacificateur de Porto.

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

(1) 27 octobre 1807, *L'Espagne et Napoléon*, I, p. 72.

Il fit donc adroitement insinuer à quelques Portugais bénévoles que l'on pourrait fort bien ériger en un royaume nouveau leur territoire vacant. En indiquant leur désir d'avoir le maréchal à leur tête ils manifesteraient leur gratitude; ce serait prendre habilement le vent. Un périodique aussitôt fondé, *Diario da Porto*, chanta ses louanges; on répandit à profusion une petite brochure (1) où se lisaient ces lignes sans détour : « Les vertus et les talents furent et seront toujours les véritables titres de la souveraineté au tribunal de la raison... Les peuples veulent à leur tête des hommes sublimes et bienfaisants... Tels doivent être les rois, et tel est pour notre bonheur le duc de Dalmatie... qui tient d'une main la balance d'Astrée et de l'autre l'épée de Mars. »

Des pétitions dans ce sens circulèrent; on trouve toujours des signatures quand on les réclame de ses administrés, et le maréchal, devant le vœu des peuples, crut bon, pour mieux « représenter le souverain » de se « revêtir de toutes les attributions de l'autorité suprême ». Il parada dans les salons et au théâtre, s'entendit sans sourciller appeler *Sire* et *Majesté*, recevant avec gracieuseté les révérences, n'omettant pas le baise-main qui est la mode du pays, et allant saluer au balcon avec une dignité bienveillante les gens qui, sous ses fenêtres, criaient de tous leurs poumons pour bien gagner leur salaire : « *Vive Nicolas!* ». En pareil cas on ne saurait être fort difficile, et Soult se satisfaisait de ces « démonstrations encanaillées (2) ».

Par ordre, le général Ricard, son chef d'état-major, son compatriote et son confident, écrivit aux généraux une circulaire pour leur expliquer « le changement de système qui assurait la tranquillité dans les familles et l'indépendance du

(1) *Desengano proveitoso que um amigo da patria se propone dar aos seus concidadao.* — Voir général DE ARTECHE, t. VI, p. 129.

(2) Le mot est du général Thiébault.

Portugal ». On aurait certainement le bonheur d'obtenir de l'Empereur un prince de sa maison ou de son choix; et « en attendant, le duc de Dalmatie prenait les rênes du gouvernement ». Le peuple allait « jurer de lui être fidèle, de le soutenir, de le défendre, aux dépens de la vie, contre tout opposant ». Le maréchal ne se dissimulait pas que l'événement « étonnerait beaucoup de monde », mais « son âme était pure », il ne voyait là que le succès de l'expédition, à lui confiée. — Les généraux étaient invités à faire dresser partout où ils commandaient l'acte authentique de ce serment.

Ils reçurent tous le manifeste et l'accueillirent diversement : le général Loison haussa les épaules et s'irrita avec dédain. Plus calme, le général Quesnel s'en vint dire son étonnement et ses doutes; le maréchal répondit avec hauteur que l'approbation de l'Empereur le regardait seul, ce à quoi Quesnel riposta, évoquant l'exemple des officiers frappés avec Dupont après Baylen, que l'Empereur savait au besoin faire descendre son courroux du général en chef jusqu'aux subordonnés qui partageaient ses fautes. Pour lui, afin d'éviter cette fâcheuse confusion, dès son retour en France, il n'aura rien de plus pressé que d'aller porter l'original de la circulaire au ministre de la guerre, comme preuve de son récit. Le général Delaborde en conserva également une copie, dont plus tard, il fit des gorges chaudes avec son collègue Thiébault, lequel n'a pas manqué d'en reproduire les termes suivis de commentaires sardoniques dans ses injurieux *Mémoires*.

De fait, l'espérance du duc de Dalmatie, — parce qu'elle échoua, — prêtait à rire et, quand cette nouvelle lui parvint, longtemps après, à Vienne, contée par la méchante langue d'un camarade jaloux, Napoléon s'écria avec un ton amer : « Ah! Ah! roi de Portugal! Vraiment oui, Nicolas I^{er}! N'est-ce pas Nicolas qu'il se nomme?... Nicolas! Ç'eût été plutôt

Nicodème (1) » ! Mais son irritation avait été extrême, peut-être son émoi, et sous la grossièreté du sarcasme il voilait son dépit.

Certains Portugais auraient accepté cette évolution sans regrets, les uns désaffectionnés de la maison de Bragance, réfugiée au delà des mers, les autres par lassitude et abattement, ou encore par besoin de la paix, tel l'évêque de Braga, suspect à ses compatriotes et maintenant en correspondance optimiste avec le vainqueur (2).

Mais les généraux français ne l'entendaient pas ainsi. Tous n'étaient pas si subtils casuistes que Pierre Soult, le frère du maréchal, qui déduisait gravement : Qu'ayant autorisé le duc de Dalmatie à employer *tous les moyens* pour arracher le Portugal à l'Angleterre, l'Empereur « n'avait pas excepté celle-là (3) ».

Pendant que le duc de Dalmatie perdait son temps à s'essayer au front une couronne et tandis que l'agitation grondait contre lui parmi ses propres soldats, ses adversaires employaient utilement le répit qu'il leur accordait. Peu à peu le cercle se rétrécissait, et au commencement du mois de mai, il se trouvait enserré, sans autre issue que l'Océan, sur lequel il ne possédait pas une barque, et où croisaient les flottes de l'Angleterre. Au nord, le général Heudelet avait bien remonté victorieusement la route de Braga, et dégagé, par un brillant fait d'armes, le général La Martinière, bloqué dans Tuy par des bandes mi-espagnoles, mi-portugaises (10 avril); mais il n'avait pu ramener à Porto le matériel qu'on avait pensé perdre, moins encore aller reprendre Vigo, où notre petite garnison, ses provisions consommées et ses

(1) *Mémoires de la duchesse d'ABRANTÈS*, t. VII. — Les prénoms du maréchal étaient : Nicolas, Jean de Dieu.

(2) *Mémoires du général BIGARRÉ*, p. 245.

(3) *Mémoires du général MAREBOT*, t. II, p. 365.

munitions épuisées, était faite prisonnière et embarquée pour les pontons de la Tamise.

A l'Est, le général Sylveyra enlevait la troupe et nos malades laissés à Chavès et il parvenait à faire reculer le général Loison (12 avril), malgré la vigueur des cavaliers de Caulaincourt, plus heureux à Peñafiel, et la fermeté du général Foy. Pour dégager cette gauche du corps d'armée menacée, le général Delaborde tentait une expédition contre Amarante. Les retranchements étaient imposants; la nuit, quatre barils de poudre, enveloppés dans des capotes grises, furent roulés au pied de la barricade par nos sapeurs qui, couchés ventre à terre, les faisaient glisser silencieusement devant eux en les poussant avec la tête. Au petit jour l'explosion se fit avec fracas; à travers la brèche les grenadiers mirent tout en fuite, Sylveyra lui-même à demi nu. La division Delaborde rentra à Porto après ce succès.

Au sud, qui aurait dû être pour le maréchal la route victorieuse depuis cinq semaines, le général Franceschi avait poussé des pointes, mais le courage de ses hussards s'élevait à ne rencontrer que des hameaux déserts, des toitures brûlées, des ponts détruits et des maisons au saccage. Le long des rives de la Vouga ils s'étaient heurtés aux compagnies portugaises, commandées par des officiers anglais, et c'était là l'indice de la présence de ces adversaires vraiment redoutables, l'annonce d'un grand choc prochain. En effet les troupes britanniques montant au Nord, de Lisbonne à Coïmbre, s'avançaient vers l'armée française. Ce mouvement offensif s'opérait depuis l'arrivée de leur nouveau chef Sir Arthur Wellesley, celui qui va rendre illustre le nom de Wellington et que nous ne désignerons plus autrement.

Londres lui avait confié le commandement suprême. Le cabinet de Saint-James avait conclu le 9 janvier son traité

d'alliance avec l'Espagne (1); les hostilités devenaient imminentes entre Napoléon et l'Autriche, c'était bien l'heure d'une puissante diversion dans la péninsule; malgré l'opposition d'une grande partie de l'opinion publique, les ministres du roi Georges s'obstinèrent et la fortune devait récompenser cette ténacité. Wellington, après une traversée périlleuse, entra dans les eaux du Tage le 22 avril. La réception fut enthousiaste : voiture acclamée, maisons illuminées, buste couronné de lauriers; on le nomma maréchal général. Sa sagesse borna ses desseins à ses moyens : la défense du Portugal, et il exprima ses regrets aux Juntas espagnoles de ne pas étendre jusqu'à elles son secours. Les événements lui donneront raison en fin de compte, mais il suscita ainsi des déceptions et des inimitiés qui devaient l'accompagner fidèlement pendant ses cinq années de séjour dans la Péninsule.

Il gagna d'abord du temps en se tenant sur la défensive. Où dirigerait-il sa marche? Le général Lafitte, du côté de Salamanque, lui parut loin. Le maréchal Victor menaçant sans doute de couper le Tage lui sembla mal engagé dans la direction de l'Andalousie. Le maréchal Soult pouvait descendre sur Lisbonne d'un moment à l'autre. Wellington conclut à se diriger contre lui. Son plan était fort simple : pousser le général Hill du côté de l'Océan par le lac d'Ovar, pour tourner le flanc droit de Soult, envoyer Beresford rejoindre les Portugais du côté d'Amarante pour tourner l'aile gauche; ce serait une double diversion à l'attaque qu'il allait conduire, lui, en face, sur Porto. Tous ces mouvements de troupes agitaient le pays, mais sans trop émouvoir le duc de Dalmatie, car ils lui parvenaient à peine, avec des incertitudes, voilés par des réticences; grâce aux guérillas soulevées, l'autorité de ce

(1) L'alliance « officielle », au nom de Ferdinand VII est du 3 juin 1809. *Archives de Simancas, Estado. Dossier 8171, n° 4.*

roi de la « Lusitanie septentrionale » ne s'étendait pas plus loin que l'ombre des clochers de Porto.

III

Le personnage de l'armée française le plus en vue après Soult, mécontent du second rôle, soldat de grande bravoure mais de petite moralité, le général Loison, vif au combat, féroce à la guerre, avide dans la conquête, violent dans ses desseins, campait à Amarante. Contre les prétentions du maréchal, il trouva facilement de l'écho dans son entourage : les généraux Delaborde et Merle, les colonels Saint-Genié, Méjean, Lafitte et Girardin. Ils ne s'indignaient pas d'une « félonie » du duc de Dalmatie, mais se montraient inquiets du sort qui les attendait. Ils s'effrayèrent d'une responsabilité à un degré quelconque dans une catastrophe possible. Si ses troupes lui manquaient, tous les projets du maréchal tomberaient. La première solution qui leur vint à la pensée fût d'arrêter les hostilités et de conclure avec les Anglais, armée régulière d'un gouvernement régulier, une convention militaire, dans le genre de celle de Cintra, consentie, il y a deux ans, par Junot, dans ce même pays de Portugal. Le général Loison y figurait, il s'en souvient trop. Mais que faire, après, de la liberté d'allures qui leur serait reconnue ? Les têtes se montent, les opinions diffèrent, l'incohérence règne dans les esprits. D'une trêve partielle, les uns songent à la paix générale ; on se fera rapatrier par la flotte anglaise et, une fois en France, si l'Empereur résiste au vœu général, l'armée saura bien trouver un autre chef ; il existe d'ailleurs, c'est son ancien rival, c'est Moreau. Si le nom a été sérieusement prononcé, il a dû l'être

par deux de ses anciens compagnons qui, déjà adversaires de Bonaparte en 1802, ont été mis au Temple à cette époque : Fournier-Sarlovèze et Donadieu. Le premier commande une brigade de la cavalerie légère de Franceschi, le second est colonel du 47^e de ligne. Tous deux d'une rare persévérance au feu, au jeu, à table et en maraude, frondeurs, sabreurs, sans souci de leur peau, bretteurs, viveurs et pillards.

Comme avant tout il convient de sonder les Anglais, on leur enverra un homme solide, intelligent, débrouillard. Le colonel Lafitte indique un de ses compatriotes de l'Ariège, adjudant-major dans son régiment au 18^e dragons, le capitaine Argenton. C'est un fils de paysans, dans la vigueur de l'âge, qui, sergent en Égypte, est monté le premier à l'assaut d'Alexandrie; il vient de se distinguer par ses prouesses en Espagne; officier discipliné, point bavard, froid et résolu, on peut être sûr de lui. Le colonel Lafitte se rend à Porto pour recruter des adhésions indispensables; le gouverneur de la ville, le général Quesnel, fort monté contre l'entreprise de Soult, répond très bien à ses désirs; on s'abouche avec le colonel Donadieu. Bigarré, l'aide de camp du roi Joseph, qui se trouvait à Porto en ces jours-là, croisa un soir, dans les ténèbres d'une ruelle, Lafitte et Donadieu, et sans savoir dire si juste, les interpella sur le ton de la plaisanterie : « Que faites-vous là, conspirateurs? » Cette boutade faillit lui coûter cher quand ceux-ci se crurent d'abord découverts (1). Mais ils gardèrent leur sang-froid et tout s'apaisa.

Donadieu est en relations avec un habitant de Porto, homme jeune, fils de bonne famille, nommé Viana. Il est riche, sa table est bonne; chez lui a logé un général anglais qui lui a donné le titre d'aide de camp en l'enrôlant dans les levées portugaises. Voilà maintenant que Viana héberge en

(1) *Mémoires* du général BIGARRÉ.

son hôtel le duc de Dalmatie et se trouve au courant des moindres faits et gestes du maréchal. Il le suit heure par heure, pas à pas; Soult l'emploie, « lui ayant reconnu une opinion juste et des idées saines sur la situation du pays. » Sa qualité de commerçant portugais lui fournit occasion et prétexte pour descendre sans suspicion et sans encombre jusqu'à la petite ville de Thomar, où réside Beresford. Celui-ci consent à envoyer à tout hasard, du côté des avant-postes français, le colonel Douglas qui, un soir, comme à l'improviste, sur le lac d'Ovar, croise en barque Viana et... Argenton. Argenton est mené à Beresford, puis conduit jusqu'à Lisbonne, introduit chez Wellington lui-même.

C'est dans la nuit du 25 avril 1809. Il dit les projets de Soult, le mécontentement de l'armée, les craintes des généraux, le désir de faire cesser des hostilités sans issue. Impassible, d'autant plus froid qu'il est plus intéressé par le discours et surpris de ces avances, Wellington écoute, ne promet rien, ne s'engage pas, mais fait délivrer en blanc à Argenton, qui le désire, trois passeports pour aller en France, le cas échéant (1). Il congédie l'homme, puis, scrupuleusement, il informe le ministre, lord Castlereagh, d'une si étrange ouverture, qui lui est un motif de plus pour hâter sa marche en avant et profiter des hésitations des troupes françaises.

Argenton a rejoint son régiment en silence, sans permission régulière, comme il était parti. On remarquera que nul ne lui demande compte de son absence. Le 5 mai, il se rend encore, toujours conduit par Viana, au camp des Anglais; la route est moins longue; ceux-ci se sont avancés et Wellington est à Coïmbre depuis le 2 mai. A cette seconde entrevue (nuit du 6 au 7), il demeure aussi réservé, prenant

(1) Ils sont du 27 avril, en anglais, signés de l'amiral Berkeley, qui commandait l'escadre du Tage, avec l'indication marginale : *most secret*.

soin de se garder d'une promesse ferme. Argenton s'échauffe, il lui affirme que les officiers français se trouvent unanimes contre Soult, les uns parce qu'il se veut faire roi, les autres à cause des misères de la campagne, tous sont d'avis de se saisir de sa personne; que l'armée anglaise s'avance promptement, les dernières communications seront coupées avec l'Espagne et, devant cette nécessité, nul ne résistera à une proposition de paix. Si les Anglais ne veulent pas courir les chances d'une attaque, ils peuvent laisser Soult s'enfermer dans ses projets ambitieux où il va perdre définitivement l'obéissance des généraux, mais que, pendant ce temps, on demeure de part et d'autre l'arme au bras.

Wellington refuse de jouer cette comédie, au moins dans son dernier acte, et il se retranche derrière son devoir militaire pour traiter les soldats français en belligérants tant qu'il n'existera pas une convention régulière. Argenton s'obstine, s'embrouille dans ses discours, il va jusqu'à décrire la situation pénible de ses camarades, leurs positions et leurs forces. Wellington écoute, tire profit des confidences, et traitant le capitaine comme un parlementaire, le fait reconduire, les yeux bandés, sans qu'il ait pu, par réciprocité, voir les cantonnements et les effectifs. Il estimait toutefois, plus tard, qu'ils montaient à 30 000 hommes, dont 3 000 cavaliers.

Argenton regagne nos lignes. Il rencontre le général Lefebvre, dont il fut jadis l'aide de camp. Ils échangent quelques mots de politesse, et, soit qu'il veuille expliquer le costume civil dont il est revêtu, soit qu'il suppose son ancien chef au courant des manœuvres secrètes de ses camarades, il lui confie que les Anglais vont approcher, qu'il a vu leurs généraux et que bientôt tout sera terminé. Lefebvre s'étonne, s'émeut, réfléchit, va trouver le maréchal. Le soir du 8 mai, Argenton est arrêté. Devant le duc de Dalmatie il n'éprouve

aucune hésitation, reconnaît ses démarches, s'en vante; ce n'est pas un complot, mais le vœu de toute l'armée; subordonné exact, il est l'agent de ses supérieurs hiérarchiques, mais il ne veut cependant nommer personne. Ses chefs confrontés protestent et s'indignent; en leur présence, Argenton maintient ses dires et, au milieu d'un malaise réciproque, sans autre éclaircissement, on le remet entre les mains de la gendarmerie.

Soult est inquiet et sombre. La conscience mal tranquille, embarrassé, hésitant, il fait coup sur coup arrêter puis relâcher le colonel Lafitte. Les interrogations lui prouvent que l'affaire est montée contre lui. Il se sent par là démasqué aux Portugais, en péril auprès de ses troupes et compromis surtout aux yeux de l'Empereur. Plus ou moins convaincu de la culpabilité d'Argenton et de l'innocence des autres, il comprend que le danger immédiat vient des Anglais. La retraite est nécessaire; il ordonne, en brusquant les choses, le départ pour le lendemain 11 mai; puis voyant que rien n'est prêt, que rien ne le sera, que le désarroi augmente, il ajourne au 12. Mais il est mal obéi, le mauvais vouloir continue: les opposants, naturellement, ne se rallient pas à lui tout d'un coup ni d'un bien bon cœur parce qu'ils le voient dans l'embarras. Qui sait leur pensée de derrière la tête?

L'approche de l'ennemi jette une note amère dans la confusion. Le 10 mai, les avant-gardes de lord Paget et de sir Rowland Hill ont traversé un petit fleuve, la Vouga; le 11, ils refoulent jusqu'à la rive gauche du Douro les fantassins de Mermet et les cavaliers de Franceschi; ils courent afin de trouver un passage qui les mènera sur la rive droite.

Avant d'effectuer son mouvement de recul, la première mesure de sécurité du maréchal Soult a bien été de couper le grand pont sur le Douro et d'en faire retirer les embarcations; ainsi protégé par un fleuve large de trois cents mètres,

il s'inquiétait moins d'en surveiller les abords; cette confiance le perdit. Fort loin, en amont de la ville, un officier anglais trouva un méchant canot caché dans les roseaux et traversa; d'autres chaloupes étaient abandonnées : on les mit à l'eau, par un bac on établit un va-et-vient, les bataillons du général Murray passèrent. Grâce au coude du fleuve et à la colline qui surplombe, ces transbordements ne furent pas aperçus de nos sentinelles. En même temps que des fusiliers anglais se glissaient sur la rive droite, derrière les murs de l'enclos du séminaire qui n'était point gardé, sur la rive gauche vingt canons gravissaient à revers la pente du plateau et dominaient tout à coup la rivière, les faubourgs et même la route par où la retraite des Français pouvait s'effectuer.

C'était le vendredi 12 mai au matin, par le plus agréable temps du monde, et dans les sentiers gazonnés de la campagne, le général Foy poussait une reconnaissance, seul, au petit trot. Il aperçut tout à coup des habits rouges, et comme il avançait, anxieux, vers le fleuve, il vit une barque en amener d'autres. Il tourna bride et, ventre à terre, courut donner l'alarme. Mais les paysans portugais avaient vu comme lui et, par contre, se mettaient aussitôt à aider le passage.

L'état-major, le gouverneur, le maréchal ne voulurent d'abord rien croire d'un péril aussi urgent; enfin, il fallut se convaincre. On battit la générale; quelques pelotons se précipitèrent du côté du séminaire; l'on forma rapidement deux colonnes pour les soutenir; les batteries ennemies établies sur la colline se démasquèrent; lord Paget arrivait, la brigade du général Hill suivait, les compagnies du général Stewart, les bataillons de Murray se groupaient en masses profondes et les boulets, dont le tir se rectifiait, rendaient intenable la route d'Amarante où, par un machinal instinct de retraite, nos régiments avaient dirigé leur rassemblement.

Accourus sur les quais, les habitants de Porto aidaient leurs compatriotes et leurs alliés à traverser les piles du pont rompu; et l'armée française était prise à revers dans les rues de la ville même.

Nous partions en pleine retraite, abandonnant 500 hommes hors de combat (1), 5 pièces et, dans les hôpitaux, 700 malades. Au milieu de l'affolement, nous eussions subi un désastre si Wellington eût ordonné la poursuite; mais, toujours prudent, satisfait d'un succès inespéré, bien que mérité par son adresse, il voulut reposer ses hommes, refaire ses chevaux, laisser arriver son artillerie, attendre ses bagages et déballer ses provisions. Il trouva dans la maison du duc de Dalmatie la table servie, et de fort bon appétit mangea le diner du maréchal; c'était l'image de la situation. Le Portugais Sylveyra s'était vanté d'aller, le 15 mai, prendre son café à Porto; et, à cette rodomontade, Soult faisait répondre qu'il se chargeait de lui offrir le sucre. Le 12 mai, à leur place, l'Anglais Wellington, comme le troisième larron, croquait les marrons qu'il venait, il est vrai, de retirer lui-même du feu.

Au milieu des tumultes, Argenton avait trompé la surveillance des gendarmes; prévenu par l'un d'eux qu'il pourrait bien être fusillé le lendemain, il s'échappa, courut au hasard, et après avoir failli être assommé par un parti de Portugais, put trouver un refuge chez les soldats du roi d'Angleterre.

Croire, comme M. Thiers (2), dont l'opinion se fait ici l'écho du général Marbot (3), que pareille surprise « est sans exemple dans les annales de la guerre », serait beaucoup dire; elle offrait du moins le caractère d'une imprévoyance et d'une facilité si grandes, que l'on s'arrête malgré soi aux réflexions du maréchal Jourdan : « La surprise de l'armée

(1) Soult dit 300 et Wellesley 700.

(2) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XV.

(3) *Mémoires*, t. II, p. 369.

française à Porto, en plein jour, est un événement si extraordinaire que si on cherchait à le rattacher à la découverte du complot [d'Argenton], on pourrait en tirer des conséquences fâcheuses pour certaines personnes ; mais le temps seul pourra dévoiler ce mystère. »

Le duc de Dalmatie remettait promptement de l'ordre dans ses colonnes sur la grande route et, en quelques heures, la discipline, l'endurance des vieux troupiers des guerres d'Allemagne lui permettaient de se retirer correctement, sans être inquiété par les Anglais. Il se dirigeait en grande hâte vers Amarante, dont le pont était l'issue pour sortir du Portugal. Quand il apprit que le général Loison, — crainte, nécessité ou malveillance, — venait d'abandonner à Beresford ce poste pour regagner par le plus court les vallées, à l'ouest, du côté de Braga, le duc de Dalmatie éprouva un de ces serrements de cœur comme on en peut ressentir en posant le pied sur une planche qui se brise. Marcher à droite était tomber dans une impasse, revenir à gauche c'était retrouver Wellington et se faire prendre entre deux feux. Alors l'homme de guerre reparut, et celui que Napoléon, à Sainte-Hélène, devait trouver « bon au conseil, faible dans l'exécution », se montra tout ensemble excellent à vouloir, à se résoudre et à commander. Sur l'heure, faisant le sacrifice de son artillerie qu'il encloua, des caissons qu'il fit sauter, des équipages qu'il détruisit, des voitures qu'il mit en pièces, le trésor et les cartouches répartis autant qu'on put dans le sac de chaque homme, il lança son armée allégée par les chemins creux de la Sierra de Catalina. A travers les sentiers de chèvres de la montagne, il poussa à pas rapides, sautant fossés, ruisseaux, ornières, jusqu'au bourg de Guimarens. Le 13 mai, dans la soirée, — des heures cruelles en vérité et qui semblaient longues, depuis la veille qu'il avait abandonné Porto, — il put rassembler vaille que vaille tout son monde, et même

recueillir le général Loison (à la fois honteux et irrité de sa manœuvre), et aussi le général Lorge, dont les dragons, avertis du danger, accouraient bride abattue de Braga.

IV

Les Anglais, en marche depuis le 13, s'avançaient derrière nous, le long d'une route jonchée de chevaux morts, de carcasses de mulets, de débris brûlés, de cendres chaudes, rencontrant des cadavres de soldats français égorgés par les paysans, qui rôdaient comme des corbeaux. L'atrocité de la lutte avait surpris la correction flegmatique de Wellington. Dès son entrée à Porto, en face des premières violences, il avait prescrit aux habitants le respect des blessés et des malades, d'un ton qui ne permettait pas la désobéissance (1). Des officiers portugais en ayant pris à leur aise avec la discipline, il les avait mis aux arrêts. Sa volonté de maintenir l'ordre devait s'exercer surtout contre les troupes anglaises, qui pillaient les boulangers, volaient aux Portugais chevaux et bœufs, dévalisaient les maisons pour revendre aux habitants leurs propres meubles, et laissaient derrière elles des hordes de trainards, fripons et menaçants. Ses lettres à lord Castlereagh résument son opinion et ne laissent place à aucune excuse (2).

(1) Il assurait sans retard (lettre du 12 mai) le maréchal Soult des égards qu'il aurait pour les blessés et malades, mais il le pria de lui envoyer pour les soigner les médecins français auxquels il garantissait des sauf-conduits.

(2) « L'armée se conduit horriblement mal. C'est un tas de canailles qui ne peut pas plus supporter le succès que l'armée de sir John Moore ne supporta la défaite. Je fais tous mes efforts pour la mater. Ils pillent partout. » (Coimbre, 31 mai 1809.) Et le 17 juin : « Il est impossible de vous dépeindre

Quand il prend des résolutions comme celles que lui avait commandées son énergie, un chef comme Soult va jusqu'au bout. Le général Loison proposait une « convention », par crainte sans doute de prononcer un mot plus amer, pour réponse, le maréchal ordonna de brûler à leur tour les fourgons de cette division. Imposant silence aux hésitations, aux conseils, aux murmures, il fit placer sur des chevaux de main les malades, les blessés et les cartouches de l'infanterie, et ne voyant le salut que dans la promptitude, certain de deux jours d'avance sur un ennemi que son train de combat obligeait naturellement à cheminer par les grandes routes, il s'élança de nouveau dans la montagne, pour éviter tout ensemble le double cercle, à droite, des Portugais de Beresford qui le guettaient à Chavès, à gauche, des Anglais de Wellington qui l'attendaient à Braga.

Par malheur, le soleil de la semaine précédente avait disparu, les nuages gris s'épaississaient au flanc des collines, et fondaient en une de ces pluies de montagne qui s'établit droite, lente et lourde, sans laisser au passant, sous les feuilles mouillées, l'abri d'un chêne vert; sur le roc nu et luisant, les pieds glissent et la crosse d'acier du fusil ne peut servir de point d'appui. A peine dans ces solitudes de chétifs oliviers procurent de quoi allumer un feu qui n'a pas assez de force pour sécher les vêtements imbibés de l'eau du ciel et des torrents; les chevaux haletants, poussifs, déterrés, éclopés, sont parqués sans litière et sans avoine; encore faut-il forcer l'allure sans perdre un moment, avant que ne soit coupée la retraite, au bout des montées et des ravins. Les guérillas venaient de détruire en hâte l'arcade de Puente Novo, par où

les dérèglements et les violences des troupes [anglaises]... Il n'y a pas de violences de quelque espèce que ce soit que n'ait eu à souffrir un peuple qui nous a reçus comme amis, de la part de soldats qui, cependant, n'ont jamais souffert le plus léger besoin et la plus petite privation. »

l'on sort de la souricière; mais comme l'averse tombait à flots, la nuit étant venue, les sentinelles portugaises s'étaient mises à couvert dans une baraque. Le major Dubourg, avec quelques grenadiers du 31^e léger, se glisse sur les genoux au long d'une poutrelle laissée entre les arches coupées; au-dessus de l'abîme, un à un, ces audacieux, grâce à l'obscurité et à la tempête, atteignent sans être vus ni entendus l'autre rive, assomment le poste ennemi qui somnole engourdi près du feu et assurent la sécurité des sapeurs qui, en hâte, avec quelques planches de fortune, réparent le pont. Au jour, il est praticable; les troupes commencent à défiler, mais elles se heurtent à un second obstacle au fond de la vallée : des abattis d'arbres les obligent à se présenter par petits groupes sous les fusils des paysans qui mitraillent les deux flancs du vallon. La barricade est à peine franchie que l'avant-garde anglaise haletante atteint notre arrière-garde; la confusion augmente, et pour éviter un engagement qui serait funeste, on abandonne les derniers équipages, sauvés jusque-là à dos de mulets. — Et voilà une suprême tristesse : une bande de trainards (en majorité Italiens et Allemands, on veut le croire) recueillent ces paquets, s'en emparent, s'arrêtent et crient : « Vivent les Anglais! » Les privations, le danger, le respect instinctif du drapeau viennent de mettre entre eux, depuis cinq jours, une camaraderie qui les a soutenus dans la marche. Au dernier effort, le charme est rompu; au contact des habits rouges, ils désertent et passent au bivouac le mieux approvisionné (1).

Le maréchal n'a voulu rien voir, rien entendre; il traverse Montalegre et, bien que l'Espagne ne soit pas pour les Français une terre promise, quand on atteint la frontière à Allariz

(1) Ce triste épisode eut lieu à l'embranchement des chemins qui conduisent l'un à Montalegre, l'autre à Chavès. (Lettre de Donadieu, 4 octobre 1809, *Archives de la Guerre.*)

(le 18), il se croit hors d'affaire; du moins peut-il s'avancer en sécurité, flanqué des patrouilles à cheval de Franceschi, vers Orense le 19 mai. et vingt lieues plus loin, le 22, jusqu'à Lugo, où son arrivée soudaine est un coup de théâtre.

Dans la petite ville bien plantée sur sa base, qui forme le centre de la Galice, derrière les vieilles murailles des Romains, Fournier-Sarlovèze, avec ses hussards et ses deux bataillons, nargue les Espagnols qui le guettent. Ils décampent devant le maréchal (1). Les Français tombent dans les bras de leurs compatriotes; c'est la détente joyeuse de deux troupes d'explorateurs égarés dans les glaces du pôle, se rencontrant après les labeurs de l'hivernage et quand ils se sont crus séparés à jamais.

La jonction des II^e et VI^e corps est accomplie.

Là finissait cette seconde expédition de Portugal; son insuccès égalait l'espérance qu'on y avait attachée. Illusions de l'Empereur qui la disait facile, la voulait rapide, la croyait décisive. Illusions du duc de Dalmatie, hier, à la Corogne, vainqueur des Anglais, aujourd'hui, à Porto, conquérant des Portugais, qu'il prétendait séduire; en réalité, contraint de reculer devant l'union de ces deux alliés et d'abandonner la partie. De combien haut est tombé en ce moment le maréchal! Il a le droit d'écrire à l'Empereur que « sa situation est affreuse ». Les difficultés matérielles, nous venons de les voir : détruisant de ses propres mains artillerie et bagages pour fuir au milieu d'un pays dévasté, sous la pluie, à travers la fumée des villages incendiés. Ces pertes semblent moins douloureuses que les blessures du cœur, car la guerre a ses chances : elles sont lourdes cependant : il manque cinq à six

(1) Ils étaient partis dès la nuit du 21 au 22, à l'annonce de l'approche de Soult. Leur chef, le général Mahy, envoyait à La Romana une narration pleine de jactance et de détails exagérés. Elle est datée de Meyra (26 mai) et se trouve reproduite aux appendices n° 8) du tome VI du général de Arteché.

mille hommes au moins (1), tous les canons (cinquante-huit), la caisse de l'armée, le train, le parc.

Le prestige du duc de Dalmatie est atteint, son autorité amoindrie, ses soldats murmurent tout bas, ses généraux blâment tout haut, chacun entend repousser les responsabilités de l'insuccès. Pour lui, son premier soin est d'écrire à l'Empereur, moins préoccupé de l'informer d'un échec militaire que de prévenir les narrations qui vont parvenir contre ses actes politiques. A peine s'il a un gîte, une table, à Lugo, le 24 mai, qu'il prend la plume et rédige le mémoire qu'un aide de camp va emporter. Il annonce « le complot le plus affreux, l'intrigue la plus odieuse qui ait jamais existé » ; il en possède les preuves matérielles contre des officiers qui, cependant, « signalaient leur courage devant l'ennemi au même instant qu'on les accusait ». Sur une trame dont il ne s'explique pas le but ni les moyens, les aveux d'Argenton sont positifs. Et sans la moindre allusion aux griefs qu'a suscités auprès de ses subordonnés sa propre conduite, il « ne voit dans tout cela qu'une intrigue anglaise (2) ». Et la lettre du maréchal, scellée, emballée, s'envole en Allemagne où elle doit, dans quelques semaines, atteindre Napoléon.

L'affaire tomberait peut-être, car aucun des acteurs de la tragi-comédie ne semble pressé de parler. Mais voici Argenton qui reparait de lui-même sur la scène, comme un étrange fâcheux.

(1) Les chiffres varient : sur 25 000 hommes entrés en Portugal, Soult en ramenait (19 700 selon Belmas), 19 500 (Napier), 18 500 (Arteche), 17 000 (Thiers).

(2) Le duc de Dalmatie à l'Empereur. — *Archives de la guerre.*

V

Nous l'avons vu, le 13 mai, à Porto, au milieu du tumulte, fausser compagnie à ses gardiens. Les Anglais le recueillirent ; de Lisbonne on l'embarqua pour l'Angleterre où, disait-il, il allait faire venir sa femme et voulait vivre en attendant des jours meilleurs (1).

A Londres, ayant remis aux ministres les lettres dont on l'avait chargé, il demanda à rentrer en France. Désir imprudent pour un homme si compromis et preuve (puisqu'ils s'empressèrent de le satisfaire) que les Anglais se jugeaient en mesure d'attendre de lui quelques services secrets. Un de leurs bateaux le déposa sur la côte de Calais à la nuit du 27 juin ; il fût aussitôt arrêté par des douaniers, relâché, arrêté encore à Boulogne ; interrogé par le commissaire Villier du Terrage, il donna un faux nom, puis se déclara.

On l'enferme à Vincennes, on le tient au secret à l'Abbaye. Son procès est instruit ; on le confronte avec les colonels Lafitte et Donadieu, mais ceux-ci nient énergiquement le complot ; aussi bien, chacun étant subitement frappé d'amnésie, tout le monde ne se souvient plus de rien : le général Ricard, le chef d'état-major de Soult, a « perdu de vue » sa fameuse circulaire sur la royauté du duc de Dalmatie ; le général Lefebvre n'a parlé avec Argenton « que deux minutes », et des révélations devant le maréchal, à Porto, plus aucune trace. Le rapporteur, le capitaine Bertrand, fit son devoir avec scrupule ; de tout ce qu'il vit, entendit et recueillit, il en revenait toujours

(1) Lettre de Wellington à lord Castlereagh, 15 mai 1809.

sur les projets du duc de Dalmatie; c'était son point de départ pour comprendre l'affaire et sa conclusion pour l'apprécier; à son avis, les généraux ayant voulu s'entendre avec les Anglais afin d'enlever au maréchal ses propres troupes, Argenton avait été leur émissaire. Embarrassé d'expliquer au point de vue politique sa longue attente et, au point de vue militaire, sa retraite précipitée, le maréchal aurait supposé une trahison et grossi toute l'aventure. Mais ces découvertes devenaient graves de conséquences; le prudent rapporteur s'en effraya et demanda en haut lieu des ordres précis. On lui répondit que les débats seraient limités aux absences illégales, aux manquements à la discipline, aux communications avec l'ennemi patentés et avoués. Une commission militaire se réunit le 21 décembre 1809, présidée par Bazancourt, un des anciens juges du duc d'Enghien. Argenton précisa toute sa conduite: il avait voulu sauver l'armée et non pactiser avec les Anglais, il en faisait serment. Son défenseur fut bien dans le ton oratoire de l'époque, se présentant « comme un vétéran de Thémis qui parle à des élèves de Bellone », il rappela les anciens services de l'accusé, qui n'avait fait qu'obéir, et osa insister sur les menées ambitieuses de Soult. Argenton fut condamné à la peine de mort. Il régla ses affaires, écrivit à sa femme, accueillit un confesseur, protesta de la vérité de ses réponses et, sur l'invitation du prêtre, « pardonna aux lâches qui l'avaient abandonné ». Il se plaça tête haute devant le peloton d'exécution, à la plaine de Grenelle, et tomba le vendredi 22 décembre. On avait attendu pendant plusieurs heures la clémence de l'Empereur, qui se trouvait à Trianon. Il n'était pas d'humeur à l'accorder, et il pensait que la mort d'un seul coupable était la moins fâcheuse issue d'une ténébreuse affaire dont jamais, au témoignage de Savary, « on ne connut bien le fond ».

Le général Ricard avait été mandé aux Tuileries pour

fournir des détails sur l'armée du duc de Dalmatie, son chef : « Je fus reçu, dit-il, avec un emportement extrême et congédié brutalement. » L'avocat Falconet, le défenseur d'Argenton, pour avoir « accusé un maréchal d'Empire », fut signalé à Fouché afin que le ministre de la Police lui « enjoignit vertement d'être plus circonspect ». A ce maréchal, l'Empereur en personne avait écrit, dès le 26 septembre : « J'ai été mécontent de votre conduite... C'eût été un crime qui m'eût obligé à vous considérer comme criminel de lèse-majesté... Il serait difficile de dire si, après la circulaire émanée de vous, un Français qui eût cessé de vous obéir eût été coupable (1). »

Cette phrase innocentait presque Argenton et ses complices ! Elle enlève à leur complot la noirceur d'une trahison, que rien n'excuse devant l'ennemi ; elle souligne à sa façon les susceptibilités jalouses de ces généraux placés, loin du maître, en perpétuelle rivalité, d'autant plus violente qu'eux-mêmes possédaient plus de mérites. En face du maréchal Soult, le maréchal Ney nous en offre à ce moment un exemple.

*
* *

Muni des instructions très précises de l'Empereur (2), qui lui recommandait d'agir avec des « colonnes mobiles », de faire des exemples et, d'ailleurs, l'avertissait très franchement de ne compter « sur aucun renfort », Ney, avec 16 800 hommes, bientôt réduits à 12 000, devait garder les places du Ferrol et de la Corogne, surveiller cent lieues de côtes, contenir la Galice et les Asturies. La Junte de Séville, de son côté, organisait la résistance ; en des proclamations furibondes, elle appelait toute la population sous les armes ;

(1) Schoenbrunn, 26 septembre 1809. *Correspondance de Napoléon*, t. XIX.

(2) 18 février 1809.

aussi, aux ordres de La Romana et de ses lieutenants Mahy et Ballesteros, se trouvèrent bientôt réunis plus de 30 000 Galiciens dans les sentiers montagneux dont ils connaissaient chaque détour, comme les Chouans de la Vendée les chemins creux du Bocage. C'était tailler de la besogne au maréchal Ney, lui faire perdre de vue toute coopération à l'expédition du Portugal, entraver ses communications avec le reste de l'Espagne, le bloquer en une contrée soulevée, bien que réputée conquise.

Mars, avril et mai se passèrent dans des luttes constantes où nos succès partiels étaient annihilés par la multiplicité renaissante de nos adversaires. Le duc d'Elchingen trouvait peut-être ses meilleurs auxiliaires dans les querelles intestines qui divisaient les pouvoirs civils et les autorités militaires, entre La Romana et la Junte d'Oviedo, le premier se débarrassant de la seconde par le procédé de Bonaparte au 18 Brumaire.

Concentré dans les villes de Tuy, puis de Vigo et d'Orense, Ney se dispersait aussitôt en colonnes volantes, soutenu tantôt par le général Bonnet, tantôt par le général Kellermann. Les combats des ponts de Pennaflor et de Gallegos, la prise d'Oviedo, la victoire de Ponte-Vedra, la défaite de Villafranca, sont des faits d'armes variés qui montrent la valeur des deux champions, mais qui aboutissent à les retrouver en présence l'un de l'autre, quand le 24 mai, à Lugo, délivrée par Soult, les maréchaux se rejoignirent d'une façon à laquelle ils ne s'attendaient guère, afin de se prêter un mutuel appui et combiner si possible leurs opérations.

Il s'agissait tout d'abord de ravitailler l'armée de Portugal épuisée. Avec la générosité de sa nature primesautière, Ney assez volontiers ouvrit ses magasins et partagea ses ressources d'artillerie, mais avec la nervosité de son caractère il se défia promptement d'avoir à jouer un rôle subalterne. Toutefois

Soult et lui tombèrent d'accord pour déloger la Romana, lequel, sur un vaisseau anglais, était passé par mer des Asturies en Galice, et maintenant à Orense, rassemblait des forces dont le nombre et la position rendaient comme nuls tous nos efforts de conquête au Nord depuis cinq mois. L'expédition leur parut si évidente et si urgente qu'il rédigèrent par écrit, à Lugo, le 29 mai, leurs arrangements pour y atteindre : Soult en marchant droit par la vallée du Minho sur Orense, Ney en obliquant sur Vigo par le littoral, la jonction serait l'écrasement des Espagnols.

Le 2 Juin, se souhaitant bonne chance, chacun prit sa direction et Ney ayant amené son II^e corps de la Corogne à Saint-Jacques de Compostelle, attendit là de savoir où en était la marche de Soult, pour s'avancer plus avant. Il apprit indirectement par le général Fournier-Sarlovèze, resté au point de jonction à Lugo, que le duc de Dalmatie ayant refoulé La Romana à Monforte, à mi-chemin sur la route d'Orense. n'avait pas poussé devant lui davantage, mais se dirigeait vers l'Espagne, avec l'impatience de se tirer d'un mauvais pas. Le plan est abandonné, conclut Ney, il écrivit à Soult, ne reçut pas de réponse, estima être trahi; il n'était pas homme à le penser tout bas. Il fit faire volte-face à son monde, abandonnant la Galice comme l'autre abandonnait les Asturies. D'ailleurs il recueillit les malades et le matériel, puis détruisant tout sur son passage, arriva au bout de sa course, n'ayant perdu ni un homme ni un canon. Il s'établit à Astorga (30 juillet) derrière la rivière d'Orbigo.

Soult avait pris ses cantonnements à Zamora, derrière l'Esla. Ils s'étaient ainsi respectivement rapprochés de Madrid, celui-ci à 200, celui-là à 250 kilomètres. De ce côté ils tournaient les yeux avec une espérance et une irritation réciproques. Ney, tout bouillant de la colère d'Achille, déclarait se retirer sous sa tente; Soult élaborait des plans de cam-

pagne futurs et s'en entretenait déjà par lettres, avec le roi Joseph, dont son adresse flattait ainsi la manie militaire. (1) Aux deux maréchaux le passé était assez lourd à porter, car enfin le Portugal n'était pas conquis, le Nord de l'Espagne se trouvait perdu, les Galiciens recueillaient le fruit de leur résistance, et La Romana celui de sa temporisation; la Junte de Séville écrivait une proclamation enthousiaste. Ces nouvelles, arrivant coup sur coup causaient la plus grande surprise (2). Les opérations du Midi étaient arrêtées, la situation de l'armée du Centre à Madrid compromise.

Et l'Empereur? Engagé qu'il était dans sa campagne d'Autriche, on eût excusé qu'il ne s'occupât point d'autres affaires militaires. Il songeait cependant à l'Espagne comme à l'une des pièces de son échiquier. Il était seulement trop loin pour voir le jeu. Un ordre inattendu de lui (12 juin) arrivait

(1) « Sire, j'éprouve une bien vive satisfaction de voir par la dépêche dont Votre Majesté a daigné m'honorer, qu'Elle partage mon opinion au sujet de la reprise des opérations. Il ne s'agit plus que de prendre des moyens prompts et efficaces pour que dans le plus court délai possible je puisse me remettre en campagne. Avant quinze jours les troupes seront en état d'agir... » — Cette lettre remarquable est datée de Toro, 13 juillet; Joseph la passe sous silence dans ses *Mémoires*.

(2) « J'apprends en même temps deux nouvelles aussi extraordinaires qu'inattendues, l'une l'arrivée du maréchal Soult à Zamora, l'autre celle du maréchal Ney à Astorga, il paraît que ces deux maréchaux n'ont pu s'entendre. » — Lettre du général Kellermann. Valladolid, 29 juin 1809.

« Sire, j'envoie à Votre Majesté les trois lettres que je reçois à l'instant du duc d'Elchingen. Je n'ai aucune nouvelle du duc de Dalmatie. J'écris au maréchal Ney de se rendre près de moi. J'ai peine à concevoir des événements si extraordinaires. » — Joseph à l'Empereur, 3 juillet 1809.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté les lettres originales des ducs de Dalmatie et d'Elchingen. Votre Majesté décidera entre eux : ce qui est certain, c'est qu'ils ne peuvent pas servir ensemble. Votre Majesté voit, par les bons services que rendent les généraux Suchet et Sébastiani, combien il serait avantageux que j'eusse ici peu de maréchaux, et que j'eusse des généraux qui, comme les deux premiers, prissent quelque intérêt à moi, et le prouvent en pacifiant les provinces par leur bonne conduite et la discipline qu'ils font observer par leurs troupes. » — Joseph à l'Empereur, 15 juillet.

et croyait trancher les difficultés en ramenant tout à un commandement unique :

Vous enverrez un officier d'état-major, écrivait-il à son ministre de la guerre, avec l'ordre que les corps du duc d'Elchingen, du duc de Trévise et du duc de Dalmatie ne forment qu'une armée. Les trois corps ne doivent manœuvrer qu'ensemble, marcher contre les Anglais, les poursuivre, les battre et les jeter dans la mer. Mettant de côté toute considération, je donne le commandement au duc de Dalmatie comme au plus ancien. Ces trois corps doivent former de 50 000 à 60 000 hommes, et si cette réunion a lieu promptement, les Anglais seront détruits et les affaires d'Espagne terminées. Je ne puis désigner le lieu de réunion parce que je ne connais pas les événements qui se sont passés. Expédiez cet ordre au roi, au duc de Dalmatie et aux deux autres maréchaux par quatre voies différentes.

Nous venons de voir comment cette conclusion, logique à distance, était devenue précisément, dans la pratique, à l'insu de Napoléon, la seule inacceptable, en ce sens qu'il était impossible de faire servir ensemble les maréchaux Ney, Mortier et Soult, surtout les deux premiers sous le dernier.

Joseph étant sur place voyait clairement cette partie négative du programme ; pour la partie positive, comme au fond tout dépendait de la conduite des Anglais (l'Empereur le savait à merveille) le mouvement agressif de Wellington, accompagné des Espagnols de la Quessa, remontant la vallée du Tage vers la Manche, plaçait le maréchal Victor devant Tolède et l'armée du Centre devant Madrid, en ligne pour le premier choc.

Et voilà pourquoi nous reprenons le récit au point où nous l'avions conduit avec le roi Joseph, au commencement du mois de juillet.

CHAPITRE V

LES CAMPAGNES DU ROI JOSEPH

(Juillet-décembre 1809)

- I. Joseph, avec le général Victor, marche contre Wellesley (Wellington) et les Anglais. — Bataille indécise de Talavera (27 juillet). — Français et Anglais se retirent. — Joseph, avec le général Sébastiani, se retourne contre les Espagnols de Venégas et les bat à Almonacid (11 août). — Wellington se retire devant Soult, au grand regret des Espagnols qui espéraient le voir arriver à Madrid. — Émoi dans cette ville. — Le 15 août.
- II. Patriotisme irréductible des Madrilènes. — Décrets de Joseph contre les anciens Conseils, les corporations; confiscation des biens; otages militaires; nouvel Ordre royal remplaçant les ordres de chevalerie; abolition des redevances féodales; confiscation de l'argenterie; mesures contre les couvents. — Froideur entre Napoléon et son frère, dont la situation matérielle est précaire et qui cependant fait des largesses à son entourage.
- III. Exaltation à Séville après le succès de Tamamès (18 septembre). — L'armée « du centre » commandée par le général Areizaga. — Le duc de Dalmatie prend les fonctions de major général (28 septembre). — Victoire d'Ocaña (19 novembre). — Désastre des Espagnols. — Le Roi retrouve sa confiance et reprend les négociations avec les insurgés.

I

Le Roi, Victor, Sébastiani sont réunis; que vont-ils faire? Anglais, Portugais, Espagnols, ont passé le Tage; la menace est pressante. Jourdan, prudent, conseille d'attendre Soult. Fier d'Uclès et de Médellin, Victor est d'avis d'attaquer. Joseph veut avant tout sauvegarder sa capitale déjà en ébullition, et que rien, pour ainsi dire, ne protège plus contre les soldats de Venégas, depuis que Sébastiani a quitté la

Manche (1). Si on attend, ces gens-là peuvent arriver, mais si on repousse leurs alliés, ils tourneront le dos d'eux-mêmes; ce sera tout au moins marque d'énergie, et l'Empereur qui reproche tant d'en manquer, verra que son frère sait en avoir. Va donc pour la bataille. Et l'on marche.

Le 26 juillet on franchit le Guadarrama et à gauche on rencontre, au pont d'Alcabon, le général Zayas, imprudemment placé; on culbute ses escadrons, et on avance. Le 27, nos cavaliers atteignent à droite, derrière le fleuve l'Alberche, deux régiments anglais et leur infligent des pertes sensibles. Le terrain est déblayé; nous voici en face même des positions de l'ennemi; elles sont fortes.

Le Tage, la ville de Talavera, un ruisseau encaissé derrière des plantations d'oliviers, un ravin, un plateau escarpé, voilà de quoi arrêter l'élan. C'est évidemment le plateau qu'il faut prendre. Victor, sans s'arrêter, bien que le jour baisse, lance son monde (2). Il est repoussé dans le ravin; la nuit arrive, peu importe, on recommence l'assaut pour se fusiller à trente pas, dans les ténèbres, à la lueur des feux de pelotons. Les Anglais ont l'avantage, ils tirent d'en haut, ne lâchent pas pied, ils nous contraignent à redescendre la pente, et dans ce répit, font avancer des canons, qui, à l'aube, couronnent la montagne. — Tout le monde est las et les distributions n'ont pu être faites, le soleil qui se lève apporte une chaleur extrême, les soldats des deux camps vont au ruisseau qui les sépare et boivent face à face au milieu des herbes desséchés; c'est une matinée de repos. — Le roi Joseph tient conseil, Victor assure le succès si l'on recommence immédiatement. Le tambour bat, les aigles brillent, les colonnes se forment et

(1) Les ponts d'Aranjuez avaient été coupés; quelques bataillons occupaient Tolède et des escadrons de cavalerie couraient les routes; c'était toute notre défense.

(2) La marche en avant fut si rapide que Wellington n'eut que le temps de sauter à cheval pour ne pas être enlevé.

toute la ligne est en feu. Devant la hauteur fortifiée nos morts jonchent le vallon ; au centre les canons de Sébastiani s'embarassent dans les haies, les oliviers et les vignes, le général Lapisse est mortellement blessé. Une charge des escadrons espagnols (régiment *del Rey*) est heureuse. Une brigade de cavalerie légère des Anglais est enveloppée, anéantie. — La nuit tombe pour la seconde fois sur une attaque incertaine, et chacun demeure immobile, mèche allumée, prêt à un nouvel effort.

Mais Joseph s'inquiète : pendant ces trois journées de lutte sans résultat, que devient Madrid ? Venegas a-t-il marché sur la ville ? L'effort contre les Anglais a échoué, et le duc de Dalmatie, on le sait maintenant, ne paraîtra pas, s'il paraît, avant quatre ou cinq jours. Le maréchal Victor croit être menacé sur sa droite et décide de lui-même un mouvement de retraite. Sébastiani qui s'en aperçoit pense être abandonné et se retire à son tour. Chacun de ces deux officiers généraux rejetera sur l'autre la responsabilité de cette fausse manœuvre ; elle s'opère du moins en bon ordre, et avec assez de lenteur pour nous permettre d'aller reprendre des blessés, d'abord abandonnés sous les arbres. Après ce mouvement de recul hésitant, à la première halte on retourna la tête face à l'ennemi ; au bout de quatre jours d'attente anxieuse on vit que les Anglais, non seulement n'avançaient pas, mais on sut qu'ils ne sortaient de leur prudente immobilité que pour plier bagages. C'était à n'en pas douter que le maréchal Soult débouchait enfin sur leur gauche, les menaçait de les placer entre deux feux. Le duc de Bellune revenant sur Talavera trouva les blessés anglais abandonnés à l'humanité française, car l'armée de La Questa avait suivi précipitamment la retraite de sir Arthur Wellesley.

Dès lors rassuré sur ses adversaires, Joseph fut libre de marcher vers Venegas qui le préoccupait toujours. A Tolède

il passa le Tage. Sébastiani menait les troupes. On rencontra les Espagnols bien placés sur les hauteurs d'Almonacid, mais ils tinrent mal. Afin d'en finir avec le sobriquet de général « Reculade », chantonné à ses oreilles par ses soldats, Venegas avait voulu se battre, il payait son imprudence et voyait ses nombreuses bandes en pleine déroute (11 août).

Ce combat n'attire aucune réflexion particulière; il en va autrement de l'affaire sanglante de Talavera. Wellington, avec sa froide emphase britannique, l'appelait un jour : « la plus terrible des temps modernes ! ». Le duc de Fer oubliait au moins Waterloo. Chacun s'attribuait la victoire. Joseph faisait célébrer des *Te Deum*, écrivait une proclamation enthousiaste et le rapport de Jourdan à l'Empereur étalait de telles prouesses que le maître s'en irrita, disant que le maréchal le trompait ou se trompait. (1)

(1) « Les ennemis, profitant de la situation avantageuse de Talavera, s'y retranchèrent dans la résolution de s'y maintenir à tout prix; mais attaqués vigoureusement sur ce point et après avoir perdu une grande partie de leur infanterie, un régiment entier de cavalerie, ils se sont vus forcés à l'abandonner. Les troupes françaises ont prouvé, comme à l'ordinaire, qu'elles ne comptent point le nombre de leurs ennemis et qu'il n'y a point pour elles d'obstacles insurmontables. L'ennemi a essuyé une perte immense; la nôtre a été considérable; on regrette le brave général Lapisse, mortellement blessé. » *Gaceta de Madrid*, 31 juillet 1809.

Ce récit, écrit sur les lieux et pour des lecteurs témoins des événements, se rapproche bien de la vérité; il est particulièrement curieux parce qu'il détonne avec la dépêche dithyrambique envoyée le 29 juillet à l'Empereur par le Roi : « Sire, hier l'armée anglaise a été forcée dans ses positions... La bataille a été très chaude; le 30^e régiment de dragons anglais a été fait prisonnier, beaucoup d'officiers supérieurs, de soldats. Le champ de bataille sur lequel nous sommes établis est jonché de leurs morts... J'espère arriver à temps pour défendre Tolède et sauver Madrid, en battant Venegas et chassant Wilson qui commande 10 000 Portugais... J'espère que le maréchal Soult achèvera les Anglais, tandis que je rétablirai la confiance dans ma capitale par la destruction de deux corps qui la menacent encore, et qui fuiront à mon approche... Je désire que Votre Majesté soit contente. J'enverrai les prisonniers anglais en France... J'ai un regret : celui de n'avoir pas fait prisonnière toute l'armée anglaise. »

Quant à l'appréciation de l'Empereur sur la bataille de Talavera, elle est contenue dans cette dépêche au ministre Clarke : (Schœnbrunn, 25 août 1809.) « Témoignez au Roi mon étonnement, et mon mécontentement au général

Pour sir Arthur Wellesley, Londres le voulut combler aux yeux du monde : vicomte de Talavera, baron du Douro, pair d'Angleterre, sous le nom de lord Wellington, qui, désormais, sera celui du plus illustre adversaire militaire de Napoléon. Par ostentation la Junte centrale ne veut pas rester en arrière et le nomme généralissime des armées espagnoles.

Chacun donc s'attribuait le succès. Mais qui croire? Les Français ne demeuraient pas victorieux, n'ayant pas délogé l'ennemi qu'ils attaquaient. Les Anglais l'étaient-ils davantage? N'ayant pas fait un pas en avant sur le champ de bataille et se retirant, abandonnant leurs blessés, perdant leurs bagages, évacuant le pays qu'ils venaient conquérir. Leur but était d'entrer à Madrid : ils y échouèrent ; et ce serait au roi Joseph à se réjouir, car il y revint. Les pertes subies offrent-elles une signification qui départage? Elles sont égales ; de morts ou blessés les Français accusent 7 396, et les alliés 7 268, si l'on compte un millier de cadavres pour les Espagnols. Les Anglais ont pris huit canons abandonnés par Sébastiani au milieu des vignes, (1) mais ils ont à moitié perdu leur propre artillerie dans les sentiers de la Sierra. — Wellington voulait livrer une bataille décisive, il convoquait à cet effet autour de lui Wilson, Beresford, Del Parque, La Questa, pour agir

Journal de ce qu'au lieu de me faire connaître la véritable situation des choses, on m'envoie des carnagones et des amplifications d'écoliers. Laissez voir au Roi dans votre lettre que j'ai vu avec peine son ordre du jour ; que l'on y dit aux soldats qu'ils sont vainqueurs ; que c'est perdre les troupes... C'est la vérité qu'on me doit et qu'exige le bien de mon service... »

Voir sur la bataille indécise de Talavera, où nous fûmes plutôt repoussés que battus, la « Relation » du colonel Desprez (*Mémoires du roi Joseph*, t. VI, p. 474-499), et les trois récits français, espagnol et anglais de Jourdan, La Cuesta et Wellington aux « Appendices » du tome VI, (p. 487) du général DE ARTECHE. — Les Français perdirent 7 396 hommes, les Anglais 6 268. BRIALMONT, *Histoire de Wellington*, t. I, p. 272.

(1) Lettre de Joseph à Clarke, 27 octobre 1809. — Wellington (lettre à Castlereagh, 29 juillet 1809) dit 20, mais n'apporte pas les preuves de détail qu'il annonce. La vérité, c'est que les Français abandonnèrent 11 pièces et en reprirent 3, en perdant 8.

avec des forces immenses ; comme Joseph concentrait Victor, Sébastiani, Dessoles et ceux qui n'arrivèrent point : Soult, Ney, Mortier, pour obtenir une action définitive avec toutes les armées mises à sa disposition. Double espérance déçue, et le premier ne fut pas rejeté en Portugal, plus que le second « bouté » hors de Madrid. A tout prendre, la campagne fut néfaste moralement pour le général anglais qui en sortit brouillé avec ses alliés, auxquels il reprochait tout autant l'impéritie militaire que l'inertie d'organisation à lui fournir ses subsistances.

Son premier mouvement en quittant sa forte position de Talavera était d'arrêter les avant-gardes de Soult au passage de Puerto-de-Bañoz que La Questa n'avait pas su occuper. Mais la brillante attaque du maréchal Mortier à Puente del Arzobispo (8 août 1809), obligea Wellington, qui, après la protection de la montagne, perdait celle du fleuve, à convertir son opération de défense en retraite absolue. Il prévint les Espagnols qu'il laissait à leur garde les postes sur le Tage et le ton de sa communication au général Eguia indique qu'il s'estimait tout à fait quitte envers eux : « Tout ce que j'ai à vous dire c'est que mes troupes quitteront ces postes demain à la nuit, qu'elles soient relevées ou non » (18 août). — Il écrivait de la même encre à l'Intendant général Luis de Calvo qui lui promettait le pain dont manquait l'armée : « Je vous ferai observer que j'ai déjà reçu les mêmes assurances de tous les commissaires Espagnols ; ils m'ont trompé l'un après l'autre, et quoique votre rang soit plus élevé et vos pouvoirs plus étendus, je vous avoue que je ne me fie nullement à vos paroles » (20 août). Et il mettait ainsi un terme à des relations qui ne brillèrent jamais par la courtoisie, puisqu'au premier entretien ils avaient été empêchés de parler, lui, la langue espagnole qu'il ne savait pas, et La Questa, la langue française qu'il affectait d'ignorer.

En s'éloignant, Wellington causait au patriotisme espagnol la plus amère déception, les madrilènes avaient absolument compté le voir apparaître dans leurs murs. Aux premières ombres de la soirée, le 26 juillet, le bruit se répandant que les Anglais approchaient, de la nuit personne ne dormit : on discourait sous les grands arbres des promenades publiques, pleines d'hommes et de femmes agités, et au point du jour, 10 000 curieux se précipitaient par le pont de Ségovie pour aller, parés de leurs vêtements de fêtes, chargés de rafraîchissements et de victuailles, au devant des libérateurs prochains. Les plus impatients firent une ou deux lieues dans la poussière afin de saluer plus tôt ceux qu'ils ne virent point venir ; et la honte d'avoir été déçus se lisait au retour sur les visages, où l'abattement succédait à l'exaltation (1).

La ville restait en émoi, en alerte ; les 1 300 Français qui l'habitaient furent formés en compagnie et l'on trouva 700 Espagnols « Joséphistes » pour souscrire à leur armement. (2)

Entre les pouvoirs publics l'antagonisme se manifestait ; c'est le propre des jours éternés de confusion politique ; le gouverneur, le général Belliard (3), s'activait à grouper les débris des forces militaires et Arribas, le ministre de la police, prétendait qu'en jetant ainsi l'alarme il augmentait d'autant le danger. La foule courait, grondait, mais comme à voix basse, avec le calme menaçant des gens sûrs d'eux-mêmes. On arrêta plusieurs orateurs, dont un moine vêtu en artisan, qui péro-

(1) La Forest à Champagny, 27 juillet. — Mémoire adressé à Champagny par un sieur Belime, témoin oculaire, 31 décembre 1809 (*Espagne*, vol. 680, fol. 310). — MIOT DE MÉLITO, t. III, p. 84.

(2) Dépêche de La Forest, 26 juillet 1809.

(3) Augustin Daniel *Belliard* (1769-1832). Volontaire (1792) général (1796). Fit les campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Austerlitz, de Prusse, de Pologne, de Russie, d'Allemagne, de France. Gouverneur de Madrid (1808-1812). Pair de France (1814) par Louis XVIII. Servit pendant Les Cent Jours. Ministre plénipotentiaire de Louis-Philippe en Belgique (1831).

rait dans un carrefour; on eût pu en rencontrer vingt autres. Belliard fit ouvrir aux *afrancesados* le *Retiro*, comme un asile contre un massacre populaire possible. Puis on passa de l'extrême crainte à l'extrême confiance : ces espagnols compromis voulurent regagner leurs demeures, et il fallut les ordres positifs du gouverneur pour que ces gens entassés ne partissent pas au milieu de la nuit, créant eux-mêmes la panique. On entendait le canon dans la direction de Tolède et l'on disait que l'attaque de Venegas était repoussée de ce côté. Un officier de l'État-major, Carrion Nisas (1), traversait ostensiblement Madrid, allant porter à l'Empereur les détails d'une « victoire » (1^{er} août). Une circulaire royale prescrivait un *Te Deum* aux évêques, à la même heure où une lettre de La Questa ordonnait à tous les curés d'Espagne d'en chanter un aussi, mais pour sa cause. Et les Anglais, par des salves d'artillerie retentissantes, s'unissaient à cette joie sans la rendre plus indiscutable.

Incertain de l'issue de la lutte, Joseph crut prudent de mettre en sûreté les siens et il fit dire de se retirer à Saint-Ildephonse. « Le 5, à la pointe du jour, le convoi se mit en marche. L'ambassadeur de France, les envoyés du Danemark et de Russie, Les ministres, les conseillers d'État, les officiers de la Maison du Roi, tout ce qu'il y avait à Madrid de personnes dépendantes du gouvernement en faisaient partie. » (2)

L'heureux combat d'Almonacid rendit confiance; l'hégire s'arrêta et l'on rappela les « exilés ». Ils rentrèrent la veille du retour du Roi qui coïncidait avec la « saint Napoléon. »

Une salve de cent coups de canon annonce la « fête » : Joseph, parti de bon matin d'Aranjuez, trouva aux portes le

(1) Sur Carrion Nisas, voir : GEOFFROY DE GRANDMAISON, *Un Envoyé de Napoléon en Espagne*. Revue des Questions Historiques, octobre 1897.

(2) MIOT DE MÉLITO, t. III, p. 88.

Corregidor. La haie est formée par les grenadiers couverts de la poussière de la route; et, en vêtements de voyage, tout poudreux lui-même, le monarque se rend droit à la cathédrale. Le soir il y a cercle à la Cour. En « costume de prince Français » Joseph préside la table des ministres, des généraux, du corps diplomatique; une autre composée de deux cents couverts, dont les honneurs sont faits par le comte de Mélito, est dressée dans l'*Armeria*; les officiers de la Garde y coudoient les autorités civiles. Au coucher du soleil, encore cent coups de canon; à la nuit, feu d'artifice au pont de Ségovie; tous les spectacles gratis. Joseph a été au banquet des officiers, traversant à pied la foule; à l'Opéra, dans sa loge, placé entre le maréchal Jourdan et le duc de Campo Alange, les prévenances ont été pour La Forest « afin de bien faire remarquer que la journée était toute dédiée à l'Empereur. » (1) Partout l'ambassadeur à la droite du Roi, qui, au banquet, lui adresse constamment la parole, et l'ayant conduit au théâtre dans sa propre voiture, lui remet une croix de la Légion d'honneur en brillants « à titre de souvenir de la saint Napoléon célébrée dans le palais du Roi d'Espagne. » — La Forest riposte dès le lendemain par une fête à l'ambassade et Belliard y ajoute, le 17, un diner de gala.

II

Mais ce sont là réjouissances officielles; le prince, l'ambassadeur, le gouverneur, ne constituent pas la ville et ses habitants. Sombre, ulcéré, tout Espagnol se tient à l'écart. Ces

(1) Dépêche à Champagny, 16 août 1809.

jours de bouleversement auraient révélé, si on l'eut ignoré, le secret des cœurs : Joseph s'est à peine éloigné que le clergé entreprend la prédication de la croisade, la noblesse a relevé la tête, les anciens magistrats ont repris leur espoir en attendant de retrouver leur emploi, la moitié des fonctionnaires explique la nécessité d'être resté en place pour ne pas perdre leur gagne-pain ; tout le monde a prêté serment, disent-ils, c'est donc personne, et ceux qui se montrèrent au palais s'occupent à désavouer leurs hommages. Puis le décor change : les josphistes, ceux qui ont fait « la campagne du Retiro et de Saint-Ildephonse », maintenant remis de leur émoi, irrévocablement compromis, ne veulent plus risquer de nouvelles chances et réclament du gouvernement une sévérité absolue ; contre leurs compatriotes, personne de plus défiants, de plus rigoureux. Tous se montrent hommes de parti, écrit La Forest, « ils désirent que le Roi ne souffre plus les connivences, les ménagements, les transactions ; qu'il n'y ait plus de milieu désormais, que chacun soit obligé d'être pour ou contre ; la force seule amènera la soumission ».

Joseph n'y contredit pas, et il va signer les nombreux décrets qui atteindront la grandesse, les anciens Conseils, fermeront les couvents, chasseront les religieux, séquestreront leurs biens.

Les mesures les plus graves, les plus radicales se succèdent, tantôt nécessitées par les circonstances, tantôt faites pour augmenter la confusion des services publics désorganisés. Cinq décrets, le même jour (18 août), supprimaient d'un trait de plume : tous les conseils des Ordres, des Indes, de la Marine, de la Guerre, des Finances, des Postes, du Commerce et des Monnaies, la Grandesse, les anciens titres avec l'obligation pour les membres de la noblesse d'en solliciter la concession nouvelle, sous peine de « dégradation ». La mesure atteint 119 grands d'Espagne, 535 titrés de Castille et

environs 500 000 *hidalgos*, qui se glorifient de la *limpieza de sangre*.

Tous les employés civils ou militaires non nommés par le roi Joseph perdront fonction, traitement, retraite, sous la réserve d'un serment qui leur ferait retrouver leurs droits.

Détruites, les administrations des hôpitaux militaires, Juntas, corporations, intendances; à Madrid, un bureau central dirigera ces établissements, après inventaire de leurs biens. Confisqués, tous les immeubles des personnes réfugiées dans les provinces insurgées, et vente immédiate au profit de l'État. Annulé, tout titre de la dette publique, s'il n'est renouvelé dans le mois par devant les autorités « Joséphistes ».

On accentue les précautions draconiennes (1) : quiconque a entre les mains des terres, maisons, effets, papiers, appartenant à des émigrés ou à des couvents supprimés, en devra faire la déclaration; qui connaîtra de ces trésors cachés et en donnera avis, recevra une gratification; sous peine de ne l'avoir pas fait, amende équivalente à la valeur des objets découverts. Tous ceux qui ont des fils « dans l'armée des rebelles » (2) présenteront en compensation, pour l'armée de Joseph, un homme par tête, ou verseront une somme proportionnée à leurs moyens, suivant trois classes déterminées :

Les Espagnols dont le revenu dépasse 3 000 ducats :
12 000 réaux par homme;

Les Espagnols dont le revenu dépasse 2 000 ducats :
6 000 réaux par homme;

(1) Décrets du 19 juillet 1809. *Espagne*. Vol. 679, fol. 297-298.

(2) Le chancelier Pasquier écrivait le 5 juillet 1854 au baron de Barante : « Cette épithète de rebelles donnée sans cesse à des Espagnols qui ne croyaient pas qu'on avait eu le droit de les vendre, de les céder, comme on avait fait à Bayonne, me fait bouillir le sang dans les veines, chaque fois que je la lis dans les pièces et correspondances dont fourmillent les *Mémoires* du roi Joseph. »

Les Espagnols dont le revenu dépasse 1 000 ducats : 3 000 réaux par homme ;

Les Espagnols qui n'ont pas 1 000 ducats seront arrêtés, gardés en otages ou conduits en France, jusqu'à ce que leurs fils aient quitté l'armée insurgée et se soient présentés au juge de leur commune. Ces dispositions s'appliquent aussi aux frères aînés, parents et tuteurs.

Aujourd'hui (4 septembre), on crée, sur le papier, des municipalités nouvelles; demain (20 septembre), on abolit tous les ordres militaires, et Saint-Jacques, et Calatrava, et Alcantara, et Montesa, avec leurs 192 commanderies et les 6 466 384 réaux de revenus. On garde seulement la Toison d'or, qui est décorative, pour ne reconnaître que « l'Ordre royal d'Espagne », institué par Joseph le 20 octobre 1808, avec la devise : *Virtute et Fide*. Soutenue d'un ruban rouge, son « étoile de rubis » brille sur les uniformes des chambellans, dans les antichambres du palais, mais nul Espagnol n'oserait s'en parer dans la ville dès qu'il s'éloigne de l'abri des baïonnettes françaises.

La liste s'allonge des choses légiférées : création de tribunaux de commerce; abolition de la potence, remplacée par le garrot; suppression des douanes intérieures, la contrebande étant assimilée aux délits de droit commun; établissement de « lycées » dans les couvents vides ou vidés, dotation de ces collèges, réglementation du corps enseignant, de l'admission des élèves, des prix, des récompenses.

Le Roi applique des théories économiques hardies, sacrifiant par amour des principes les revenus certains de la couronne : il laisse toute liberté de fabrication, de circulation, de vente, pour les eaux-de-vie, les liqueurs, la cire à cacheter; par son ordre, la fabrique de drap qui appartenait au Roi est fermée et disparaissent tout ensemble les bénéfices du prince avec le salaire des ouvriers; il abolit les redevances féodales

sur les terres de son domaine d'Aranjuez, divise par lots les territoires, sur dix lieues de circonférence, les octroie à bail, s'interdit à lui-même le droit de chasse. Tout ensemble il croit séduire les paysans, donner une leçon indirecte aux grands propriétaires et préparer les circonstances qui permettront d'exécuter les règles de la constitution de Bayonne et les décrets de l'Empereur. Ces mesures, la détresse financière les rend presque des actes d'héroïsme, car l'arriéré augmente, et aucune ressource nouvelle n'est obtenue. Les droits d'octrois abolis imprudemment aux portes de Madrid (février), il a fallu les rétablir avec une surcharge très onéreuse (septembre). L'argent se cache : des peines aggravées vont atteindre, ou l'essayent du moins, ceux qui exportent or, argent, bijoux, monnaie, sous peine de mort, si ces matières précieuses sont portées dans les provinces rebelles; un tiers de la valeur des objets découverts est promis aux dénonciateurs. Dans les trois jours, les habitants de Madrid devront déclarer ce qu'ils possèdent en argent manufacturé, sauf leurs couverts de table; défense de pouvoir donner ou vendre son argenterie.

M. de La Forest jugeait ces décrets d'une exécution presque impossible et les estimait « le côté périlant des affaires du roi ».

Le clergé, si puissant et à la tête de tant de clients, est atteint avec injustice comme il est visé avec maladresse : un long décret (1^{er} mai) a ordonné à tous les ecclésiastiques de reprendre, s'ils l'avaient quitté, leur emploi, dans les vingt jours, sous peine de perdre la prébende et de voir leurs biens confisqués. D'abord, on a placé sous séquestre toute maison où il reste moins de quatre moines (24 novembre 1808). Maintenant, au religieux d'un couvent fermé qui n'a pas rejoint le nouveau couvent assigné, on inflige quatre années de réclusion, et dix ans à tout moine rencontré sous un habit sécu-

lier, hors de la commune de son monastère. Un prêtre qui chercherait à « égarer l'opinion publique » est déféré à la Junte extraordinaire. Un soldat sera-t-il assassiné? Avant toute recherche des coupables, suppression immédiate des couvents situés sur le territoire du lieu de l'attentat (1^{er} mai 1809).

Ces mesures de « défense » portent avec elles leur excuse; mais voici un décret agressif qui déchaînerait, après la perturbation politique, la crise sociale, si son application absolue était possible : abolition de tous les Ordres réguliers et mendiants de l'Espagne; les couvents fermés, les moines se retireront dans leur pays natal, avec interdiction de porter leur costume religieux (1). Un des conseillers d'État qui prit part à ces dispositions ajoutait dans ses *Mémoires*, avec humilité et mélancolie : « Elles promettaient un succès qu'elles n'obtinrent pas aussi complètement qu'on s'en flattait (2). »

Cette large blessure au corps de l'Église espagnole ne lui épargna pas les égratignures souvent plus irritantes et moins supportées que les coups violents. Quant l'antique et fameuse redevance du « vœu de saint Jacques » (3) fut abolie, si les bénéficiers de Compostelle protestèrent, du moins les gens exonérés de cette charge pouvaient applaudir. Mais c'est un déchaînement unanime en face de l'injure faite au clergé quand on lui retire sa qualité « cléricale », dans un cas de peine de mort. Supprimés : le droit d'asile dans les églises; les dispenses épiscopales pour les mariages; les tribunaux ecclésiastiques, parce que, dit le dévôt juriste qui a certainement été à l'école des légistes onctueux de la Constituante : « Il n'est pas conforme à l'esprit de l'Évangile, ni à la pra-

(1) 18 août. Vol. 679, fol. 348.

(2) MIOT DE MÉLITO, t. III, p. 92.

(3) Créée au neuvième siècle par le roi Ramire, après sa victoire sur les Maures : le quart de la dime des terres était réservé à l'église Saint-Jacques de Compostelle.

tique des siècles les plus purs de l'Église, que l'état clérical soit distrait par les occupations judiciaires des fonctions particulières de son ministère sacré (1). »

Responsable de ces mesures sévères dont il a suivi lui-même l'élaboration dans son conseil d'État, le Roi est troublé et anxieux : il quitte Madrid, y rentre, va à Aranjuez, à la Granja, à Ségovie. Sa meilleure assurance lui vient des triomphes de l'Empereur en Autriche, et cette fusée de victoires : Landshut, Eckmülh, Ratisbonne, Essling, Wagram, éclaire l'obscurité de sa nuit. Voilà qui consoliderait à distance le trône d'Espagne mieux que les décrets draconiens et les mouvements de troupes, et dans la joie de ces succès Napoléon ne manquera pas d'être de belle humeur, chose bien nécessaire, car les relations sont délicates avec son frère et les rapports épistolaires demeurent interrompus. Les préoccupations militaires ont pu un temps expliquer le silence, mais le vainqueur ne trouve même pas le loisir de lui faire part comme aux autres « Napoléonides » de son triomphe, et le seul billet dont enfin il l'honore est certainement d'un laconisme déconcertant : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour ma fête. Je vous remercie de ce que vous m'y dites à cette occasion » (2).

Du ministère de la guerre les correspondances pour les affaires d'Espagne ne manquent pas, mais toujours elles transmettent des reproches : Soult n'a point su manœuvrer ni Belliard prendre de précautions ; les rapports de Jourdan dissimulent, ceux de Sébastiani sont incomplets. L'Empereur exagère la mauvaise situation comme pour avoir mieux le droit de s'en plaindre : au lieu de renseignements, on lui envoie, dit-il, des *carmagnoles*, « mon Dieu qu'est-ce qu'une

(1) 22 décembre 1809. Vol. 680, fol. 323.

(2) Schœnbrünn, 2 septembre 1819. Lettre qui ne figure ni dans la *Correspondance* ni dans le recueil LECESTRE ; on la trouvera dans les *Mémoires* du roi JOSEPH.

armée sans chef? » et il fait défendre à Joseph de se livrer davantage à son goût pour les proclamations.

Ce malheureux prince demeure fort déçu, et nulle heureuse nouvelle à envoyer pour regagner les bonnes grâces. L'armée, la vraie force, l'armée s'étiole et périlite. Pour la faire vivre il faut recourir au désastreux système des réquisitions, c'est s'aliéner d'autant plus le pays. Le matériel est en mauvais état, les chevaux meurent et point de moyens pour les remplacer : 300 mulets procurés à grand'peine peuvent-ils suppléer aux 15 000 bêtes de trait dont il serait besoin? Les munitions même vont manquer, car les convois de ravitaillement demeurent chaque jour attaqués sur la route de France. — Le trésor royal est toujours vide; le constater c'est le redire; on espère bien faire 50 millions avec les objets mobiliers enlevés aux couvents et aux églises, et Llorente, « administrateur des domaines », y met tout son zèle, et Joseph presse Cabarrus d'activer les enchères, mais le résultat est mince : après un prélèvement pour le *Muséum*, tableaux, glaces, objets d'art, orfèvrerie, sont plus facilement catalogués que vendus.

Et cependant, le croirait-on? Joseph s'avise alors de prodiguer des largesses à son entourage, comme un vieillard solitaire s'assure à prix d'or les soins de ses serviteurs; tel qu'on le connaît, il est vraisemblable qu'il a offert à ses amis autant qu'il a été sollicité par eux. Ce sont pour les uns (les Espagnols) des compensations à ce qu'ils ont dû perdre; pour les autres (les Français) des gracieusetés dues à leur fidélité. Le sentiment peut être louable, les sommes sont vraiment trop fortes : au duc de Campo-Alange, 2 millions de réaux, un million aux ducs de Cotadilla et de Sorentino, au comte de Montarco, 300 000 réaux à l'amiral Mazarredo et à M. d'Azanza, 200 000 à Urquijo, un peu moins à Cabarrus, à Romero, à Arribas. — Et cependant l'on remarque « une certaine froideur dans la manière dont chacun des indemnisés parle de ce

qu'il a reçu. Ils s'attendaient à des récompenses considérables (1) ». On pense bien que ce n'est pas en pluie d'or que cette rosée tombe entre leurs mains; on leur remet des bons hypothécaires dont l'unique emploi sera d'acheter des biens nationaux — Puis, sur les fonds des récompenses militaires, Sa Majesté « manifeste sa munificence » par une seconde distribution de 26 millions de réaux : « O'Farill, quatre (2), les généraux Merlin, Lucotte, Marie, Bigarré, Strolz, Hugo, Donna, les colonels Jamin, Guie, Expert, Lecapitaine, chacun deux; enfin un million aux colonels espagnols Casa-Palacios et Galvan » (3). — Une sorte de dilapidation particulière s'ajoutait ainsi à la misère générale et il fallait parer aux nécessités légitimes en même temps qu'aux inutiles fantaisies. Le 29 décembre 1809, un décret ordonnant la vente des biens nationaux pour 400 millions de réaux clôturera trop éloquemment cette première année de règne.

III

Ce qu'il advient encore de plus heureux au Roi, ce sont les malheurs de ses adversaires; leur embarras dissipe les siens, leur pénurie lui devient comme une ressource et leurs divisions affermissent ses partisans. Le mieux serait certainement de les rencontrer sur un champ de bataille; or, ils viennent lui offrir cette belle occasion.

(1) Dépêche de La Forest. 11 septembre 1809.

(2) O'Farill refusa pour lui, mais accepta pour sa nièce, la comtesse Jaruco.

(3) Joseph aimait ces largesses faites à son entourage : en quittant Naples, il avait ainsi distribué en argent et en terre onze millions de dons. — Frédéric MASSON, *Napoléon et sa famille*, t. IV, p. 247.

On était, à Séville, en pleine ébullition; et le froid raisonnement de Wellington qui s'y rendait parfois, de son quartier général de Badajoz, était traité de pusillanimité, de jalousie, par les patriotes. Un sanglant succès du duc del Parque, remporté derrière les crêtes de la Sierra de Tamamès, contre une division française commandée par le général Marchand, successeur malheureux du maréchal Ney, et sa poursuite acharnée de nos troupes à travers les défilés qui descendent sur Salamanque (1), exaltait les courages et surtout enivrait les esprits (18 septembre). Sur l'invitation enflammée de la Junte centrale, toutes les Juntas provinciales armaient des volontaires, organisaient des coups de mains, couraient sus aux convois en marche. Les troupes de l'armée de La Questa s'augmentaient des débris, à chaque pas recueillis, de l'ancien corps de Venegas, et renforcés de nombreuses recrues partout levées, drapeau flottant. Ce rassemblement atteignait au chiffre de 60 000 hommes, dont beaucoup verraient le feu pour la première fois, mais chez qui régnait un enthousiasme qui, disait-on, force la Fortune. Nul ne doutait donc du succès, et déjà l'on décidait des mesures à prendre au lendemain de la victoire. Responsable et clairvoyant, le général Eguia n'était point si optimiste; sa prudence ne correspondant pas à la témérité universelle, on le remplaça à la tête de cette armée nationale par un officier âgé, don Juan Carlos Areizaga, jadis soldat valeureux des guerres d'Afrique et des Pyrénées, où il commandait les bataillons guipuscoans. De nombreuses blessures, un sang-froid dont il venait de donner à Alcaniz des preuves nouvelles, le rendaient populaire; et comme il unissait la confiance en sa personne et en sa cause, sa mentalité s'adaptait tout à fait à l'état des esprits.

Sans envoyer les grands secours militaires que la fin de la

(1) Nous perdimes près de 800 hommes, sans compter de nombreux blessés.

guerre d'Allemagne permettait de faire descendre dans la péninsule, sans arriver de sa personne comme le plus puissant renfort moral (1), Napoléon cependant remettait les affaires en meilleur train, puisqu'il remplaçait le maréchal Jourdan, tout à fait en sa disgrâce, par le maréchal Soult. Le duc de Dalmatie demeurait toujours sa ressource militaire; dès le mois de juillet, on le voit adresser à Joseph un plan d'opérations à entreprendre que les événements de Talavera avaient rendu vain (2). Chacun se reprocha ensuite, l'un sa précipitation, l'autre sa lenteur; entre eux nul accord. Le maréchal voulait assiéger les places fortes en s'avançant dans le sud, le roi garder la communication au nord avec la France. Ils écrivaient dans leur sens à l'Empereur des renseignements contradictoires. L'abondante correspondance de Soult et de Jourdan offre un échange de récriminations; et avec eux, celle qu'entretenait Clarke, une série de reproches. Le duc d'Elchingen, à Salamanque, demeurait systématiquement en dehors de toutes relations de service avec le duc de Dalmatie, son chef hiérarchique. Mortier à Oropesa, Victor à Tolède, s'immobilisaient sur le Tage, sans savoir exactement où était l'ennemi. Napoléon pensait à remanier tout cet échiquier militaire : mieux utiliser Ney et Victor, remplacer Jourdan, rappeler Augereau, peut-être employer Bernadotte. Soult fut choisi. En effet, le 24 septembre, « oubliant le passé », et le mot en dit long, il lui confiait le poste difficile de major général. Soult, arrivé le 5 novembre à Madrid, entra en fonctions dès le lendemain, « fort à propos », et Jourdan put voir avec mélancolie quel empressement attendait son successeur.

Le patriotisme des « rebelles » était en pleine efferves-

(1) Le bruit en courut si bien que Joseph (souhaitait-il beaucoup cette redoutable présence?) envoyait à son avance son grand chambellan, le marquis de Monte-Hermoso, et ses écuyers : le général Strolz et le marquis de Casa-Palacio.

(2) BELMAS, *Sièges de la Péninsule*, t. I, p. 394.

cence ; de tous côtés des partisans sillonnaient la plaine, les laboureurs quittaient la charrue, les forgerons posaient le marteau ; envolés comme des éperviers de leur aire, les pâtres et les bûcherons de la montagne, descendus des rochers des Sierras, tournoyaient autour de la capitale, Madrid se trouvait presque bloqué. Des bandes escarmouchaient impunément jusqu'au Prado et, à la tombée du jour, au travers des bosquets et des allées, rendaient dangereuses les promenades de la ville. Il fallut organiser un service pour fouiller chaque jour les retraites des brigands, découvrir leurs complices, enlever des otages. Et le général Solignac s'en acquitta en homme qui ne craint ni les mauvais coups ni les bonnes captures. De la Sierra Morena, l'armée d'Areizaga, « l'armée du centre », impatiente et enivrée, s'était glissée par le défilé de Despeñaperros ; elle coulait sur le plateau de la Manche et occupait le terrain du remous de ses escadrons. Le bruit couvrait la voix des donneurs de conseils, et la dernière réponse que l'on daignât encore adresser à leur circonspection, c'est que le sort en était jeté et qu'un vrai Espagnol ne recule pas. Bien vêtus de bon drap britannique, bien armés de fusils anglais, placés dans les cadres des corps réguliers, ces soldats, ayant une belle cause à soutenir, marchaient en chantant ; 51 869 fantassins, 5 766 cavaliers, 35 canons composaient leur force, répartie entre une division d'avant-garde, menée par l'audacieux José Zayas, que l'on comparait volontiers à Murat, et une division de cavalerie, aux ordres de Manuel Freyre. Celle-ci poussait des pointes jusqu'au bord du Tage et côtoya les dragons de Sébastiani à portée de pistolet. Le plan d'Areizaga était de traverser à gué le fleuve, d'éviter un combat d'ensemble, de s'approcher tout près de Madrid, où il trouverait l'aide d'une population amie et complice ; la prise de la capitale entraînerait la fuite de Joseph et la retraite des Français.

Les mouvements du général espagnol échappaient en partie à notre état-major, et Soult, toujours en éveil sur les pays d'où lui était déjà venu le danger, croyait à une attaque du côté de Salamanque, qu'il faisait renforcer en dégarnissant Aranjuez. Joseph prenait cette invasion de la Manche pour une feinte qui attirerait les Français à l'est, découvrant à l'ouest le terrain où s'avanceraient les Anglais.

Mais ceux-ci, inquiets des imprudences, mécontents des rodomontades, restaient fort tranquilles, quoique ayant reçu du renfort. Le duc de Bellune partageait l'opinion du roi, y ajoutant cette conclusion pratique : ne jouons pas le jeu de l'ennemi et courons sur lui, afin de le forcer à la retraite, tout au moins de débarrasser notre gauche avant l'attaque qui viendra sur notre droite. Avec ses réserves, Joseph s'était rendu aux lignes de bataille du maréchal Mortier, commandant les IV^e et V^e corps réunis, auprès desquels Sébastiani, sous ses ordres, gardait la cavalerie en main.

Un premier choc d'avant-postes, où les escadrons ennemis furent culbutés avant d'avoir montré de l'audace, prouva qu'il ne fallait pas tarder davantage (1) ; et bien que nous fussions dans la proportion d'un contre deux, sans attendre l'arrivée du duc de Bellune qu'on avait mandé, le duc de Trévisé, appuyé par le Roi et autorisé par le major général, prescrivit la marche en avant. Les Espagnols avaient eux-mêmes accentué leur mouvement de résistance en prenant position, habilement et fortement, autour de la petite ville d'Ocaña, perchée au bord d'un ravin qui leur servit d'excellente barrière. Au moment de risquer la grosse partie qu'il reculait, Areizaga perdit un peu de son assurance ; ses hésitations inté-

(1) Les gardes du corps et les volontaires avaient fait leur devoir contre les lanciers polonais, dont le chef fut percé d'un coup de sabre. L'autre partie de la cavalerie espagnole qui tourna bride se réfugia dans les villages voisins et pillà les maisons abandonnées.

rieures, qu'il couvrait d'un calme prémédité, apparurent dans des ordres contradictoires envoyés à ses généraux embarrassés. Il avait fait prendre des formations de combat dès le point du jour, et il les modifiait encore au milieu de la matinée. Le point d'attaque était à sa droite, là où le ravin commençait par une pente douce, facilement abordable à la division Leval, composée de contingents étrangers : Polonais et Allemands. La lutte, commencée vers onze heures, y fut chaude. L'artillerie des Espagnols couvrit de boulets ses adversaires; ceux-ci durent rétrograder. Le maréchal Mortier était atteint, le général Leval blessé, ses aides de camp tués. La division Girard, les remplaçant avec une précision de manœuvre admirable, rétablit les affaires, et le général Lascy, qui avait franchi gaillardement les fondrières, dut les repasser à son tour, très malmené. Cette droite espagnole voulut changer de front; pendant ce mouvement périlleux, elle fut prise de flanc par le général Dessolles qui, placé d'abord en face du centre de la bataille, arrivait, à travers le précipice qui les séparait, la baïonnette haute. Le général Zayas, sans ordre précis, se jeta dans la mêlée, mais déjà il était trop tard pour l'Espagne; quelques compagnies de ses brigades résistèrent, le reste fut entraîné dans la débandade qui s'accroissait. Le carré des gardes wallonnes soutenait bien le choc suprême; le général Létang s'y élança et, malgré un coup de pistolet qui lui traversa le corps, arracha lui-même deux étendards; il vint offrir son trophée au roi Joseph qui, en témoignage d'estime pour cette prouesse, lui passa au doigt la bague en diamant qu'il portait.

L'armée espagnole est maintenant en pleine retraite; nos cavaliers sabrent cette foule de fuyards et nos fantassins enveloppent des compagnies entières. Areizaga, du haut du clocher d'Ocaña, a suivi, imperturbable et silencieux, les péripéties du combat; le cigare à la bouche, la lorgnette à

la main, il répondait : « Patience ! » aux officiers qui venaient lui donner de tristes détails. Mais il faut se rendre à l'évidence, ses moyens sont évanouis, ses escadrons s'envolent et tombent comme la cendre légère de son cigare, qu'il secoue du bout de l'ongle, il se retourne alors vers cette sierra dont il est sorti trop tôt pour sa gloire, il descend les marches d'un pas grave, au bas de la tour, le temps lui est à peine donné de songer à sa propre sûreté :

Deux chevaux près de lui du pied battaient la terre
Et vides sur leurs flancs sonnaient les étriers.

Le désastre était immense. Si la division de don Gaspard Vigodet, sauvée par sa position à l'extrême gauche, put opérer sa retraite en bon ordre ; si le bataillon de Malaga s'ouvrit un passage à la baïonnette ; si les grenadiers du régiment de Baylen trainèrent les canons qui leur étaient confiés, tout le reste demeura perdu (1). L'abondance des prisonniers devenait un véritable embarras. Quand ils eurent défilé sur les boulevards de Madrid (2), O'Farrill voulait en enrôler une partie dans les troupes royales ; Joseph eut le bon sens d'écouter le maréchal Soult qui le dissuadait, après tant d'ex-

(1) Les Espagnols, outre 10 000 hommes tués, blessés, disparus, nous laissèrent 26 000 prisonniers, dont 3 généraux, 6 colonels, 700 officiers, 32 drapeaux, 42 canons, 26 000 fusils, 1 500 mulets, 120 caissons, tous les bagages. (Rapport du maréchal Soult, 22 novembre.) *Archives de la guerre*. — L'ordre général de l'armée (19 novembre), signé du roi Joseph, avait augmenté un peu ces chiffres. Le général de Arteche (*Guerra de la Independencia*, t. VIII, p. 318) les diminue au contraire au-dessous de toute proportion ; Toreno (*Histoire du soulèvement de l'Espagne*, t. III, p. 146) résume tout par ce mot : « Ce fut une désolation. » — Voir également un long rapport du duc de Dalmatie (*Mémoires du roi JOSEPH*, t. VIII, p. 419) et BRIALMONT, *Histoire du duc de Wellington*, t. I, p. 290.

(2) « La première colonne des prisonniers espagnols, composée de plus de 16 000 hommes, entra dans la ville le 22 novembre. Une foule d'habitants étaient allés au delà des portes au devant de cette colonne, pour se convaincre de son existence, car le peuple de Madrid doutait encore de la réalité du fait. » — MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 103.

périences lamentables, de prendre encore des auxiliaires si peu sûrs. On n'avait point, au reste, d'argent pour leur solde, et après un choix de quelques centaines, qui probablement désertèrent, les autres, dépouillés de leur uniforme, furent acheminés en France sous une escorte de soldats hanovriens, qui les poussaient comme un troupeau.

Exécutée quelques semaines plus tôt, l'expédition de l'armée de la Junte avait des chances de succès; « heureusement, toutes les parties de ce feu d'artifice, écrivait La Forest, ont été tirées à contre-temps (1). »

La victoire d'Ocaña avait porté des conséquences multiples : 1° les forces militaires espagnoles étaient anéanties; — 2° à la nouvelle, le duc del Parque perdit « toute présence d'esprit (2) », et, battu lui-même à Alba de Tormès, laissa ses troupes sans ordre se disperser dans toutes les directions. Quand elles furent ralliées tant bien que mal sous le canon de Ciudad Rodrigo, il se contenta dans une proclamation fanfaronne de faire honneur aux fuyards de leur célérité à gagner avant lui le lieu du rendez-vous. Encore ne put-il y rester, faute de subsistances; le 23 décembre, il se retira plus loin, jusque vers Séville; — 3° les Anglais, au bord de la Guadiana, décimés par les fièvres qui leur bloquaient 9 000 hommes dans les hôpitaux, trouvaient un moyen honnête de prendre congé de l'Espagne, en allant se concentrer en Portugal. Et leur nouvelle prudence déchainait les nouvelles colères des Espagnols.

Pour autant, les Joséphistes reprenaient confiance. Le Roi était rentré dans sa capitale, rasséréiné après avoir ressenti de cruelles alarmes. Il tentait de nouveau la conquête de la popularité, déployant une mansuétude dont son caractère s'accommodait et trouvée habile par sa politique : le jour de

(1) Lettre à Champagny, 26 novembre 1809.

(2) Toreno.

l'annonce officielle de la paix de Vienne, il envoya leur grâce à des Espagnols prisonniers qui allaient être passés par les verges, et la foule, sur la place d'exécution, s'était laissée aller à crier : « Vive le roi ! » d'un élan qui partait du cœur. Il accorda aussi l'amnistie aux déserteurs, s'ils se présentaient dans le délai d'un mois. Les adulations reprenaient, la *Gazette* le comparait à César : *Veni vidi vici*. Il conviait à sa table ministres et généraux. L'anniversaire du sacre de l'Empereur était l'occasion d'un gala militaire au palais, d'un « repas donné par le maréchal Soult, d'une parade de la garnison où les curieux se pressaient, d'un bal à l'ambassade de France où M. de La Forest avait cru pouvoir se hasarder d'inviter tout ce qui restait à Madrid de l'ancienne Cour ». Les réjouissances étaient accompagnées de largesses, distributions de clés de chambellans, de croix, et les élus venaient faire miroiter sous les lustres du palais rubans et plaques.

Le traité de Vienne donnait à ces magnificences leur véritable sécurité (1). « C'était, disait La Forest, le cordial administré pour soutenir l'esprit public. » Le baromètre de l'opinion descendait et montait au gré de ces nouvelles, venues de six cent lieues de là, des bords du Danube aux bords du Manzanarès. Elles circulent diverses, contradictoires, illogiques, et les plus extraordinaires ne sont peut-être pas les plus fausses; que de fois, depuis dix ans, a été refaite à la Puerta del Sol la carte de l'Europe! Un matin, tout Madrid est

(1) La paix de Vienne fut signée le 14 octobre 1801 (jour anniversaire d'Iéna), entre les plénipotentiaires : ducs de Bassano et de Cadore (France), prince de Lichtenstein et comte de Bubna (Autriche). Ce traité coûtait à l'Autriche ses territoires de Pologne, cédés pour partie au grand-duché de Varsovie, pour partie au tsar; la vallée de l'Inn cédée à la Bavière; Trieste, la Carniole, la Dalmatie réunis à la France; plus une contribution de guerre de 85 millions. L'empereur François perdait quatre millions de sujets et le sixième de ses États.

en l'air; on colporte un « bulletin » arrivé de Bayonne, distribué par des mains inconnues; le bouleversement semble général, l'imagination se peut livrer à toutes ses fantaisies. Que dit-on? L'Empereur se nomme roi d'Espagne et désigne Berthier pour son lieutenant; Joseph devient roi d'Italie et Bernadotte de Portugal, le prince Eugène de Lombardie, l'empereur François de Hongrie, et le grand-duc Constantin de la « Turquie européenne » (1). Voilà de quoi animer les langues et remuer les nouvellistes. La conduite de Joseph donne à ces chimères une apparence de vraisemblance, car « il semble faire silencieusement ses adieux et penser à l'Italie ». A son entourage, il distribue des « souvenirs », surtout aux Espagnols qui ont suivi sa fortune; aux conseillers d'État, 500 000 réaux; à chaque ministre, un million (2). Dans une lettre, destinée évidemment à passer sous les yeux de l'Empereur, Joseph écrit à la reine Julie son découragement, qui est sincère, et ses velléités de retraite à la Dioclétien, qui le semblent moins. Il ne veut pas être un « enfant couronné », il est dégoûté de l'Espagne; toute autre destination politique lui conviendra mieux; volontiers il se retirerait au fond d'une province, « loin des routes fréquentées, avec sa famille et un petit nombre de personnes peu significatives; des livres, des arbres le distrairont, ses enfants l'amuseront (3). » Chez le châtelain de Mortefontaine, ce sont là des réminiscences poétiques du jardinier de Salone et du solitaire de Saint-Yust; mais Joseph n'a pas vaincu les Perses pour mériter ce repos champêtre, il est un successeur trop récent de Charles-Quint pour revêtir la livrée de ces humilités glorieuses; son abdication serait du dépit,

(1) Vol. 686, fol. 92.

(2) Sur les cédules hypothécaires qui procureront à bon compte des biens nationaux. — La Forest à Champagny, 3 novembre 1809.

(3) Lettre du 9 novembre 1809.

non du soulagement. Sans doute, il aurait plaisir à quitter, avant de l'avoir vu démembrer, ce territoire d'Espagne dont il a si souvent garanti l'intégrité; mais ce départ devrait-il être sans compensation? Il tourne les yeux vers les Italiens, « un peuple plus facile à conduire », dit-il; et il enverrait très volontiers Sébastiani faire cette ouverture à Napoléon si, craignant la franchise militaire du général, ses ministres n'avaient obtenu la révocation de ce voyage qui tournerait, pensaient-il, à la confusion du Roi (1).

Mais sur ces entrefaites on reçoit le texte exact du traité de Vienne, où l'empereur d'Autriche « reconnaît Sa Majesté Joseph-Napoléon ». Un vent meilleur souffle donc dans la voile; c'est alors que l'on se livre aux réjouissances du mois de décembre que nous avons signalées. Joseph rêve de nouveau à cette pacification heureuse qui le hantait toujours. Volontiers, pourvu que son nom ne soit pas compromis, il laisse à ses ministres la liberté d'écrire à leurs amis respectifs dans l'autre camp; ainsi l'amiral Mazaredo faisait distribuer un papier de sa composition : « Espagnols, mes frères chéris, que prétendez-vous encore?... Ne vous endormez pas dans une fatale léthargie. Accourez sous l'abri tutélaire du trône de notre roi Joseph... »

Abandonnant les démarches officieuses auprès des Juntas, le Roi espéra détacher par adresse les hommes de marque, engagés par circonstance, croyait-il, plutôt que par passion. Il songea surtout au duc del Parque, se souvenant de leurs bons rapports à Bayonne et même à Madrid, l'année précédente, sachant « qu'une intrigue de femme avait empêché le duc de le suivre »; il envoya le marquis d'Almenara, sous le titre apparent de commissaire royal dans les Castilles, se

(1) Dépêche chiffrée de La Forest à Champagny, 9 novembre 1809.

placer à proximité et tenter une entrevue (1). C'était le nouveau pas dans une politique qui lui avait toujours agréé et dont il devait surtout poursuivre les espérances pendant le voyage d'Andalousie, où nous allons le suivre.

(1) Dépêche chiffrée de La Forest à Champagny, 24 novembre 1809.

CHAPITRE VI

L'EXPÉDITION D'ANDALOUSIE

(Janvier-mai 1810)

- I. Voyage de Joseph en Andalousie avec le maréchal Soult et le maréchal Victor. — Le secours du duc d'Albuquerque sauve la ville de Cadix où la Junte suprême s'est réfugiée. — Excursion du roi à Malaga, Grenade, Jaën.
- II. Détresse financière, mort de Cabarrus. — L'Empereur retire le subside pécuniaire. — Décret du 8 février qui organise des gouvernements militaires (Catalogne, Aragon, Navarre, Biscaye). — Ordres à La Forest. — Proclamations des généraux français. — Protestation de Joseph, qui riposte en divisant le royaume en trente-huit préfectures (17 avril). — Séjour à Séville. — Retour à Madrid.

I

Malgré les succès d'Ocaña, s'avancer de suite en Andalousie n'était pas sans témérité; et Napoléon informé, consulté, sollicité, ne donnait pas sur cette expédition de réponse nette; et Soult ne voulait en effectuer les préparatifs que sur un ordre écrit de Joseph. Celui-ci se révélait tout à coup plus audacieux, pour être sans doute favorisé de la fortune : il voulait empêcher la réunion des Cortès annoncée pour le mois de mars, arrêter une manifestation qui eût, aux yeux des Espagnols, rendu plus précaire son autorité royale. Ce qui paraissait de l'intrépidité militaire était surtout de la crainte politique.

Le 9 janvier il rassemblait ses équipages de guerre; le 12 l'armée se mettait en marche.

Les positions des belligérants étaient faciles à suivre :

Dans la Manche, au long des frontières de l'Andalousie, les corps de Victor, Sébastiani, Mortier, la Garde Royale, avec le général Dessoles; environ 60 000 hommes. Béliard restant à Madrid. — Sur le Tage le général Reynier. — Plus haut, à Salamanque, le maréchal Ney. — Suchet en Aragon. — Augereau en Catalogne.

Contre ce dernier, couvrant Valence, les soldats espagnols de Blacke et d'O'donnell. Défendant l'Andalousie : les débris de l'armée d'Areizaga. En Estremadure, dans la vallée du Tage : le duc d'Albuquerque. Dans les Asturies : la Romana.

Pour les Anglais, ils étaient, avec Wellington, tous rentrés en Portugal.

Il nous fallait franchir la Sierra aux trois issues qu'elle présente : Villamanrique, Despeñaperros, Puerto-Rubio.

Par les côteaux vigneux de Valdepeñas, le Roi marcha au défilé du centre, et dans la matinée du 20 janvier, avec les généraux Gazan, Girard, le duc de Trévise, il attaqua les retranchements espagnols qui formaient la défense du fameux passage, au sommet la *venta de Cardañas*. Tout fut enlevé : redoutes, batteries, canons, drapeaux, et le camp retranché où l'on prit comme au filet le régiment de Cordoue avec son colonel. Le soir, Joseph couchait à la Caroline; et dans la plaine de *las Navas*, qui avait vu pour la vaillance castillane des jours plus heureux, les troupes du général Dessolles, après avoir effectué un large mouvement tournant, descendaient, venant se réunir au Roi.

On pouvait aller de l'avant; le 23 on passait à Baylen avec des hourras de revanche. Sur la grande route de Cordoue, le long des lauriers-roses du Guadalquivir, les compagnies marchaient comme à la parade, et en arrivant devant la vieille Mosquée, au lieu de la fusillade qu'elles attendaient, elles furent saluées des acclamations de leurs camarades du 1^{er} corps,

déjà installés dans la ville des Califes, Le duc de Bellune, par les chemins d'Almaden, était arrivé en avance au rendez-vous, bien qu'il ait dû, formant l'extrême droite, déployer très large l'éventail de l'aile marchante.

Au devant de Joseph, se présentèrent l'Ayuntamiento, le clergé, les jeunes filles portant des fleurs; le Roi se déclara mieux reçu que partout ailleurs; il s'alla loger à l'évêché, distribua des croix; et le chanoine Don Juan de Castro, du haut d'un balcon, fit à la foule agitée le panégyrique de sa clémence et de ses vertus. Le lendemain, *Te Deum* à la cathédrale; vivats, acclamations. La verdure des palmiers, la transparence des eaux, les feux du soleil, le ciel bleu, donnaient à cette fête un éclat particulier. L'évêque remit à Joseph deux aigles trouvées à Baylen, déposées comme des *ex-voto* dans son église (1). Le triste passé s'effaçait, pourquoi ne pas sourire à l'avenir? Le monarque y conviait ses « sujets » dans une proclamation préparée à loisir et qui exprime sincèrement sa pensée politique :

Espagnols, le moment est arrivé où vous pourrez entendre avec fruit la vérité que je vous dois. Les gens réfléchis savent que depuis plus d'un siècle la force des choses, qui commande tous les résultats, a voulu que l'Espagne fût l'amie et l'alliée de la France.

... L'événement de Baylen bouleversa toutes les têtes; la crainte s'empara des plus pusillanimes; les gens les plus éclairés me restèrent seuls fidèles. Une nouvelle guerre continentale et les secours de l'Angleterre ont prolongé une lutte inégale dont la nation sent toutes les horreurs. L'issue n'en a jamais été incertaine; le sort des armes a aujourd'hui prononcé...

Il est de l'intérêt de la France de conserver à l'Espagne son indépendance. Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, sait quel est l'intérêt qui m'anime en vous parlant ainsi. Cessez de vous laisser abuser par des passions excitées par l'ennemi commun. Il en est

(1) *Anales de la Ciudad de Cordoba*, par don Luis RAMIREZ. Archives de Cordoue, manuscrit.

temps encore ; réunissez-vous autour de moi ; que ce jour commence pour l'Espagne une nouvelle ère de gloire et de bonheur (1) !

Le général O'Farrill rédigeait, publiait, affichait une adresse à ses anciens camarades de l'armée d'Espagne pour provoquer leur ralliement.

En ce même temps, Sébastiani franchissait la montagne au col de San Esteban, poussait la baïonnette dans les reins les gens qui lui barraient la route, traversait Jaën le 23 février, dispersait les débris de l'armée d'Areizaga, et le 28, par les vallons de la Vega, pénétrait dans la cité des rêves arabes, dans la patrie des Gitanas et des Sultanes, à Grenade !

Le soir, aux créneaux de la Vela et aux terrasses du Généralife, sous la brise embaumée des Tours vermeilles, battait le pavillon tricolore, et des couleurs nouvelles ombrageaient le *Tocador de la Reina* pour la première fois depuis qu'était tombé, devant la croix des Rois catholiques, l'étendard vert de Boabdil.

Mais Sébastiani ne s'attardait pas aux douceurs des arts ni aux souvenirs de l'histoire ; dès qu'il eût occupé les magasins d'artillerie il s'en vint sur Malaga, dispersant à coups de sabres le rassemblement formé sous les murs de la ville, entrant dans les faubourgs pêle-mêle avec les fuyards. — C'était le 5 février.

Quatre jours avant, Joseph s'était présenté aux portes de Séville. La plus complète anarchie populaire y régnait.

Dans la nuit du 23 au 24 janvier, les membres de la Junte suprême s'étaient enfuis individuellement, qui, en barque sur le Guadalquivir, qui, en voiture sur la route de Cadix. Ces derniers furent les moins bien inspirés : à Xérès, la canaille, et à sa tête le *corregidor*, leur cria qu'ils étaient des traîtres, les couvrit d'injures, les menaça du poignard ; l'archevêque

(1) Cordoue, 27 janvier 1810.

de Laodicée, le comte d'Altamira, coururent un vrai danger; l'arrivée soudaine du général Castaños les délivra des mains de ces patriotes intransigeants, mais versatiles, qui, trois semaines après, devaient accueillir Joseph par des hourras frénétiques.

Sans gouvernement, Séville se choisit un chef : elle acclama le plus exalté : Montijo, qui, comprenant le danger de la position, voulait se dérober et se prétendit malade. Mais le peuple venu le sortir de prison ne l'entendait pas de la sorte : un capucin, crucifix à la main, lui donna le choix entre le pouvoir ou la mort; et séance tenante, on voulut élire cinq Régents : Montijo, François Palafox, le vieux Saavedra (qui fut président), le général Eguia et le marquis de la Romana. — La Junte provinciale s'érigea à son tour en Junte suprême, comme en 93, à Paris, la Commune s'imposait à la Convention, — elle nomma aussitôt une commission militaire, en lui conférant une écharpe rouge, emblème de ses fonctions, de ses devoirs, et peut-être de son sort.

Les uns acclamaient les « Régents », les autres ne voulaient reconnaître que la Junte légale, d'autres criaient le nom de la Romana pour en faire un dictateur. La nouvelle Junte lança un décret pompeux, couvrant d'opprobre, naturellement, ceux dont elle prenait la place, appelant aux armes le clergé, et, quoique son autorité ne s'étendit pas jusqu'aux remparts, désignant des généraux pour toute la Péninsule. Ces gens qui devaient opposer aux envahisseurs « des poitrines d'airain », à l'approche des colonnes du maréchal Victor, effectuèrent, par le pont de Triana, la sortie qu'avaient faite leurs prédécesseurs par la route de Cadix. Il resta seulement quelques-uns d'entre eux pour discuter avec le duc de Bellune... les meilleures conditions de soumission (1).

(1) Général ARTECHE, t. VIII, p. 50.

Le Roi promettait le maintien de la religion, le respect des propriétés, l'oubli du passé : les barrières tombèrent. Il s'installa à l'Alcazar, et la foule des quémandeurs avec lui. Le jour où il vint entendre le *Te Deum* à la cathédrale, les chanoines lui remirent nos drapeaux de Baylen triomphalement déposés l'année précédente au tombeau du Roi Ferdinand (1), et les Espagnols qu'offusquaient des témoignages si soumis, ne gardaient d'autre consolation que de se dire tout bas le mot des Italiens : *pazienza*, ou cet autre dicton, qui mêle l'orgueil andalou au fanatisme maure : *no importa!*

Plaisir inespéré d'être tout à coup dans la capitale de la résistance, au bout de vingt jours de route, charme du climat, agrément des ovations, joie et détente de la vie après des heures sombres, griserie du soleil, ou jouissance du pouvoir, pour tout cela réuni, Joseph veut demeurer tranquille aux bords du Guadalquivir. « Tout va très bien, écrivait-il; au milieu des soins de la guerre, j'éprouve plus de satisfaction en Andalousie dans une heure qu'au sein de la paix, dans une journée à Madrid. » Il proclame une amnistie, maintient dans leur emploi les fonctionnaires civils, assez diligents pour prêter dans les trois jours serment à sa personne royale, installe une garde civique, multiplie les décrets d'administration. Par goût, par politique, il semble n'avoir plus qu'à mener dans ses provinces apaisées, au milieu de sujets fidèles, son métier de roi. Il lance des proclamations avec ce contentement naïf de la parole, dont

(1), Trois aigles, un étendard français et quatre drapeaux suisses. A. FIV, 1623 a.

Ces trophées étaient cachés dans la chapelle Saint-Ferdinand de la cathédrale, avec des casques, des cuirasses et des habits brodés de généraux. Joseph voulut les faire solennellement porter à l'Empereur « afin qu'en Espagne il ne reste aucune trace de l'événement de Baylen. » (Soul à Berthier, 9 février 1810. *Archives de la guerre.*) Mais Napoléon, sans doute pour ne pas paraître attacher d'importance à ces souvenirs malheureux, n'autorisa l'envoi que d'un « simple officier. » (L'Empereur au prince de Neuchatel, 26 avril 1810.)

ne se lassent jamais les gens moins propres à l'action. Le bonheur ne le rend pas ingrat : « Je règnerai en Espagne, mais la France vivra toujours dans mon cœur. » Il est heureux, les soldats français doivent l'être aussi « ayant parcouru les provinces andalouses avec le même esprit de paix et d'ordre qu'en traversant le Languedoc et la Bourgogne » ; les Espagnols le seront à leur tour, car « il les reçoit comme ses enfants. » Et puis « entre les colonnes d'Hercule » il en fera élever une troisième qui dira « aux navigateurs des Deux-Mondes » comment fut pacifiée « l'antique Bétique ». (1) On est loin du code Napoléon et des décrets de Madrid ; il n'y a plus qu'à ouvrir le huitième livre du *Télémaque*.

Déjà à Cordoue on s'était distrait à relever des inscriptions romaines ; à Séville on admirait la limpidité des fontaines de l'Alcazar, le trésor de la cathédrale, la hauteur et les rampes de la Giralda. On se faisait expliquer le rébus des armoiries de la ville : *No me ha dexado*, ou les mystères de la fabrication du *polvo*, à la manufacture des Tabacs. Avec l'aimable et complaisant Miot de Mérito on organisa une excursion archéologique à *Italica*, pour y contempler les ruines des aqueducs et des amphithéâtres, plus encore, saluer le berceau de trois empereurs... romains, Trajan, Adrien, Théodose. En une promenade aux vignobles fameux de Xérès, on se reposa sous les bosquets des jardins. A Buenavista, on suivit les méandres du Guadalete ; à San-Lucar, après y être parvenu par des allées de cactus et de palmiers (*chamærops humilis*) on constata combien le climat doit convenir aux pépinières d'Amérique. — La conquête ? Que parlez-vous de guerre ? C'est une promenade botanique, et au lieu de canons il faut préparer les herbiers.

(1) L'Empereur fit modifier dans le *Moniteur* cette proclamation à l'armée, dont Miot de Mérito nous a conservé le texte intégral dans ses *Mémoires*, t. III, p. 130.

Hélas! la réalité ne veut pas qu'on l'oublie davantage. A Cadix, ce dernier boulevard de la résistance, où se sont « cachés » les membres de la Junte, et que l'on doit saisir comme avec la main, à Cadix, les patriotes ne parlent rien moins que de se rendre. N'aurait-on pas mieux fait de marcher droit sur eux au lieu de s'endormir à Séville? Dès le 30 janvier, quand on était parvenu au petit village de Carmona, et qu'en bifurquant deux chemins se trouvaient ouverts à l'armée française, on avait hésité. Joseph a beaucoup dit que ce jour-là il avait penché pour courir sur Cadix, et par cette pointe hardie, terminer les affaires d'un seul coup; Soult l'en aurait dissuadé avec une phrase tranchante : « Donnez-moi Séville et je répons de Cadix. » (1) Le duc de Dalmatie craignait sans doute de laisser derrière lui une place non désarmée, qui, en cas de revers, l'aurait pu enfermer entre la plage et la Sierra, comme en une souricière. Les événements prouvèrent que c'était là une conception fausse. Souvent, depuis, on lui reprocha cette faute; Joseph devait l'appeler, à cause d'elle : « l'homme coupable des malheurs de l'Espagne. »

Appréciation excessive, bien qu'encore moins vive que celle de Miot, qui accuse tout crûment le maréchal d'avoir de propos délibéré commis son « erreur » pour prendre ses quartiers de repos dans la riche Andalousie. M. de La Forest traduisait le sentiment général de déception : « La veine favorable a été manquée. »

(1) C'est la version de Joseph (*Mémoires*, t. VII, p. 143), à laquelle font écho ses familiers : MIOT, *Mémoires*, t. III, p. 128; maréchal JOURDAN, chap. XIII; BIGARRÉ, chap. xv. Une lettre de Joseph à la duchesse d'Abrantès, du 29 août 1834, reprend l'accusation. — Il est certain qu'une lettre de Joseph à Napoléon (Cordoue, 27 janvier) dit positivement : « Je m'occupe d'entrer à Cadix sans coup férir. » Il a donc trois jours après changé sa façon de voir; or, le maréchal Soult était sa grande autorité militaire, on voit mal quel autre que lui aurait eu la possibilité morale de s'imposer ici au Roi.

Le temps perdu ainsi par les Français avait été mis à profit par les Espagnols. Réfugiée derrière le port de Cadix, le fort de Puntalez, l'île de Léon et le canal du Trocadéro, la Junte suprême reprenait haleine; elle trouvait une population exaltée, affolée d'ailleurs par cette foule de « réfugiés » qui encombraient les rues et dont la municipalité ne se débarrassa qu'en leur faisant prendre la mer (1). Ceux qui restaient se proclamaient prêts à la lutte, mais sans grands moyens pour la soutenir. Il leur advint une chance inespérée : à la nouvelle de la descente des Français en Andalousie, le duc d'Albuquerque ramassait 8 à 9 mille hommes échelonnés en Estremadure (2), les ramenait à marche forcée, arrivait dans l'île de Léon le 3 février, quelques heures avant que les premiers bataillons du maréchal Victor y parvinssent. Lui entré, on ferma les portes. Cadix était à l'abri d'un coup de main. Elle rangeait derrière ses murailles une force imposante, facile à ravitailler par la mer qui restait libre. La présence d'esprit et la détermination du duc d'Albuquerque (3) avaient sauvé la ville, le gouvernement, la patrie, en protégeant, comme dit un Espagnol : « *el tabernaculo de su independencia*. (4) »

Aux sommations du maréchal Victor (4 février), l'amiral Alava répondit par des menaces, et Albuquerque apostropha l'envoyé du maréchal Soult en protestant que la place n'avait rien à craindre d'une armée de 100 000 hommes. « Les Espa-

(1) *The Traveller* à Londres, numéro du 24 février 1810.

(2) *Manifiesto acerca de su conducta con la Junta de Cadiz y arribo del ejército de su cargo a aquella plaza*, par le duc d'ALBUQUERQUE, imprimé à Londres en 1810.

(3) Il avait l'ordre de secourir Cordoue, il jugea plus opportun de couvrir Cadix. Don José Maria de la Cueva, 14^e duc d'Albuquerque, brigadier de cavalerie (1795), servit avec la Romana en Danemark. Lieutenant-général (1809). Gouverneur de Cadix (1810). Ambassadeur à Londres où il mourut (18 février 1811).

(4) Général DE ARTECHE, t. VIII, p. 39.

gnols, disait-il, sont revenus de la terreur que l'irruption des Français leur avait causée, parce qu'ils voient que les Français ne sont réellement maîtres que du terrain qu'ils occupent. (1) » A un messenger de Joseph (16 février), Venegas répondait laconiquement : « La ville de Cadix, fidèle aux principes qu'elle a jurés, ne reconnaît d'autre roi que le seigneur Ferdinand VII. » La Junte fit brûler par la main du bourreau la dépêche du duc de Bellune. Une ambassade de notables des environs, recrutée avec assez de peine, partit pour parler d'accommodement; on lui défendit l'entrée du port, et le bateau parlementaire s'en revint sans avoir pu atterrir, à la satisfaction intime de la « députation. »

Le roi Joseph, qui, bonnement avait demandé à l'Empereur de lui envoyer, pour forcer Cadix, l'escadre de Toulon, — le roi Joseph qui à Port Sainte Marie s'amusa à voir des *corridas* (2), revint sur ses pas, et sembla prendre assez philosophiquement la déconvenue, en organisant une promenade triomphale au milieu de l'Andalousie. Un millier de cavaliers, 3 000 fantasins, formaient l'escorte de ce touriste couronné. Sauf quelques coups de fusils pour chasser ça et là des bandes, moitié brigands, moitié patriotes, ce fut une longue fête à travers prairies et montagnes. Le cadre était charmant, soit que l'on eût la vue lointaine des terres d'Afrique ou l'aspect prochain des forêts de chênes-liège; des cascades couraient par les vallons où s'étagaient des troupeaux dans les pâturages. Le général Bigarré et d'autres personnages de la suite royale, s'acclimataient au point d'aller poursuivre, la lance à la main, les jeunes taureaux sauvages, mais sans pousser trop loin l'apprentissage du métier de picador, où le marquis de Guardia Réal les avait entraînés peut-être par raillerie.

(1) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 145.

(2) Dépêche de La Forest, 27 février 1810.

L'aménité du caractère andalou, sa gaieté, son insouciance, son hospitalité affable, se donnaient libre carrière. Alcades et curés se présentaient avec des députations de leur village. La noblesse, à cheval, caracolait en garde d'honneur. Le peuple se pressait en criant : « Vive le roi Joseph ! » et l'on vit des femmes se jeter à terre au-devant de sa monture. « Il faut avoir été témoin d'un enthousiasme aussi extraordinaire, pour pouvoir en rendre un compte fidèle. (1) » Sans doute, les irréductibles restaient à la maison, et dans les rues se présentaient seuls les « Joséphistes » auxquels le prince prodiguait les sourires, les promesses, et parfois les dons. Il jouait son rôle avec beaucoup de conviction, et un jour, — c'était à Ronda, — qu'il rencontra sur sa route un de ces descendants de Montézuma que Cortez avait implantés en Espagne, il lui donna, sans sourciller, une clef de chambellan. Cet arrière-neveu du dernier roi du Mexique, entrant dans la domesticité du fils d'un petit gentilhomme Corse, n'offre pas un spectacle banal ; et la fortune est vraiment une femme plaisante autant qu'une déesse infidèle.

Cloches, fleurs, illuminations, discours, on se berça donc, deux mois durant, du charme des pompes officielles, avec des étapes à Malaga, Grenade et Jaën. La première de ces cités surpassa tout en ovation, et Sa Majesté aussi bien que son cortège y rencontra des dames, non moins aimables que faciles, car, dit Bigarré (un connaisseur) c'est dans cette contrée, courbée « sous le joug du fanatisme », que les femmes ont « le moins de superstition. » Elle n'étaient pas les seules à crier « vivat » ; et « si jamais Joseph Napoléon pût se croire réellement souverain de l'Espagne, ce fut en ce moment. » (2)

Malaga avait ses raisons pour saluer avec Joseph un régime meilleur ; non seulement le général Sébastiani venait de s'y

(1) BIGARRÉ, *Mémoires*.

(2) MIOT DE MÉLITO, t. III, p. 152.

montrer sévère, mais encore les exaltés Espagnols y avaient répandu la terreur. La ville s'était trouvée aux mains de quelques énergumènes : Abello, un officier retraité, un capucin, le Père Berraocal et quatre individus d'assez mince réputation : les frères Sanmillan.

Sous prétexte d'organiser la résistance, ces gens s'étaient proclamés : capitaine-général, lieutenant-général, maréchaux de camp, avaient enlevé les caisses publiques, dressé un gibet sur la place, et formé un corps de *Croisés* composé de *frailles* commandés par un chanoine. Ils trouvaient un appui dans le « régiment des chasseurs de la montagne » où un pauvre homme, Jean Chumaquer, ancien maître d'école, se décorait du titre de colonel. A l'approche des Français, tout le monde était sorti, la menace à la bouche, mais avait couru, en criant sauve qui peut, jusqu'au port pour s'entasser sur toutes les barques, mettant à la voile sans deviner où on allait.

II

Le nerf de la guerre manquait. Le ministre des finances ne savait plus qu'inventer, il faisait feu de tout bois : attendait, pour un emprunt, les agents des banquiers de Hollande, écrivait aux intendants, fouillait dans les portefeuilles, cherchait dans les bureaux tout ce qui était exigible, expédiait au Roi la liste des créances de « l'ancienne Cour » recouvrables sur le clergé d'Andalousie. Le Roi n'estimait pas « convenable » d'en faire usage. Et le malheureux Cabarrus se dépitait de la pénurie de ses caisses. Une autre déconvenue, plus grave, l'attendait du côté de Napoléon, qui mandait au duc de Cadore :

Écrivez par l'estafette et à plusieurs reprises au sieur La Forest pour qu'il présente des notes sur l'impossibilité où je suis de suf-

fire aux dépenses énormes de l'Espagne, que j'y ai envoyé déjà plus de 300 millions... Il est indispensable que le génie, l'artillerie, les administrations et la solde soient payés désormais par le trésor d'Espagne ; tout ce que je puis faire, c'est de donner un supplément de 2 millions par mois pour la solde... Le sieur La Forest ajoutera que la guerre d'Autriche m'a beaucoup coûté, que ma demande est d'autant plus fondée que j'apprends que le Roi a comblé de bienfaits des gens de sa suite qui n'ont rien fait, ce qui suppose une surabondance de moyens... Vous manderez au sieur La Forest que je compte sur son activité pour faire réussir cette négociation (1).

Ponctuel, impassible, l'ambassadeur transmettait rigoureusement ces ordres ; atterré, impuissant, Cabarrus s'ingéniait à étaler éloquentement les chiffres, à qui l'on peut si aisément faire tout dire. Économies, réductions, virements, délais, il mettait tout en jeu, et à bout d'arguments suppliait qu'au moins le don impérial continuât pour six mois encore à titre « d'avances remboursables » — Abreuvé de chagrins, ses forces s'épuisèrent ; et à peine arrivé à Séville, où il allait chercher des réponses qui ne venaient pas, il mourut (2). De grands honneurs funèbres, l'éloge des *Gazettes*, une sépulture dans la cathédrale, et tout fût dit.

Il parut disparaître à point nommé afin que l'on pût rejeter sur quelqu'un hors d'état de se défendre les reproches mérités par le gouvernement royal. Il était difficile à remplacer, car il avait seul la clef du désordre où il laissait son ministère. Plus tard on rendra justice à ses efforts, en considération des difficultés de sa position. Et comme il était travailleur, aventureux et léger, on le compara, non sans quelque vraisemblance, à son contemporain, M. de Calonne (3).

L'Empereur, en se plaignant de la lourde charge qu'im-

(1) 28 janvier 1810.

(2) Le 27 avril 1810.

(3) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 174.

posait à son trésor la solde de ses troupes, trouvait dans un unique motif le prétexte d'une double mesure : retirer le subside français, saisir les caisses espagnoles. Le premier moyen dépendait de sa bonne volonté, il imposa le second à sa fantaisie par un décret du 8 février :

« Considérant que les sommes énormes que nous coûte notre armée d'Espagne obligent nos peuples à des sacrifices qu'il ne peuvent plus supporter, que d'ailleurs l'administration espagnole est sans énergie et nulle dans certaines provinces, ce qui empêche de tirer parti des ressources du pays et les laisse au contraire tourner au profit des insurgés. »

Il mettait la Catalogne en état de siège, établissait des gouvernements particuliers, plaçant à la tête de l'administration de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre et de la Biscaye : Macdonald, les généraux Suchet, Dufour et Thouvenot.

Ces gouverneurs vont lever des contributions, en ordonner l'emploi, nommer, changer, destituer les fonctionnaires ; sous leurs ordres, des auditeurs au Conseil d'État venus de Paris, exerceront la charge d'intendants.

Aucun compte à rendre à Joseph qui, non seulement comme général, mais aussi comme souverain, se trouve réduit à la Nouvelle Castille, — c'était reculer au onzième siècle, au temps de Ferdinand I^{er}, fils de don Sanche, — car, si l'Andalousie ne se trouvait pas érigée en gouvernement officiel, on allait avec quelques périphrases la confier, en toute indépendance, au maréchal Soult. D'un trait de plume, il y avait mainmise sur la terre d'Espagne.

Donc, en cette quinzaine Napoléon va inaugurer un nouveau mode de conquête inconnu au droit des gens : l'occupation pure et simple du sol par ses troupes, est réputée valoir l'annexion territoriale. Le 20 janvier 1810, quand il veut adjoindre au grand Empire les provinces hollandaises, il a

décrété que la terre où se trouvent ses armées et les armées *alliées* (c'est-à-dire les régiments hollandais dans leur propre pays) lui appartiendra ; et le royaume de son frère Louis est confisqué par le fait. Aujourd'hui, 8 février, considérant que l'entretien de l'armée française en Espagne « appauvrit le Trésor de France » il s'empare des provinces limitrophes des Pyrénées. C'est le démembrement par lettre, l'annexion par geste.

Ces desseins de l'Empereur sont nettement exprimés au duc de Cadore :

« Faites connaître à mon ambassadeur à Madrid que j'ai donné ordre que les provinces de Catalogne, d'Aragon, de Biscaye et de Navarre formassent quatre gouvernements, que j'ai prescrit que les revenus fussent versés dans la caisse de l'armée. Vous le chargerez de déclarer au ministre du Roi que c'est ma volonté. Vous ferez connaître à mon ministre par une lettre en chiffres, que sa correspondance doit devenir plus active, que mon intention est de réunir la rive gauche de l'Èbre à la France, peut-être même le pays jusqu'au Douro ;... qu'il doit se mêler davantage aux affaires et parler aux ministres du Roi... » (1).

L'Empereur corroborait les termes de son décret, spécialement pour Burgos, par cette lettre à Berthier :

« Vous écrirez au général commandant l'Aragon qu'il doit employer les revenus du pays et frapper même des contributions extraordinaires, s'il est nécessaire, pour subvenir à la solde et à l'entretien de son armée ; que la France ne peut plus suffire à toutes ces dépenses. »

Les généraux comprennent sur l'heure et entrent immédiatement dans leur rôle :

Peuples de Biscaye ! l'Empereur m'a confié le gouvernement de vos provinces... Je m'entourerai des fonctionnaires publics ; je rechercherai les hommes probes, les hommes à talents, les amis de

(1) 18 février 1810. — LECESTRE, *Lettres inédites de Napoléon*, t. II, p. 13.

l'ordre, de l'humanité ; je remplirai les intentions de l'Empereur et les habitants de la Biscaye seront heureux. J'écouterai toutes les réclamations, je réformerai tous les abus, je punirai tous les délits. Mon obéissance à l'Empereur, la justice, l'ordre et l'économie seront constamment les guides de ma conduite (1).

Ainsi parle à Vittoria le général Thouvenot avec une emphase quelque peu ridicule ; mais Augereau, à Barcelone, atteint d'un coup la plus haute bouffonnerie :

« Catalans, vainqueurs d'Athènes et de Neupatrie, votre ancien commerce de l'Orient va se rétablir... Napoléon le Grand va vous donner un nouvel être, son regard vous a fixés. Il vous tend ses bras tutélaires... Vos pertes tournent à l'avantage des vils Anglais, ces pirates. Que pouvez-vous attendre des persécuteurs de notre religion, de ceux qui n'ont jamais voulu accorder l'émancipation aux catholiques et qui brûlent chaque année le Pape en effigie? — Catalans vertueux, électrisez-vous, réunissez-vous, faites une réaction salutaire. — Mes chers Catalans, fermez l'ouïe au fatal chant des sirènes qui vous flattent pour vous dévorer... (2) »

Les Catalans, les Navarrais ne se laissaient guère prendre à ces dithyrambes ; à Madrid, l'impression produite se manifestait pleine d'alarmes ; toute l'adresse de l'ambassadeur de Napoléon suffisait à peine pour calmer l'expression du mécontentement ; il avouait son embarras à fournir aux ministres des explications conciliantes ; l'intégrité de la monarchie espagnole leur paraissait atteinte et quand, en des entretiens auxquels M. de la Forest affectait de ne pas se dérober, ils insinuaient que l'Empereur « altérait » ses engagements, ils traduisaient la pensée du Roi, ses soupçons, ses angoisses, ses plaintes.

Ainsi donc assombri, ulcéré, Joseph terminait ce voyage royal commencé sous d'heureux présages. Il arriva à Séville le 14 avril.

(1) *Archives de la guerre*. Pièce originale. — 17 février 1810.

(2) *Id.* — 20 février 1810.

Il y fut reçu froidement. La résistance de Cadix, les bruits qui circulaient sur les projets de l'Empereur à l'égard de l'Espagne, avaient détruit toute illusion, et ce fut en vain que, pour flatter les idées populaires, le Roi se montra empressé d'assister, pendant la solennité des fêtes de Pâques, à toutes les brillantes et théâtrales cérémonies religieuses. Cette condescendance ne lui procura pas un meilleur accueil (1).

Il eut alors la pensée d'un coup désespéré, d'un effort décisif contre Cadix. Le pays offrait de larges ressources pour les munitions : on avait sous la main le salpêtre de Séville, le plomb de Linarès, le cuivre de Rio-Tinto. Une bonne fortune fit trouver en entrant 300 pièces de canons et des dépôts considérables d'argenterie envoyés de Madrid, dès 1808, comme à l'abri certain de tout dommage. Joseph continuait, en de multiples audiences, à prêcher l'alliance française, insistant sur les dangers que l'Angleterre faisait courir aux colonies espagnoles, et il espérait flatter l'amour-propre national en parlant de la prochaine reprise de Gibraltar. Il semblait résister à la volonté de Napoléon, séparer sa couronne du sort de la sienne, et on l'entendit, dans un discours, affirmer « l'absolue nécessité pour ceux qui veillent à la sûreté du pays, d'être Espagnols. » Il accordait des amnisties, des remises de contributions, offrait des subventions aux Académies, dotait des pensionnats. Il recevait les collègues, les sociétés patriotiques, se faisait présenter des groupes de laboureurs et des députations de commerçants, leur déclarant qu'il était avant tout le Roi des pauvres et des travailleurs.

Après quoi, la *Gazette* avait l'ordre de faire remarquer que ces « corps » n'obtenaient pas jadis l'honneur d'être admis par les Rois d'Espagne.

(1) MIOT DE MÉLITO, t. III, p. 174.

Il abandonnait aux communes la récolte d'olives des couvents et faisait faire la répartition de ces biens séquestrés, par les curés des paroisses.

Joseph avait dû, assez à contre cœur, car c'était l'aveu d'une nécessité, former une Junte criminelle pour les cas de rébellions, d'espionnages, d'entreprises à main armée, d'assassinats politiques; elle pouvait édicter la peine de mort immédiate et sans appel, (10 avril). Mais au contraire, avec empressement il travaillait, éclairé, dirigé par Miot de Mérito, à une nouvelle organisation civile du royaume. Calque de notre administration française, notamment de la loi du 28 pluviôse an VIII, un décret du 17 avril divisait l'Espagne en 38 préfectures, avec sous-préfectures et cantons (1). Chaque préfet dresserait la liste des habitants, leur âge, leur état, leur revenu, « en vue d'une convocation des Cortès. » Et ce décret, en s'appliquant, comme aux autres, aux provinces sur lesquelles Napoléon venait de mettre la main, n'était rien moins que la riposte à celui de l'Empereur. Avec assez d'habileté la finesse de Miot avait trouvé un cadre où l'annonce des Cortès fut placée comme une menace, sans prendre cependant d'engagement pour leur prochaine réunion (2).

Néanmoins Joseph aimait assez chercher au milieu des affaires quelque détente. Si on avait fait venir les ministres et les conseillers d'État, il avait voulu aussi qu'ils fussent accompagnés de leur femme. Les « dames de la Cour » s'étaient rendues à Séville (3). On y donna quelques fêtes

(1) *Espagne*. Vol. 682, fol. 72.

(2) Dépêche de La Forest, 3 mai 1810. Fol. 682, fol. 157.

Miot était évidemment le grand inspirateur de ces mesures. Dans ses *Mémoires* (t. III, chap. VII), il affirme avoir conseillé à Joseph de quitter le trône en manière de protestation. Mais le Roi fit absolument la sourde oreille.

(3) Joseph parlait de faire enfin entrer en Espagne sa femme et ses enfants (lettre du 2 mars 1810). Et Napoléon se montrait, paraissait du moins, assez disposé à en accorder l'autorisation.

élégantes et des repas joyeux dans les jardins de l'Alcazar, sous les orangers où chaque convive pouvait de sa place cueillir à sa convenance, fleurs et fruits. Cette vie galante dura jusqu'au commencement du mois de mai. Joseph sentit alors la nécessité de ne pas demeurer au fond de l'Espagne et il repassa lentement la Sierra, puis tout à coup, à franc étrier, de Madridejos il arriva à Madrid, — le 13 mai 1810 — incognito, escorté de 20 cheveu-légers déroutant, par cette rentrée à la Napoléon, les préparatifs officiels d'arcs de triomphe, d'orchestres et de discours qui l'attendaient et l'embarrassaient peut-être.

CHAPITRE VII

MASSÉNA EN PORTUGAL

(Avril 1810-mai 1811)

- I. Le maréchal Masséna mis à la tête d'une nouvelle expédition (17 avril 1810). — Ses lieutenants, Ney et Junot, ses forces et son état-major.
- II. Le maréchal Ney attaque Ciudad-Rodrigo (mai). — Le gouverneur Andrés de Herrasti. — Inaction voulue de Wellington (juillet). — Assaut de la ville. — Reddition d'Almeida (août). — Embarras de Wellington en Portugal et en Angleterre.
- III. Il nous attend à Busaco. — Attaque de la position (27 septembre). — Wellington se retire et fait dévaster le pays. — L'armée française traverse un désert. — Masséna entre à Coïmbre, à Leiria, à Alenque, à Sobral. — Il se heurte aux lignes de Torrès Vedras (8 octobre).
- IV. Torrès Vedras, retranchements formidables. — Masséna prend position à Santarem et envoie à Paris le général Foy. — Difficultés pour faire vivre l'armée. — Difficultés politiques de Wellington à Londres. — Misère à Lisbonne. — Manœuvre incomplète du général Gardanne. — Arrivée de Drouet d'Erlon. — La mission du général Foy. — La maraude. — Le prince d'Essling se décide au retour (3 mars 1811). — Retraite pénible (mars). — Insubordination du maréchal Ney à qui Masséna enlève son commandement et qui quitte l'armée.
- V. L'armée de Portugal rentre en Espagne. — Ses pertes. — Secours insuffisant du maréchal Bessières. — Bataille sans résultat de Fuentès de Onoro (3, 4, 5 mai). — Le général Brenier fait sauter Almeida. — Seconde mission du général Foy. — Le prince d'Essling est rappelé en France et le duc de Raguse lui succède (7 mai).

I

Dans la péninsule où son frère Joseph s'inquiétait de l'avenir politique, Napoléon ne voulait voir qu'un terrain d'opérations militaires, et son regard se fixait obstinément sur l'armée britannique, dont la composition régulière lui

apparaissait comme la véritable force de ses adversaires. Aussi pendant qu'on lui parlait d'installation à Madrid, de pacification à Valence et d'administration à Séville, il écoutait à peine, pour répéter sans cesse : Allez en Portugal chasser les Anglais. Lorsqu'il avait passé les Pyrénées, ce fut bien là son effort personnel de pousser John Moore vers la Corogne, et s'il avait dû revenir une seconde fois, certainement qu'il se fût encore dirigé droit sur Wellington, pour l'obliger à reprendre ses vaisseaux.

Quitter la France, en cette année 1810, apogée de sa brillante fortune, au lendemain du mariage avec Marie-Louise, à la veille de la naissance du roi de Rome, il en repoussait l'idée absolument. Il ne trouvait pas l'étoffe d'un suppléant parmi tous les généraux déjà occupés en Espagne, à l'exception de Soult, sans doute; mais la première aventure du duc de Dalmatie en Portugal (1809) lui ôtait l'envie de recourir une seconde fois à ses talents. Il désigna le prince d'Essling.

De tout temps il avait éprouvé pour Masséna une certaine déférence. Sa mentalité italienne aimait, comme Mazarin, employer les gens heureux, et, depuis la bataille de Rivoli, il gardait la superstition d'utiliser au bon moment « l'enfant chéri de la Victoire ». Il exprimait toute sa pensée le jour où il écrivait au prince Eugène : « Masséna a des talents militaires devant lesquels on doit se prosterner; il faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. »

Un décret du 17 avril 1810 nommait cet illustre et très considéré soldat au commandement en chef de l'armée de Portugal. Le cœur de Masséna répondait peu à cette confiance et il avait fallu toute l'autorité, toutes les instances, toutes les cajoleries de l'Empereur pour vaincre sa répugnance à accepter la mission. Honneurs, fortune, gloire, le prince d'Essling en était comblé, il aspirait au repos. Et puis la

tâche lui semblait lointaine, délicate et chanceuse; on lui demandait de faire des miracles; « balayer les Anglais à la mer », comme le prescrivait Napoléon, c'était bientôt dit. Avec quels hommes et par quels moyens? Ceux qui devaient être ses lieutenants : le duc d'Abrantès, le maréchal Ney, étaient d'assez insubordonnés personnages, par l'éclat même de leur passé et la splendeur du présent. Les forces qu'on lui confierait se trouveraient-elles de poids? Une aile droite (8^e corps) comprenait 17. 000 hommes: au centre, le 6^e corps en comptait 24. 000; et le 2^e corps, qui formait l'aile gauche, 15. 000. Il fallait sans doute ajouter une réserve de cavalerie de près de 4. 000 chevaux et compter sur des généraux dont le renom militaire était fait : Clausel, Solignac, Loison, Marchand et Maucune, Mermet, Montbrun et Treillard. Mais tout ce monde se trouvait dispersé et beaucoup de ces brillants effectifs n'étaient au complet que sur le papier.

Autour du maréchal gravitait un nombreux état-major : avec 4 officiers d'ordonnance, 14 aides de camp. A l'appel de leurs noms, on sent le vent nouveau qui enfle les plumes des Aigles Impériales; place aux ralliés de la vieille noblesse et aux fils des illustres parvenus : — le comte de Ligniville, superbe, très brave, comme il sied à l'un des quatre Grands Chevaux de Lorraine, est en plus un compagnon charmant; d'Aguesseau, grave comme sa race, téméraire à ses heures, courageux, quoique délicat de santé; le comte de Briqueville, d'antique chevalerie normande; Casabianca, cousin de l'Empereur; Richebourg, le fils du sénateur; de Barral, le neveu de l'archevêque; Prosper Masséna, le fils du maréchal; les deux Marbot, dont le père fut président du Conseil des Anciens; Victor Oudinot, premier page de l'Empereur; Octave de Ségur, fils du grand maître des cérémonies.

La mort taillera à pleine faux dans cet escadron doré : d'Aguesseau restera en Portugal, Casabianca à Moscou, et

Perron sera tué à Montmirail. Si Barin a eu le bras amputé à Wagram, d'Espenoux aura les pieds gelés en Russie; Beaufort d'Hautpoul, blessé au siège d'Almeida, meurt en 1815, Octave de Ségur en 1816, Prosper Masséna en 1818. Les survivants auront une belle carrière : le premier aide de camp, le commandant Pelet, deviendra vite officier général dans la vieille garde; Ligniville, maréchal de camp; Marcellin Marbot, lieutenant général, son frère Adolphe, brigadier. Et à nos yeux s'ajoute l'éclat qu'a donné à son nom la publication posthume des *Mémoires*. Le jeune Oudinot, c'est le futur commandant en chef de l'expédition de Rome en 1849, et le comte de Richebourg sera pair de France. On ne voit guère à fâcheusement tourner, que le colonel de Briqueville, devenu après 1830 un énergumène parlementaire et fameux un moment pour avoir proposé le banissement des Bourbons.

Tout l'appareil étincelant de cette ardente jeunesse ne correspondait pas à l'esprit morose de son chef. Ce n'était plus le Masséna à l'œil vif, à la physionomie mobile, à la tournure élancée; il n'avait gardé, dans le sentiment de son rôle, que l'éclat de sa voix. Maigri, courbé, affaissé sous le poids de sa responsabilité, non de son âge, puisqu'il dépassait à peine la cinquantaine, il se retranchait dans la ténacité d'un caractère inflexible, conservant l'instinct de tout ce qui est grand à la guerre. En juste défiance des autres, il se reposa sur l'exactitude de son chef d'état-major, le général Fririon, homme de sang-froid, mais de santé chancelante; il s'entoura des conseils méthodiques du brave Pelet, travailleur de cabinet, ingénieur hydrographe, n'ayant jamais commandé de troupes. Pour lui-même, d'assez méchante humeur, et de sa mission et de son éloignement, fâché d'un décorum qui l'arrachait au confort vulgaire de son foyer, de ses plaisirs domestiques; emmenant par compensation dans ses bagages la sœur d'un de ses aides de camp, une femme de rien qui, tra-

vestie en homme (1), allait l'accompagner durant toute la campagne, le vieux soldat se confinait sans prudence ni pudeur en de mauvaises habitudes.

Il arriva à Valladolid au commencement de mai. Junot, qui y était établi, et où sa femme tenait une petite cour, partagea avec lui le palais du gouvernement, mais la duchesse d'Abrantès s'abstint de paraître à la table où prenait place la compagne irrégulière du maréchal et ne l'invita pas à la sienne. Ce sont là de ces misères qui provoquent de part et d'autre le ressentiment, et mettent l'aigreur entre gens destinés à faire campagne ensemble. Du côté du roi Joseph nulle entrave, et au contraire, bon visage. Le monarque témoigna sa joie de voir arriver le pacificateur des Calabres, qui serait pour lui ce que le duc de Vendôme avait été pour Philippe V.

A Salamanque s'installa le quartier général; dans l'attente des équipages arrivant de Bayonne, on groupa les forces éparses, et avant d'entrer en Portugal on dut déblayer la route, fermée par la citadelle de Ciudad-Rodrigo à l'envahisseur.

Masséna trouvait ici les opérations déjà engagées.

II

En effet, depuis l'hiver, Ney manœuvrait dans ces parages. Gardant l'espoir un peu léger de désarmer les villes espagnoles en leur représentant le bonheur de vivre sous le sceptre d'un Bonaparte, le duc d'Elchingen avait donc pressé Ciu-

(1) La duchesse d'Abrantès va jusqu'à dire qu'elle portait, sur un costume d'officier de dragons, la croix de la Légion d'honneur.

dad-Rodrigo de lui ouvrir ses portes (février 1810), car la vieille cité de *Rodericopolis*, bâtie au treizième siècle par le roi Ferdinand, possède sept portes, comme Thèbes en avait cent, et n'en paraît pas moins fière. On l'estimait de tout temps un rempart contre le Portugal et c'était l'un des trois rendez-vous généraux où les Espagnols rassemblent leur armée lorsqu'ils vont guerroyer contre leurs voisins.

Le gouverneur se trouvait un vieux capitaine, conscient de son devoir, et qui allait, dans les circonstances les plus périlleuses, montrer sa fermeté. Don Andrès de Herrasti, blanchi sous le harnais, brigadier depuis quinze années, n'était pas homme à se payer d'un subterfuge; il se contenta de dire très posément : « J'ai juré de défendre cette place pour le roi Ferdinand VII, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et je pense accomplir ce serment. » Un Espagnol sans jactance est rare, mais il semble invincible.

Ney regagna Salamanque, afin de préparer les moyens d'enlever la ville qui lui refusait l'accès. Il s'y employait activement lorsqu'il apprit l'envoi de Masséna comme généralissime; son impatience de frapper un coup d'éclat s'augmenta encore; sans attendre l'arrivée prochaine du chef désigné, la redoutant peut-être, comme Villeneuve avait engagé l'action à Trafalgar, quand il avait su le nom du camarade qui l'allait suppléer dans le commandement de la flotte. Dès le 25 avril il revenait en vue de la ville qui domine la plaine où coule l'Agueda, bien assise sur des pentes escarpées, protégée d'une haute muraille à terrasses, mais avec des faubourgs obstrués de maisons basses, de jardins, de haies, qui facilitent l'approche de l'enceinte jusqu'à portée de fusil.

Ciudad-Rodrigo avait une belle réputation militaire. Possédant une école d'artillerie, on la pouvait supposer bien pourvue de matériel; la gueule de 118 canons brillait au

soleil sur le rempart ; l'arsenal était plein d'armes, le gouverneur avait fait retrancher deux grands couvents, remplir les magasins de vivres, accumuler 250 000 rations de biscuits ; sous sa voûte recouverte de terre, la cathédrale était transformée en une vaste poudrière. Pour garnison, 5 000 hommes de troupes régulières : le régiment de Majorque, un bataillon de la milice provinciale de Ségovie, les volontaires d'Avila et ceux de Ciudad-Rodrigo ; plus un bataillon de troupes urbaines composées en grande partie de chasseurs de profession. La population entière ne parlait que de résistance, chacun s'était armé ; les chevaux, moins réquisitionnés qu'offerts, donnaient des montures à tous les chefs ; un petit corps de cavalerie, les lanciers du partisan Don Julian, se réservait pour les patrouilles périlleuses. Et les canonniers au rempart, les femmes à l'hôpital, les prêtres à l'autel, tout était prêt pour la guerre, avec l'aide du Dieu des armées. Quand le maréchal Ney eut renouvelé sa proposition d'une capitulation (12 mai), le gouverneur fut l'écho de tout son monde en déclarant ne vouloir répondre qu'à coups de canon.

Les premières escarmouches commencèrent.

Mais le matériel annoncé, 50 pièces, 2.000 chevaux ou mulets, n'arrivait pas, car les pluies avaient défoncé les chemins et les caissons trop chargés s'embourbaient en route. Masséna vint passer la revue du 6^e corps ; son premier soin fut d'écrire au prince de Wagram que le duc d'Elchingen « s'était trop pressé ». A la même heure, Ney se plaignait à Junot des lenteurs de Masséna, et dans une lettre fiévreuse, — comme il en écrira trop durant cette campagne, — il l'invitait à le rejoindre « pour venir trouver une mort glorieuse, en faisant leur commun devoir. » Au reste, les troupes du duc d'Abrantès s'approchaient à leur tour. Mais cette effervescence frondeuse ne présageait pas beaucoup de cohésion dans les mouvements d'ensemble. Enfin le 8 juin on reçut le

premier convoi de grosse artillerie, et le 15, malgré une trop brillante lune qui trahissait nos manœuvres, et grâce à une fausse attaque qui les masquait en partie, on put ouvrir la tranchée. La semaine suivante, 46 bouches à feu se trouvaient en batterie et nos cheminements étaient protégés par de petits postes embusqués dans des trous avec des cartouches et des vivres pour 24 heures.

Tous nos adversaires n'étaient pas dans la ville; Anglais, Portugais, Espagnols occupaient les environs, Wellington avait 30000 hommes sur les routes du Portugal, derrière lui Beresford, non loin La Romana avec un corps espagnol.

Masséna employait Ney au siège; à Junot il confiait le soin de tenir tête à l'armée de secours, car il craignait les démonstrations d'un ennemi aussi fort et aussi proche. Dans Ciudad-Rodrigo on l'espérait tout autant. Après une promesse un peu évasive du général anglais, Andrés Herrasti attendait d'heure en heure l'entrée en scène de Wellington. Mais tel n'était pas le plan du noble lord; peu soucieux de passer la frontière pour guerroyer en Espagne, pesant les risques d'une grande bataille, ne voulant pas compromettre au début le succès de la campagne, il considérait peu le sort d'une petite ville, beaucoup celui de son armée. Protéger le Portugal, c'était là sa mission, pensait-il, donc là son devoir; « dédaignant la clameur publique », il ne fit pas un pas pour le salut de ses alliés.

Le choc ne pouvait tarder, et déjà les privations se faisaient sentir dans la ville. Don Julian, manquant de fourrage et s'estimant peu utile derrière des murailles, tenta une sortie hardie. C'était le 21 juin au soir, au coucher du soleil; il longea la rivière comme pour se rendre à l'abreuvoir après une journée de canicule, aperçut près d'un gué un endroit mal gardé, traversa l'eau et, sabrant un piquet de dragons qui n'eut pas le temps de monter en selle, avec

ses 200 lanciers il gagna un marais, puis la campagne à travers bois.

Deux jours après la grande attaque commença. Des fusées firent sauter les portes du couvent de Santa-Cruz, un combat féroce s'y engagea; par les fenêtres, les Espagnols continuaient le feu sur les assaillants et nous payions de la mort de plus d'un officier la conquête du monastère. L'artillerie tonnait des deux côtés sans trêve; tantôt un de nos magasins flambait et tantôt un jet de flammes, suivi d'un crépitement qui déchirait l'air, nous apprenait que pareille catastrophe atteignait les assiégés. — Ney était infatigable, nos sapeurs héroïques, chaque jour nous perdions dans la tranchée quelque officier du génie et à la fin du siège il n'y eut pas un chef de ce corps d'élite qui n'eût reçu une blessure. Le 28 juin, on crut la brèche faite. Le maréchal envoya un parlementaire. Herrasti, toujours préoccupé du secours des Anglais dont sa lunette apercevait la nuit les feux sur l'horizon, Herrasti sollicita d'envoyer un émissaire à Wellington, ce qui lui fut naturellement refusé. Par un billet porté au péril de la vie, il put lui crier encore : « Vite, vite, au secours! Pour la deuxième fois! » — En même temps La Romana apparaissait au camp britannique, proposant une action combinée contre les assiégeants. Wellington demeurait impassible. Ciudad-Rodrigo voulut espérer malgré tout. Un prêtre, le curé de la cathédrale et membre de la Junte suprême, se dévoua pour traverser la ligne. Il fut arrêté. Dans le but de l'envoyer aux assiégés, on lui fit écrire une lettre dont le style ne pouvait tromper personne : il déclarait avoir vu Masséna; « Monsieur le Maréchal était fort bon, mais il ne faudrait pas lui faire perdre patience »; qu'on lui ouvre donc les portes, car les Anglais ne viendront pas les défendre. Afin de se rendre à lui-même cette vérité évidente, le prince d'Essling lançait contre eux une forte reconnaissance; avec

1 200 sabres et 3 000 baïonnettes, le duc d'Abrantès alla tâter les avant-postes de Crawford. De belles charges refoulèrent l'ennemi jusque vers Almeida. Une poignée de nos grenadiers attaqués à leur tour avec fureur par les escadrons du colonel Talbot formèrent le carré et repoussèrent les assaillants en tuant leur chef.

La canonnade s'accroissait; le 9 juillet nous lançions 2 000 boulets ou bombes; à la nuit, on fit jouer la mine; les Espagnols plantaient des pieux pour remplacer les pierres du rempart qui s'écroulait; le 10 juillet, à 4 heures de l'après-midi, après un feu qui durait depuis 36 heures, la brèche fut réputée praticable. Alors le maréchal Ney fit demander des hommes de bonne volonté qui en feraient l'épreuve. A l'instant plus de cent braves sortirent des rangs : on en choisit trois (1). Ces vaillants soldats, qui croyaient marcher à une mort certaine, gravirent en quelques secondes les décombres, à la crête du rempart ils déchargèrent leurs fusils sur la ville, élevèrent leurs shakos en criant : *Vive l'Empereur!* puis redescendirent, aux acclamations de toute l'armée, qu'avait électrisée ce trait d'héroïsme heureux.

Les compagnies d'assaut, musique en tête, se massèrent dans les fossés, elles attendaient le signal. Ce fut le drapeau blanc qui parut. Les vigies espagnoles avaient signalé l'approche de toutes les troupes françaises qu'elles voyaient en mouvement; Ciudad-Rodrigo demandait à capituler. Le matin Don Andrès Herrasti avait convoqué à la poterne les autorités militaires, civiles, ecclésiastiques; au milieu des ruines des fortifications, il leur lut le billet désespéré apporté par un lancier de Don Julian, déguisé en berger. Les fronts s'inclinèrent devant l'évidence. Ney vint lui-même recevoir le gou-

(1) Ils se nommaient Thirion, caporal de grenadiers au 50^e de ligne; Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur au 6^e léger. Tous trois reçurent l'étoile de la Légion d'honneur.

verneur au pied des éboulements; il adressa à ce vieux brave ses compliments pour la résistance, il ajouta que rien n'était à stipuler pour la capitulation, puisqu'il accordait de suite à la garnison tout ce qu'elle était en droit d'obtenir pour sa belle défense : les personnes et les propriétés seraient respectées, les officiers conserveraient leur épée, leurs chevaux et leurs équipages, la troupe ses effets et ses sacs : conduits en France, ils seraient bien traités; pour assurance, il lui serra la main et lui donna sa parole d'honneur. Après quoi le gouverneur rentra dans la place en remontant par la brèche (1).

En effet, les Espagnols ayant déposé leurs armes dans l'arsenal rentrèrent dans leurs quartiers; le lendemain 3 000 prisonniers prenaient le chemin de Bayonne, Andrés Herrasti en tête.

Au milieu de monceaux de décombres, le séminaire en cendres, la cathédrale en ruines, l'hôpital entièrement détruit, aucune maison intacte, nous ramassions six drapeaux, tous les canons, un million de cartouches. 1 800 Espagnols, soldats et habitants, avaient succombé. Nos pertes étaient également cruelles: 182 tués, 1 048 blessés, avec une grosse proportion d'officiers. Nos bouches à feu avaient lancé 18 286 boulets et 14 559 bombes (2).

Nous avons fait un bel effort, d'autres étaient encore nécessaires.

(1) Par une rencontre assez singulière, de cette ville qu'il ne vint pas défendre, Wellington devait un jour porter le nom, car, en récompense de ses services à leur cause, les Cortès lui décernèrent, avec la grandesse, le titre de *duc de Ciudad-Rodrigo* (janvier 1812). — A cette époque le général anglais venait de prendre d'assaut la place au général français Barrié, qui résista avec un courage semblable à celui de Herrasti. Les troupes britanniques pillèrent la ville de leurs alliés que, vainqueurs, nous avons épargnée.

(2) Ces chiffres sont ceux de l'état officiel des consommations de l'armée. Je les cite parce qu'ils ont leur éloquence et aussi parce qu'ils rectifient les données vraiment extravagantes de la *Relation* du gouverneur. Ce courageux

III

Si Ciudad-Rodrigo est la forteresse frontière de l'Espagne, en face Almeida est le bastion du Portugal, c'est même sa meilleure place. Petite, car sa population ne dépasse pas 1500 âmes, elle s'étend sur un plateau. Son vieux château carré, flanqué de tours, est au centre de la ville, et soit des chemins couverts, soit des sentiers tortueux, soit des fossés creusés dans le roc, tous ses abords rendent difficile son accès.

Masséna ne risqua pas l'investissement sans avoir voulu déloger l'arrière-garde anglaise. Notre cavalerie, hussards, chasseurs, dragons, déblayait la route; au bas des assises du fort de Conception, elle se heurta aux soldats du général Crawford. Notre choc fut inopiné, d'autant plus violent que le général Loison, informé que le fort était miné, accélérât l'allure pour que l'ennemi n'eût pas le temps d'allumer les mèches. L'explosion n'endommagea que peu de choses et la forteresse nous fut abandonnée. Poursuivis, nos adversaires se dérobèrent dans les ravins, jusqu'à ce que Ney, débouchant avec ses divisions, obligeât les Anglais à une action générale. C'était presque sous le canon d'Almeida. Quatre colonnes abordèrent l'arme au bras les troupes anglaises; pendant que les chevaux de Montbrun, un peu mollement peut-être, essayaient de déborder leur droite. Crawford, qui

Andrés Herrasti comptait si peu ses adversaires qu'il les voyait doublés. Dans un rapport du 30 juillet 1810, il donne des chiffres assez vraisemblables, mais, quelques jours après, dans un second mémoire, tout prend des proportions fantastiques. Nos 28 000 hommes sont devenus 65 000; la colonne d'assaut comprend 30 000 assaillants; nos pertes passent de 5 000 à 15 000 morts et, au lieu de 40 000, nous aurions tiré deux millions de balles.

avait une rivière à dos, fut obligé de reculer jusqu'à un pont, et perdit beaucoup de monde, dans cette marche par le flanc, et dans la défense acharnée de la seule issue qui lui restait. Son énergie nous repoussa jusqu'à trois fois, et il fallut la pluie, la nuit, le brouillard, pour l'engager à nous abandonner les murs des jardins d'où les tirailleurs du général Picton nous visaient. Mais il n'alla pas s'enfermer dans la place comme le duc d'Elchingen pensait l'y contraindre; à marches forcées, grâce aux ténèbres, il rejoignit le grand quartier général anglais qui s'établissait à Célorico. Wellington y rallia ses gens, et de nouveau se fit le spectateur de nos efforts autour d'Almeida, dont nous touchions maintenant les fossés.

Vivres et matériel pour le siège en règle n'étaient pas encore prêts. Les canons ne manquaient pas, les munitions se trouvaient plus rares. Les approvisionnements faisaient défaut : le pays avait été entièrement dépouillé de ses subsistances par les alliés, et nous étions réduits à attendre la maturité des premiers blés dans les champs où l'ensemencement avait été fait; nos cavaliers, inoccupés en face des remparts, furent employés à cette moisson hâtive. Les troupes construisirent des baraques en bois, en paille et en torchis, et organisèrent des manutentions. Le 28 juillet, Masséna vint visiter le camp et fit la reconnaissance de la place. Il savait qu'un colonel anglais, sir William Cox, la commandait avec une garnison d'environ 6 000 hommes, milices portugaises et canonnières. L'effort prolongé autour de Ciudad-Rodrigo avait épuisé nos moyens d'attaque. On utilisa une contribution de guerre à se procurer comme on pût des chevaux, des charrettes et des outils; les bois de chênes verts fournirent des gabions; les mulets du train mouraient faute de fourrage et les attelages s'abattaient dans les ornières de chemins détrempés.

Après trois semaines d'attente, le 15 août, au moment où, sur le rempart, les Portugais brûlaient avec dérision le mannequin de Napoléon, le prince d'Essling ordonna d'ouvrir la tranchée.

Almeida n'était point son unique souci. Il fallait prévoir que Wellington voudrait faire lever le siège; et certainement l'impassibilité volontaire du généralissime anglais, naguère, en face de la détresse d'une ville espagnole, se réveillerait lorsqu'il s'agissait de la première forteresse du Portugal, et que nous foulions le sol du royaume confié à la protection de son épée. De fait, Wellington se préparait à l'attaque, mais il la voulait à l'heure, et surtout au lieu de son choix, mettant soigneusement pour sa cause l'avantage de la position et des circonstances. Nous retenir longtemps devant Almeida, nous y voir perdre du monde, du temps, des munitions et de la confiance, tel était son but; il gagnerait ainsi la mauvaise saison, où alors notre marche en Portugal serait entravée par l'inclémence du ciel, sa résistance à lui mieux organisée, les milices se trouveraient aguerries et ses renforts matériels arrivés à leur point. C'était bien raisonner. La Providence parfois déjoue la logique humaine.

Car il advint que, dans la soirée du 26 août, après dix jours seulement de tranchée ouverte, quand nos travailleurs avaient éprouvé les plus grandes pertes à entamer le rocher, une détonation effroyable se fit entendre, un tourbillon de feu illumina les ténèbres, la terre trembla, et une pluie de cendres, de débris, de pierrailles s'abattit sur la ville, obstruant jusqu'à nos retranchements. Telle l'éruption d'un volcan. Une de nos bombes était tombée sur un baril de poudre de la forteresse espagnole et mettait le feu aux cent cinquante mille livres de matières explosibles des magasins. Tout un bataillon demeurait écrasé sous les décombres, les murs du château étaient éventrés, la cathédrale à moitié ren-

versée et les maisons environnantes jetées bas. Si les remparts n'avaient pas été disjoints, l'explosion ne laissait plus de munitions pour les défendre. Sur l'heure, Masséna fit sommer la place qui s'incendiait. Le gouverneur Cox hésita, il voulut s'enfermer derrière les débris du château, gagner du temps, tenter une suprême résistance. Attendait-il Wellington? Ses soldats étaient déconcertés, et comme des officiers portugais, leurs compatriotes, mais servant dans l'armée française, s'approchèrent des remparts, échangèrent des paroles cordiales et les assurèrent avoir conservé sous les drapeaux de Joseph leurs grades et leurs traitements, l'auditoire s'impressionna et vit dans ces quasi-promesses une raison pour cesser la lutte où les Anglais les abandonnaient.

Afin de hâter les hésitations du gouverneur, Masséna fit rouvrir le feu; les Portugais n'hésitèrent plus à exiger la fin d'hostilités inutiles. Le 27 août, à quatre heures du soir, William Cox capitulait.

Pour éviter l'internement, la plupart des prisonniers demandèrent à marcher sous le drapeau impérial. Le marquis d'Alorna, qui suivait l'état-major du prince d'Essling, leur obtint cette faveur. Ces « volontaires » formèrent toute une brigade, dont le général Pampelona prit le commandement. Mais, quand ils furent bien équipés, ravitaillés, en rase campagne, ils désertèrent, et allèrent retrouver, par compagnies, la solde britannique de Wellington. Ce dernier se trouvait extrêmement déçu de la reddition d'Almeida. Chacun en Portugal rejetait la responsabilité sur son inaction. Les bons juges admettent aujourd'hui qu'en effet la prolongation extrême de son attente équivalait à une faute. A côté des fautes, il y avait aussi les difficultés.

La première naissait des prétentions des pouvoirs civils. La régence de Lisbonne critiquait ses plans et prétendait contrôler les opérations militaires. Wellington lui faisait dire

par Charles Stuart « qu'il ne souffrirait pas qu'elle ou personne vienne s'en mêler, car il savait très bien où mettre ses troupes, et leur faire prendre position devant l'ennemi ». Mais il avait aussi à compter avec Londres; la situation y était difficile : le roi George subissait une nouvelle atteinte de démence (1), le Parlement rognait les subsides, et le ministère, menacé dans son existence, se demandait s'il continuerait la guerre. L'opinion publique s'énervait des lenteurs; ses critiques s'alimentaient dans les lettres découragées d'officiers faisant la campagne, colportées dans les salons ou les clubs. Avec son grand flegme dédaigneux, Wellington jugeait ainsi ces correspondants indiscrets : « La grandeur de l'entreprise est au-dessus de la portée de leur esprit, ou elle irrite leurs nerfs; que je me sois trompé ou qu'ils aient raison, le fait est qu'il règne dans l'armée un système de clabauderie très préjudiciable au service public, et qu'il faut que j'anéantisse, sinon c'est lui qui nous anéantira (2). »

III

Les deux généralissimes rivalisaient de proclamations :

« Portugais! s'écriait Masséna, ouvrez les yeux sur vos intérêts. L'Angleterre a détruit vos fabriques, ruiné votre commerce, paralysé votre industrie pour vous rendre ses tributaires. Elle se fait un rempart de vos bataillons comme si votre sang devait être compté pour rien. — Le puissant souverain dont tant de peuples bénissent les lois, la force et le génie, va assurer votre prospérité. Mettez-vous sous sa pro-

(1) George III (1738-1820), roi d'Angleterre en 1760.

(2) Lettre à Charles Stuart, 11 septembre 1810.

tection. Restez tranquilles dans vos habitations, livrez-vous à vos travaux domestiques (1). »

Et Wellington :

« Portugais! Les habitants de vos villages infortunés ont subi tous les maux que peut infliger un cruel ennemi... Vous voyez maintenant qu'il n'y a d'autre remède au mal qui vous menace qu'une résistance déterminée. — Tous les magistrats qui resteront dans les villes ou les villages après avoir reçu d'un officier l'ordre d'en sortir, toute personne qui communiquera avec l'ennemi, seront considérés comme traîtres à l'État, jugés et punis en conséquence (2). »

Ainsi, guerre d'extermination.

Dès que ses troupes furent groupées, Masséna marcha de l'avant, inquiet de sentir autour de lui des jalousies et des éléments de discorde : Ney lui manquait publiquement d'égards, et Junot, humilié de se voir le troisième, là où naguère il était le premier, Junot souhaitait tout bas que l'expédition manquât (3). Au lieu de suivre la rive gauche du Mondego, le prince d'Essling trouva meilleur de prendre la vallée à droite (4), et les événements ont prouvé que c'était là une fâcheuse pensée. Pendant la seconde moitié de septembre, lentement, péniblement, on avança, souffrant déjà d'une sorte de disette; le pays abandonné n'offrait d'autres ressources que ses citrons et ses raisins, qui ne sont point nourriture suffisante pour des gens de guerre, n'ayant emporté que quinze jours de biscuits dans les sacs, autant dans les fourgons.

(1) 1^{er} août 1810.

(2) 5 août 1810.

(3) Lettre du général Foy, 19 septembre 1810.

(4) « Ce système répondait à la pensée de l'Empereur. Il ne s'agissait pas ici de tracer un plan de campagne méthodique, surchargé d'hypothèses; tout se résumait à trouver l'ennemi, le battre, le pousser vers la mer et le forcer à se rembarquer. » — Général Kocu, *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 165.

Wellington s'était gardé de tout contact avec un ennemi au début de sa marche, frais encore et dispos. Mais, posté sur les hauteurs, fortement retranché, selon sa coutume, à la crête, il nous attendait, quand nous déboucherions, déjà un peu fatigués, en face d'une position désavantageuse. Il voulait étendre un écran entre nous et les Portugais, afin qu'ils eussent le temps d'exécuter ses ordres terribles; alors il pourrait se replier; il nous laisserait en face d'un désert.

C'est le 25 septembre que le maréchal Ney aborda le bas de la montagne, la Sierra de Alcoba, par où monte le chemin direct de Viseu à Coïmbre, en longeant, à la coupure, la chartreuse haut perchée de Busaco. Là, dans ce couvent, à 250 pieds au-dessus de la plaine, cinquante canons anglais plongeant sur la vallée, et toute l'armée alliée, embusquée, attendait. Au reste, elle ne pensait pas qu'on pouvait attaquer de front une position aussi formidable, et vraiment la route semblait barrée.

Ney avait tout d'abord songé à cette audace et souhaité d'en courir la chance pour en garder l'honneur. Arrivé à l'improviste, il pouvait compter sur la surprise des gens assaillis. « Si j'avais le commandement, disait-il, j'attaquerais sans hésiter (1). » Le prince d'Essling ayant rejoint pour examiner les choses, déjà le temps avait marché, les alliés se trouvaient sur leurs gardes. Pour une si rude attaque il faudrait beaucoup de monde, et attendre par conséquent les colonnes en marche; la nuit allait tomber; bref, on demeura sans rien tenter. Le lendemain, Masséna réunissait son conseil. Le duc d'Elchingen, irrité qu'on lui eût la veille fait perdre l'occasion, trouvait maintenant tout aventureux, il estimait qu'on allait creuser là « le tombeau de l'armée »; sa

(1) Marbot (*Mémoires*, t. II, p. 385) rapporte ces paroles textuellement.

mauvaise humeur l'inspirait à propos. Embarras, témérité, imprudence ou simple esprit de contradiction, ses compagnons d'armes, tout en reconnaissant l'attaque difficile, ne voyaient pas d'autre route ni d'autre moyen pour passer. Masséna n'était pas venu si loin pour s'immobiliser tout à coup. Il fut convenu qu'on irait déloger les Anglais de grand matin.

En effet, le 27 septembre, les dispositions ayant été prises durant la nuit, le 6^e corps (Ney) se trouva massé vers les sentiers de Busaco, à droite; le 8^e corps (Junot), placé derrière lui en réserve; à gauche, au pied du sentier de San Antonio, le 2^e corps (Reynier). Notre cavalerie trouvait un abri dans les rampes des collines d'où l'infanterie venait de descendre. Ainsi, comme sur les gradins d'un amphithéâtre, toute l'armée française se déploya sous la lorgnette du général anglais, qui put dès ce moment en connaître exactement la force et en suivre les évolutions (1). Wellington tenait son monde en cercle sur les hauteurs : une première ligne par échelons au long des pentes, le gros au milieu du village avec des canons, ou en avant du monastère avec le reste de l'artillerie. Celle-ci se mit à tonner dès que commença l'escalade; sa position seule lui donnait l'avantage, et nos pièces, en contre-bas, pouvaient à peine déployer leurs moyens. Pour rendre probable le succès, il fallait au moins que l'attaque eût lieu de concert, selon les ordres donnés la veille et les promesses faites. Il n'en fut pas ainsi.

Dès la petite pointe du jour, au pas de charge, et avec un hourra formidable, la tête du 2^e corps se lança à l'assaut, sur

(1) « Les Français avaient pris position sur notre front et nous eûmes pendant quelque temps une vue superbe de leur campement, des hauteurs de Busaco; mais cette belle vue ne nous fut pas longtemps accordée sans se voir mêler le meilleur de notre sang au leur, car à la première heure ils étaient déjà en pleine activité, se disposant à monter à l'assaut de nos positions. » — William LAWRENCE, *Mémoires d'un grenadier anglais*, p. 72.

un escarpement pierreux, dans un couloir; l'élan, l'énergie, la *furia* étaient tels, que nos fantassins arrivèrent en haut, mais à bout d'haleine, fusillés sur les flancs, par deux régiments d'infanterie portugaise et un bataillon de la Garde Royale britannique. En face d'eux, le général Picton, d'abord refoulé par ce choc furieux, reprenait vite sa supériorité, opposant des troupes fraîches à nos pelotons essoufflés. Inquiets, les généraux s'énervaient : Foy ayant arrêté un instant sa brigade pour lui donner sa formation, Reynier courut à lui, criant avec colère : « Pourquoi ne montez-vous pas? Vous ne faites rien! » Et Foy, oublieux de son sang-froid habituel, ordonne subitement de battre la charge; son monde s'ébranle en masse; étourdi par le mouvement et le danger, il arrive bien au plateau et s'y jette à la baïonnette, mais, décimé par la mousqueterie, il voit repoussé « un effort absurde », qui met 800 hommes hors de combat. Lui-même a deux chevaux tués sous lui, et le bras frappé d'une balle. L'attaque de gauche avait échoué, en partie, parce qu'en se produisant seule les Anglais ont pu, contre elle, réunir tout leur effort de résistance. A droite, Ney, n'avait mis son monde en branle que tardivement, vers huit heures, deux heures après le moment convenu. Il est vrai qu'il a voulu lancer comme une trombe les brigades de Loison, puis, les voyant plier, il a appelé son autre divisionnaire, le général Marchand, dont les colonnes d'attaque, par bonds, arrivent au sommet, culbutant tout, pour s'écraser, elles aussi, contre la ligne anglaise, reparable derrière les murs crénelés du village. Les colonels Wallace et Douglas dirigent, comme à l'exercice, le tir de leurs hommes; leurs balles ouvrent, dans nos rangs en désordre, des brèches sanglantes.

A Masséna, en présence du double échec de ses attaques, la pensée cependant ne vint pas de faire donner ses réserves. Il voyait le danger d'un engagement général sur un terrain

aussi défavorable. La rencontre avait été fâcheuse, nos pertes atteignaient environ 4 000 hommes dont 275 officiers (1). Celles des Anglo-Portugais étaient moitié moindres.

Les armées demeurèrent deux jours en présence : « léchant leurs plaies », suivant la forte expression de Napoléon. Mais la route restait toujours barrée, il fallut chercher une autre issue. Tourner la montagne, au lieu de s'y briser, semble chose si naturelle qu'on ne peut croire que la pensée n'en soit venue qu'après l'attaque du front. Comme nous marchions sans guides, presque sans cartes, dans un pays abandonné de ses habitants, le duc de Rivoli était passé sans le savoir auprès d'une route qui contournait les hauteurs de Busaco. On fit parler un jardinier laissé dans une maison pour soigner un malade; il indiqua un sentier, à deux lieues plus au nord, qui, par les montagnes, rejoignait la grande route de Porto à Coïmbre. Chacun depuis s'est vanté de la découverte. Marbot prétend avoir donné ce précieux avis à Masséna dès la veille de la bataille. Toujours est-il que, reconnue par le général Sainte-Croix, la voie parut carrossable; et pendant que les fanfares des Anglais célébraient sur le plateau de Busaco leur victoire, les Français, dans le plus grand silence, à nuit close, gagnaient le passage qui allait la rendre inutile.

Par un double bonheur, ce chemin nous faisait de lui-même prendre les Anglais à revers, leur gauche pouvant être débordée. Car, si Masséna avait commis la légèreté de ne pas

1) Les chiffres varient avec de grands écarts dans les relations diverses de Wellington, Toreno, John, Napier, Belmas, Koch, Shérer, Mac Farlane, Londonderry, les *Victoires et conquêtes*, Thiers, Artèche et Marbot. — Deux témoins informés sur l'heure semblent fournir des notions exactes : Thiébault eut tout de suite à Salamanque des renseignements précis; dans ses *Mémoires* (t. V), il nous donne : 521 morts, 3 160 blessés, 364 prisonniers; et un témoin encore plus direct, Lagarde, marchant dans l'état-major de Masséna, annonçait au duc de Rovigo : 3 700 tués ou blessés. — Lettre du 27 octobre, *Archives nationales*, A. F., IV, 1626.)

chercher à découvrir une autre route que celle où son adversaire l'attendait, Wellington devait se reprocher de ne pas l'avoir fait garder soigneusement. Le colonel Trent, avec son corps de volontaires, s'ébranla, il est vrai, pour nous couper la marche, mais il arriva si tard qu'on peut attribuer son mouvement, moins à la prévoyance qu'à la nécessité de parer au danger imminent. Wellington ne craignait pas de reculer quand il y voyait son avantage. N'ayant plus sous la main un terrain d'action préparé, il n'osa attendre ceux qu'il avait cependant vaincus la veille. Il donna l'ordre de plier bagages et, divisant ses colonnes pour filer plus vite, il redescendit sur Coïmbre, sans perdre un moment. Masséna débouchait dans la plaine qui va à la mer. Les deux armées se trouvaient marcher parallèlement, aussi peu désireuses de combattre l'une que l'autre, la première inquiète de voir se perdre le fruit de sa constance, la seconde soucieuse de reformer ses bataillons embarrassés de malades et de blessés. Nous avançons aussi vite que possible, précédés des cavaliers de Montbrun, atteignant de temps en temps les dragons anglais et échangeant de furieux coups de sabres.

A Coïmbre, centre important, mais ville ouverte, nous entrions par un faubourg comme les alliés sortaient par l'autre, entraînant avec eux, pêle-mêle au milieu de leurs meubles et de leurs hardes, parmi les charrettes que l'on pousse et les bêtes de somme que l'on fouaille, les derniers habitants de la malheureuse cité.

De la population de 18 000 âmes, on ne trouva pas dix personnes!

Peut-on se représenter ces rues désertes, ces monuments ouverts, ces maisons vides, ces appartements nus? La troupe se répand brusquement partout; mais, à peine entré, chacun recule, saisi, sous ce silence de plomb, d'un malaise subit, d'une sensation étrange, d'une impression d'effroi; c'est un

manteau glacé qui tombe sur les épaules; une telle solitude engendre la terreur, on hésite, on doute, on n'ose faire un pas de plus, ouvrir une porte, monter un escalier, descendre une allée mystérieuse, la parole expire sur les lèvres, on reste muet, se sentant impuissant devant le néant, comme en face d'un cataclysme universel, d'un bouleversement de la nature, du passage de l'ange exterminateur. Ce n'est plus la guerre avec ses violences, les coups, les cris, le danger, le mouvement, l'action, l'espérance, l'effort, pas même le désespoir qui engendre de l'émotion et permet des actes; mais le vide, le silence, la stupeur, la nuit, la mort!

A travers ce dédale de bâtiments déserts, l'avant-garde de Junot s'installe en pillards, et, à l'indignation du prince d'Essling, qui adressa au duc d'Abrantès les plus vifs reproches, dévore les premières et les dernières ressources, saccagées ainsi quand le reste de l'armée française pénétra.

A mesure que les Anglo-Portugais reculaient, les populations fuyaient vers Lisbonne, emportant, comme un flot bourbeux qui roule des épaves, ce qu'elles avaient de plus précieux, détruisant ce qu'elles ne pouvaient emporter. Les ordres terribles de Wellington s'exécutaient dans leur rigueur. Plan de dévastation plus facile quand il est ordonné par un homme dans un pays qui n'est pas le sien, leçon des horreurs de la guerre et des malheurs du patriotisme, dont les Russes feront leur profit contre l'envahisseur en 1812 (1).

D'abord on a mis sur le compte de la nature sauvage du pays l'isolement morne des lieux qu'on traverse : les contre-forts des sierras offrent d'étroits défilés enveloppés de mon-

(1) « C'était donner à cette guerre un caractère atroce de férocité et de barbarie; mais, en considérant cette mesure sous le rapport purement militaire, c'était certainement ce qu'il y avait de mieux à faire pour tirer tout le parti possible d'un peuple fanatique et de troupes nouvellement recrutées, dans un pays traversé en tous sens par différentes chaînes de montagnes. » — *Mémoires du colonel Delagrave.*

ticules de grès grisâtre, séparés, par des landes rocheuses, de bruyères et de cours d'eau coupant à chaque pas les routes tortueuses; derrière les blocs de granit qui surplombent, quelques chèvres fuyant vers des bosquets d'oliviers rabougris, animent seules l'aridité du paysage. Rien d'étonnant à ne voir là nul habitant. Cependant, depuis Almeida, dans l'espace de 70 lieues, on n'avait pas rencontré cent personnes, hommes, femmes, enfants; villes, bourgs ou hameaux, tout était nu et dépouillé sans un être vivant. Une rage patriotique écartait des conquérants toute la population d'un pays; il y avait là une volonté implacable, effrayante, la frénésie portugaise dépassait les colères espagnoles; ce qui avait été laissé par distraction dans les villes, les Anglais, en nous devançant sur la même route, le brisaient, comme pour nous en imputer le crime devant les habitants lorsqu'ils rentreraient chez eux. De là, la nécessité d'enfoncer de vive force toutes les portes pour se loger; de là l'impuissance à arrêter le pillage parmi des soldats qui arrivaient sans avoir à espérer la moindre distribution, sans avoir souvent mangé de la journée.

Impossibilité de réunir des objets de subsistance, faute de charrettes, de chevaux, de mules ou d'hommes, dans un pays désert; impossibilité de lever la moindre contribution; pas d'instruments pour travailler, pas d'indigènes pour aider, pas de corvées à payer, l'argent lui-même perdant toute valeur, car rien n'est à acheter ou à vendre, là où il n'y a personne. Impossibilité de pourvoir aux plus vulgaires nécessités de la vie, même de laver le linge; dans toutes les villes que nous avons traversées, on n'avait trouvé ni un morceau de toile, ni une livre de savon, ni cuir pour les chaussures usées, ni drap pour les vêtements troués. La cavalerie du général Montbrun resta cinq jours sans pouvoir faire un mouvement, car tous les chevaux ont été déferrés dans la marche et il n'y a plus un clou dans le pays; il en coûtait quarante francs pour

ferrer un cheval ou une mule. Quelques sacs de grains trouvés çà et là restent inutilisables, car les ailes des moulins à vent sont mises en pièces et les meules brisées.

Les colonnes marchaient découragées, émues de tant de fureurs. Les plus heureux étaient ceux qui joignaient les soldats ennemis; alors la lutte semblait moins angoissante que contre le mystère et dans le silence. A Pombal, nos dragons sabrent joyeusement les Anglais; à Leiria, ceux-ci nous abandonnent un véritable champ de carnage, les maisons ouvertes, les meubles brisés, les greniers en feu, les tonneaux défoncés, le vin coulant dans les ruisseaux; à Alenquer, le 15^e léger, ripostant à des coups de fusils, entre au pas de charge pour déboucher sur la place publique, vide et nue. Devant Sobral, où les alliés sont retranchés, nous arrivons par un temps affreux, les capotes détrempées de pluie et une boue pierreuse bloquant les roues des équipages. Junot s'y bat avec acharnement. A la nuit, les Anglais ont l'habileté de prendre une position plongeante au-dessus de nos premiers postes; le lendemain, nous chassons les Portugais et nous nous installons sur le plateau d'où ils nous menaçaient. Nous voici au point où personne ne peut plus reculer.

Mais déjà notre marche en avant, victorieuse en somme, devient compromise. A l'arrière, nos communications sont coupées.

Dans l'hôpital de Coïmbre, Masséna a laissé ses blessés en leur donnant une garde d'une centaine d'hommes; il a quitté la ville le 5 octobre; le soir même, les guérillas portugaises y pénètrent et cherchent à envahir par surprise les salles où parmi les blessés quelques gens plus valides défendent chèrement leur vie. Le lendemain, le colonel Trent, à la tête des miliciens, arrive à son tour; c'est un chef militaire de position régulière, les Français obtiennent une capitulation écrite, mais elle est immédiatement violée. Entourés, enlevés,

trainés, les malades sont conduits comme un trophée jusqu'à Porto, et pendant trois jours, au milieu des outrages, donnés, ceux qui survivent, en spectacle à la ville. Sans grand souci de l'honneur de son uniforme, le colonel Trent apportait plus tard comme excuse qu'il fallait par tous les moyens soulever l'enthousiasme de ses alliés, et comme raison, que son coup de main, avec ses conséquences brutales, avait ruiné la base de ravitaillement du prince d'Essling.

Ainsi enveloppé, Masséna devait chercher, en effet, une autre ligne éventuelle de retraite, mais, pour l'heure, il regardait devant lui, sans tourner la tête, étonné surtout d'être arrêté au moment où il croyait entrer à Lisbonne. Dans la plaine, il pensait tenir enfin son espoir (pour lequel il venait de faire cent pénibles lieues) de livrer aux Anglais une grande bataille, à armes égales; et voici qu'ils disparaissaient derrière un rideau mystérieux, et que lui se heurtait à une barrière qu'il ne soupçonnait pas. Le 8 octobre, en avant de Lisbonne, Wellington, comme un lapin dans un terrier, était entré dans un camp creusé dans les flancs de la montagne. Le prince d'Essling était au pied des lignes, hier inconnues et désormais à jamais célèbres, de Torrès-Védras.

IV

C'est dans un joli pays, entre l'Océan et le Tage, un plateau qu'arrose au pied un ruisseau sinueux; un vieux château fort le couronne. Là, Wellington avait fait tracer, sur 12, 10 et 2 lieues de long, trois lignes de défense parallèles et concentriques, allant en se rétrécissant, appuyées, à gauche à la mer, à droite au fleuve.

Les retranchements étaient reliés entre eux par plus de cent petites redoutes hérissées de canons; les pentes des collines taillées verticalement, les dépressions des gorges obstruées d'abatis d'arbres, les cours d'eau barrés d'écluses. Au quartier général, placé comme au centre d'une toile d'araignée, venaient aboutir des télégraphes, qui, en quelques minutes, échangeaient les nouvelles et transmettaient les ordres. Dans les eaux du Tage, stationnaient vingt vaisseaux et une flottille de quatre cents bâtiments de transport, prêts à toute occurrence. Et derrière, la mer libre permettait tout ravitaillement en vivres, en munitions et en hommes. Cinq cent trente-quatre pièces d'artillerie assuraient la défense des tranchées, où s'étaient enfermés 53 000 Anglais; un nombre égal de Portugais gardait les communications.

C'était formidable (1), plus stupéfiant encore, car le mystère avait couvert ces préparatifs, et après que Wellington eût employé pendant des mois à remuer cette terre et à élever ces retranchements, des corvées de milliers d'hommes, soldats, bourgeois, paysans, nul propos indiscret n'avait été révéler ces préparatifs de défense (2).

L'armée française s'arrêtait déçue, l'arme au pied; elle n'avait pas perdu la confiance dans ses chefs, elle n'en possédait plus aucune dans sa position; c'était le thème décou-

(1) « Une telle masse de soldats, retranchée dans des positions si formidables, ayant derrière elle le port spacieux et sûr de Lisbonne, avec l'appui et les secours de la puissance maritime et des richesses de l'Angleterre, offre à la mémoire des hommes un des cas les plus merveilleux qui se puissent rencontrer dans les fastes militaires des nations. » — BELMAS, *Sièges dans la Péninsule*, t. I, p. 135.

(2) On trouve toutefois cette indication un peu vague dès le printemps de 1810, dans la lettre d'un officier général de l'armée de Junot : « Peut-être sera-t-il difficile d'arriver à Lisbonne même après la conquête : toutes les positions qui environnent cette capitale sont nouvellement fortifiées et plusieurs points des routes déjà si mauvaises par elles-mêmes... On dit Abrantès et les environs fortifiés avec beaucoup de travaux. » (Mérida, 26 mai 1810.) — A. F. IV, 1626.

ragé des conversations habituelles des généraux entre eux, des officiers et des soldats dans les bivouacs. Masséna passa douze jours (17 au 29 octobre) « à garder le secret de sa pensée », malgré les plaintes, la mauvaise humeur, les contrariétés à ses ordres (1). Sa fermeté ni sa science militaire ne furent en défaut : résolu à remplir sa mission, déterminé à triompher des difficultés par la patience, il écartait avec indignation toute idée de retraite. Il eut la sagesse de comprendre que ses moyens n'étaient pas suffisants pour forcer l'obstacle; il réduisit ses prétentions à un blocus, se cantonna, puis envoya un officier d'élite porter à Paris des nouvelles et rapporter des instructions de l'Empereur. Le 29 octobre, le général Foy partit pour cette mission.

Après des combats d'avant-garde assez vifs, l'armée « assiégeante » se trouvait dans une position précaire, désapprovisionnée de vivres et de munitions, avec des cartouches mouillées et du biscuit gâté, au milieu d'un pays ennemi.

Masséna, d'abord forcément inactif, se résout alors à un recul volontaire qui lui rendra au moins des fourrages. Il profite du brouillard, de la nuit, du temps humide et, le 14 novembre, se dirige de sa personne sur Santarem, où au préalable il a fait évacuer son hôpital et son magasin. Les Anglais, à qui il n'a pu dérober son mouvement, le suivent prudemment, croyant à sa retraite. Mais le poste choisi par le maréchal est redoutable : Santarem domine à pic le Tage, protégée par une plaine marécageuse et des bois de sapin. Wellington a fait tâter les Français en des escarmouches de tirailleurs, çà et là il pousse même des escadrons plus nombreux. Masséna, Junot, Reynier, tout le monde veille; et

(1) Lagarde à Savary, 27 octobre 1810.

nous voyant très fermes, Wellington rappelle son monde, rentre à Torrès-Védras, et ne laisse derrière lui que des postes mobiles chargés de surveiller l'ennemi.

Les deux adversaires s'observent donc, chacun espérant surprendre l'autre, en quelque bonne occasion que fourniraient la saison, la bravoure ou la fortune. Les nôtres sont constamment en mouvement afin de trouver des gîtes. Mais cette contrée sillonnée de cours d'eau n'est pas propice à battre l'estrade. Quand la pluie tombe en Portugal, c'est ordinairement avec tant de force et d'abondance que les moindres ruisseaux deviennent en peu d'heures des torrents larges et profonds; à cette époque de décembre les vallées formaient de grands lacs. On préparait un pont de bateaux pour traverser éventuellement le Tage, et le général Eblé en assura comme il put les moyens, avec cette activité prévoyante et dévouée qui trouva à la Bérésina son ultime et glorieux éclat.

Derrière leurs casemates, les Anglais pouvaient être plus patients; « en dehors des heures de service, dit un témoin oculaire, ils se livraient à la chasse et à la pêche, comme s'ils eussent été au bord de la Tamise » (1). Ce n'est qu'après avoir tranquillement célébré *Christmas* qu'ils portèrent la division du général Hill sur la rive gauche du Tage, pour empêcher, le cas échéant, le passage du fleuve. Ils s'avisèrent que Masséna pourrait bien rentrer par là en Espagne et se diriger par Badajoz vers le duc de Dalmatie campé devant Cadix. L'aurait-il pu, il n'y pensait guère. Dans son inquiétude, il ne regardait au contraire de ce côté qu'avec l'espoir d'y voir apparaître un renfort. Sans nouvelles de France depuis trois mois, privé de communications avec l'Espagne, aucun des officiers expédiés à l'Empereur n'était de retour, et l'on savait

(1) BRIALMONT, *Histoire de Wellington*, t. I, p. 342.

même que quelques-uns avaient été pris par l'ennemi (1).

L'omnipotence du génie de Napoléon avait discipliné, jusqu'à l'annihiler, l'initiative de ses généraux. On attend tout de lui seul, on subordonne tout à sa volonté, et Masséna, investi de sa confiance, s'en va chercher des ordres à 500 lieues (2) pour agir contre un ennemi qui se trouve à une portée de pistolet. Au contraire, Wellington possède sa pleine initiative personnelle parce qu'il l'a su prendre; et c'est une supériorité à la guerre, au moins pour l'opportunité et la rapidité de la décision. Sa constance aussi n'est pas sans mérite.

De Londres il reçoit autant de nouvelles que Masséna en recueille peu de Madrid, il en a même trop, car les politiciens s'agitent pour, contre la guerre, et l'opinion se divise à son sujet. Au ministère, son frère lord Wellesley le soutient, mais Perceval l'attaque; on lui marchandé subsides et renforts, ses plans paraissent insensés et ses intentions suspectes; les officiers qu'il renvoie pour indiscipline clabaudent contre leur chef; ceux qui lui arrachent des congés ont intérêt à diminuer la gravité des périls des compagnons qu'ils quittent. La situation de l'Angleterre est par elle-même fort précaire: la démence du roi George III s'accroît, les impôts augmentent, les dépenses dépassent de 500 millions les recettes, le papier-monnaie est déprécié, le change tombe à une perte de 20 pour 100. Quel malaise pour ce peuple de commerçants et de banquiers! Les prudents et les pessimistes ont la partie belle pour demander que l'on arrête enfin une politique si coûteuse.

A Lisbonne régnait un autre genre de misère. La pénurie

(1) *Mémoires du colonel Delagrave*, p. 149. — Lettre du prince d'Essling au prince de Neuchâtel, 29 octobre 1810.

(2) « Les Français ne cherchent à avoir de communications sur les derrières que pour transmettre des renseignements et recevoir des ordres de l'Empereur. » — WELLINGTON, *Relation des opérations en 1810* (23 février 1811).

et l'entassement des familles réfugiées (600. 000 personnes) engendraient la faim, la maladie, la mort, la pourriture et la peste. La *malaria* fauchait dans les rangs, et les hôpitaux regorgeaient de soldats anémiés. Dur pour les autres autant que pour lui-même, Wellington s'étonnait seulement de la résistance des Français, bien qu'il connût leurs privations, dont il se glorifiait d'être en partie l'auteur.

Pendant que La Romana et les Espagnols répandaient à profusion sur Masséna les bruits les plus sinistres : qu'il était aux abois, ne pouvant ni avancer ni reculer, et que déjà les bateaux anglais étaient chargés de prisonniers et de transfuges (1), Wellington rendait justice à « l'exemple extraordinaire de ce que peut faire une armée française » (2).

Dans sa fermeté à bien tenir, le prince d'Essling mettait l'espoir d'un prochain secours. Il lui arriva presque. C'est à ce moment critique qu'une partie du corps de Drouet d'Erlon, chargé sans ordre précis d'être éventuellement le soutien de l'armée de Portugal, s'ébranla, sortit de Valladolid. Cette division Gardane, composée de convalescents et de détachements épars, en marche depuis le 20 novembre, débouchait un mois après à Cardijos (3). Arrivé là, sans nouvelles de personne, enfoncé dans un pays perdu, mal impressionné par une rivière non guéable, voyant sa colonne harassée, le général de Gardane s'arrêta, et, par prudence, trompé peut-être par des paysans, il rétrograda. Or, il se trouvait à une journée à peine des avant-postes de ceux qu'il venait chercher; ses

(1) Dépêche de La Forest, 7 décembre 1810.

(2) Lettre au comte de Liverpool, 21 décembre 1810.

(3) Voir la *Correspondance du comte de la Forest*, t. IV.

Mathieu Claude de *Gardane* (1766-1818) d'une famille marseillaise estimée. Sous-lieutenant aux dragons de Boufflers; capitaine (1792), général de brigade après Novi (1799), gouverneur des pages de l'Empereur (1804), chargé (1807) d'une mission en Perse, où son aïeul, sous Louis XIII avait rempli des fonctions analogues, comte de l'Empire (1809), servit en Portugal et en revint disgrâcié (1810), retiré en 1815.

cavaliers auraient pu, en poussant devant eux, communiquer le soir avec les vedettes de Montbrun.

Dans l'armée, quand on apprit cette marche en retraite et l'éloignement de l'assistance qui avait été si proche, on s'affligea. Les Anglais s'en réjouirent. L'Empereur manifesta son dépit à sa façon habituelle : oubliant volontairement ou non la gloire que Gardane s'était acquise en Italie, à Austerlitz, Iéna, Eylau et la mission périlleuse qu'il venait d'accomplir en Perse, il l'accabla d'injures et de sarcasmes : « Cet imbécile n'était plus qu'à trois lieues du corps français sur le Zézère. Donnez l'ordre de renvoyer en France ce général qui paraît être un archi-imbécile » (1). L'adresse conciliante de Masséna sauva généreusement Gardane d'une disgrâce pareille à celle qu'éprouva Dupont au lendemain de Baylen. Au reste, le contact espéré avait eu lieu. Drouet d'Erlon avec six mille hommes de la division Conroux s'était avancé en personne, il attaquait les Portugais, les refoulait pas à pas, s'il ne parvenait pas à les rejeter complètement, et, par cette brèche, rejoignait Masséna. Il arrivait sans argent, sans vivres et sans munitions, sans enthousiasme non plus, et sans savoir au juste ce qu'on attendait de lui.

Un secours moral plus important parvenait au maréchal : le général Foy revenait de Paris. Sa mission est trop caractéristique pour que les détails n'en fixent pas notre attention.

V

Parti le 29 octobre du fond du Portugal, avec 200 cavaliers, il a traversé de bout en bout la péninsule en trois semaines,

(1) Napoléon à Berthier, 4 janvier 1811.

favorisé par le soleil, retardé en des détours et parfois sur les grands chemins exposé aux coups de fusils; sain et sauf cependant, le voilà à Paris le 22 novembre. Sur-le-champ, il est introduit par le prince de Neuchâtel, dans le cabinet des Tuileries.

Alors commença un de ces monologues impériaux qui nous impressionnent autant par la fougue des pensées que par la couleur des expressions :

« Vous avez été blessé à Busaco? Que diable allait faire Masséna dans cette échauffourée? C'est en tournant l'ennemi, en se portant sur son flanc qu'on gagne les batailles. Et les malades qu'il laisse prendre à Coïmbre par 1500 coquins! Perdre ses hôpitaux, pour une armée, c'est perdre son drapeau. En Angleterre, Masséna porterait sa tête sur l'échafaud!... Wellington s'était comporté en habile homme; cette désolation totale d'un royaume est l'effet de mesures d'ensemble bien concertées. Je ne pourrais pas faire cela, moi, avec toute ma puissance... J'aurais voulu les jeter dans la mer : eh bien! si je ne puis y réussir, je veux une campagne régulière en Portugal qui les ronge et qui les mine. L'Angleterre ne peut pas lutter de population avec moi. Ils ont créé un nouveau Gibraltar au fond du Portugal; on les y tiendra serrés, bloqués avec une immense population à nourrir... Quand j'irais à présent, je ne serais pas plus utile qu'un autre. Je me suis toujours attendu à l'insurrection des Espagnols... La guerre d'Espagne est une pépinière de bons officiers... Si Masséna recule, ne fût-ce que d'une lieue, je crains pour lui de grands maux... Tout l'espoir de l'Angleterre est dans cette armée de Wellington; si elle périsait, ce serait un coup terrible... Il faut avant tout gagner du temps... Je viens d'appeler 120 000 conscrits, je pouvais m'en passer, c'est pure précaution; il n'y a aucune apparence de guerre continentale... »

Foy avait recueilli ce flot de paroles, ébloui par cette verve souveraine, mais « à son aise » pour répondre, car « rien n'est plus facile que de parler à l'Empereur, quand on a quelque chose à lui dire ». Il osa même formuler une objection aux critiques adressées à la stratégie pusillanime de Masséna : « Il aurait craint, Sire, que V. M. ne fit à son imprudence des reproches. » Et le maître avoua avec un sourire : « C'est possible. »

L'Empereur était heureusement impressionné sur la valeur et le sens pratique de l'envoyé du prince d'Essling; il voulut dès le lendemain le recevoir de nouveau, il le nomma général de division; s'occupant seulement (car le général Foy fut, pendant ce mois de décembre 1810, l'homme à la mode dans les salons parisiens) de donner à sa présence le tour qu'il voulait que prit l'opinion publique sur les affaires d'Espagne, et l'on put lire dans le *Moniteur* des nouvelles qui ne laissent pas de embarrasser la véridique histoire.

Foy ayant été comblé de soirées, de bals, de spectacles, à la Cour et à la ville, reçut une dernière audience et reprit le chemin des Pyrénées. Il traversait Bayonne le 1^{er} janvier 1811, Salamanque le 12, Ciudad-Rodrigo le 15, Almeida le 27. Le 5 février, à Torrès-Novas, il remettait les instructions du maître, bien vagues, en vérité, pour avoir été, à travers tant de périls, les chercher si loin : « S. M. met la plus grande importance à ce que vous teniez constamment en échec les Anglais... La saison va devenir bonne pour les opérations militaires, et vous aurez le moyen de les harceler et de leur faire éprouver des pertes ».

En attendant, ceux-ci recevaient des renforts : 8 000 hommes et 16 000 Portugais, armés nouvellement, tous aux ordres de Beresford. Drouet d'Erlon, que Thiébault compare « à une étoffe qui a besoin d'une doublure plus forte qu'elle », Drouet d'Erlon se sentait mal à l'aise et demandait à se

retirer, « n'appartenant pas, disait-il, à l'armée de Portugal », et il réitérait ses désirs, les appuyant sur les vieilles instructions de l'Empereur. Junot prenait des distractions en faisant le coup de feu et recevait une balle en pleine poitrine.

Masséna mettait son honneur à conserver ses positions, et ses soldats tous leurs soins à trouver des vivres; *primum vivere...* Les maraudes devenaient régulières; disciplinées pour se battre, les troupes restaient sans frein pour vagabonder. Dans la pénurie générale, chacun s'organisait à sa guise et l'on voyait reflourir les coutumes des « Grandes Compagnies » du moyen âge. Tel ce sergent qui, en rase campagne, s'installa en maître dans un couvent abandonné, réunit (besogne aisée) une centaine de mauvais sujets, déserteurs des deux armées, amena des filles, et fit ripaille, jusqu'au jour où un feu de peloton mit fin à l'orgie (1).

Masséna n'était pas inférieur aux circonstances, mais les événements trompaient successivement son attente; de menaçant il passait au rôle de menacé; sa position devenait fautive et funeste : trop de malades, pas de vivres, un pays ravagé, les chevaux au vert, dans une saison où l'herbe est extrêmement courte, l'ennemi aux aguets et prêt à prendre l'offensive, après avoir hésité longtemps (2). Les incertitudes du prince d'Essling à trouver le point utilisable pour son pont de bateaux tombèrent d'elles-mêmes quand Eblé déclara qu'ici ou là, il manquerait, en tout état de cause, de chevaux pour le transporter. Passer le Tage devenait une opération très hasardeuse, l'occupation des deux rives était impossible, on ne vit d'autre solution que la retraite : reculer sa ligne entre la mer et le Zézère, puis regagner l'Espagne par le chemin où l'on était venu.

(1) On l'avait surnommé le maréchal *Chaudron*, à cause de l'abondance de ses cuisines. — MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 418.

(2) Lettre de Wellington au comte de Liverpool, 21 décembre 1810.

La résolution en fut prise, le 18 février, dans le petit village de Golgao, à la table du général Loison. Autour du maréchal les autres convives étaient les chefs des trois corps d'armée, plus le général Solignac et le général Foy. Ce « déjeuner de camarades » prit tournure d'un Conseil de guerre, sans qu'on eût paru recourir à ce signe de détresse (1); et Masséna écoutait les conseils sans avoir l'air de prendre des avis. Toute son habileté, dans ce demi-tour à Torrès-Novas, s'appliqua à voiler son dessein, il y parvint avec la même adresse qu'avait déployée Wellington à lui cacher l'exécution des retranchements de Torrès-Védras.

Peu à peu les petits détachements furent rappelés, et les malades évacués lentement en arrière vers Thomar. Sur le Tage on simula les apprêts d'un passage, ce qui occupa l'attention de l'ennemi; puis, brusquement, la décision est communiquée à tous le 3 mars, les convois sont mis en route le 4, le 5 on détruit ce qu'on ne peut emporter, le 6 les colonnes s'ébranlent. Non sans confusion, hélas! car un mouvement de recul porte à l'extrême la mauvaise humeur du soldat français. Dès les premiers pas la marche est embarrassée par un attirail de mulets et de troupeaux, qui faisait ressembler chaque régiment « plus à une peuplade de Tartares qu'à une armée régulière » (2). Il ne faut rien laisser derrière soi, l'ordre est formel; des caissons brisés à coups de haches, les outils jetés à l'eau, les retranchements nivelés, les magasins dévastés, le feu mis tout à coup aux provisions d'étoupes et de toiles, et ces pontons de bois si laborieusement construits, devenant la proie des flammes. Quelle misère et quel spectacle! Les ombres du soir avivent l'éclat des brasiers sinistres

(1) *Mémoires du général Thiébault*, t. IV, p. 469. — *Mémoires du colonel Delagrave*, p. 187.

(2) *Mémoires du colonel Delagrave*, p. 187.

qui reflètent leurs lueurs violacées sur l'onde rougie des lacs que l'on côtoie.

Les Anglais n'ont pas paru de toute la nuit. Au petit jour, le maréchal Ney a placé son monde comme un rideau protecteur, et par une démonstration bruyante, attire l'attention sur lui d'un autre côté. Wellington, sans doute, est averti, mais la levée du camp lui semble un piège. C'est le 7 mars seulement qu'il organise une poursuite. A Torrès-Novas, ses piquets de cavalerie entrent dans la ville pendant que nous en sortons. Ils sont d'ailleurs accueillis joyeusement au son des cloches, par les habitants, fous de joie. Le 9 mars nous débouchions sur la chaussée de Coïmbre et en avant de Pombal les dragons anglais se déployaient avec audace dans la plaine. Montbrun les reçut sabre au poing et les rompit. Dans la ville, prise et reprise, un véritable combat s'engageait; Ney sut y mettre tout son élan acharné. La position de Masséna n'en devenait pas moins critique : arrêté en tête, pressé en queue, menacé d'être tourné à gauche, il dut prendre une mauvaise route (celle de Miranda de Corvo), la seule qui lui restât.

Pendant trois semaines la retraite se continue, s'accélère, se précipite, avec toutes les affres de semblables mouvements. A quoi bon en reprendre les péripéties? Ce sont celles qui ont signalé la fuite des Anglais, chassés vers la Corogne, et la débandade de Soult évacuant le Portugal. Le retour de Masséna s'opère dans le brouillard; la caractéristique en est une humidité pénétrante, une pluie fine perce les capotes, traverse les sacs, mouille la poudre, rouille les armes; les chemins détrem pés enlisent les voitures et la boue alourdit les souliers; il fait froid, les branches des arbres dégouttent sur les gens harassés qui y cherchent un abri, et la paille des bivouacs se transforme en une litière glacée. Les petites vallées laissent couler des ruisseaux fangeux, les rochers

suintent et glissent sous le pied, dans les prés on s'embourbe, dans les gués on s'envase, on patauge dans les marécages. Il semble que l'on s'avance dans une île dont les rives s'éloignent toujours, car l'horizon est sans cesse coupé par une ligne d'eau nouvelle ; ainsi il faut franchir la Soure, la Deuca le Daô, le Mortaô, le Mandego, avec ses détours, la Ceira avec ses cascades, les hauteurs abruptes de l'Alva, les rochers de la Coa, l'Agueda qui cache des fondrières sous les roseaux. Les courants sont toujours trop rapides, les ponts toujours trop étroits ; fantassins et cavaliers s'en disputent le passage ; un caisson qui s'arrête, une voiture qui penche et voilà, avec des cris, le tumulte qui s'accroît. Certains épisodes deviennent tragiques et on y voit de fâcheux présages : un soir, un porte-drapeau est victime de la bagarre, il est jeté hors du parapet, se noie et, malgré mille efforts, jamais l'aigle, roulée dans les flots, ne fut retrouvée (1).

Wellington, ordinairement plus circonspect, sent l'intérêt d'une poursuite rapide, fût-elle téméraire, à cause des obstacles naturels qui retardent ceux qu'il espère atteindre. Vainement, il essaie de nous acculer à Foz d'Arunce. Pour l'arrêter, Ney fait sauter le pont derrière lui et brûle le village qu'il quitte. Sa nervosité, d'ailleurs, est portée à l'extrême. Comme il veut marcher au nord (afin de retrouver derrière le Douro, le repos et les vivres) et Masséna redescendre au sud (afin de rencontrer du soutien et manœuvrer encore les Anglais), la querelle éclate entre les deux maréchaux.

Masséna y met son calme, non sans une hauteur blessante : la violence de Ney s'en accroît ; il écrit : « Dussé-je être destitué et y perdre la tête, je ne suivrai pas le mouvement dont Votre Excellence me parle ».

La réponse fut prompte : le prince d'Essling enleva à

(1) *Mémoires de Delagrave*, p. 214.

l'officier rebelle son commandement. Il fallut quitter l'armée, qui regretta un chef dont la vaillance était admirée de tous.

Dès la première étape du retour, la réflexion lui vint sur son incartade; Ney reconnut alors non sa faute, mais les conséquences qu'elle pouvait entraîner pour lui. Subitement la figure de l'Empereur passa devant ses yeux, comme chez l'enfant gâté qui a bravé le maître absent et qui, revenu au sang-froid, prend peur. Il saisit sa plume et sur l'heure écrivit :

SIRE,

Le prince d'Essling a pris sur lui de me chasser de l'armée, sans me donner à moi et sans prendre pour lui-même le temps de la moindre réflexion... La justice et la pénétration de Votre Majesté me rassurent pleinement. Je me refusai par écrit à faire marcher le 6^e corps par un pays dévasté. Voilà mon crime. Cependant il y a loin d'un mouvement préparatoire à un mouvement d'exécution et je ne pouvais exécuter celui-ci sans que le prince n'eût les moyens de s'y opposer vingt fois... Il a cherché à rendre publique une prétendue insubordination qui n'existait que dans ma correspondance, qui n'était fondée que sur mon zèle pour le service de Votre Majesté... Tout cela est l'ouvrage d'une nuit... Le caractère dont je suis revêtu m'impose l'obligation de réclamer une réparation que je crois m'être due... Si je n'obtenais quelque repos pour donner des soins à ma santé, je me verrais forcé bientôt de cesser ma carrière militaire (1).

C'est bien là l'homme tout entier : étonné surtout qu'on ait pris au sérieux sa révolte, qu'on l'ait pris au sérieux lui-même; la spontanéité lui paraît si naturelle qu'il ne songe même pas à mesurer les conséquences de son action. « Sans me donner le temps de la réflexion. » Quatre ans plus tard, jour pour jour, ne pourrait-il pas redire les mêmes mots,

(1) Ciudad-Rodrigo, 25 mars 1811. — *Archives nationales*, A. F., IV, 1630, pièce 51.

successivement, à quelques heures de distance, à Louis XVIII et à Napoléon? Voilà pourquoi cette lettre du 25 mars 1811 nous paraît si pleine d'enseignement sur le caractère du duc d'Elchingen; elle explique à l'avance le point psychologique le plus obscur de sa vie, au mois de mars 1815.

Pour Masséna « mené plus loin qu'il ne l'avait d'abord pensé », il lui fallait « céder à la force des circonstances » (1). « Le torrent d'opinion était tel que lutter contre, c'eût été s'exposer à voir les corps marcher chacun de son côté » (2). Il consentit à quitter Guarda, où il avait espéré tenir encore et la présence de Wellington le contraignit à une précipitation telle que plus de mille maraudeurs ne purent rejoindre leurs régiments.

Nous sommes débusqués de Sabugal et, après une mêlée sanglante, presque enveloppés par des forces supérieures. Au regret de perdre du terrain et du monde, s'ajoute pour le duc de Rivoli l'amertume d'être contraint d'adopter la marche qu'avait prévue le duc d'Elchingen. Il ordonne la retraite et en marque matériellement l'effet en franchissant l'Agueda (4 avril).

VI

Le voici revenu sur le sol de l'Espagne; s'il n'est pas relevé de sa mission conquérante, il doit s'avouer qu'elle a pris fin. Il a manqué le but, même à se contenter de l'euphémisme dont se sert La Forest pour annoncer cet échec : « M. le maréchal prince d'Essling a été dans le cas de reculer ses

(1) Masséna au général Foy. — Alfayates, 2 avril 1811. A. F., IV, 1630.

(2) Lagarde au duc de Rovigo. — Salamanque, 23 avril 1811. A. F., IV, 1630.

lignes pour faciliter les subsistances de l'armée sous ses ordres » (1).

Une éclaircie avait traversé ces jours sombres : la nouvelle de la naissance du roi de Rome. Chaque maréchal avait exprimé en termes dithyrambiques ses félicitations; leurs lettres portaient à Paris des serments d'amour et des transports d'allégresse (2). Au matin où l'on abandonnait la terre de Portugal, 121 coups de canon résonnaient, comme pour protester contre des destinées malheureuses et chasser toute tristesse en saluant l'héritier de l'Empire (3).

Tout au long de cette dure retraite, du Tage à l'Agueda, de Santarem à Almeida, le vieux maréchal « a mis à profit les ressources de son génie et tiré un parti égal à son audace » (4). Mais c'est toujours une imprudence « d'exposer ces héros consacrés aux caprices de la Fortune ». Elle est femme et aime la jeunesse, selon le mot de Charles-Quint qui avait expérimenté la durée de ses faveurs; dans le royaume de ce prince désabusé, le vainqueur de Rivoli en faisait à son tour la pénible expérience.

Il ne songe plus maintenant qu'à faire vivre son monde autour de Salamanque où lui-même prenait ses cantonne-

(1) Dépêche du 25 mars 1811. — *Correspondance*, t. IV.

Sur la position des armées françaises et anglaises en Portugal, on consultera : *Victoires et conquêtes*, t. XX, chap. v; MARBOT, *Mémoires*, t. II, chap. xxxvi, xxxvii, xxxviii; les *Mémoires du colonel Delagrave*, chap. xvi à xxiii; *Mémoires militaires du maréchal Jourdan*, chap. xv; BRIALMONT, *Histoire de Wellington*, t. I, p. 370; général DE ARTÈCHE, *Guerra de la Independencia*, t. X, chap. II. — Le résumé des opérations de l'armée alliée est donné dans la lettre de Wellington au comte de Liverpool, datée de Villaseca, 14 mars 1811.

(2) Les originaux des lettres de Ney, de Junot, de Masséna se trouvent dans le carton 1630 (pièces 53, 54, 55) de A. F., IV.

(3) « Le bruit de 121 coups de canon nous a confirmé le grand événement qui consolide les destinées si brillantes que l'Empereur a préparées à la France et auxquelles il associe l'Europe entière. » — Lagarde au duc de Rovigo, 2 avril 1811. *Archives nationales*, F. VII, 7014.

(4) Général Thiébauld.

ments. L'armée était à bout : « elle ne pouvait mettre en ligne plus de 25 000 hommes portant baïonnettes, il ne restait à l'artillerie que 1 600 chevaux des 5 000 avec lesquels elle était entrée en Portugal, plus de moyens de transport, pas 30 caissons de charrois; quant aux munitions, le général Eblé m'a assuré qu'il n'y en avait pas pour 10 heures de combat... Il serait bien nécessaire de connaître combien d'ennemis on aura à combattre : à dire le vrai, on n'en sait rien du tout. Le prince nie, comme il l'a fait pendant toute la retraite, qu'il y ait beaucoup de monde » (1).

Il attendait des secours (vivres, troupes, argent) du maréchal Bessièrès, à la tête de l'armée du Nord. Celui-ci en avait l'ordre, Masséna lui en rappela la promesse. Il recevait du duc d'Istrie des réponses dilatoires et des « lettres inconcevables » (2). Et quand enfin Bessièrès, qui commandait 40 000 hommes, parut un beau soir, avec une pauvre escorte de 1 500 cavaliers, sans un canon ni une compagnie, il se tira d'affaire par une gasconnade : « J'arrive, comme un chevalier français, à la tête d'une poignée de braves » (3)! Masséna fut moins que satisfait. Plus tard, l'Empereur blâmera énergiquement Bessièrès de l'égoïsme jaloux qui, à n'en pas douter, inspirait ses lenteurs; il lui fit dire : « Vous avez été inutile à l'armée de Portugal », exprimant l'espoir un peu vague « qu'il réparerait sa faute énorme ».

Masséna, lui, en éprouvait les conséquences immédiates. Les Anglais avaient eu le temps de se ravitailler (4), puis

(1) Lagarde au duc de Rovigo, 23 avril 1811. — A. F., IV, 1630.

(2) Masséna à Bessièrès, 29 avril 1811.

(3) THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 478.

(4) « Comment les Anglais peuvent-ils vivre dans un pays ruiné?... On assure qu'ils ont à leur suite 7 000 mulets uniquement occupés à leur amener des subsistances et même des fourrages, des bords du Tage et de la mer, de Figueira, de Coïmbre par échelons; que tous les muletiers travaillent à ces transports...; ils payent tout comptant aux Portugais, ils ont en leur faveur les

d'investir la place d'Almeida où ils bloquaient le général Brenier. Contre eux, le prince d'Essling se dirigea, souhaitant enfin une vraie bataille. Elle commença le 3 mai au matin, en face du village de Fuentès de Oñoro, dont, après une lutte acharnée, nous emportâmes la partie basse. Le lendemain, Wellington essaya en vain de nous déloger, et en vain aussi nous tentions de lui arracher les maisons hautes. Masséna résolut un grand mouvement pour tourner l'ennemi par la plaine. Le combat décisif s'ouvrit le 5 mai; dès l'aube la cavalerie du général Fournier se déployait avec ardeur; le général Montbrun poussait victorieusement les hussards hanovriens et les chasseurs portugais, l'infanterie espagnole reculait à son tour, on allait pouvoir refouler les compagnies anglaises dans un ravin, un cul-de-sac menant à la rivière, on était maître du terrain (1), l'effort victorieux et suprême voulait seulement des troupes fraîches; une brigade de la cavalerie de la garde était massée en réserve et son élan eût tout emporté; mais Bessières refusa de la mettre en marche, alléguant des ordres particuliers et que la garde ne dépendait que de lui seul. Ce défaut de zèle aggravait sa faute d'avoir laissé la veille, en arrière, des fourgons de munitions, et nos soldats manquaient de cartouches sous le feu redoublé de la ligne anglaise. Le moment favorable échap-

habitants; ce qui était enfoui pour nous sort pour eux des entrailles de la terre; ils ont eu l'impudence de payer, dans quelques villages espagnols, avec des bons *acquittables* à Salamanque, le 7 du mois de mai. Les guérillas les secondent en tout. » — Lettre de Lagarde, 23 avril 1811.

(1) A six heures du soir, le maréchal Masséna mandait au gouverneur de Ciudad, le général Reynaud : « L'armée anglaise et l'armée portugaise ont été entièrement battues. » Un paysan apportait cette « heureuse dépêche » à Salamanque, d'où Lagarde s'empressait d'écrire à Savary, en soulignant en tête de sa lettre du 7 mai : « Deux heures et demie, victoire sur les Anglais, voyez le *post-scriptum!* » — « Je prie Votre Excellence de vouloir bien mettre de suite cette importante nouvelle sous les yeux (*sic*) de Sa Majesté. » — Le 10, il était obligé de rectifier : « La nouvelle de la victoire était prématurée; l'armée revient sans autre événement; je ne me permets aucun commentaire. »

pait (1). Masséna, arrêté malgré lui, fit bivouaquer sur le champ de bataille. La journée était honorable et infructueuse. Des deux côtés des pertes sensibles; Wellington se barricadait dans sa position; Masséna parlait de reprendre le mouvement le 6 au soir ou le 7; mais, dans une espèce de conseil de guerre, on fut d'avis de ne pas recommencer, quoiqu'on n'eût rien fini le 5 ou précisément parce qu'on n'avait rien fini.

Ayant perdu tout espoir de communication avec Almeida, Masséna voulut au moins sauver les braves gens bloqués dans ses murs.

Il choisit trois soldats de bonne volonté, promit à chacun une récompense de 6 000 francs s'ils parvenaient, traversant les lignes anglaises, à porter au général Brenier, gouverneur de la place, l'ordre de rejoindre l'armée après avoir fait sauter les fortifications. Deux de ces braves furent fusillés comme « espions »; le troisième, André Tillet, du 6^e léger, parvint au but le 7 mai, dans la matinée (2). Une salve de 25 coups de canon — signal convenu — apprit au maréchal que son messenger était arrivé. Pendant 48 heures la garnison occupa les assiégeants par des démonstrations un peu en tous sens. Enfin, dans la nuit du 10 au 11, une explosion formidable retentit soudain : 140 fourneaux, chargés chacun de 900 livres de poudre, éclatèrent à la fois. Dès 10 heures du soir, quand les mèches avaient été allumées, le général Bre-

(1) « La journée avait parfaitement commencé par de magnifiques charges de cavalerie. Elle avait continué jusqu'à dix heures avec les plus brillantes chances de succès. La cavalerie du général Montbrun et le 9^e corps avaient fait des merveilles. L'infanterie des autres corps s'est arrêtée tout à coup, on ne sait pourquoi, soit défaut de concert, soit défaut d'obéissance, soit défaut de munitions, soit défaut d'ordres donnés à propos par le général en chef. Car tout se dit et chacun se rejette le tort d'un grand événement avorté. Une grande victoire nous est échappée sans que nous ayons été battus... » — Lagarde à Savary, 14 mai 1811. F. VII, 7014.

(2) MAMBOT, *Mémoires*, t. II, p. 469.

nier s'était mis en route, emmenant sa petite garnison à travers les ténèbres, sans guides, dans un pays inconnu, au milieu des ennemis. Il avait donné pour mot d'ordre : *Bonaparte et Bayard*, et l'on était parti, dans le plus grand silence, « sous les auspices de la gloire et de l'honneur ». Le gouverneur était sorti le dernier, prenant la lune pour boussole et les ruisseaux pour point de direction. Bientôt découvert par les postes assiégeants jetés sur ses traces, assailli, harcelé, il parvint aux premières lueurs du jour, en bon ordre, malgré les rochers, les eaux et les précipices, au bord de l'Agueda ; le salut était sur l'autre rive ; les Anglais pressaient la queue de sa colonne ; il franchit ce mauvais pas sous les coups de fusil, ayant perdu 360 hommes en cette nuit tragique d'angoisse et de bravoure, après laquelle il se trouvait en droit vraiment, comme il le fit dans son rapport militaire, de demander « la décoration de la Légion d'honneur pour tous les officiers qui ne l'ont pas encore (1) ».

Dans ses actes, le prince d'Essling se préoccupait avant tout de l'opinion qu'en concevrait, du jugement qu'en porterait l'Empereur. Le jour même où il avait commencé son mouvement de retraite, le 8 mars, il avait, afin de l'expliquer, fait repartir en France le général Foy, dont les façons semblaient agréer à Sa Majesté. Miraculeusement échappé aux dangers du voyage, Foy débarquait le 26 mars, dans la soirée, à Paris. Le 27, Napoléon l'accueille « avec enjouement, comme une vieille connaissance » et le fait parler avant même d'ouvrir les dépêches de Masséna. A leur lecture, il demeure impassible, trahissant seulement la dureté de son cœur par une boutade cynique, au passage du rapport où le maréchal dit son soin à ne pas répandre le sang dans des engagements inutiles et « à éviter tout ce qui pourrait tendre à compromettre la

(1) Voir le rapport du général Brenier au maréchal Marmont (17 mai 1811), au tome I^{er} de BELMAS : *Sièges dans la Péninsule*. Appendice 69.

conservation d'aussi bonnes troupes ». — « Eh ! s'écrie Napoléon, que m'importe l'humanité ? Il faut suivre un plan (1). »

Le mot est à retenir, car il donne le sens de sa pensée dans les affaires d'Espagne et d'ailleurs. Ce sont les termes qu'il emploiera deux ans plus tard avec Metternich, dans le fameux entretien de Dresde : « Un homme comme moi se f... de la vie d'un million d'hommes ! » Et Metternich ne trouvera à lui faire que cette réponse si juste : « Ouvrons les portes, Sire, et puissent vos paroles retentir d'un bout de la France à l'autre ! Ce n'est pas la cause que je représente qui y perdra (2). »

Le général Foy n'était pas en position de se permettre de semblables réparties ; silencieusement, il écouta ce que l'on voulut bien lui apprendre du « plan », qui se bornait à changer le général en chef, et il revint en apporter la nouvelle dans un pli cacheté dont la teneur exacte ne lui sera révélée que lorsqu'on l'ouvrira devant lui.

Le maréchal Marmont l'a précédé de quelques postes pour aller, dit-on, prendre la direction d'un corps d'armée ; mais bientôt on voit qu'il s'agit de tout autre chose : un ordre daté du 8 avril lui donne le commandement suprême.

Attéré, ulcéré, mais soumis, Masséna a quitté l'armée, suivi seulement de son fils et d'un aide de camp, ainsi le prescrivait « expressément » l'Empereur, par la plume brutale de Berthier ; pas un mot de regret ni la moindre atténuation indulgente : le maréchal devait se « rendre aussitôt à Paris » ; et quand il y arriva, malgré démarches et supplications, Napoléon lui fit attendre plus d'un mois la grâce d'une audience (3).

(1) GIROD DE L'AIN, *Vie militaire du général Foy*, p. 138.

(2) PRINCE DE METTERNICH, *Mémoires*, t. I, p. 147, 26 juin 1813.

(3) Masséna à l'Empereur (Salamanque, 14 mai 1811, et Rueil, 13 juin). — A. F. IV, 1630, 2^e dossier, pièces 107 et 123.

« Ici finit la carrière du prince d'Essling et la belle époque de l'Empire », a dit Brialmont (1).

L'armée de Portugal prenait ses cantonnements autour de Salamanque, amputée du 6^e corps qui, par la route de Madrid, était envoyé en Andalousie. Wellington n'osait s'avancer davantage. Fatigués, les deux adversaires sentaient le besoin de se reprendre et de se fortifier.

(1) *Histoire de Wellington*, t. I, p. 400.

CHAPITRE VIII

LES AMBASSADEURS DU ROI

(Mai-décembre 1810)

- I. Retour de Joseph à Madrid. — Popularité recherchée. — Les intransigeants. — Pénurie du Trésor : Angulo remplace Cabarrus au ministère des Finances. — Les griefs du Roi contre l'Empereur : 1^o le mariage avec Marie-Louise (crainte dynastique); 2^o la fuite de Louis et l'exil de Lucien (crainte familiale); 3^o l'annexion des provinces espagnoles par les décrets du 6 février et du 29 mai (dissentiment politique); 4^o le retard dans le secours pécuniaire (difficulté financière); 5^o l'indépendance des généraux français dans leurs commandements (litige militaire). — Joseph exprime ses plaintes à M. de La Forest (15 août).
- II. Il envoie d'Azanza, duc de Santa-Fé, les porter à l'Empereur (mai). — Entretiens avec Champagny et réponses dilatoires. — Nouvelle ambassade : Hervas, marquis d'Almenara (août). — Deux incidents aggravent la position des envoyés; leurs correspondances sont enlevées par les guérillas et publiées par les journaux; le duc de Cadore refuse de recevoir le mémoire qu'ils lui présentent. — Exigences de l'Empereur; annulation des conventions de Bayonne et annexion de la rive gauche de l'Èbre. — Pourparlers (3 septembre) et rédaction de ces propositions (2 octobre). — L'Empereur suggère à son frère de s'entendre avec les Cortès de Cadix.

I

Joseph Bonaparte, « roi des Espagnes et des Indes » par la grâce de son frère, S. M. I. et R. l'Empereur et Roi, n'avait de puissance réelle dans la péninsule qu'à l'abri des baïonnettes françaises. Cependant il avait groupé autour de lui des partisans. Des Espagnols, plus nombreux qu'on ne le croit et qu'on ne le dit, lui accordèrent leur confiance et même leurs services au moins pendant quelques années. Pour conserver ces sujets, Joseph s'adapta à ce rôle royal et affecta de se

montrer, avec sincérité sans doute, « monarque espagnol » autant que « prince français ». C'était certainement la meilleure politique. Napoléon ne le comprit jamais et traita toujours son frère comme un vassal, un délégué, un envoyé, l'agent de ses ordres, subordonné à ses généraux. De là entre eux une contradiction constante, un malaise soutenu où Joseph naturellement demeurait un petit personnage. La querelle fut à son paroxysme en 1810 et 1811, à l'apogée de la fortune de Napoléon, dont les prétentions grandissaient toujours en raison de sa puissance.

Cet épisode est le plus caractéristique dans ces affaires d'Espagne, elles-mêmes la pierre de touche de la politique napoléonienne sur nos frontières.

Il se divise naturellement en deux parties :

1° Les demandes du Roi.

2° Les réponses de l'Empereur.

La situation militaire se soutenait grâce à la vaillance de nos troupes échelonnées de Bayonne à Cadix; la situation financière était lamentable; la situation administrative presque nulle. Joseph se tourna vers son frère par l'intermédiaire autorisé de M. de la Forest, le diplomate d'expérience qui lui avait été donné pour mentor dès son arrivée dans la péninsule.

Joseph venait de faire un long séjour en Andalousie où il avait rencontré des adhésions et distribué des faveurs. Sous cette heureuse impression il rejoignit sa capitale.

Il mena d'abord la même politique qu'à Séville et courut la popularité : au théâtre, on lui prépare et il reçoit des ovations; sur sa loge, on attache cette devise : *Armis vicit, nimis quam indole*. Il assiste dévotement à la grand'messe, en habit de velours bleu brodé d'or, il suit la procession de la Fête-Dieu, après en avoir réglé lui-même et la marche et le cortège. Il honore les grands hommes de la patrie, érigeant des

bustes à Lope de Vega, à Calderon, à Moreto. Il affecte de conserver formes, usages et costumes castillans; chaque dimanche, ce sont des combats de taureaux dont les Madrilènes s'enchantent. Au palais il y a cercle, bal, concert. Ces avances suffisent-elles à conquérir les adhésions politiques? « Madrid menacé a fait mieux que Madrid cajolé », écrit La Forest.

Il est vrai que les oppositions restent souvent irréductibles. Il y a tel dîner à la Cour, où Joseph ne peut « recruter » plus de dix-sept ou dix-huit dames espagnoles comme convives; certaines, priées, refusent, ainsi Mme de Valde-Carsana, la femme d'un chambellan, qui va s'enfermer au couvent. Dans une chapelle dont le Roi vient de permettre la réouverture, le prédicateur croit devoir commencer par l'éloge de la piété du monarque : « On est à l'église pour entendre l'Évangile, et non des adulations! » crie une voix; d'autres font chorus; la cérémonie est interrompue, l'auditoire s'écoule, et l'alcade, de connivence, empêche l'arrestation des « coupables ».

C'est que la ville est toujours pleine de ces patriotes intransigeants, férus de l'espoir « quand même », ne voulant jamais avouer un échec, incrédules à toute mauvaise nouvelle. Le soir, chez un ami, volets clos, sous le verrou, ils discourent autour des chandelles; quelque journal de Séville, puis de Cadix, est apporté en contrebande et il réchauffe les enthousiasmes; plus souvent on commente le dernier numéro de la *Gaceta de Madrid*, et les dialogues se croisent. C'est surtout pendant le voyage d'Andalousie qu'ils se sont donné carrière : « A telle affaire, il est mort cinq cents Français. — Et même un peu plus! — Cinq mille Espagnols. — Et même un peu moins. — Telle place est prise. — Impossible! — Les lettres l'annoncent. — Elles se trompent. — Les journaux le disent. — Ils mentent. » Cependant il n'y a plus de doute, les troupes françaises sont au défilé de *Despeñaperros* : « Qu'ils essaient

un peu de le forcer! » Elles viennent d'entrer à Ciudad Real, à Andujar, à Cordoue, à Séville. « Laissez-les, laissez-les s'enfoncer, il n'en reviendra guère! » Les voici à Malaga, à Grenade, et les Anglais ne paraissent pas. « N'ayez peur, c'est une ruse du *Lord* (Wellington.) » Le ricanement optimiste ne saurait se démentir, et toute conversation se termine par cette antienne : « On dit *qu'ils* s'en vont... Et les nôtres arrivent. »

Joseph s'obstine à créer une « garde civique » — ce sont tous les hommes valides de dix-sept à soixante ans, — dans l'imprudent dessein, peu dissimulé, d'écarter ensuite de la capitale la garnison française. On sait ce que vaut une garde nationale, on devine ce qu'elle peut valoir en de telles conditions. Le Roi dépense beaucoup d'argent et de diplomatie pour tenir à peu près au complet les cadres d'officiers, mais les uniformes dans les magasins sont plus nombreux que les volontaires sur les rangs.

Il ne peut se méprendre sur cette froideur, cette hostilité; par dégoût, il laisse languir les affaires, les matinées du palais sont solitaires et inoccupées; il s'accorde une consolation dans l'après-midi, au milieu de son cercle intime, le crédit est toujours à O'Farrill, à Miot de Mélito; en leur compagnie, le Roi s'invite à déjeuner chez Almenara ou Campo-Alange, va passer la journée sous les bois de la *Casa del Campo*, qu'il vient de faire relier au palais par un pont sur le Manzanarès; entre les faisanderies et les pêcheries on évite les chaleurs de l'été, on se repose des promenades par les lectures; dans ces solitudes verdoyantes, à la fraîcheur des lacs, au calme de la nuit, des repas élégants réunissent les généraux Merlin, Lucotte, Bigarré, M. de Saint-Anastase, quelques aides de camp et l'héroïne de ces fêtes, Mme de Monte-Hermoso.

On remarque que jamais La Forest n'est invité à ces intimités, et l'ambassadeur, qui le remarque avant tout le monde,

veut s'en consoler en assurant que tous ces privilégiés se déchirent entre eux (1). Ce n'est pas seulement pour éviter de hausser le ton de l'étiquette de ces fêtes galantes que le roi d'Espagne n'y convie pas l'envoyé officiel de son frère (2), c'est que les rapports se refroidissent singulièrement avec l'Empereur. Celui-ci ne répond plus, et Joseph, qui écrit sans se lasser, charge ses lettres de récriminations et de doléances.

Depuis une timide protestation, le 2 mars, au décret du 8 février (3), il a eu l'occasion de multiplier ses plaintes contre l'anarchie qui en résulte. Comme pour une bravade, un aide de camp de Berthier lui apporte le duplicata de nouveaux décrets (29 mai) : Burgos et Valladolid sont aussi érigés en gouvernements autonomes. Ensuite Soult est nommé général en chef de « l'armée du Midi » ; c'est l'Andalousie qui échappe à son tour. L'organisation militaire ne laisse absolument plus à Joseph que les troupes françaises et la division Dessolles, sur le seul territoire de la Nouvelle Castille, car les armées de Catalogne, d'Aragon, de Portugal (voilà maintenant leurs titres) sont respectivement aux ordres absolus de Macdonald, de Suchet, de Masséna.

La situation morale est pitoyable, la situation matérielle en devient affreuse. L'administration restant aux mains des généraux français, même dans les résidences royales de l'Escurial et de Saint-Ildephonse, s'ils saisissent les caisses, ce ne

(1) Dépêche chiffrée du 11 juillet 1810. Voir aussi les rapports envoyés en même temps par Lagarde à Fouché. — A. F., IV, 1623.

(2) « *Je continue à être très éloigné; aussi le grand nombre m'évite, et ceux qui ne peuvent décliner mes invitations deviennent au moins soigneux de ne plus s'ouvrir. Le roi se promenant en calèche, avant-hier, avec Mme de Montehermoso, M. de Campo-Alange et M. d'Urquijo, la conversation tomba sur moi. Le roi dit qu'il était bien aise de manifester de cette manière le mécontentement que l'Empereur lui faisait éprouver, et qu'il présumait que personne ne croirait qu'il y eût rien de personnel pour moi.* » — 23 juillet 1810.

(3) Le décret impérial transformait en gouvernements aux ordres des généraux français : la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne.

sont pas des coups de tête, puisque l'Empereur fait blâmer Reynier et Dorsenne « de ce qu'il n'entend pas dire qu'ils lèvent des contributions (1) ». Huit cent mille réaux des octrois de Madrid sont à un moment la seule ressource de Joseph. On découvre un peu trop de rhétorique dans la lettre où Campo-Alange explique à Santa Fé comment « le Roi partage son pain avec les malades de l'armée dans les hôpitaux et avec les soldats de sa garde (2) ». Mais il est vrai que la solde des grenadiers, le traitement des conseillers d'État, les gages des palefreniers ne sont point payés, qu'on renvoie les comédiens italiens, qu'on supprime les chasses, et que le souverain « vit de tout ce qui s'est trouvé dans son palais en bijoux et métaux précieux, de ses économies de France, de petites ressources indignes de sa position et de sa hauteur d'âme (3) ».

Le dissentiment politique s'envenime de l'irritation familiale. Quand l'Empereur voulut divorcer, personne ne fut plus alarmé que son frère aîné : cette hérédité dont Joseph conserve en secret dans le cœur le désir si vif, cette hérédité qui, en 1802, lui faisait demander au Conseil d'État un arrêté désignatif de sa personne; qui, en 1803, lui fit repousser la Cisalpine, la Suisse, la chancellerie du Sénat, comme de belles sinécures pouvant compromettre son « droit d'aînesse », cette hérédité dont, en 1804, il arrache à Napoléon, dans le sénatus-consulte du 18 floréal, la promesse, et dont, en 1806, il fait consacrer le principe au moment d'accepter la couronne de Naples, « sans atteinte à ses droits de succession au trône de France », cette hérédité, un instant touchée du doigt, s'enfuit comme un songe. Ce n'est point pour n'avoir pas donné des enfants à son mari que tous les Bonaparte

(1) Napoléon à Berthier, 14 juillet 1810.

(2) Lettre du 25 juillet 1810. — *Espagne*, vol. 683, fol. 94.

(3) *Ibid.*

mènent depuis longtemps contre Joséphine une si âpre guerre. Au jour du divorce, ils se réservent pour faire face à la nouvelle occupante. La froideur avec laquelle Joseph accueillit le mariage de l'archiduchesse peut se deviner; il n'a pas à la nouvelle témoigné beaucoup d'allégresse : « Votre Majesté connaît l'intérêt que je prends à tout ce qui la regarde; j'espère qu'elle agréera mes sincères félicitations (1). » C'est court.

Qu'en son langage éternellement souriant de diplomate, La Forest vient murmurer : « On a saisi à Madrid la forte combinaison d'une alliance de famille avec l'Autriche, ajoutée à l'alliance politique avec la Russie », le roi d'Espagne, pour lui-même, s'avise de tout autre chose. Il reste donc ulcéré, traduisant, par des récriminations de forme, l'amertume de son cœur; à propos des fêtes du mariage à Paris, il mande à la reine Julie : « Ne souffre pas que personne prenne ta place, sois plutôt malade, évite toute occasion d'étiquette. »

On sait son ardeur à soutenir le *Clan*, lui, l'ainé! Or, un second choc ébranle l'esprit de famille; ce n'est plus le coup de massue qui étourdit, c'est la lame aiguë qui pénètre et déchire. A l'improviste, Louis Bonaparte a quitté la Hollande, jetant là une couronne que la main de l'Empereur lui rend pesante et dure au front. En s'évadant, il le crie à toute l'Europe (2). Pour Joseph, quel avertissement! L'impression

(1) Cette lettre datée de Grenade, 21 mars 1810, est insérée dans les *Mémoires* (t. VII, p. 270). Mais l'original manque aux Archives nationales (A. F. IV, 1625 A) où il devrait se trouver.

(2) Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, après avoir embrassé en pleurant son fils aîné, il sortit de Haarlem. Il partit en hâte, craignant d'être trahi, arrêté. Il traversa incognito la Hollande et l'Allemagne et alla droit à Tœplitz, en Bohême, où il obtint de l'empereur d'Autriche la permission de séjourner. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint cette destination (11 juillet) que ses anciens ministres et l'Empereur lui-même surent ce qu'il était devenu. — ROCQUAIN, *Napoléon I^{er} et le roi Louis*; F. MASSON, *Napoléon et sa famille*, t. V. — Par des actes (Haarlem, 1^{er} juillet; Amsterdam, 3 juillet 1810), Louis Bonaparte abdiquait la couronne de Hollande en faveur de son fils aîné, laissant la régence à la reine Hortense, sous la garantie de l'Empereur. Napoléon répondit (Ram-

est amère, il ne peut s'en taire avec ses familiers; bientôt, en public, sa mauvaise humeur se fait jour dans une séance de son Conseil d'État, où il se répand « en réflexions mélancoliques ». Il aime les petites protestations n'ayant pas à sa dispositions les grandes : il affecte de ne jamais paraître en public sans le cordon de Hollande joint à celui d'Espagne (1), il ne revêt plus les insignes de la Légion d'honneur qu'entre les quatre murs du palais. A qui veut l'entendre, il va répétant que, depuis son alliance avec la Maison de Habsbourg, l'Empereur ne connaît plus d'autre famille.

Et voici que pour porter à l'extrême la sensibilité de ses alarmes, de ses inquiétudes et de ses doléances, il reçoit une lettre d'adieu de son frère Lucien, qui fuit jusqu'en Amérique, et lui annonce « qu'il ne le reverra plus que dans l'autre monde (2) ».

Il en faudrait moins pour créer une position embarrassante à un ambassadeur, s'il ne se sentait le représentant d'une puissance plus forte. En recevant les instructions secrètes de Champagny sur le décret du 8 février, La Forest s'est montré parfaitement prêt à aller jusqu'au bout, à vaincre « l'inertie des faux biais (3) », résolu à parler « en ambassadeur de

houillet, 9 juillet 1810) en réunissant la Hollande à l'empire et en nommant le duc de Plaisance son lieutenant général à Amsterdam, qui devenait « la troisième ville de l'empire ».

(1) Lagarde à Savary, 29 juillet 1810. — F. VII, 7014.

(2) Dépêche chiffrée du 25 juillet 1810. — Les querelles de famille entre Napoléon et Lucien, à propos du mariage de ce dernier avec Mme Joubert, étant au paroxysme, Lucien quitta Rome et l'Italie pour se rendre en Amérique. Mais il fit escale en Sardaigne, à Cagliari (8 août 1810), où les Anglais le retinrent, puis le transportèrent à Malte, ensuite à Plymouth (12 décembre). Il s'installa dans le comté de Worcester jusqu'au mois de mai 1814. L'Empereur ordonna que « le nom de Lucien Bonaparte ne fût plus porté sur la liste des sénateurs », par une lettre close du 27 septembre 1810, « qui ne devait recevoir de publicité qu'en temps opportun, lorsque cela sera utile à l'intérêt de nos peuples et de la postérité ». — Arch. nat., A. F. IV, 49. Recueil des *Lettres de Napoléon*, par LECESTRE, t. II, p. 70.

(3) Dépêche chiffrée du 4 mars 1810.

famille qui aiguillonne ». Les premiers jours de sa rentrée au palais, Joseph a su éviter la conversation sur la France et l'Empereur; enfin, le 31 mai, dans une allée du jardin royal sous ces voûtes de verdure qui prêtent aux confidences et au mystère, l'entretien commence. Le monarque insiste sur l'avantage politique de s'abstenir de procédés vexatoires envers ses sujets; il se loue sans doute des généraux français qui l'accompagnaient en Andalousie; mais de ceux du Nord, de Ney, qui a fait enlever à Avila les caisses des intendants, de Kellermann, qui terrorise les magistrats de Valladolid, — que ne pas dire! Par leurs procédés, ces hommes retarderont de dix ans la pacification de l'Espagne. — Le ton de Joseph s'accroît : il n'a plus peut-être la confiance de l'Empereur, il veut savoir où il en est; roi, qu'on le traite en roi. L'ambassadeur prudent répond avec un art des gradations admirable :

J'ai paru ignorer la plupart des circonstances qui mortifiaient. J'ai évité attentivement de laisser apercevoir que j'eusse la moindre connaissance des vues de l'Empereur. Je suis entré avec empressement dans le désir que le Roi témoignait d'avoir avec son auguste frère une explication complète. Je me suis jeté dans les arguments que j'ai toujours sous la main depuis les ouvertures de Votre Excellence. J'ai affecté d'être inquiet des conséquences de la haine contre la France et les Français que même les Espagnols soumis conservaient évidemment; j'ai insinué que je craignais que le Roi et eux ne se compromissent et n'entendissent, dans le sens de leur passion, ce que Sa Majesté leur disait dans la pureté de ses intentions (1).

Ces finesses pouvaient pour un temps reculer les explications; chaque jour, un événement venait rouvrir la plaie et l'envenimer : ce sont les tribunaux de Valladolid qui prêtent serment de fidélité à l'Empereur; dans les ports, les consuls français, à la barbe des agents espagnols, font saisir et vendre

(1) Dépêche chiffrée du 1^{er} juin 1810.

les marchandises d'outre-mer; le général Kellermann s'ingénie pour envoyer en France les archives de Simancas (1); l'impossibilité du transport, seule, l'arrête; il éprouve moins de difficultés en expédiant de l'autre côté des Pyrénées, pour son compte, des troupeaux de mérinos. Les finances de Madrid sont aux abois, et la source des octrois, maigre filet, est tarie. 800 000 réaux paraissent une fortune et c'est une misère. Pour payer la garde royale, on prévoit l'adjudication de plusieurs voitures de tabac, arrivées de la manufacture de Séville. On parle d'un convoi d'argent attendu de Bayonne, comme autrefois d'une flotte d'Amérique, et tous les engagements sont remis à son arrivée. La pénurie a décidé une nouvelle émigration de Madrid; sur le marché, on vend couramment les meubles; on ne sait où s'est caché le numéraire, on ne voit plus de pièces d'or au coin d'Espagne. Les fabriques royales sont ruinées, les établissements de Guadalaajara et de Brihuega, qui nourrissaient 20 000 ouvriers, en contiennent 1 200 au plus. L'aliénation des biens nationaux ne fournit plus rien et l'on s'ingénie en vain à varier les modes d'adjudication, les amateurs sont en égale défiance

(1) Le projet de Napoléon était de réunir à Paris les archives de tous les États qu'il incorporait successivement à l'empire. Il rendit des décrets pour enlever les archives de Vienne (10 octobre 1809), celles du Vatican (juillet 1809), celles du Piémont, de Belgique, de Hollande (1811). Berthier reçut l'ordre d'écrire à Kellermann (août 1810) pour faire transporter à Bayonne les papiers de Simancas. M. Guiter, membre du Corps législatif, fut envoyé pour opérer un triage nécessaire (décembre 1810); celui-ci recula devant ces documents remplissant vingt-neuf salles qui représentaient 280 000 kilos à emporter et eussent nécessité 12 000 caisses! Il y eut quelques envois partiels en 1811 : 212 caisses renfermant 7 861 liasses ou registres. Daunou en prit possession. Au mois de septembre 1814, M. de Labrador en demanda la restitution; elle eut lieu en février 1815, mais il resta à Paris un certain nombre de papiers diplomatiques, d'ailleurs de très grand intérêt : négociations entre la France et l'Espagne aux quinzième, seizième, dix-septième siècles; correspondances de la cour de Madrid avec ses ambassadeurs à Venise; papiers d'État relatifs aux Pays-Bas. Actuellement, aux Archives nationales, ils sont compris dans la série K, cartons 1385 à 1711; KK, registres 1460-1463.

contre les diverses façons de souscrire qu'on leur propose : en papier de l'ancienne dette, en bons nouveaux du Trésor, par des arrangements directs avec le ministère, ou bien aux enchères publiques en versant comptant un huitième seulement. — Pour la succession de Cabarrus, dont peu de personnes se soucient, le Roi fait appel à un conseiller d'État dont il a apprécié le mérite : Angulo, qui possède des lumières, de la capacité et une réputation intacte; il le fait revenir de Cordoue et lui annonce à brûle-pourpoint qu'il le nomme ministre des Finances en titre. Il restera au poste jusqu'à la fin de 1813, et toujours se débattrait sans succès contre la détresse de ses débuts. Il trouve les caisses vides, O'Farrill ayant tout distribué avant de lui remettre le portefeuille. Mécontent du procédé de ses compatriotes, Angulo, qui depuis la Junte de Bayonne s'est prononcé franchement pour un système politique très net envers la France, ne craint pas de remplacer le vieux Cifuentès par Faypoult et le comte de Saint-Anastase, sans se soucier des jalousies et des clabauderies.

L'anarchie est partout, et dans les provinces qu'occupent nos troupes les ordres s'enchevêtrent, se croisent, se détruisent. Sur les territoires à l'obédience nominale du roi Joseph, l'intendant général Deniée, armé du décret impérial du 29 mai, envoie ses agents percevoir les revenus locaux; au préposé français, l'intendant espagnol de Tolède résiste; Joseph l'appuie, et devant cette audace finit par éclater. L'occasion paraît bonne, car c'est le 15 août, et dans le palais se presse une assistance plus nombreuse que de coutume. Au « lever », le Roi fait le tour de la salle, puis s'arrêtant devant l'intendant général, lui prescrit de renvoyer en France son subalterne, « un polisson ».

Il ne faut pas qu'on s'y trompe (et la voix montait, haute et saccadée), au train dont vont les choses, un million de soldats français

suffront à peine dans quelque temps pour contenir l'indignation générale. Je suis déterminé à faire un exemple des hommes qui agissent contre les intérêts et les volontés de mon frère... Je suis aussi bon Français que personne, oui, que personne! Les troupes m'ont vu partager leurs fatigues... La France est ma famille et l'Espagne ma religion...

Quelle était cette sottise, cette calomnie, cette injure, de croire qu'il irait reprendre la couronne de Naples? Il ne quitterait jamais le trône de Madrid que contraint par les baïonnettes (1).

— Il n'y au monde que deux rôles pour moi : roi d'Espagne avec un royaume intact, premier prince français dans la ligne de l'hérédité, si les événements me rejetaient en France. A mon âge on connaît ses devoirs, et les Espagnols ne doivent pas douter que les premiers de mon cœur sont pour eux (2).

Les expressions du Roi, à diverses reprises ont été tranchantes, parce que son émotion lui permettait peu de les choisir, il a fallu souvent remplir des lacunes pour suivre l'enjambement de ses idées (3).

Ainsi pense La Forest, présent, surpris et muet.

Le soir, pour s'être épanchée le matin, l'impression intime

(1) Les auditeurs ne pouvaient deviner que ces paroles étaient la riposte directe à la menace de Napoléon de donner à Ferdinand (alors enfermé au château de Valençay) la couronne; menace formulée par Champagny, dans une conversation (19 juillet) rapportée par Santa-Fé, dans une dépêche du 20, arrivée à Madrid le 10 août. Le Roi était sous l'impression toute vive de cette fanfaronnade.

(2) Les *Mémoires du roi Joseph* (t. VII, p. 187) rapportent ces paroles, en y ajoutant un commentaire laudatif : « Il a semé son discours de traits fort remarquables; la phrase la plus énergique est celle-ci : « Mes premiers devoirs « sont pour l'Espagne... »

On pouvait sans doute mieux dire, mais on ne pouvait moins entrer dans les vues de l'Empereur. Ces pensées et ces expressions étaient familières à Joseph; il écrivait à la reine Julie (16 juillet 1810) : « Si l'on veut que je gouverne l'Espagne pour le bien seulement de la France, on ne doit pas espérer cela de moi. J'ai des devoirs de cœur et des besoins de reconnaissance envers la France, qui est ma famille... J'ai des devoirs de conscience envers l'Espagne; je ne les trahirai jamais. »

(3) La Forest à Champagny, 17 août 1810.

du prince ne restait pas moins vive ; en se rendant au gala et voyant briller dans les glaces les feux de son costume constellé de diamants (il en avait bien sur le corps pour plusieurs millions) : « Tenez, Bigarré, disait-il à son aide de camp, vous voyez toutes ces richesses. Eh bien, j'abandonnerais volontiers cela, ce beau palais et tous les trésors qu'il renferme, pour aller vivre à Mortefontaine, comme prince français, avec ma femme et mes enfants, plutôt que d'être roi d'Espagne, sans indépendance (1). »

Sa correspondance garde le ton véhément de sa conversation :

Je contemple passivement la dévastation d'un pays que j'avais espéré pouvoir rendre heureux. Je n'ai plus d'autre parti à prendre que d'abandonner la partie (2). Je suis votre frère, vous m'avez présenté à l'Espagne comme un autre vous-même. Si Votre Majesté croit que le même sang coule dans nos veines, Elle doit bien penser que je ne dois pas supporter plus longtemps un tel état de choses (3).

Il ne veut pas être « le concierge des hôpitaux de Madrid », il ne sera pas « un mannequin responsable du mal qu'il ne peut prévoir ni empêcher ». Cette pensée, juste d'ailleurs, il la dit, la redit à la Reine : « L'Empereur a un plus grand lot de *responsabilité* et de gloire à porter que moi à la postérité » ; c'est afin qu'elle soit répétée à Napoléon, car il fait de sa femme le messenger habituel et familial auprès du maître. C'est pourquoi il lui déconseille de venir en Espagne : « Quand tu seras partie, lui écrit-il, il n'y aura plus aucun moyen de communication. »

(1) *Mémoires du général Bigarré*, p. 281.

(2) Le roi Joseph à l'Empereur, 7 août 1810 (datée par erreur du 8 dans les *Mémoires*, t. VII, p. 307).

(3) *Id.*, 25 août 1810.

II

Son ambassadeur en France, le vieux duc de Frias, est nul. Joseph va dépêcher des hommes de sa confiance. Dès le mois d'avril 1810, il a envoyé à Paris, en ambassade spéciale, Michel Joseph d'Azanza, pour la circonstance revêtu de la Toison d'or et créé duc de Santa-Fé. Le prétexte est excellent d'aller complimenter sur leur union Napoléon et Marie-Louise; en fait, on sollicitera l'annulation du décret du 8 février. — Aussitôt à Paris, Santa-Fé témoigna à Champagny son impatience d'obtenir une audience. « Vous avez beaucoup de choses à dire à l'Empereur? — Non, mais j'en ai beaucoup à entendre, *nous* ne demandons que de connaître ses intentions (1). » Quand il les connut, elles ne lui parurent pas fort agréables à méditer.

Le 17 juin, dans l'après-midi d'un dimanche, le duc de Cadore lui réserva, au ministère des Relations extérieures, l'avantage d'un long entretien. L'ayant averti au préalable qu'il parlait « par l'ordre de l'Empereur » (on le voyait à l'exagération des chiffres qu'il citait), il commença par déclarer que 400 000 soldats et 300 millions, dépensés pour la conquête de l'Espagne, c'était assez, c'était trop, et que la France ne donnerait rien de plus. Pour l'argent, le roi Joseph n'avait qu'à taxer ses sujets, vendre les biens d'Église et cesser des prodigalités injustifiées à son entourage. Pour les troupes, il ne devait pas armer à grands frais des bataillons espagnols, qui aussitôt après désertaient. — Sachant qui parlait, Santa-

(1) Champagny à Napoléon, 20 mai 1810. — A. F. IV, 1623, A., 3^e dossier, n^o 11.

Fé ne songea qu'à entrer dans les vues de son interlocuteur invisible, et s'empressa à prouver combien déjà le gouvernement espagnol avait exécuté, autant qu'il l'avait pu, les bons avis de l'Empereur : 1° le Roi avait mis des contributions, mais les généraux français en entravaient le recouvrement, mais elles avaient peu produit, là où ces mêmes officiers en avaient levé les premiers, mais les insurgés pillaient de leur côté, partout où ils passaient ; 2° d'ailleurs, des impôts étaient un mauvais moyen pour obtenir des adhésions et recueillir les fidélités ; par la douceur, on avait conquis l'Andalousie ; 3° les largesses du Roi se bornaient à la distribution de « bons », susceptibles d'acquérir des biens nationaux, mais qui ne pouvaient se transformer en numéraire, et c'étaient au reste moins des présents que des compensations à des traitements impayés. Puis, quittant la défense, il passa à l'attaque, et cita en particulier les abus de pouvoir du maréchal Ney à Salamanque, du général Dufour à Pampelune (1).

Champagny demeura froid, réservé, incrédule aux explications, impassible aux doléances, se défendant d'examiner la conduite des généraux qui ne pouvait être que des « mesures militaires (2) » ; et sans tirer de conclusions compromettantes, il termina la conversation avec les politesses d'usage.

Pendant un mois, on laissa M. de Santa-Fé à ses réflexions. Le 19 juillet, il recevait un billet du duc de Cadore qui lui témoignait le désir de causer avec lui. A deux heures, d'Azanza était au ministère. Champagny appuyait sur ce qu'il n'était chargé de rien par l'Empereur, mais parlant « confidentiellement, de son propre mouvement, poussé par le bien général, et par les sentiments d'un ministre qui s'intéresse à

(1) Dès le 29 mai, l'Empereur avait remplacé par le général Reille, au gouvernement de la Navarre, le général Dufour, renvoyé à l'armée d'Andalousie.

(2) Dépêche d'Azanza à d'Urquijo. Paris, 19 juin 1810, vol. 683, fol. 199.

la gloire et à la tranquillité de son souverain », il déplorait que

le roi d'Espagne « abandonnât les *directions* de Sa Majesté Impériale » ; et il reprochait : l'indulgence excessive envers les insurgés, la soumission illusoire des provinces, le peu d'empressement à concourir à l'entretien des troupes françaises, le mauvais emploi des fonds ramassés : « L'Empereur a été vivement blessé de plusieurs expressions des lettres du Roi, dans lesquelles il menace d'abandonner sa couronne. Il lui serait très facile de faire revenir en Espagne le prince des Asturies, Ferdinand, qui se prêterait à lui céder les provinces qui lui conviendraient, à toutes les conditions qu'il voudrait lui imposer (1).

Difficile peut-être à exécuter, la menace n'en était pas moins claire à comprendre, et la pensée ne témoignait pas une extrême tendresse fraternelle. M. d'Azanza se défendit, comme le voulait la fierté castillane :

Lorsqu'on nous accuse près de l'Empereur de vouloir nous rendre indépendants et que S. M. I. nous en fait le reproche, je dois supposer qu'il est question d'une indépendance de fait et non d'une indépendance de droit. Nous désirons que l'on garde au moins les formes... Nous serons de bons alliés... Pour ce seul avantage, Louis XIV a fait la guerre pendant sept ans à une grande partie de l'Europe, afin d'affermir sur le trône d'Espagne un prince de sa dynastie.

Cependant comme les jours passent, que les choses n'avancent guère, que les audiences reculent, tout au moins que les banalités les dévorent, Joseph envoie à la rescousse. Voici donc venir d'Hervas, marquis d'Almenara, gendre de Duroc, ayant de la sorte une entrée dans la place. Il posera un dilemme : le pouvoir entier, ou plus de pouvoir du tout. Miot avait beaucoup déconseillé cette mise au pied du mur : « Ne voyez-vous pas, disait-il à Joseph, qu'elle est sans issue pos-

(1) *Espagne*, vol. 683, fol. 67.

sible? Puisque, depuis quatre mois qu'il est à Paris, M. de Santa-Fé n'a rien obtenu, c'est qu'il n'y a rien à obtenir (1). » L'énerverment du Roi voulut passer outre.

Bien stylé, Almenara montait dans sa berline de voyage le 7 août, au petit jour. Il partait « sans titre ostensible » se mettre au pied « de l'arbitre du destin commun » ; il ne se présentait pas comme négociateur, parce que c'eût été préjuger l'inconnu ; cependant, à tout événement, il était muni de pleins pouvoirs en règles, il emportait des notes, des papiers, des statistiques, pour éclairer l'Empereur mal informé, et une longue lettre de Joseph suppliant son auguste frère de sauver au moins les apparences au nom de l'intérêt de la dynastie (2). Santa-Fé, travaillant à gagner du temps, s'était installé pour un long séjour, avec ses gens, ses secrétaires, sa femme, encore que, laide, âgée, ne parlant pas le français (3), elle dût lui être d'un assez mince secours. — Almenara accourait pour emporter la place, il avait pressé sa marche avec le désir de presser davantage son retour. — Or, la présence de cet homme, à qui l'on pouvait parler plus clairement qu'avec d'Azanza, n'avait fait que précipiter le dénouement en précisant la pensée de Napoléon, qui, rejetant le masque, entendait décidément prendre une partie de l'Espagne sans plus longs commentaires.

Un rapport de Champagny le disait net : on annexerait la rive droite de l'Èbre et, en compensation, on offrirait : 1° le Portugal... quand on l'aurait conquis ; 2° le paiement aux princes de Bourbon des pensions qui... étaient toujours dues (4). Le 3 septembre, il donnait lecture de ce projet aux deux ambassadeurs. Ils le combattaient sur-le-champ par un mé-

(1) *Mémoires de Miot de Méliot*, t. III, p. 180.

(2) Dépêche de La Forest, 6 août 1810.

(3) Lagarde à Fouché, 13 avril 1810. — A. F. IV, 1508.

(4) Rapport de Champagny à l'Empereur. — Vol. 683, fol. 220 à 224.

moire : la « compensation » leur paraissait illusoire ; cependant, acceptant le principe (singulièrement pénible à Santa Fé, puisqu'il était originaire de la Navarre, province qui serait enlevée à sa patrie) (1), ils discutaient les détails : le chiffre des habitants, le revenu des territoires, les limites de la frontière, ils demandaient la conservation des possessions espagnoles en Amérique, réclamaient pour Joseph, « lieutenant de l'Empereur », le commandement général des armées françaises dans la péninsule (2).

Cette journée du 3 septembre fut véritablement bien remplie (3). Le soir même, l'Empereur fournissait sa réponse. La revue de sa Garde, qu'il avait passée la veille au soir au bois de Boulogne, influait peut-être sur son intransigeance : 1° il n'y a plus de convention de Bayonne ; 2° je ne puis disposer du Portugal, il ne m'appartient pas (ce scrupule arrivait à point pour enlever même l'idée d'une « compensation ») ; 3° l'Espagne me doit ce qu'elle me coûte, environ 300 millions ; 4° pour acquitter cette somme, qu'elle ne me paiera jamais, je veux la rive droite de l'Èbre, ce sont d'ailleurs des pays ruinés pour dix ans. Il refusait d'abandonner Bilbao qu'on lui demandait et il exigeait en plus Santander (4).

Et l'on commençait à rédiger ces projets de traités, quand le vent, qui soufflait en bourrasque, se mit à tourner à la tempête : un événement fort inattendu vint paralyser les moyens des deux Espagnols ; déjà, ils avaient bien peu de

(1) On avait cru que le titre de duc de Santa-Fé, que lui conférait Joseph, se rapportait à des possessions d'outre-mer : c'était le nom d'une terre appartenant à d'Azanza, né dans la petite ville d'Aoiz, à l'est de Pampelune.

(2) Vol. 683, fol. 225 à 231.

(3) Dans son *Itinéraire général de Napoléon I^{er}*, M. Schuermans ne lui donne point d'emploi ; on voit cependant qu'elle n'en manqua pas.

(4) Vol. 683, fol. 233.

chances de succès, mais les circonstances advinrent étrangement pour les desservir encore.

Un des courriers de Santa-Fé fut intercepté par les guérillas et le paquet envoyé à Cadix. La Régence s'empessa d'imprimer tout vif et de publier par toute l'Europe ces dépêches (1). L'occasion était belle. Adressées au Roi et au ministre d'Urquijo, sept lettres en clair, deux lettres en chiffres; et quelles lettres! On y relatait tout au long l'entretien secret avec Champagny, du 17 juin, et c'étaient des confidences à faire pâmer d'aise les Espagnols; tout le monde se trouvait éclaboussé : Napoléon et ses généraux, Joseph et ses partisans. On soulignait l'aveu du premier ; il était épuisé, en hommes et en argent; le second avait gaspillé ses ressources et entretenait des parasites, ses soldats désertaient, les *Afrancesados* étaient des dupes ou des ingrats, prêts à changer de cocarde, les provinces étaient au pillage, rebelles et indomptées; à tout Espagnol hésitant, se rallier à ce régime éphémère, c'eût été folie.

Quand Joseph lut ces lettres dans les papiers publics de Cadix (comme par dérision, « une main inconnue avait mis un exemplaire à la poste de Madrid à l'adresse du Roi. »), il crut perdu son ambassadeur, et rappela immédiatement Santa Fé, craignant pour lui une scène terrible, et même l'arrestation (2). Ses craintes étaient exagérées. A Paris, où l'Empereur avait eu connaissance des mêmes lettres par les journaux anglais (3), qui les criblaient de remarques ironiques, comme Napoléon avait coutume de souligner de notes sarcastiques les documents britanniques qu'il faisait imprimer dans le *Moniteur*, — à Paris, Santa-Fé resta dans une position plus fautive encore, mais sans autre dommage. Pour

(1) *Gazette de Cadix*, 3 et 5 août 1810.

(2) Dépêche chiffrée de La Forest, 11 septembre 1810.

(3) *The Morning Chronicle*, 30 et 31 août 1810.

achever sa mésaventure, il allait commettre, d'accord avec Almenara, une lourde faute.

Urquijo l'avait muni d'un long réquisitoire dicté par le Roi, qui reprenait toutes ses justifications contre les réprimandes de l'Empereur, toutes ses plaintes contre les généraux. Il est permis de croire que Joseph, à la réflexion, n'estima pas ce plaidoyer très heureux, car dans ses *Mémoires* (VII, p. 332) il n'en donne que quelques lignes insignifiantes ; mais nous qui en avons sous les yeux le texte complet (1), nous constatons une vivacité d'expressions dictées par une colère sincère, d'autant plus insupportable à entendre pour qui en était l'objet. Au lieu de s'en pénétrer, les ambassadeurs josphistes apportèrent la pièce même à Champagny, exécutant trop bien l'injonction de leur maître d'en remettre une fidèle copie. A cette maladresse, doublée d'une quasi-impertinence, on entend la voix de Napoléon ! Il prit la peine de tracer au duc de Cadore un brouillon de réponse où il lui fait dire : « Je n'ai pu mettre sous les yeux de l'Empereur cet écrit, où perce à chaque mot le fiel de l'irritation, plus propre à figurer dans un pamphlet anglais qu'à trouver place dans les cartons de mon ministère. Trouvez bon que je vous le renvoie. » Champagny, offrant de soumettre à Sa Majesté « ce qui serait écrit sagement par des personnes de sang froid », adoucit un peu les termes (2), mais le mémoire de d'Urquijo fut retourné aux Espagnols, et pour avoir déclaré assez correctement qu'il attendait les instructions de sa Cour, le duc de Santa-Fé, protestant de ses bonnes intentions, n'en demeura pas moins arrêté net dans son discours.

Au milieu de ces traverses, les négociations suivaient leur

(1) *Espagne*, vol. 683, fol. 283.

(2) Le texte même de sa lettre (15 octobre) est aux Affaires étrangères (*Espagne*, vol. 684, fol. 53-54). On remarquera les « adoucissements » dont je parle, en la comparant au brouillon de l'Empereur (12 octobre), aux Archives A. F. IV, 886, et publié dans le *Recueil* LECESTRE, t. II, p. 76.

marche boiteuse ; l'Empereur avait recommandé de les mener « doucement » ; « il ne faut pas, disait-il, paraître pressé, laissez réfléchir les deux Espagnols, ce n'est qu'au bout de quelques jours que vous leur ferez connaître que je veux la rive gauche de l'Èbre (1) ». Pour lui, dans le calme de Saint-Cloud, il savait appliquer son esprit aux choses les plus diverses et maniait l'écheveau des affaires européennes avec une imperturbable dextérité. En cette même journée du 9 septembre 1810, nous le voyons écrire à Champagny : 1° pour trainer en longueur les pourparlers avec l'Espagne ; 2° exiger de la Russie une dette due à la France ; 3° entretenir la Suède de l'élection de Bernadotte ; 4° la Westphalie de la cession du Hanovre ; 5° la Prusse, de la confiscation des marchandises anglaises ; 6° le Wurtemberg, du différend survenu avec le grand-duché de Bade. Ajoutez encore l'envoi de trois millions à l'armée de Portugal, des ordres à Marmont au sujet des provinces illyriennes, la réglementation de la contrebande à Mayence, les séquestres en Italie. Auprès de lui ses secrétaires n'exerçaient pas de sinécure.

Le duc de Cadore travaillait de son côté à ce que l'on appelait, par euphémisme, « des projets d'échange ». Il existe un brouillon de traité avec Joseph (2), suivi d'un supplément (3), puis un autre brouillon très long (4) ; le ministre français estime que le roi d'Espagne gagnera à perdre la vallée de l'Èbre. Santa-Fé, désespéré, trouve dans son origine et sa qualité de Navarrais une certaine audace à défendre une cause personnelle, il préférerait tous les expédients à la cession d'une province espagnole, et il mettait toute son adresse à éluder le mot de *démembrement*. — La solution radicale parut encore la meilleure, on s'arrêta à l'abandon pur et

(1) Saint-Cloud, 9 septembre 1810. L'Empereur à Champagny. — *Correspondance*, t. XXI, p. 411.

(2) Vol. 683, fol. 251. — (3) *Id.*, fol. 253. — (4) *Id.*, fol. 255 à 260.

simple des États de Joseph à Napoléon « sans le moindre éclat. »

Le 2 octobre, Champagny poussait la complaisance jusqu'à fournir le « modèle » de trois pièces diplomatiques qui s'enchaîneraient : n° 1, acte d'abdication, « sans éclat » ; n° 2, acceptation « en silence » du conseil d'État de Madrid ; n° 3, proclamation aux Espagnols (1). Il n'y avait plus qu'à remplir la date laissée en blanc et apposer au pied les signatures. — Suivant une tradition malicieuse, à l'instar de tous ces négociateurs sous le manteau (Isquierdo, Godoi, Escoiquitz, ses prédécesseurs malchanceux), le duc de Santa-Fé, réputé pour la circonstance homme « aux idées libérales, aux connaissances politiques », était couvert de fleurs ; et Sa Majesté Impériale lui annonçait « qu'elle ne perdrait pas de vue les titres acquis par ses services auprès de son auguste frère ». La conclusion de ces pourparlers incertains devenait si grosse de conséquences qu'elle nous paraît une façon déguisée de rompre un dialogue mal engagé ; de fait, Santa Fé disparaît tout à coup, et Hervas, présumé plus accommodant, est appelé à prendre la parole.

Avec lui, il est assez vite convenu qu'on donnera la Biscaye, la rive gauche de l'Èbre, avec Saragosse, dont une partie se trouve sur la rive droite ; on reprend la compensation éventuelle du Portugal, ou de pays équivalents (?), à la convenance de l'Empereur, après la « paix générale ». Et puis, comme en ce moment l'attention est portée sur les Cortès de Cadix qui s'installent (2), on se prend à songer à courir la chance de ce côté. Hervas propose de s'aboucher avec l'Assemblée, et si elle se ralliait au roi Joseph « dans le délai d'un mois », les choses demeurerait en l'état ; il n'y aurait

(1) Vol. 687, fol. 119 à 122.

(2) La séance solennelle d'ouverture avait eu lieu le 24 septembre dans l'ile de Léon.

pas de cession des provinces espagnoles à la France (1). Sur cette piste nouvelle les conversations se suivent; elles ont lieu maintenant à Fontainebleau, dans le cadre où déjà, en 1807, Napoléon a ébloui les négociateurs espagnols et a dicté ses volontés. Hervas assiste aux fêtes du Palais, aux chasses de la forêt, et pour peu qu'il soit observateur, il n'aura pas manqué de trouver des à-propos variés en écoutant les comédiens de la Maison de l'Empereur jouer devant lui : *te Distrait, les Plaideurs, Rodogune et Monsieur de Crac*.

Le duc de Santa-Fé a eu son audience de congé (21 octobre) et il est parti. Le marquis d'Almenara va se retirer à son tour. Il sera précédé à Madrid par les instructions envoyées à M. de La Forest (2); celles-ci mettent au point les prétentions de Napoléon, et au clair son raisonnement :

L'Empereur à Bayonne, a réuni la nation espagnole et lui a présenté un de ses frères pour roi... Depuis, la nation espagnole tout entière a couru aux armes... Depuis cette époque, bien des batailles ont eu lieu... L'Espagne appartient à l'Empereur par droit de conquête... Sa Majesté n'a donc plus à se décider dans les affaires d'Espagne par les traités de Bayonne... Cependant Elle a envoyé M. le marquis d'Almenara à Madrid, avec l'insinuation d'engager le Roi à s'entendre avec le Conseil des insurgés et à lui proposer la convention de Bayonne comme base de la Constitution d'Espagne... C'est dans ce sens que vous devez vous expliquer avec les ministres et même avec le Roi... Vous aiderez ces démarches et approuverez tout sans rien écrire... Vous ne ferez cette déclaration verbale que dans la supposition que l'armée est entrée à Lisbonne et que les Anglais se sont rembarqués... Sa Majesté, hors une rectification de frontières qui lui donnerait quelques positions indispensables, consentirait à l'intégrité de l'Espagne, puisque cela rendrait disponible la meilleure partie de ses troupes, et finirait une guerre qui peut coûter encore beaucoup de sang. Mais si cette tentative n'a point de succès, comme il y a lieu de le penser, Sa Majesté veut

(1) Vol. 684, fol. 4.

(2) Paris, 7 novembre 1810. — *Correspondance de Napoléon*, t. XXI.

par cette démarche : 1° constater et faire avouer par les Espagnols mêmes que la convention de Bayonne n'existe plus; 2° rendre le tort des insurgés plus réel et mieux constater la folie de l'Angleterre, qui aura à s'en repentir, et la faute que feront les ministres, responsables de s'être refusés à l'intégrité des Espagnes; 3° enfin, faire convenir à Madrid et le cabinet espagnol que l'insurrection a été la cause réelle de la perte de l'Espagne, et non les affaires de Bayonne. Connaissant ainsi les intentions de l'Empereur, vous pourrez parler avec assurance.

L'écho très affaibli de ces nouvelles majeures arrivait à Madrid au moment où le Roi revenait d'une excursion à Alcala, où il était allé complimenter le général Hugo d'une expédition heureuse contre les guérillas. Cette légère détente n'eut pas de lendemain. Se pliant aux ordres de son frère qui le pressait de frapper de droits les denrées coloniales, pour se procurer ainsi « beaucoup d'argent », Joseph décrétait enfin le « système unanimement adopté sur le continent contre le commerce anglais ». (1) Compensation insuffisante pour désarmer les exigences politiques impériales, mesure maladroite qui, atteignant les marchandises les plus courantes (2), souleva la clameur populaire. Les bruits de démembrement se répandaient; les retards des courriers augmentaient l'anxiété; les ministres voyaient diminuer leur patience et grandir leur embarras; la « Cour » faisait ses paquets, la « ville » criait misère. Et du côté des Cortès nationales qui discouraient à grand bruit dans l'île de Léon, les regards se tournaient instinctivement comme vers les représentants de la patrie.

Joseph voulait avant tout gagner du temps et il produisait

(1) C'est le décret de Berlin du 22 novembre 1806, qui déclare les « îles britanniques en état de blocus ». — « Cette mesure frappera au cœur l'Angleterre. » (L'Empereur à Cambacérès 22 novembre.). — Voir ALBERT SOREL *l'Europe et la Révolution française*. VII. 114.

(2) Le chocolat, par exemple, doublait de prix d'un coup. — Vol. 684, fol. 140.

des avocats nouveaux pour sa cause : il la faisait plaider sur place par Bernadotte (1) ; il envoyait à Paris ses neveux, Tasher et Clary, féliciter l'Empereur « sur la grosseesse de Marie-Louise », et surtout lui parler de l'Espagne. Ces planches jetées sur l'eau, constituent dans le naufrage des radeaux assez minces. Hésitant, angoissé, il parlait même de revenir à Naples ; il charge de la proposition le cardinal Fesch (19 novembre), car l'Empereur a fait intervenir leur oncle pour conseiller la soumission. « Je me déshonore ici comme un idiot, un intrigant ou un ambitieux. » s'écrie-t-il (2), et son esprit s'agite sans pouvoir préciser sa pensée.

Après un interminable voyage sur des chemins coupés par les insurgés, Santa-Fé revient de Paris (2 décembre), le cerveau et les mains vides ; à Joseph sombre et soucieux, il n'apporte que des « pauvretés » ; on estime que sur la France les notions sont « bien superficielles » et sur l'Europe, qu'elles représentent « un caractère de coterie (3) » ; il peignait les Français comme las de la guerre, mais il avouait que « le pouvoir de l'Empereur lui semblait plus affermi que jamais ». On l'écoutait à peine, tout l'intérêt résidait dans le retour de son collègue, resté, nous l'avons vu, sur le champ de bataille. Le 9 décembre, à son tour, d'Almenara est à Madrid et une heure après entre au palais. Le lendemain le Conseil est convoqué pour entendre ses récits, d'autant plus impatiemment écoutés qu'il n'a rien voulu dire d'essentiel par lettres, se rappelant les mésaventures arrivées en cours de route aux dépêches de Santa-Fé. Il se garde « de rien adoucir (4) », il

(1) « Le prince royal de Suède s'est entretenu avec S. M. I. des affaires du roi, auxquelles il prend le plus vif intérêt. Le prince a observé qu'il fallait que le prince écrivit à l'Empereur avec plus de confiance, d'épanchement et de déférence. » — Dépêche de La Forest, 18 octobre 1810.

(2) Lettre à Julie, 18 novembre 1810. — *Mémoires*, t. VII.

(3) Lettre chiffrée de La Forest, 8 décembre 1810.

(4) Dépêche de La Forest, 13 décembre 1810.

avoue n'apporter nul secours d'argent, nul changement dans le système des gouvernements militaires, mais : Napoléon engage son frère à s'adresser personnellement aux Cortès de Cadix pour leur faire reconnaître son autorité avec la Constitution de Bayonne; si l'accord se conclut, Joseph sera roi d'Espagne, sans démembrement pour le royaume; en cas d'échec, l'Empereur délié de tous les engagements d'autrefois, n'a plus qu'à s'occuper de ses intérêts et il prend, comme couverture, les provinces limitrophes de la France occupées par ses armées.

Il est peu d'alternative plus pénible, et c'était pousser loin la dérision. Quoi, voilà le grand secret d'État et la solution du problème? Les ministres baissent la tête, Santa Fé abattu, O'Farrill déconcerté, Urquijo éprouvant une sorte de confusion. Miot de Mélito flairait un piège; le Roi laissait voir sur sa figure son irritation secrète; enfin, il éclata en plaintes amères « avec une véhémence qui m'affligea pour lui, dit Miot, quoique je fusse habitué à l'entendre dans l'intimité se livrer à de semblables emportements (1) ». La séance fut levée avec une grande confusion au milieu de la nuit.

M. de La Forest allait entrer en scène, il en avait l'ordre : *parler*, mais point *écrire*. « Le plus obscur et le plus vertueux des diplomates », comme dit sans aménité Miot de Mélito qui ne l'aimait pas, va s'acquitter de ce rôle avec succès, puisque précisément ces deux défauts apparents seront les qualités secrètes de son adresse, et qu'il amènera à ses desseins ses auditeurs étourdis, sans leur laisser deviner sa pensée.

(1) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 197.

CHAPITRE IX

L'ULTIMATUM DE L'EMPEREUR

(Janvier-décembre 1811)

- I. La Forest s'applique à faire accepter et exécuter les instructions de Napoléon. — Joseph repousse l'*ultimatum*, se refuse au démembrement de l'Espagne, menace de quitter le trône et de rentrer en France. — La reine Julie, à Paris, sert d'intermédiaire. — Le duc de Cadore lui porte (16 janvier) les ordres de l'Empereur qui s'aggravent. — Conversations du Roi et de La Forest (16 janvier, 8 et 12 février, 29 mars). — Le général DeFrance vient annoncer à Madrid la naissance du roi de Rome. — Fêtes à l'ambassade.
- II. Joseph part en France. — Entrevue avec l'Empereur dont les ordres et les promesses lui sont portés à Mortefontaine (2 juin) par le prince de Neuchâtel. — Cérémonie du baptême (9 juin). — Mauvais accueil de Napoléon aux officiers de son frère.
- III. Le Roi retourne en Espagne. — Détresse du trésor. — Disette à Madrid. — Sollicitations pressantes de Joseph. — Ses rapports avec les généraux français. — Maladie de M. de La Forest (octobre). — Le Roi lui renouvelle l'exposé de tous ses griefs (23 décembre).

I

Avant de s'adresser au Roi, La Forest va chapitrer les ministres, avant d'attaquer la place il veut enlever les petites redoutes qui la protègent. Superflus avec Campo-Alange, Romero, Massaredo, sans portée avec Arribas et Angulo, les entretiens deviennent utiles avec O'Farrill, Urquijo et Santa-Fé. De part et d'autre « on épuise les observations », les Espagnols « avec l'apparence de la bonne foi » se rendent aux instances de l'ambassadeur, qui les « ramène au présent », mais « affecte de mal comprendre » quand ils lui demandent quelles garanties réserve Napoléon à ceux qui

courront le risque d'aller tâter le terrain à Cadix (1). Un échec, dit-il, compromettrait la dignité de l'Empereur. Mais, répondent les autres, il ne compromettrait pas moins la dignité du Roi, et Napoléon serait atteint dans la personne de son frère.

Au diner de la Cour (16 décembre) La Forest est invité. « Après les parties de jeu, le Roi lui fait la grâce de l'entretenir, séparément, dans le fond d'un salon ». Joseph est assez froid; il estime qu'on a renvoyé de Paris Almenara « comme un témoin incommode et un solliciteur importun ». Une démarche à Cadix lui paraît intempestive, prématurée, car la position des Anglais en Portugal est forte.

Il m'aurait été agréable que la conversation finît là, mais le Roi s'est livré à des réflexions sur le sort du traité de Bayonne. Il a dit que le royaume de Naples avait été aussi un don de son auguste frère; qu'après les soins qu'il avait pris, à l'aide des troupes impériales, pour s'y établir, il avait conçu qu'il s'y était créé le droit d'un possesseur; qu'il avait cédé cette couronne contre celle d'Espagne, en déférant pour la politique du chef de la famille; qu'à l'époque de son traité de Bayonne, il était connu que l'insurrection d'Espagne avait éclaté; qu'elle serait peut-être plus assoupie, s'il avait été plus le maître du système à suivre; qu'il n'apercevait pas la justice de lui faire supporter des conséquences indépendantes de ses propres faits. J'ai décliné cette discussion pour rentrer dans l'application généreuse que Sa Majesté impériale faisait du principe dont le Roi se plaignait. Le Roi a usé du droit de poursuivre (2),

assurant qu'il désirait se retirer plutôt que de consentir au démembrement de l'Espagne. Dans la vie privée, son frère le trouverait « le plus soumis des hommes ».

Je dois à la vérité de dire que, dans cet épanchement, le Roi n'a montré que de la déférence et n'a placé aucun mot qui ne pût être entendu par l'ambassadeur de France. J'ai combattu ce qu'il appe-

(1) Dépêche du 15 décembre 1810.

(2) Dépêche du 17 décembre 1810.

lait sa conscience. J'ai fait un tableau différent du sien et employé mes efforts à le ramener aux sentiments d'un prince français, uniquement épris de la gloire de son auguste famille.

Mais ce discours n'obtint rien, et à la fin de cette conversation, La Forest, affligé de ce que le Roi ne lui parlait pas « dans un sens conforme aux résolutions généreuses auxquelles l'Empereur s'était arrêté » reçut de sa bouche cette quadruple déclaration : 1° qu'il ne céderait jamais l'Èbre, 2° qu'il avait croisé, par ses lettres particulières à la Reine, les démarches patentes de ses négociateurs, 3° qu'il avait été sur le point de partir secrètement pour la France, il y avait peu de jours ; 4° qu'enfin, il persistait dans le désir de rentrer dans la vie privée.

M. de La Forest écouta sans broncher ces confidences, la seconde lui parut peut-être la plus importante à retenir. Le Roi s'y vantait d'une habileté secrète qu'il n'avait pas appliquée avec autant d'audace, mais il est vrai qu'il entretenait en France une correspondance abondante. Ses *Mémoires* (et ils ne relatent pas tout) reproduisent, au cours de ces pourparlers, d'octobre 1810 à avril 1811, le texte de trente lettres à la Reine, cinq à l'Empereur, dix à Berthier, deux au cardinal Fesch (1). Deux motifs y sont répétés à satiété : roi d'Espagne avec dignité ou prince français avec honneur.

La nation ne se calmera jamais tant qu'elle ne verra pas en moi un pouvoir protecteur et un véritable Roi .. Ce n'est pas l'ambition qui m'a fait accepter la puissance, c'est le sentiment de ma dignité qui m'en fait abandonner l'ombre... C'est ainsi que dans une chaumière je serai digne du trône... Je plains l'Empereur de ne pas vouloir écouter la voix d'un ami, d'un bon français, d'un frère...

(1) *Mémoires*, t. VII. — Lettres à la Reine : 9, 12, 14, 17 octobre 1810 ; 8, 18, 19 novembre ; 12, 14, 25 décembre ; 10, 26, 28 janvier 1811 ; 10, 14, 21, 22, 24 février ; 5, 9, 13, 19, 24, 29, 30 mars ; 2, 12, 14, 16, 21 avril. Nous avons les réponses de la reine Julie à Joseph des 12, 14, 16 et 18 février 1811, des 14, 16, 18, 23, 26 et 28 mars.

puissé-je être seul victime de l'obstination qu'il met à me méconnaître.

Sa démission est donc la porte de sortie qu'il ouvre, le dernier argument qu'il présente. A la vérité, personne des gens initiés ne croit inébranlable la résolution royale. Le marquis d'Almenara, en homme qui a rapporté de Paris « la doctrine la plus saine », se persuadait qu'il faut distinguer entre « le souverain qui réfléchit toujours ses actions et le souverain qui cesse quelquefois de gouverner son langage ». Urquijo traitait toutes ces doléances de chimères car il tenait pour assuré que le Roi « aimait le trône ».

Mécontent de sentir cette défiance irrespectueuse, Joseph passe sa mauvaise humeur sur ses ministres, et leur inflige une scène de terribles reproches : ils ne travaillent pas, se plaignent toujours, ne savent trouver aucun remède, ils sont indiscrets, impopulaires et impuissants, on les accuse, on les déteste, on leur jetterait des pierres dans la rue (1). Les ministres sortent tête basse, se consultent pour remettre leurs portefeuilles et attendent, tout comme le Roi tire en longueur avant de déposer sa couronne.

Joseph qui ne se lasse pas, envoie à la reine Julie le colonel de Choiseul, plus tard le commandant Clouet. Toute occasion lui est bonne : il dépêche à Paris son aide de camp Clermont-Tonnerre ; il annoncera à l'Empereur la reddition de Tortose, la capitulation possible de Valence ; à l'abri de ces bonnes nouvelles ce cinquième ambassadeur pourra demander une meilleure réponse. Clermont-Tonnerre part, enchanté de quitter l'Espagne, il ne reviendra plus (2).

(1) Dépêche de La Forest, 21 janvier 1814.

(2) Voici la note qui se trouve aux Archives (A. F. IV, 1627) sur un dossier vide : « L'Empereur a mis la lettre du roi d'Espagne dans sa poche et ne l'a point remise au prince de Neuchatel qui n'a jamais eu connaissance de son contenu. Le prince de Neuchatel envoie à M. Meneval le mot que le Roi lui a écrit par M. de Clermont-Tonnerre, son aide de camp. Paris, le 3 mars. » Il

Qui est plus fort que le dépit pour pousser Joseph à abandonner le trône? L'éternelle pensée de l'hérédité française. L'enfant qu'attend l'Empereur peut être une fille. Que sait-on de l'avenir? Une régence, une succession ne sont point impossibles; éventualités qu'il faut sauvegarder avant tout; le séjour en France n'y est pas contraire. Et voilà pourquoi il cherche un établissement considérable, une grande terre] de vastes domaines, autres que Mortefontaine, trop près de Paris. Il en parle souvent à Julie, on lui a signalé en Touraine des propriétés foncières à vendre (1); il a chargé son neveu Clary de se mettre en campagne. Le bruit en parvient aux oreilles de Napoléon. C'est une grande colère. Il envoie Champagny chez la Reine et lui donne le mot à mot de la conversation. Elle a lieu dans un salon du Luxembourg, le 16 janvier, et la politesse du duc de Cadore n'en affaiblit pas le langage. Il commence par les menus faits : on dit, on sait, que Marius Clary, à peine arrivé, s'enquiert, pour le compte du Roi, de domaines à acquérir. Cela ne convient pas et fait tenir de mauvais propos. L'Empereur en est très fâché.

La Reine s'empresse d'acquiescer : elle va arrêter les démarches de son neveu, qu'elle a vu à peine, et l'envoyer dans sa famille à Marseille.

Le Roi lui-même, par des paroles imprudentes, a laissé courir, a accrédité ces bruits. L'Empereur en est indigné.

La Reine excuse, explique : le prince est malade, inquiet, le climat de Madrid est malsain, lui sera funeste, il voudrait

s'agit de la lettre insérée dans les *Mémoires du roi Joseph* (t. VII, p. 451) : « ... La force morale seule finira les affaires d'Espagne; les événements et ma conduite, quelque chose qu'on ait pu dire à V. M., m'en ont donné une forte portion... Si V. M. se refuse à toutes mes demandes, je dois croire qu'Elle veut que je quitte la partie, et qu'Elle est assez trompée sur mon compte pour vouloir que j'en prenne tout l'odieux, comme d'une démarche qui serait absolument libre et volontaire, je puis assurer qu'elle sera forcée... »

(1) Dépêche du 27 février 1811.

retrouver sa femme, ses filles, il aspire au repos près de son auguste frère.

Le Roi ne peut ni acheter ni venir en France sans l'ordre de l'Empereur. Il doit lui en demander la permission, donner le temps qu'un traité de rétrocession soit ratifié, et non partir comme un déserteur.

Très émue, alarmée, déférente, la Reine s'engage à faire part au Roi, et sans retard, de ces « ouvertures ».

La présence du Roi à Madrid n'est pas tellement nécessaire que lorsque sa résolution de rentrer dans la vie privée sera bien arrêtée, l'Empereur ne veuille y donner son consentement... Mais le comble de l'imprudance serait de quitter Madrid. Probablement que le Roi aurait à peine mis le pied en France que des ordres sévères s'opposeraient à l'exécution de son dessein.

— L'Empereur est le maître, remarque Julie.

— Sans doute.

L'Empereur veut que je vous dise sa pensée toute entière. Son vœu est que le Roi reste, il le désire, pour les intérêts de sa politique et pour les intérêts du Roi lui-même, qui ne trouverait dans la vie privée, ni le charme que lui rappellent ses souvenirs, ni les jouissances qu'il a eues sur le trône, ni la tranquillité à laquelle il aspire maintenant; bientôt il serait en proie aux regrets les plus amers, tourmenté par le sentiment de l'inconvenance de la situation où il serait placé. L'Empereur désire que le Roi reste pour l'honneur de sa famille, dont les membres séparés de leur frère se seraient montrés si peu dignes d'avoir avec lui une origine commune et ne prenant aucune part à cet immense édifice de gloire et de grandeur, élevé par son génie. Vous devez donc, madame, donner à vos entretiens la tournure la plus propre à dégoûter le Roi de former et de faire connaître de pareils projets. Je ne saurais trop vous recommander de ne pas perdre de vue le but que l'Empereur se propose dans la démarche actuelle ; faire sortir le Roi de cette situation et le consoler, tout en faisant bien comprendre qu'on désire qu'il reste à Madrid.

— La Reine déclare le bien comprendre en effet.

Et prenant alors dans les circonstances récentes des exemples faits pour souligner sa conversation, le duc de Cadore, parlant de l'inconvenance qu'il y aurait « à faire de nouvelles scènes dans la famille », ajoute d'un air entendu :

Le Roi de Westphalie n'a longtemps traité avec le cabinet qu'en menaçant de s'en aller. On lui a dit qu'il eût à envoyer des pouvoirs pour qu'on pût traiter de la reprise du royaume. Cette réponse a fait pâlir le Roi et a mis pour toujours un terme à ces menaces ridicules. Depuis, ayant déclaré que la possession du Hanovre lui était plus à charge qu'avantageuse, l'on a sur-le-champ repris possession de cette province. Le Roi de Hollande, à la moindre contrariété, ne parlait que de quitter son trône ; depuis qu'on l'a pris au mot, il en est au désespoir.

Et le ministre se retire avec de grandes protestations de respect, laissant Julie Clary fort éclairée et fort abattue. Recueillant les détails de cette entrevue menaçante, pour conjurer le péril, elle prend la plume sur l'heure et écrit ses alarmes, qui peuvent entraîner la soumission de son mari.

La lettre arrive le 4 février. Elle est ouverte avec précipitation et lue avec une émotion qui n'échappe pas aux personnes présentes. Il y a toujours un naïf pour parler, en ces circonstances qui commanderaient la discrétion du silence ; l'amiral Massaredo ne peut s'empêcher de témoigner l'espérance que la santé de « sa bien-aimée souveraine est bonne ». — « Bien, bien, » répond sèchement le prince, qui se dirige vers ses appartements.

Mais au lieu de le décourager, la pression impériale l'irrite et, quand dans son cabinet, entre le marquis d'Almenara, qu'il a mandé, il lui jette ce mot : « Almenara, le roman tire à sa fin ; je dis officiellement que je me retire (1). »

Non, il ne le dira point, et quelqu'un est là afin de l'em-

(1) Dépêche chiffrée de La Forest, 6 février 1811.

pécher de le dire. Champagny a envoyé à M. de La Forest le récit de son entretien avec la Reine ; pour exprimer les mêmes pensées il emploie des expressions plus significatives encore ; car il n'a eu qu'à écouter le maître, et nous aussi, après cent ans passés nous l'entendons parler :

— Voici les intentions secrètes de l'Empereur. Il prendra de l'Espagne ce qui lui conviendra, soit tout le cours de l'Èbre, soit même qu'il s'assure du port du Ferrol. Le peuple espagnol par sa conduite ne mérite aucune considération. L'amitié pour le Roi sera de nul effet et n'entrera pour rien dans ce que fera l'Empereur. Mais l'Andalousie, la province de Valence, la Manche, l'Estremadure, sont trop éloignées de la France pour convenir à l'Empereur. Il y a donc là une population de cinq à six millions d'habitants dont l'Empereur désire constituer une province du second ordre. L'Empereur désire que son frère règne, mais pour l'avantage et dans le système de la France.

Le duc de Cadore citait enfin l'exemple des rois de Westphalie et de Hollande qui, eux aussi, avaient posé des conditions et fait des menaces, et qui en avaient été punis en étant pris au mot.

Si bien renseigné, édifié, aiguillonné de Paris, La Forest, à Madrid, s'active au milieu des lenteurs. Les conférences avec le Roi sont multipliées : le 16 janvier (trois heures d'horloge), le 20 janvier, le 8 février (trois heures encore), les 10, 12, 26 février, les 3, 7, 29 mars, sans compter les occasions publiques où le souverain entretient et écoute toujours l'ambassadeur. Joseph a déclaré ne pouvoir jamais souscrire au démembrement de l'Espagne ; son parti est pris, il rentrera dans la vie privée. La conversation du 8 février, qui prit un tour dramatique, devait modifier ses assurances.

Quand je suis entré, raconte l'ambassadeur dans une dépêche qui a conservé la chaleur de la vie, le Roi poursuivait une conversation fort animée avec M. O'Farrill, qui s'est retiré aussitôt. Le Roi m'a demandé si j'avais reçu les communications de Paris, comme M. de

Santa Fé l'en avait prévenu. Je lui ai répondu affirmativement, et il remit à en causer après le diner. Mais l'émotion qu'il s'efforçait de comprimer l'emportait, et lorsque l'on annonça qu'il était servi, au lieu de passer à table, il me conduisit dans un salon voisin, où deux heures s'écoulèrent avant qu'il se rappelât le diner. La première heure a véritablement été cruelle pour moi. J'ai vu avec une douleur extrême que le Roi n'était point maître de ce qu'il disait. Il avait oublié complètement qu'il parlait devant l'ambassadeur de l'Empereur. Son imagination s'est promenée sur tous les griefs dont il croit avoir à se plaindre. Il a énuméré avec une indignation prolongée les humiliations qu'il recevait des généraux. Il a prétendu qu'il avait été réduit à se rendre par famine. Il a rapporté les faits à la politique de l'Empereur, qui a voulu le forcer à quitter l'Espagne et qui, actuellement, lui en dicte la formalité. Je supprime ces détails, qui n'appartiennent pas à la raison du Roi; il croyait évidemment que j'étais chargé de régler avec lui les arrangements de son abdication.

Il marchait à grands pas dans son cabinet, lançant, à l'aller et au retour, des apostrophes à son auditeur immobile. Et dans un élan : « l'Empereur! Sait-il bien à quel point il me maltraite? Il me poursuit de sa haine, qu'il craigne de me revoir! » — « Sire! Vous vous jetteriez dans ses bras! » — La banalité même de la réplique l'a rendue victorieuse, la promenade du prince s'arrêta; et dans un silence subit, La Forest put déduire les mérites, les vertus, la tendresse de Napoléon. — « Ne me trompez-vous pas? Si la politique divise mon frère et moi je veux croire que nos cœurs au moins sont d'accord. Oui, je me jetterais dans ses bras et je veux m'y jeter s'il me les ouvre, en effet. »

« En battant en retraite il fut au-dessus de tout éloge », c'est l'appréciation de La Forest; il repoussa l'idée d'un départ, « triomphant de ses goûts philosophiques » pour rester à son poste; « dévoué au système du chef de la dynastie » il conformerait entièrement ses désirs aux siens, inquiet seulement de savoir comment régner. Et sa voix blanche

exprimait sa défaite; ses yeux, fixés au sol, son abattement; il n'eût point osé les porter sur l'ambassadeur pour rencontrer son regard discrètement ironique, moins encore les lever sur le plafond de cette salle où le pinceau de Mengs avait retracé pour les rois d'Espagne « le triomphe d'Hercule ». La détente saisit Joseph à l'improviste, il s'affaissa dans un fauteuil; et La Forest, ayant défini « la nature de la couronne que son auguste frère avait posée sur sa tête », estima gagnée la bataille et conclue heureusement « la grande affaire du jour (1). »

Vingt-quatre heures après, La Forest revient à la charge et confirme sa victoire. Le 12 février, nouvelle audience, nouveau combat, ce n'est plus une défaite, c'est une débâcle. Après avoir soulagé son cœur sur des griefs secondaires, selon sa coutume, Joseph remit une réponse écrite à l'ambassadeur, qui l'estima trop réservée. « Plus le Roi a daigné prendre la peine de me persuader que tout le nécessaire était dans le papier qu'il m'avait lu, plus j'ai eu le malheur d'être à mon tour en défiance, » dit La Forest, prévenant qu'il allait ajouter « quelques demi-phrases qui y donneraient de la couleur ». Et il se retira, persuadé, non sans raison, « qu'il avait avancé le dénouement dont il appartenait désormais à l'Empereur de juger ».

Le Roi admet tout, accepte tout, accuse son manque d'esprit politique, confesse sa faiblesse de caractère; donc que l'Empereur tranche pour lui : faut-il rester ou faut-il partir? Dans le premier cas, qu'on lui accorde quelques

(1) Dépêche chiffrée de La Forest, 9 février 1811. — Le Roi affectait la désinvolture en écrivant à la Reine : « Ma chère amie, j'ai vu un moment l'ambassadeur de France avant-hier, je compte le revoir aujourd'hui. Il avait à peu près à me dire, avec plus de ménagement, les mêmes choses que t'a dites M. de Champagny; j'ai répondu comme tu as répondu. » — *Mémoires du roi Joseph*, t. VII, p. 455. Cependant, il promettait de remettre à l'Empereur sa « signature en blanc ».

secours pécuniaires. Il ne demeurera à Madrid que pour faciliter plus tard l'avènement d'un des fils de l'Empereur...

Ses paroles sont à retenir :

Il ne faut donner aucune attention à tout ce qui m'échappe dans la colère; pour peu que ceux qui m'entendent *dans le moment où je suis hors de moi* puissent m'entendre lorsque j'ai repris du calme, ils s'aperçoivent que j'ai proféré les sentiments dont je suis le plus éloigné. Par exemple, on me croirait parfois *invétéré (sic)* contre mon frère; le fait est que mon cœur est pour lui ce qu'il a été dès nos premières années; je ne puis résister à quelques paroles affectueuses de sa part; j'ai jeté les hauts cris; j'ai menacé; tout cela n'est qu'un mélange de la conduite que je me suis tracée pour capter les Espagnols et des dépités que j'ai éprouvés en différentes occasions. Dans la réalité, si j'avais été mis une seule fois à l'épreuve, on aurait vu que j'avais trop de bon sens pour faire un seul faux pas. J'ai souvent parlé de m'en aller; j'ai dit que j'irais ici, que j'irais là, que je prendrais les résolutions les plus subites. Pure faiblesse du cœur humain.

Ce n'est pas lui qui fera des scènes de famille, mais il ne voudrait pas « assister à son enterrement », et il doit « penser à sa mémoire parmi les Espagnols ». — Il ne parle pas à l'improviste, il a rédigé une longue note et nous y lisons ces passages :

Je suis peiné que l'Empereur ait cru nécessaire d'employer des formes diplomatiques avec moi et même avec la Reine. Je m'entendrai avec mon frère ou pour mieux dire, je lui porterai moi-même mon blanc-seing; je m'abandonne entièrement à sa justice et à ses sentiments paternels pour ma famille. Ainsi, point de négociation particulière. Je rétrocede, dès ce moment, à l'Empereur, tous les droits qu'il m'a transmis sur l'Espagne, si son ambassadeur juge que je puisse partir demain pour Mortefontaine, et s'il est autorisé à croire que l'Empereur verra ce parti sans déplaisir.

Je jure que je ne lui donnerai pas le plus léger sujet d'humeur; au contraire, je m'efforcerai de contribuer, pour ma part, aux douces qu'un grand souverain, chargé du soin de tant d'États, aime à trouver dans sa famille.

Si l'Empereur envisage que je n'ai pas et n'aurai jamais de fils, que je peux concourir à aplanir (*sic*) le trône espagnol pour un de ses fils, et que, par conséquent, il est dans l'intérêt de sa descendance que j'administre ce trône, c'est encore sa volonté qui sera tout pour moi. Il peut être sûr que ses fils me seront chers. Je fixerai les regards des Espagnols vers celui qui devra régner sur eux. Je remplirai tous mes devoirs envers celui qui devra régner en France, si le malheur des circonstances voulait que ce prince eût, avant l'âge de sa majorité, besoin d'un oncle que l'expérience aurait mûri. Il n'y aurait aucune pudeur à montrer aux Espagnols que je suis tout pour la France et rien pour eux. Ce ne serait pas la manière de les attacher à la dynastie. L'honneur de l'Empereur est, à cet égard même, confondu avec le mien (1).

Malgré tant d'assurances, il proteste à la Reine qu'il va se cantonner dans sa capitale avec ses seules troupes, après avoir reçu de France le subside mensuel d'un million ; il trouverait le reste dans « son activité et les ressources de son esprit » : Si l'Empereur voulait seulement lui donner deux ou trois bons régiments et des troupes étrangères, ou encore les soldats de l'armée du Midi, il assurerait la tranquillité de tout le pays ; ce n'est pas qu'il ne sache que « toute gloire militaire s'éclipse devant celle de l'Empereur, et qu'il ne croit meilleur pour lui-même d'aspirer à celle d'un habile administrateur ».

Ce dernier mérite, néanmoins, il le poursuit mollement :

(1) L'importance de cette conversation « écrite » du roi Joseph n'échappera à personne. Dans ses *Mémoires* (t. VII, p. 430), il est infiniment moins explicite : L'idée qu'en se retirant il contrarierait son frère « qu'il aimait par-dessus tout, dont il était le plus grand admirateur », le retint encore une fois. Il eut avec M. de La Forest un entretien à la suite duquel il envoya à Napoléon une note dans laquelle, sans se prononcer définitivement, il disait que ce qui lui conviendrait le mieux, à lui, était « la renonciation aux affaires politiques. » Et voici ce qu'il disait dans sa correspondance : « Ma chère amie, j'ai eu plusieurs entretiens avec M. de La Forest, qui m'a dit avec plus de ménagement les mêmes choses qu'on t'a dites. J'ai répondu comme tu as répondu, que j'avais été autorisé à croire qu'on désirait mon départ, puisqu'on rendait mon existence impossible ici ; si on désire que je reste, je suis prêt ; si on désire que je parte, je suis encore prêt... » — (A la reine Julie, Madrid, 14 février 1811.)

il consigne impitoyablement les ministres à la porte de son cabinet; il laisse languir les affaires « de dépit de ne pouvoir trancher le nœud gordien », quoique La Forest le supplie « d'ajouter à ses talents la force du caractère et du travail (1) ».

Les doléances recommencent le 26 février; dans une velléité suprême, il parle de reprendre le commandement des armées. Le zèle de La Forest sent qu'il faut porter un coup décisif. Il demande une audience.

Elle prit toute l'après-midi du 29 mars. Cependant, cette fois-ci, c'est l'ambassadeur qui devra reculer. Il trouva le Roi malade, « moins dans la poitrine que dans l'imagination », pâle, mais résolu à aller lui-même exposer à l'Empereur l'état de ses affaires. Il cherchait seulement la meilleure couleur à donner à ce voyage en France; et il parlait, parlait, sans permettre une interruption. Les motifs abondaient : sa santé, éclairer l'Empereur, connaître ses intentions, chercher avec lui les remèdes. « Ce sont des cordes délicates qui demandent à être touchées entre son frère et lui uniquement. » Et montrant l'imbroglie des affaires militaires dans la péninsule, il concluait toujours : la solution est à Paris. Il abondait en protestations de dévouement, d'absolue résignation

Il fera absolument tout ce que l'Empereur prendra la peine de lui tracer, il reviendra retrempe, réhabilité, revêtu, aux yeux des Espagnols et des autorités militaires, de la considération qu'il n'a plus.

Et cela était nécessaire. Qu'était-il en ce moment? La fable de l'armée française.

Il avait l'air d'un courtisan disgracié auquel tout le monde tourne le dos; les Espagnols ne lui savent même aucun gré d'être

(1) Dépêche du 27 février 1811.

entré dans leurs passions. A son retour à Madrid, après le séjour le plus court à Paris, il sera pour tout le monde un homme nouveau, le dépositaire des pensées du grand homme (1).

La Forest conteste doucement, conseille la prudence, soulève l'objection de la surprise et du mécontentement de l'Empereur. Joseph laisse alors entendre que les nouvelles envoyées par Julie ne donnent point cette note et que ses dernières lettres permettent de croire que, si l'Empereur n'autorise pas explicitement sa visite, il y donnera le consentement du silence. Et toujours l'homme des petites raisons dans les grandes aventures, il déclare que le Trésor possède encore un peu d'argent pour les frais de son voyage, demain il n'en aura plus. — En avisé diplomate, La Forest glisse dans ses dépêches la phrase dont il aperçoit déjà l'horizon politique tout illuminé : « Les affaires n'iront bien que lorsque l'Empereur aura ceint la couronne d'Espagne, comme celle d'Italie. »

Une sorte de détente s'est établie.

Il n'y a que les finances qu'on ne puisse d'un mot remettre sur pied. On vend les vases de la chapelle royale pour payer le pain des troupes (2), on supprime par économie la réception du nouvel an et le dîner de gala; pas de réjouissances au carnaval; à la Saint-Joseph, ni spectacle ni revue; simplement une corrida, parce que cela ne coûte qu'aux spectateurs qui payent leur billet, et une promotion de 181 chevaliers, parce que cela coûte moins encore. Joseph se traîne dans sa mélancolie. Une éclaircie se fait sous les nuages pour la naissance du roi de Rome. Il faut bien fêter l'arrivée du général Defrance (3), porteur de cette grande nouvelle et

(1) Dépêches de La Forest, 29 et 30 mars 1811.

(2) Lettre de Joseph à Berthier, 9 mars 1811. — A. F., IV, 1627, 2^e dossier.

(3) Antoine *Defrance* (1771-1835), sous-lieutenant en 1792, colonel au 12^e chasseurs à cheval, général de brigade (1799), de division (1811), écuyer

chargé d'offrir à Joseph la lettre affectueuse qui le prie d'être un des parrains de son neveu.

Dans son cadre grandiose la Cour d'Espagne, même mal argentée, est toujours prête aux pompes des cérémonies. A travers la haie des hallebardiers, La Forest et DeFrance sont conduits par le marquis de Saint-Adrien et le duc de Campo-Alange. La lettre autographe est remise suivant toutes les règles de l'étiquette entre les mains du Roi, qui donne audience secrète à l'envoyé. Ce dernier accomplit chez les personnages du gouvernement ses nombreuses visites; elles lui sont rendues avec « une hâtive ponctualité ». Le 14 avril, des salves d'artillerie annoncent les fêtes. Le prince en prend prétexte pour décorer de la Toison d'Or l'amiral Massaredo, et du cordon d'Espagne le comte de Saint-Anastase. Puis ce sont les grandes entrées, le corps diplomatique, la messe pontificale et le *Te Deum*, la parade de la Garde royale, les *Toros*, le défilé au *Prado*, la promenade à *Las Delicias*, un diner de soixante couverts, le bal à l'*Armeria*, l'illumination des monuments publics et des balcons des fonctionnaires; « les particuliers sont plus réservés ». — Et néanmoins, pour la première fois, le peuple de Madrid se taisait devant la fortune de Napoléon, « il croyait voir une faveur marquée du ciel, un décret de la Providence, et se résignait à subir le joug d'un homme qu'Elle paraissait protéger si visiblement (1). »

L'ambassadeur de l'Empereur devait manifester aux yeux

de l'Empereur (1804), comte de l'Empire (1808), inspecteur de cavalerie et écuyer du roi Louis XVIII (1814).

(1) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 215.

Joseph de Maistre exprime la même pensée quand il écrit au roi Victor Emmanuel (26 février 1810) : « Cet homme miraculeux devant qui la fortune de César disparaît, finit par épouser la fille de l'Empereur d'Autriche! La chose étant décidée, je n'ai rien à dire, et même je crois devoir dorénavant changer de style en m'exprimant sur le compte de ce personnage qui doit être à présent traité comme un autre souverain. »

de toute l'Espagne la splendeur de la fortune impériale, et ne pas « prêter à une comparaison défavorable avec les fêtes que l'ancienne Cour de France fit donner à Madrid lors de la naissance du Dauphin ». La Forest paraît avoir satisfait à ces prescriptions, et nul ne dira comme lui le succès de ses efforts de trois journées.

Je me suis procuré pour quelques jours tout ce qui devait donner à l'hôtel de l'ambassade l'apparence de la magnificence ; le 20, j'ai eu un diner de cent couverts... Une musique choisie a contribué à la gaieté ; et au bruit des fanfares ont été portées les santés de LL. MM. Entre les écussons des armes de France et d'Italie (1), un transparent, peint par un habile artiste, représentait un paysage riant terminé par des collines, derrière lesquelles s'élevait un soleil naissant ; au bas ces mots : *Spes altera Romae*.

Le 21, concert :

Toutes les dames présentées à la Cour et toutes les femmes des fonctionnaires publics y étaient invitées avec leurs époux ou parents.

Un beau feu d'artifice a été tiré au fond de la place. Parmi les pièces qui le composaient, une gloire s'est élevée majestueusement, portant pour devise : *L'aiglon suivra le vol de l'aigle* ; et sur le frontispice d'un temple du Soleil, on lisait : *Ardens evehit ad sidera virtus*

Le 22 était le jour du bal. Tout le tour de la place a brillé en même temps d'un double cordon de lampions qui renfermait quarante-deux arbres de feu. Au fond était un orchestre qui invitait à danser la foule qui s'y portait, et au milieu un pavillon était dressé, où du vin était distribué à tous ceux qui se présentaient. Cette attention a singulièrement fait plaisir au peuple.

Le Roi a surpris très agréablement tout le monde en paraissant subitement vers les dix heures et demie, et a bien voulu rester jusqu'à onze heures et demie, se promenant dans les salons et revenant deux fois dans celui du bal, sans vouloir s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné. Après son départ, la danse s'est soutenue avec vivacité jusqu'à deux heures (2).

(1) L'Italie, à cause du roi de Rome.

(2) Dépêche du 23 avril 1811.

Et l'on ne quitta, au petit jour, les salons illuminés que pour aller saluer au passage la voiture du Roi.

En effet, Joseph allait en France. L'occasion du baptême du roi de Rome lui fournissait le prétexte; les lettres de la Reine paraissaient l'y encourager, il le disait du moins. Il n'avait pu arracher au général DeFrance le moindre mot, cependant, l'autorisant à tirer une conclusion favorable pour un départ; consulté, Almenara donnait « une couleur sinistre à une démarche qui ne paraissait pas formellement consentie par l'Empereur »; La Forest gardait un silence « peu approbateur ». Par contre, le prince se montrait gai, animé, ne se « souvenant plus qu'il se croyait malade ». Il laisse de brèves instructions à Santa-Fé, aux généraux Merlin et Belliard, accorde à La Forest un « demi-quart d'heure » dans ses appartements et, tout aussitôt que le général DeFrance a quitté Madrid, (le 22, à cinq heures du matin), à huit heures, le 24, Joseph prend la même route. La *Gazette* annonce : « Selon toutes les apparences, l'absence de S. M. ne sera pas longue. » Personne ne croit à cette hypothèse et chacun dit que Joseph ne reviendra pas. Cependant on prend la chose avec une indifférence assez méprisante; il n'y a dans la ville ni attroupements ni groupes.

J'ai vu partir Charles IV et Ferdinand, dit La Forest, on s'est affligé, inquiété, rassemblé sur les places au sujet du second; on s'est réjoui, au sujet du premier. Il y a eu, au contraire, le calme le plus absolu tous ces jours-ci.

Les gens avisés se permettent seulement une déduction assez forte : l'ambassadeur serait-il resté si le Roi ne devait pas effectivement revenir? Mais les irréductibles, jamais à court de réponse, prétendent que La Forest « va faire aussi ses paquets ».

II

Le Roi est donc parti, avec trois ministres (O'Farrill, Urquijo, Campo-Alange), et quelques personnes choisies. « Je ne pouvais, dit l'une d'elles, — c'est Miot de Mérito — me former aucune idée précise de ce que nous allions faire à Paris, ni de ce que nous allions devenir. » Le long de la route, Joseph semble en vérité vouloir brûler ses vaisseaux, et comme le poltron en traversant un bois, le soir, siffle pour se donner du courage, à la veille d'affronter son frère, il se met à proclamer les désirs secrets de son cœur. A Valladolid, il lui prend fantaisie de prononcer un discours sur son retour prochain, l'intégrité du royaume, critiquant les gouvernements militaires, annonçant des Cortès : « Je jure par mon honneur et par l'Éternel que je reviendrai faire le bonheur des Espagnols (1). »

A peine le cortège avait-il traversé la frontière, qu'entre Bayonne et Dax, il fut atteint par un courrier du prince de Neuchatel, prescrivant, au nom de l'Empereur, de ne pas quitter l'Espagne. Trop tard ! « Cette lettre ne fit qu'accélérer le voyage (2). » Une fois à Paris (15 mai), le frère de Napoléon ne pouvait être écarté. L'entrevue eut lieu à Rambouillet le lendemain : elle fut embarrassée et, dit-on, orageuse, mais il n'y avait pas de témoin pour en rapporter les propos. Seulement, les lettres antérieures de Joseph à Berthier nous donnent les termes de la pensée qu'il voulait exprimer à son frère : « Il y a assez d'hommes en Espagne,

(1) Vol. 686, fol. 69.

(2) *Mémoires du roi Joseph*, t. VII, p. 432.

c'est de l'argent et de la *fixité* qu'il nous faut (1). » La visite ne se prolongea pas outre mesure, car, à six heures, le Roi reprenait ses voitures et rentrait, songeur, souper à Paris.

Tantôt boudeur et tantôt exigeant, Joseph vécut, soit au Luxembourg, soit à Mortefontaine. Il donna une fois audience, solennellement et par ordre, aux grands corps de l'État, mais les compliments sont froids dans sa position équivoque. Il est heureux de revoir ses filles, reprenant avec sa femme, en de longues causeries, leurs projets d'avenir, multipliant leurs remarques jalouses et mécontentes, allant saluer sa vieille mère, *Mater regum*, plus impressionnée qu'éblouie par l'apogée de leur famille. Joseph voyait ses illusions s'amoinrir, ses espérances s'éteindre, grandir ses impatiences, se justifier ses inquiétudes. Par une coïncidence tout au moins peu flatteuse pour sa personne, il se trouve que Napoléon part en voyage avec Marie-Louise; ils passent deux semaines à visiter la Normandie.

Dépité de cette absence pendant sa présence, Joseph relisait avec mélancolie la lettre d'invitation qui lui promettait en France un accueil plus chaleureux :

Mon frère, vous connaissez mon amitié dont je me suis plu dans tous les temps à vous donner des preuves; j'espère que vous serez sensible à celle que je vous offre aujourd'hui dans une circonstance qui est d'un si grand intérêt pour ma famille comme pour mon peuple, en vous engageant à être le parrain du roi de Rome. L'Impératrice, ma très chère épouse, désire comme moi ce témoignage de votre amitié fraternelle. Un lien de plus vous attachera au prince votre neveu. Ce lien resserrera ceux qui nous unissent, et ajoutera encore à mes sentiments pour vous, dont j'aime surtout en ce moment à vous renouveler les sincères assurances.

Entre les mains de l'Empereur, le Roi avait laissé des *Notes* (2) sur ses désirs : il se réservait dans la péninsule le

(1) Lettre à Berthier. Dax, 10 mai 1810.

(2) Insérées dans ses *Mémoires*, t. VIII, p. 15.

commandement des armées et la perception des impôts. Mais l'Empereur ne tient pas beaucoup à revoir son frère, puisqu'il écrit : « Le roi d'Espagne peut partir quand il le jugera à propos, sans attendre mon retour, il en est le maître (1). » Il se contente de lui faire porter ses *Instructions* par Berthier, à qui il demande un « rapport ». La commission est faite scrupuleusement et le mandataire en rend compte avec une égale fidélité (2) :

Grosbois, le 2 juin 1811.

SIRE,

Je me suis rendu à Mortefontaine, où j'ai eu l'honneur de remettre au roi d'Espagne la lettre que Votre Majesté m'a ordonné de lui écrire dans les mêmes termes que la dépêche de Votre Majesté. — Le Roi, après avoir lu attentivement cette lettre, m'a répondu que son désir était de faire tout ce qui convenait à Votre Majesté; qu'il était prêt à partir, prêt à rentrer en Espagne, avec les moyens de faire un mouvement favorable dans l'opinion... (3)

Il a bien ajouté quelques observations de détail qui ne peuvent rien enlever aux précisions impériales : or voici ce qu'on lui accorde : la justice sera rendue, les impôts seront perçus au nom du Roi, qui sera à la tête de l'armée du Centre, mais pour les armées du Nord, d'Aragon et du Midi, elles demeureront sous les ordres des maréchaux français; des préséances, il les aura, mais le commandement général, c'est impossible, on lui laisse entendre qu'il en est incapable; par ailleurs « c'est à lui, a dit l'Empereur, que je m'en prendrai si les officiers de son armée ne sont pas contenus dans la discipline convenable ». Joseph paraît s'incliner; le lendemain il est plus explicite : « Ayant beaucoup médité sur les conversations que j'ai eues avec Votre Altesse aujourd'hui... » (4),

(1) A Berthier. — Caen, 27 mai 1811.

(2) *Archives des Affaires étrangères*. Vol. 686, fol. 157.

(3) *Archives de la guerre*. Armée d'Espagne, 2 juin 1811.

(4) Au prince de Neuchatel. Mortefontaine, 2 juin 1811. — *Mémoires*, VIII, p. 22.

et il essaye de regagner un peu de terrain par des détours. Le surlendemain il paraît fort pressé de prendre congé.

Il eut la joie très mitigée de figurer aux fêtes du baptême de son neveu, dans le costume de satin blanc, brodé d'or, réservé aux seuls « membres de la famille impériale appelés à l'hérédité du trône ». Il était à Notre-Dame à la droite de Madame Mère (la marraine), comme Julie à la gauche de l'Impératrice; il vit Napoléon soulever son fils dans ses bras, et le présenter

Inondé des rayons de sa fauve prunelle

à l'assistance électrisée, éclatant en applaudissements. Mais il n'alla point aux fonts baptismaux, parce qu'il eût fallu céder le pas au grand duc de Wurtemberg, représentant l'Empereur d'Autriche, le parrain. Le soir on ne le vit pas non plus à la fête de l'Hôtel de Ville, et ce n'est point un oubli involontaire qui fit omettre son nom sur la liste des présents (ils dépassèrent un million) offerts pour le baptême du roi de Rome.

Sa qualité de roi d'Espagne parut effacée autant qu'il se pouvait faire, jusqu'à l'obliger à remplacer autour de lui, dans les cérémonies publiques, les personnes amenées de Madrid, par ses anciens serviteurs aux jours où il était « prince français ». (1) L'Empereur se montrait assez mal gracieux à leur endroit, et pour les Français qui portent la cocarde espagnole il affecte de les regarder tout bonnement comme des transfuges. Cette lettre, qui ne figure pas dans sa « Correspondance », dit assez son sentiment :

Allez voir le roi d'Espagne pour lui parler de la dernière audience diplomatique et de l'indécence avec laquelle se sont comportés plusieurs Français portant la cocarde espagnole. Vous lui direz qu'ils

(1) Le comte de Jaucourt et Stanislas de Girardin suppléèrent par ordre aux fonctions de chambellan et d'écuyer.

sont entrés en forçant la consigne; heureusement je ne les ai pas vus à l'audience, je les aurais fait chasser. Que Clary, Miot, Expert, Tascher, et les autres Français partent demain pour Bayonne; je ne puis m'accoutumer à voir des Français venir faire de l'embarras à Paris sous le costume étranger. Je ne vois pas quelle nécessité il y avait à ce que le Roi amenât ce tas de gens avec lui (1).

Deux conversations fugitives à Saint-Cloud ne paraissent pas avoir préparé de solution plus encourageante. Qui peut savoir le secret de ces appartés? Les temps sont passés, où Joseph, dans les discussions fraternelles, à bout d'arguments, osait lancer l'encrier à la tête du Premier Consul. Aujourd'hui, ramené par la main du dompteur, sous le filet qui le paralyse, dans cet air comprimé de courtoisie qui l'enveloppe, il sent s'évanouir le souffle de la résistance. A-t-il un bras à soulever le poids sous lequel l'Europe est aplatie? L'éloignement, la couronne des vieux rois d'Espagne, l'entouraient là bas d'un dernier prestige; ici, il n'a plus qu'à faire comme Pascal et à compter le nombre des laquais. Il se sera donc perdu en récriminations larmoyantes, étalant la pénurie de son trésor, et les concussions des « Gouverneurs », deux vérités auxquelles son auditeur veut être indifférent ou sourd. L'Empereur aura peu parlé pour avoir moins l'occasion de promettre, et même ce qu'il promet par parole il ne veut pas l'écrire. Leur embarras commun tourne au profit de la volonté la plus forte, réfléchie, et déjà fixée.

Napoléon fit remettre à son frère, sur la caisse de service, un million, somme qui « serait régularisée plus tard »; il accorda d'en fournir mensuellement autant, pour la solde de « l'armée du Centre »; mais l'indépendance politique, la lieutenance générale, décidément il ne le voulut pas.

Le roi d'Espagne regagna son royaume (le soir du 15 juin)

(1) L'Empereur au prince de Neuchatel, 11 juin 1811. A. F., IV, 591. — LECESTRE, *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, t. II, p. 137. — Voir MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 228.

attendu, disait-il, — et il le croyait peut-être, — « comme un messie » (1). Fort mélancolique et même hésitant, car il ne se sentait pas « investi de tous les moyens propres à attirer la nation », il demeura quatre jours avant de franchir la frontière, à Bayonne, dans ce petit château de Marrac « où Sa Majesté Impériale avait bien voulu lui donner la permission de descendre », et qui aurait pu lui fournir des leçons *ad hominem* sur la façon dont on peut tromper les princes, — si les murs avaient parlé (2).

De plus loin une voix se fit entendre. Napoléon ouvrait le Corps Législatif (16 juin) :

Messieurs les députés, disait-il, j'ai accordé au roi d'Espagne tout ce qui était nécessaire et propre à réunir les intérêts et l'esprit des différents peuples de ses provinces. Depuis 1809, la plupart des places fortes d'Espagne ont été prises après des sièges mémorables. Les insurgés ont été battus dans un grand nombre de batailles rangées. L'Angleterre a compris que cette guerre tournait à sa fin et que les intrigues et l'or n'étaient plus suffisants désormais pour la nourrir. D'auxiliaire elle est devenue partie principale. Tout ce qu'elle a de troupes de ligne a été envoyé dans la péninsule : l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande sont dégarnies... Cette lutte contre Carthage qui paraissait devoir se décider sur les champs de bataille de l'Océan ou au delà des mers le sera donc désormais dans les plaines des Espagnes. Lorsque l'Angleterre sera épuisée, qu'elle aura enfin senti les maux qu'avec tant de cruauté elle verse depuis vingt ans sur le continent, que la moitié de ses familles sera couverte du voile funèbre, un coup de tonnerre mettra fin aux affaires de la péninsule, aux destins de ses armées et vengera l'Europe et l'Asie en terminant cette seconde guerre punique.

C'étaient là des mots, dont la réalisation possible ne présageait même pas la fin prochaine des malheurs. Le coup de tonnerre annoncé ne devait jamais retentir. Dans le fait, le Roi était laissé à ses propres moyens. Mais après un mois de

(1) Lettre à Berthier. Mortefontaine, 2 juin 1811.

(2) *L'Espagne et Napoléon*. I. Première partie, chap. vi.

contrainte (1), il lui parut agréable d'aller respirer un certain air d'indépendance dans un palais où le premier rôle lui était dévolu. Son entourage, sorti de l'ancre du lion, se sent plus à l'aise à fouler la terre natale; O'Farrill écrit à ses amis que le succès du voyage est complet, et ceux-ci se montrent enchantés d'apprendre que le Roi n'est pas suivi de ces sénateurs, conseillers d'État et administrateurs français dont on leur avait fait peur (2). Joseph aussi manifestait sa quiétude par son langage : à Vittoria « il parla d'abondance près d'une heure dans un discours plein d'énergie, de vérité et de sensibilité (3). » A Burgos il prononça en espagnol une harangue improvisée, menaçant de « remplacer le haut clergé par les pauvres et bons pasteurs. (4) » On connaît cette phraséologie du vicaire savoyard empruntée à Rousseau.

III

Le retour à Madrid (15 juillet) fut aussi pompeux que le permettaient les circonstances. De fait, beaucoup avaient cru à un départ définitif, et nul n'imaginait que la rencontre des deux frères n'ait pu produire, puisqu'il y avait retour, quelque heureuse entente. Les ministres qui sentaient raffermie une autorité bien chancelante pendant l'absence du monarque, préparèrent une joie officielle. A la porte Saint-

(1) Il était surveillé de près, même par delà la frontière. « Vous aurez soin de me rendre compte journallement de ce qui sera fait pendant le séjour du Roi, afin que j'en informe l'Empereur », écrivait Berthier aux généraux français. — *Archives de la guerre*, 17 juin 1811.

(2) Dépêche de La Forest, 6 juillet 1811.

(3) Général Thouvenot à Berthier, 2 juillet 1811. — *Archives de la guerre*.

(4) Général Dorsenne à Berthier, 6 juillet 1811. — *Id.*

Vincent le Roi trouva un arc de triomphe, où on le régala d'un concert militaire, et le duc de Santa-Fé, chef du gouvernement intérimaire, offrit un grand repas, faisant l'avance d'une dépense que le Trésor ne pouvait plus solder. Au jour solennel du 15 août, que l'on nommait maintenant la Saint-Napoléon, les réjouissances se renouvelèrent : corrida, feu d'artifice au dehors, concert et gala au palais; à minuit, le souper fut annoncé, le Roi s'assit avec quatre-vingt dames à une table magnifique de quatre-vingt-un couverts; il n'y eut qu'une voix sur la beauté de la fête : seul le ministre des Finances soupirait. Ce soir-là, La Forest pouvait prendre utilement des *Notes*, que de Paris il était chargé de recueillir « sur les principaux personnages de la cour. (1) »

Cependant la canicule était accablante, la santé de Joseph médiocre, les nouvelles de l'armée incertaines; les Madrilènes se montraient revêches, les ministres inquiets, l'ambassadeur embarrassé, il demandait un congé. On avait cru que le Roi rapportait de l'argent de France (2); sa cassette parut à sec, aussi bien que celle de l'État; la déception se manifesta sans contrainte. Quand enfin arriva le premier envoi métallique (30 août), le million annoncé était mangé à l'avance. La détresse s'accroissait au milieu d'une extrême confusion; chacun tirait à soi les derniers épis de la gerbe. Le maréchal Marmont, de son autorité personnelle, imposait de 400 millions de réaux la ville de Tolède, au moment où le Roi y envoyait un percepteur. L'auditeur Frochot arrivait à Madrid devant procéder à une vente, coûte que coûte, de biens nationaux pour la valeur de 20 millions. Les fonctionnaires ne s'étonnaient plus du retard de leurs appointements, mais ils en sentaient, après dix-huit mois de mécompte, cruellement

(1) Dépêche chiffrée, 15 août 1811.

(2) A Paris, son beau-frère Clary lui avait prêté 1 300 000 francs, garantis par Mortefontaine.

l'absence. On a taxé et surtaxé les cartes à jouer, le tabac, les huiles; et les loyers de maisons paient 15 pour 100, ce qui amène d'incessantes contestations. La pénurie se rendait plus criante par certaines prodigalités. Joseph distribuait encore à son entourage des billets à valoir sur les biens confisqués, et les traitements extraordinaires accordés aux officiers de l'armée du Centre contrastaient avec la solde mal payée de leurs troupes (1).

La banqueroute ne pouvait tarder, les dépenses reconnues du Trésor s'élevaient chaque mois à 12 millions et les recettes de Joseph en atteignaient bien péniblement quatre. Aux portes même de sa capitale, dans toute la province de Guadalajara, qui, vaille que vaille, reconnaît son autorité, il n'y a que vingt-trois communes dont on puisse tirer des ressources. C'est une surprise heureuse quand, à l'adjudication des quatre maisons de jeux de Madrid, une surenchère fait obtenir des soumissionnaires 500 000 réaux par mois, au lieu de 180 000; ce qui indique, en passant, les gains que les tenanciers réalisaient. La dépréciation des effets de la Dette publique est telle que, par prudence, la publication des cours de la Bourse est suspendue (2). Les moyens les plus invraisemblables de faire de l'argent étaient exploités. Un jour on s'avisa qu'en Amérique, de vieilles créances demeuraient dues au Trésor d'Espagne, et comme dans les colonies l'autorité de la Junte était seule reconnue, on songea à faire écrire aux débiteurs par Ferdinand, le prisonnier de Valençay. « Il alléguerait la conscience et l'honneur de son nom. » Il conviendrait seulement que la lettre fût entièrement copiée de sa main, et qu'elle parvint par une voie qui parut secrète. Pour

1 Par mois, le gouverneur de Madrid devait toucher en supplément 4 000 francs, le chef d'état-major 3 000, chaque général de division 1 800, les brigadiers, les commissaires et les inspecteurs 1 200, les colonels 750, les simples chefs de bataillon 400.

2 Dépêche du 6 décembre 1811.

cette « affaire délicate, difficile et rusée », l'Empereur donnerait des ordres (1). On pense vraiment que ces gens aux abois sont devenus fous.

Le grand danger vient de la disette, et la récolte est nulle en effet; les campagnes sont désertées, saccagées par les troupes qui passent, par les bandes qui guerroient, il ne s'agit point de moissons dans des champs sans moissonneurs. Les laboureurs des environs de Madrid se sont réfugiés dans la ville, apportant les bouches de plus et du froment de moins. Les Anglais ne se bornent pas à donner de grands prix pour les grains que les paysans leur vendent, ils offrent des primes pour ceux que les paysans détruisent et ils paient chèrement les attelages qu'ils retiennent. Dans ces conditions, l'ordre de conduire les récoltes dans les greniers d'abondance de Madrid reste lettre morte. Le blé monte au quadruple de son prix ordinaire; le pain vaut dix réaux la livre; on fait usage des patates, jusque-là inconnues. A la porte des casernes, les soldats français distribuent quelques soupes, qu'acceptent les plus affamés, que refusent parfois les patriotes intransigeants. Joseph organise des secours plus réguliers, emmagasine pour éviter le pillage ce qui reste de farine et d'orge; il convoque au palais les curés des paroisses, les membres de la municipalité. On avise aux remèdes pressants, on quête, on mendie, et dans cette sollicitude, s'opère un certain contact entre son peuple et le Roi intrus (2). Comme

(1) A. F., IV, 1627, 2^e dossier.

(2) « Vers le mois de novembre, le pain devint si cher et si rare à Madrid que quantité de familles éprouvèrent des privations qui leur firent craindre toutes les horreurs de la famine. Le Roi, informé de cette calamité, disposa de la moitié de sa liste civile pour faire acheter des grains à n'importe quel prix, afin de soulager les malheureux dont les souffrances devenaient si cruelles que, chaque nuit, il en périssait plusieurs d'inanition; il ordonna à son contrôleur de la bouche de faire fabriquer dans son palais du pain pour être distribué à des pauvres honteux, chez lesquels il en faisait porter par des serviteurs auxquels il était défendu de dire de quelle part cela venait. Dans cette disette

il parcourt les quartiers pauvres, beaucoup le voient de près pour la première fois, s'assurent qu'il n'est ni borgne, ni manchot, ni ivrogne, et plus d'un bourgeois, séduit par l'aménité de sa bonté, s'écrie comme le père de Mesonero Romanos : « Quel malheur que cet homme se nomme Bonaparte ! » (1).

Le contre coup immédiat, c'est la désertion dans les régiments de Joseph ; ces soldats d'aventure quittent un camp où la ration fait défaut. Un exemple suffira : à la hauteur de Ségovie, l'escorte qui accompagne la correspondance de France, tourne casaque dès que les guérillas se présentent, les soixante soldats espagnols se joignent aux insurgés, assassinent leur officier, l'estafette, et enlèvent les quinze soldats français, leurs compagnons ; tout cela est l'affaire d'un moment (2).

On comprend que le Roi ait de bonnes raisons (peut-être aussi en avait-il de mauvaises) pour laisser la Reine en France. S'il a la velléité, un moment, de rappeler sa famille, parce qu'il « ne peut plus supporter l'horrible isolement où il est depuis six ans » (20 juillet), il écrit plus sincèrement : « ne viens pas encore, je serais exposé à me trouver ici avec toi et mes enfants, plus embarrassé encore que je ne le suis (31 août) ; je préfère te retrouver à Mortefontaine et que cette longue pièce s'achève, le plus tôt sera le mieux (24 septembre) ; je suis fâché que mes enfants ne m'écrivent plus (19 octobre) ; ne venez que si l'Empereur donne les moyens d'existence convenable (17 novembre). »

Sa correspondance avec l'Empereur ou le major général

affreuse, où des gens de qualité ne furent pas exempts de la triste perspective de manquer du nécessaire à la vie, il périt dans Madrid plus de 1500 personnes de faim. On voyait dans les rues quantité de femmes voilées, qui se tenaient à leurs portes pour demander aux passants de quoi faire subsister leur famille. » — *Mémoires du général Bigarré*, p. 289.

(1) *Memorias de un Setenton*.

(2) 18 octobre 1811.

est une sollicitation instante et ininterrompue : il demande de l'argent dès avant d'avoir passé la frontière : les Anglais dépensent beaucoup et payent tout (11 juillet) ; il attend le convoi, « ce sera de l'argent bien placé » (17 juillet) ; il fait vendre vingt millions de biens nationaux (18 juillet) ; il fait front à l'orage (22 juillet) : des fonds, des fonds, qui n'arrivent pas (26 juillet) ; « la dévorante armée de Portugal » épuise ses moyens (28 juillet) ; de l'argent et l'opinion changera (30 juillet) : si l'on paye exactement deux millions par mois, l'ordre se rétablira (1^{er} août) ; « je suis ignorant des dispositions de l'Empereur, je suis aussi sans argent » (6 août) ; un million de francs peut remplacer mille hommes des troupes françaises (10 août) : « je le répète à Votre Altesse Sérénissime, il nous faut deux millions par mois » (13 août) ; depuis mon départ de Paris je n'ai reçu aucun secours en argent (17 août) ; dans six mois nous évacuerons l'Espagne faute de vivres, car je suis sans argent, sans troupes, sans territoire (24 août) ; « je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur que j'ai besoin de fonds » (27 août) ; le sixième convoi est arrivé mais il n'apporte de fonds que pour le mois de juillet (31 août) ; « je le dis avec regret mais je le dis avec vérité : les affaires vont mal, très mal en Espagne » (5 septembre) ; je suis gardé par des soldats qui ne sont pas payés » (14 septembre) ; sans pouvoir, sans argent, sans commandement, je ne puis plus soutenir cet étrange rôle pour lequel je ne suis pas fait » (16 septembre) ; il faut acquitter la promesse faite à Paris (21 septembre) ; il ne nous arrive pas d'argent et nous sommes dans une grande misère (1^{er} octobre) ; « Votre Altesse se rappelle que le prêt consenti par l'Empereur s'élève à un million de francs par mois » (7 octobre) ; il y a un déficit de plus de deux millions et une année d'arriéré (29 octobre) ; que les secours d'argent arrivent le plus tôt possible (8 novembre) ; nos besoins sont

grands, le métal manque (20 novembre); rappelez à l'Empereur nos besoins, ils sont extrêmes (7 décembre); si l'ambassadeur se tait, que fait-il donc au centre de l'Espagne? (10 décembre). »

Plus variée, la correspondance de l'Empereur est infiniment plus rare : il s'occupe de faire confectionner vingt mille paires de souliers pour l'armée du Portugal (11 juillet); d'élever des forts sur la Bidassoa (31 juillet); de faire venir des troupeaux de mérinos (1^{er} août); il recommande pour réduire les brigands de jeter parmi eux la terreur et de les fusiller par centaines (6 août).

— Mais en somme il écrit peu, et son porte-plume, le prince de Neuchatel, n'est guère prolix. Nous avons des instructions pour la concentration des troupes de chaque armée; pour réclamer des rapports militaires plus fréquents (19 novembre); préciser à Soult les opérations de l'armée du Midi (6 décembre); ce n'est en fin de compte qu'assez péniblement, le 6 octobre, que Napoléon donne des ordres pour le départ d'un convoi de fonds. Toujours soucieux de son principe : la guerre doit nourrir la guerre, il ne quitte pas l'espoir de retrouver les diamants de Charles IV qui manquent; on en ferait de l'argent. A La Forest il est prescrit de se mettre en campagne et d'entamer une recherche plus que délicate puisqu'elle porte le soupçon sur les plus hauts personnages. Pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe en ce moment, disons qu'on ne trouva rien de ces fameux diamants ni à Paris ni à Naples, pas plus qu'à Madrid.

Au milieu de ces difficultés qui montent chaque jour comme la marée, Joseph se débat et a l'apparence de s'y noyer. Avec le duc de Raguse les rapports sont tendus parce que les deux armées veulent vivre sur le même territoire. Avec le duc de Dalmatie les lettres sont soupçonneuses, équivoques, pleines d'aigreur. L'Empereur a autorisé Jourdan à

revenir à Madrid (1); le maréchal, arrivé le 28 septembre, occupe le poste modeste de gouverneur. Le concours qu'il prêtera au Roi ne paraît pas sans réserves et ne promet pas d'être fort indépendant, car sa première démarche a été d'aller visiter La Forest, pour l'assurer que désormais il marchera toujours d'accord avec lui.

La Forest lui-même ne sera pas un appui parce que sa santé est mauvaise; coup sur coup (du 30 septembre au 10 octobre, du 19 octobre au 6 novembre) il lui faut cesser tout travail, l'ambassade est gérée par son secrétaire (2). La première fois il s'est alité en sortant d'une audience fort grave, où Joseph a exprimé ses plaintes et exposé ses désillusions. Le Roi en fait part moins confidentiellement à son Conseil, quand il lui avoue qu'après six mois d'espérances, il avait enfin la pénible conviction que son auguste frère n'ajoutait rien aux 500 000 francs par mois dont il avait aidé le Gouvernement espagnol depuis avril dernier; il éprouvait même le besoin de se justifier de l'empressement un peu naïf avec lequel, à son retour de Paris, il avait annoncé que le subside primitif était doublé et que sa personne ne coûterait plus rien au trésor public (3). Quand l'ambassadeur a repris ses forces, le Roi le fait encore appeler au Palais, et lui dit sa double déception de ne pas recevoir de Paris de réponses

(1) « Mon cousin, faites donner au maréchal Jourdan la somme nécessaire pour faire ses équipages et aller en Espagne où il peut être utile; qu'il s'y rende sans délai. » (L'Empereur au prince de Neuchatel, 17 juillet 1811.) Le maréchal Jourdan avait dû, faute d'escorte suffisante, séjourner le 18 août à Vittoria; il en repartait enfin le 1^{er} septembre, était à Burgos le 7, à Valladolid le 10, où, pour les mêmes raisons, il devait attendre encore; ce n'est que le 28 septembre qu'il arrivait à Madrid et entrait en fonctions le lendemain. — *Archives de la guerre.*

(2) Cyprien-Philibert Michault de Saint-Marc, attaché aux Affaires étrangères (1808), à l'ambassade de Berlin (1809), à celle de Madrid (1811-1812), secrétaire à Rio de Janeiro (1816), à la légation de Munich (1817), à Vienne (1819-1821).

(3) Dépêche du 20 décembre 1811.

satisfaisantes à ses lettres actuelles, et de voir oubliées les promesses anciennes, formulées pendant son séjour en France. Il se réfère surtout aux instructions que Berthier lui avait portées le 2 juin, à Mortefontaine, et il leur donne une extension qu'elles n'avaient vraisemblablement pas (1).

Il déclare être non pas au bout de sa patience, mais à la limite extrême de ses besoins et que, pour obéir à la politique impériale dans le rôle qu'elle veut lui voir jouer sur le trône d'Espagne, il lui faut d'abord n'en pas être renversé; puis demandant à l'ambassadeur de recueillir toute son attention il lui donna lecture d'une déclaration qu'il devait transmettre intégralement à l'Empereur :

Ma présence ici n'est plus bonne à rien; je dis plus, elle est impossible. Je dois donc désirer de quitter Madrid et l'Espagne avant que le spectacle plus prolongé de la misère publique et ses suites inévitables ne m'en chassent violemment.

J'ai écrit directement à Sa Majesté Impériale; j'ai écrit directement au prince de Neuchatel, pendant votre maladie; et je n'ai pas eu de réponse. Je dois croire que l'Empereur a pensé que c'était vous, Monsieur le comte, qui deviez être mon intermédiaire. Connaissant aussi bien que moi ma position, ayant la confiance de l'Empereur et mon estime, vous êtes plus propre qu'un autre à cette communication.

Mais il faut passer le temps qui me sépare de la réalisation de mes espérances, et c'est ce que je ne puis faire sans les secours qui m'ont été promis et qui ne m'ont pas été envoyés. Je ne me suis pas plaint de l'occupation, par l'armée de Portugal, des provinces d'Avila, Tolède, Estremadure, la Manche, ni de ces incursions dans

(1) Il est à noter que cette lettre du prince de Neuchatel, à laquelle le roi Joseph attachait une si grande importance et à laquelle il se réfère sans cesse, ne figure pas dans la correspondance politique insérée dans ses *Mémoires*. Elle est aux archives des Affaires étrangères, vol. 686, fol. 157. On en trouvera le texte intégral aux appendices du tome V de la *Correspondance du comte de La Forest*, avec les observations du Roi (*Archives de la guerre. Armée d'Espagne*, 2 juin 1811). Les premières observations de Joseph sont consignées dans ses *Mémoires* (t. VIII, p. 22).

celle de Ségovie. J'ai, au contraire, épuisé les magasins de Madrid pour venir à son secours, je ne me plains de rien mais j'expose ma position. Je suis réduit à la province de Madrid. Il n'y a pas plus de talent capable de me tirer de là qu'il n'y a de matière impossible dans le peu de pays dont je dispose encore. Je ne négligerai certes rien ; mais à moins d'événements bien imprévus, rien ne peut me sauver de la chute humiliante qui m'attend que les prompts secours pécuniaires que je demande encore à l'Empereur.

Or, mon Gouvernement s'éteint, par défaut d'aliments, et ma maison devra bientôt être fermée. N'eussé-je point d'autre chance à redouter de la misère publique et de ses conséquences, c'est plus déjà que je puis supporter. C'est sur vous à présent, Monsieur l'ambassadeur, que repose la responsabilité de confirmer ou d'infirmer les faits que j'invoque (1).

Comme pour corroborer cette déclaration officielle, que La Forest écouta avec le respect de la bienséance, sensible d'ailleurs au ton du Roi, dont la voix émue « semblait donner à quelques passages un degré de force remarquable », Joseph expédiait le même jour aux Tuileries le général d'Ornano, chargé également de la dépêche de l'ambassadeur et de lettres pour la reine Julie (2).

C'était à la veille de Noël, l'époque des souhaits de famille et des présents d'amitié, l'heure où les discussions s'apaisent, le Roi ne voulait pas l'oublier ; ayant donc résumé sa position dans un langage sec et précis : « L'armée du Portugal cerne Madrid au midi ; la peste vers Murcie ; l'insurrection vers l'Aragon », il rentra par un respect méritoire du

(1) Dépêche de La Forest au duc de Bassano, 23 décembre 1811. — « J'ai parlé à M. de La Forest et l'ai chargé d'écrire ce qu'il voit par ses propres yeux, et ce qu'il devrait écrire sans y être provoqué. » — Joseph à l'Empereur, 24 décembre 1811.

(2) « Sire, ma position est tellement empirée par une foule de circonstances, indépendantes de la volonté de Votre Majesté sans doute, que je me détermine à la mettre sous ses yeux, en La priant d'entendre le général Ornano, porteur de la présente, qui a vécu assez près de moi à Madrid pour la connaître. » — Joseph à l'Empereur, 24 décembre 1811.

protocole, dans les formules des jours de fête et envoya à l'Empereur, — à l'aurore de l'année 1812, qui sera celle de la campagne de Russie, — « les vœux qu'il forme pour le bonheur du vaste système dont il est le créateur et le chef ».

CHAPITRE X

LA COUR DE JOSEPH A MADRID

(1809-1813)

- I. Portrait de Joseph. — Son caractère.
- II. La reine Julie. — La famille. — Étiquette du Palais. — Les diamants de la couronne.
- III. L'ambassadeur La Forest. — Les ministres. — La journée du prince. — Décrets royaux.
- IV. Le confident Miot de Mélito. — Les finances. — L'ordre royal. — Le régiment d'Irlande.
- V. Le régiment de Joseph-Napoléon.

I

Dans les premiers jours de juillet 1811, revenant de Paris où il avait assisté, en spectateur mécontent, au baptême du roi de Rome, Joseph Bonaparte avait donc regagné sa capitale de Madrid. Il retrouvait le ciel d'Espagne tout chargé de nuages, moins encore par le vent sec de la canicule qui souffle en sirocco sur la Castille, que par les difficultés de la guerre, la détresse du Trésor, l'hostilité de ses sujets, les doléances de ses fonctionnaires, les jalousies de ses courtisans. Les promesses de secours pécuniaires arrachées à l'Empereur lui semblaient déjà illusoires et nous l'avons vu s'en plaindre à son confident forcé, le comte de La Forest, avec une tristesse acrimonieuse, comme un prince las du trône et un homme désabusé.

A cette heure où, songeant à quitter la partie, il en exprime l'intention, presque l'espérance, hâtons-nous de le saisir dans

le décor de cette vie royale qui le put séduire, mais don l'amertume lui monte aux lèvres. C'est aussi le moment d'avoir avec lui les coudées franches, de fixer sur son caractère et son gouvernement les données les moins fugitives; car de ses séjours à Madrid, celui-ci est le plus long. En effet, en cinq ans de « règne », à dix reprises, il a vécu dans sa capitale :

Du 20 au 29 juillet 1808.....	9 jours.
Du 22 janvier au 22 juin 1809.....	5 mois.
En juillet de la même année.....	9 jours encore.
En août.....	3 semaines.
A partir du 13 septembre.....	3 mois et demi.
Du 24 mai 1810 au 23 avril 1811.....	11 mois.
De juillet 1811 à juillet 1812.....	1 an.
Le 2 août 1812.....	1 semaine.
Le 2 novembre.....	48 heures.
Enfin, du 2 décembre 1812 au 12 mars 1813 :	100 jours, ce nombre fatidique qui marque la dernière lueur de l'astre des Napoléons.

Par la finesse des traits, dans un ovale un peu allongé, le visage de Joseph semblait le plus régulier de tous les Bonapartes. Le nez droit, bien dessiné, comme celui de Lætitia Ramolino; le regard plus doux qu'expressif en des yeux clairs assez petits, peu enfoncés et mal défendus de sourcils blondins; des cheveux en mèches indécises au-dessus d'un front carré; la bouche correcte sur un menton fait au moule, égayé de fossettes, donnaient l'impression d'une physionomie avenante.

Que disent les nombreux portraits que nous possédons de lui?

A la Bibliothèque nationale, une estampe non signée, offrant un visage bouffi, encadré de favoris assez ridicules, ne nous arrêtera pas. — Sur un camée de Canova, une tête laurée d'empereur romain joue à la ressemblance avec Napoléon I^{er}; elle est d'une beauté trop officielle pour être sincère;

elle se distingue par l'énergie du menton et la fermeté de la bouche. — Une gravure anglaise donne, au contraire, un air mutin et un regard vif sous un front découvert, orné d'une toque à plumes. — Le médaillon de profil, habituellement reproduit : manteau de cour, cravate de dentelle, cheveux ébouriffés et clairsemés, est banal et ne révèle rien. — A Versailles, le buste de Bartolini nous laisse froid, et la toile de Wicar (habit militaire bleu, plastron blanc, culotte blanche et bottes noires) reste sans intérêt parce qu'elle est sans expression. — Un portrait en grand électeur, par Isabey, est charmant, mais théâtral de pose, de geste, de costume : les ors, les broderies, les velours, les colliers miroitent sous l'empanachement d'un chapeau colossal ; c'est joli et l'on devine qu'il manque là de la vérité. — On connaît bon nombre de miniatures : à Rome, chez le comte Joseph Primoli, de celui qui fut doublement son arrière-grand-père, par les hommes et par les femmes (1), j'ai vu une jolie figure fine et douce, trop fine et trop douce. — Celle qui appartient à Mme la marquise de Turenne, née princesse de Wagram, me séduit infiniment : elle est signée d'Aimée Thibault, une artiste de ce temps-là qui n'était pas sans valeur. Le personnage, en négligé élégant, est pris sur le vif et doit être ainsi très ressemblant (2) On peut le dater de l'époque du Consulat. — Au contraire, on doit reporter à la période qui termine l'Empire le portrait exécuté plus tard par Karl Girardet : dans un parc, sans doute celui de Mortefontaine, le prince est assis, appuyé sur un mur rustique, en frac bourgeois, enveloppé de son manteau, le carnet et le crayon à la main ; il donne vraiment une impression profonde ; la tête est calme, le

(1) Le fils de Lucien Bonaparte (Charles, prince de Musignano) avait épousé, le 29 juin 1822, la fille de Joseph (Zénaïde) ; une de leurs filles, la princesse Charlotte, épousa, le 2 octobre 1848, le comte Pietro Primoli, dont le fils fut le comte Primoli actuel.

(2) On le trouvera reproduit en tête du présent volume.

regard reposé, mélancolique, le visage plein. Tel je crois voir le roi Joseph.

Plus grand que l'Empereur, il gardait la démarche plus alerte, mais sa taille moins ronde rendait son pas moins assuré. Les gravures qui le montrent le corps épais, les jambes de travers, le visage enluminé, appartiennent à la caricature, et ces grossières représentations, en lui mettant dans les mains deux bouteilles, sont également mensongères, au physique comme au moral.

Le crayon des Anglais et des Espagnols s'égayait à bon compte sur ces défauts imaginaires d'intempérance, parce que l'ivrognerie est le pire vice stigmatisé chez les sobres habitants de la péninsule. *Borachos!* injure terrible qu'on n'avait point inventée pour le « roi intrus », puisque cent ans auparavant, les partisans de l'Archiduc mettaient leurs soins à répandre que Philippe V était borgne et ivrogne, mais injure dont ses adversaires firent une arme mortelle, en le désignant uniquement sous ces noms dérisoires et bientôt populaires : « Joseph la bouteille; le bonhomme petits verres. » *Pepe botella, Tio copas!* La bouffonnerie dans la populace ne chercha pas d'autre flèche pour l'atteindre et, pendant six ans, ce thème puéril alimenta les pamphlets et les tréteaux.

Les Espagnols qui l'avaient approché confessaient leur surprise et se louaient de son accueil : tous ceux-là le virent, — comme le comte de Toreno (point suspect de complaisance), — « de facile abord, de visage agréable, et, dans ses manières, séduisant ». Miot de Mérito disait que « tout prévenait en sa faveur », et comme sa politique fut de gagner des fidélités par la douceur, ce n'est pas pour surprendre qu'il soit parvenu à retenir des sympathies. Sa générosité fut toujours grande, et sa charité abondante souvent. On peut y découvrir du calcul; pourquoi n'y verrait-on pas aussi la marque d'un bon cœur?

Il est certain que son entourage, après l'avoir trouvé « aimable » dans la bonne fortune, lui garda de la reconnaissance dans le malheur; la note est à retenir en ces jours de palinodies et d'ingratitude : elle fait honneur à qui en est l'objet.

Il avait le goût des arts. Son esprit, meublé des classiques, était ouvert. Les livres lui étaient familiers et il se piquait de littérature. Évidemment, il n'est point suffisant pour passer à la postérité d'avoir écrit, à vingt-huit ans, le roman de *Moïna* (dont je parle, je l'avoue, par ouï-dire), toutefois cela révèle une tournure d'esprit laborieuse chez un homme jeune dont les événements ont déjà porté la famille au pinacle. Il jugeait avec discernement le théâtre et souvent, devant ses intimes, déclamaient des vers de nos grands tragiques. L'arrière-pensée de représenter le « type » du monarque pacifique et délicat en comparaison (il voulait dire en supériorité) avec le souverain guerrier et brutal n'était peut-être pas absente de son esprit. — Le chancelier Pasquier, qui l'avait bien connu, le tenait pour « spirituel », et il donnait la note juste de son caractère politique en ajoutant : « Rien ne l'étonnait dans son incroyable fortune. » Ne le vit-on pas, dans sa première proclamation, prendre tous les titres qu'avait possédés Charles-Quint : archiduc d'Autriche, roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem, duc de Bourgogne, etc...? Et son ami Stanislas de Girardin ne manquait pas de lui faire compliment de cette prudence à ceindre d'un seul coup tant de couronnes, « parce que, disait-il, toutes ne viendront pas sans doute à vous manquer à la fois ». Joseph parut plus surpris que choqué de l'ironie malicieuse, car il possédait l'instinct des grandeurs et, de bonne foi, il oubliait l'enfance précaire, la jeunesse misérable, et surtout la main fraternelle qui, pour ne l'avoir pas quitté, l'avait tout d'un coup attiré si haut. Le mot plaisant de Napoléon caractérise cette vanité déconcertante où la jalousie

est moindre que la suffisance : « Joseph est tenté de croire que j'ai dérobé à mon aîné la succession du roi, notre père. » Les courtisans purent exploiter cette faiblesse, ils n'eurent pas à la développer et ne la firent pas naître. C'est par suite de ce manque de jugement que Joseph, bon, appliqué et sincère, demeura « toujours inférieur aux événements au milieu desquels il s'est trouvé placé ».

Sa persuasion était de mieux connaître l'Espagne que l'Empereur; de là, une conduite et un langage toujours en opposition formelle avec les volontés de celui-ci; il ne cessait de répéter que Napoléon méprisait les Espagnols. « S'ils se rallient autour de moi, ajoutait-il, ils apprendront bientôt à être heureux. » Et sa candeur optimiste le croyait.

Les deux frères se contrariaient dans toutes leurs opérations. Jamais il ne fut possible de concerter entre eux aucun plan de conduite politique, aucun plan de finances, aucune disposition militaire. — Joseph n'accordait de faveurs qu'à quelques Français mécontents de l'Empereur, qui avaient pris sa cocarde. Ces Castillans nouveaux s'étaient glissés dans toutes les charges de cour, civiles et militaires; ils avaient pénétré dans le Conseil d'État, traitaient avec une hauteur insupportable les Espagnols, flattaient la vanité du Roi de toutes les manières et ne manquaient jamais de dénigrer son frère. La haine pour l'Empereur se montrait autant au palais du Roi que dans la salle de la Junte à Cadix.

Voilà comment s'exprime Talleyrand (1) qui, sur son rôle personnel dans les affaires d'Espagne, se tait volontiers, et pour cause, mais se tient dans un silence moins prudent pour juger, et bien juger les autres, dont il connaît d'autant mieux les faiblesses que souvent il les a excitées.

A son tour, du côté des « ralliés », une créole de la Havane, ayant épousé un général français, fait entendre un son de cloche identique sur ces jalousies réciproques : « Les Espa-

(1) *Mémoires*, t. II, p. 27-28.

gnols, dans leurs rapports avec les Français, et quelle que fût leur bonne foi en adoptant la cause de Joseph, étaient toujours en méfiance, ils supportaient avec peine la suprématie des étrangers chez eux. »

Comment gouverner au milieu de tant de soupçons?

A la silhouette qu'il nous a crayonnée du roi d'Espagne, le chancelier Pasquier met aussi ce trait : « voluptueux ». On ne doit voir là ni calomnie, ni médisance ; ce ne fut un mystère pour aucun de ses contemporains que Joseph était fort galantin :

En Espagne comme à Naples, on lui a reproché de s'être un peu trop occupé des femmes. Je conviendrai qu'il a eu pour ce sexe une prédilection particulière. Il possédait à merveille le don de plaire aux femmes. Dans toutes les villes où il passait, il a fait nombre de conquêtes, non seulement comme roi mais comme homme.

On peut croire celui qui parle : le général Bigarré était expert en bonheurs galants comme en malheurs conjugaux ; la caution est suffisante et nous n'appellerons pas en témoignage les mânes de M. de Montehermoso.

La très belle, très fière et très légère personne qui était la femme de cet hidalgo complaisant, occupa la place principale dans le cœur et à la cour du roi Joseph. Elle prétendait jouer les Pompadour et aux intrigues mêlait les projets. Elle tenait à ce rôle de « maîtresse du roi », en réclamait publiquement les « honneurs », marchant avec des escortes de cavalerie à travers l'Espagne et forçant la main aux gouverneurs qui ne semblaient pas se mettre assez promptement à ses ordres (1). Elle charmait, car elle était charmante, et à sa beauté méridionale joignait les grâces d'une musicienne qui roucoule de jolies romances et pince avec agrément la harpe

(1) THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 346.

et la mandoline. Le prince était homme à apprécier une femme qui anime la causerie par une conversation qu'elle pouvait soutenir sans embarras en quatre langues.

Son empire était grand, et c'est le désir de la revoir qui, plus que tout, poussa Joseph à retourner en Espagne après le baptême du roi de Rome (1). Elle était trop compromise pour ne pas garder fidélité à l'infidèle, pour ne pas être aussi entraînée dans le torrent qui roula Joseph de l'autre côté des Pyrénées (2).

Comme un surintendant, jamais monarque ne trouve de cruelles. Joseph à Madrid, ainsi qu'à Naples, cueillit avec facilité des fleurs d'amour passagères. Son goût pour le théâtre s'accordait souvent un caprice envers une actrice ; telle cette jeune chanteuse italienne, la Fineschi, qui fit sensation tout un hiver. Plus d'une Espagnole lui accorda ses faveurs, et dans la liste qu'on pourrait établir, il faut seulement citer la beauté déjà mûre de la comtesse Jaruco, veuve du gouverneur général de la Havane. Elle apparaissait superbe, dans sa robe de soie bleu foncé qui faisait ressortir la blancheur de ses bras, sous le voile léger qui recouvrait les belles nattes de ses cheveux. C'était une raffinée, et à chaque voyage à Paris elle rapportait pour des milliers de francs de parfums nouveaux. Fameuse pour son esprit, elle l'était aussi pour son goût musical, qui avait formé l'admi-

(1) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 230.

2 Dès l'automne de 1812, elle songeait à se créer un abri en France : réfugiée à Saint-Jean-de-Luz, elle achetait par précaution une terre de 300 000 francs, dans les environs de Pau, à Mme de Gontaut. De retour en Espagne, apprenant, à Valladolid, la prise de Madrid, elle rétrogradait sans différer et allait à Paris incognito, dans un logement d'hôtel, attendre des jours meilleurs. Elle demeurait rue et hôtel Napoléon, c'est aujourd'hui la rue de la Paix. — Renseignements sur les Espagnols de marque récemment arrivés à Paris, décembre 1812. *Archives nationales*, F. VII, 6513. — La fin de sa vie ne dément pas les ordinaires déchéances des femmes légères. Quand M. de Montehermoso la laissa veuve, elle épousa un petit officier français, qui avait jadis servi dans la garde du roi Joseph.

nable voix de sa fille Mercédès, gracieuse enfant que le Roi maria à un général de son entourage (1); et c'est elle, cette comtesse Merlin, qui nous a laissé des *Mémoires*, après avoir tenu à Paris, sous la Restauration et Louis-Philippe, un salon quasi célèbre et fort animé (2).

La maison de Jaruco était un lieu de délices : de ses larges balcons garnis de fleurs et de plantes grimpantes, au-dessus de la rivière, tombaient des flots d'harmonie : on chantait à toute heure, on dansait chaque soir. Nul élégant de l'armée française qui ne s'y fit présenter. La belle Mercédès, ayant déjà désespéré le marquis de Cerrano et le marquis de Casa-Calvo, avait traîné à sa mantille tout un escadron d'amoureux depuis le général Horace Sébastiani, dont elle se moquait sans pitié, jusqu'au sémillant colonel Clouet, excellent musicien et valseur intrépide; et aussi le baron d'Oberlin, aide de camp du général Dessoles, et le colonel Desprès, « sensible », mais distrait et gauche dans un salon. Joseph n'avait pas négligé d'apporter ses hommages à une aussi brillante personne. Le général Merlin, après son mariage, en était resté soupçonneux et jaloux. « Si un Roi faisait la cour à votre femme que feriez-vous? — Je le tuerais! sire! » dit l'autre d'un ton dramatique. « Il n'entend pas la plaisanterie », faisait remarquer doucement le prince aux auditeurs embarrassés.

On nomme donc la mère un peu à cause de la fille, et aussi parce que sa mort sonna le glas de ces splendeurs bientôt évanouies : on ne put s'empêcher de remarquer que le cercueil de la comtesse Jaruco fut le premier qui entra au cimetière neuf, dont son royal amant venait de doter Madrid.

(1) Ce « Christophe-Antoine » (1771-1839) était frère de Merlin de Thionville. Colonel de hussards en Italie, général en 1805, il accompagna Joseph à Naples, le suivit en Espagne; capitaine des gardes à Madrid, lieutenant-général en 1814, inspecteur de cavalerie sous la Restauration.

(2) *Souvenirs et mémoires de Mme la comtesse Merlin, publiés par elle-même*, 4 vol. (1836). — *Loisirs d'une femme du monde*, 2 vol. (1838).

D'autres, que des Espagnoles, cédèrent à l'attrait de la toute-puissance; le dernier caprice (car sa voiture accompagnait celle du Roi dans la suprême retraite de Vittoria) fut la femme d'un administrateur des vivres de l'armée : Mme Nancy Derrieux; elle se consola du trône perdu dès le lendemain de la défaite (1), car aucune de ces dames ne se piquait de plus de constance que Joseph lui-même.

Et, cependant, sa femme gardait sur lui une influence profonde de petite bourgeoise respectable, telle Mme Jourdain sur son gentilhomme de mari; il s'inclinait devant son caractère calme et net, elle lui imposait facilement ses volontés.

II

La Reine, — Marie-Julie Clary, née le 26 décembre 1771, de François Clary, fabricant de soieries à Marseille, et de Rose Sonis, était reine d'Espagne, tout comme Marie-Louise de Parme ou Elisabeth Farnèse. Elle ne devait pas ignorer cette extrême facilité des mœurs de son époux. En souffrit-elle beaucoup? On en pourrait douter car elle n'avait guère connu, depuis les grandeurs, la vie commune. Jamais elle ne vint en Espagne, où le mot d'ordre était de l'attendre toujours; et sa vie effacée, digne d'ailleurs et sans fracas, s'écoulait entre ses filles Zénaïde et Charlotte, soit au château de Mortefontaine, soit au palais du Luxembourg.

La correspondance avec Joseph s'échangeait régulière; Julie accueillait ses messagers, portait souvent ses doléances à l'Empereur, recevait parfois les conseils des ministres, point

(1) D'ESPINCHAL, *Souvenirs militaires*, t. II, p. 156.

les confidences des hommes d'État; elle figurait aux cérémonies officielles, à son rang, en silence, avec une discrétion appréciée, portant sans grâce des toilettes sans goût, et manifestant dans un sourire timide la douceur de son caractère. Tête sagement organisée, maîtresse de maison entendue, bonne parente et dévouée aux petites alliances, elle donnait peu d'alarmes aux ambitions des Bonaparte; après s'être montrée réservée sous l'exubérance de Joséphine, elle demeura calme en face de la froideur de Marie-Louise. Et comme elle appartenait à cette catégorie de gens malheureux dont les vertus sont moins goûtées que les défauts d'autrui, sa retenue et son amour de l'ombre choquaient l'Empereur, qui blâmait la gloriole de son mari.

En vérité, cette épouse modeste et se plaisant au foyer domestique eût pu venir à Madrid, elle y eût retrouvé toute sa parenté. La famille Clary fournit d'alliances l'aristocratie impériale : la cadette de Julie : Désirée, — celle qui a failli épouser Napoléon, — est mariée avec Bernadotte, « prince de Suède »; et l'intimité des deux sœurs restera toujours étroite. Leurs nièces, Mlles Anthoine (dont le père fut gratifié d'une baronnie de Saint-Joseph), deviennent, l'ainée Honorine : la maréchale Suchet, duchesse d'Albuféra; la cadette Rosine : la générale Saligny, duchesse de San-Germano, plus tard jeune veuve remariée à l'amiral Decrès; sa fille sera la belle-fille du maréchal Soult. Une autre, Marcelle, épousera un Tascher.

Cette petite cour d'Espagne est très particulière par ce caractère « familial »; elle forme une coterie où les alliances se croisent, s'enchevêtrent et s'entr'aident. Dans la maison du Roi le colonel Rœderer est le fils de son grand ami le sénateur; le colonel Jamin, le gendre de Miot de Mérito, son surintendant; le général Franceschi a pour beau-père le général Mathieu Dumas, ancien ministre à Naples, et maréchal du palais à Madrid. Au général Merlin, Joseph marie la

filles de la comtesse Jaruco. Parmi ses aides de camp, le général Lafon-Blaniac a épousé une cousine de Julie, Mlle d'Henrique; le général Maurice Mathieu, une autre nièce, Mlle Lejeans, dont la sœur Marie-Caroline devient la femme du jeune Clément de Ris, un des fils du sénateur. Ferri-Pisani, le conseiller d'État, convole avec la fille du maréchal Jourdan, le major général, Martinez Hervas, maître des cérémonies, est le fils du marquis d'Almenara et le frère de la duchesse de Frioul. Deslandes, secrétaire particulier, devient l'époux de la fille du duc de Santa-Fé; union particulièrement funeste, car c'est en reconduisant en France la trop aimable Carmen d'Azanza, pour l'éloigner de ses intrigues amoureuses avec le chambellan Carafa, que le pauvre Deslandes fut tué par les guérillas.

Chacun paraissait pourvu d'une place en rapport avec son degré d'intimité domestique, et c'est pourquoi sans doute le marquis de Montehermoso était à la fois majordome et chambellan. Les charges de la couronne elles-mêmes n'étaient pas entièrement dévolues à d'illustres personnages de race espagnole. Sans doute l'amiral Masserano est grand maître des cérémonies; le duc de Frias, majordome-major; le marquis de Valdecarsana, grand chambellan: le duc de Campo Alange, grand écuyer: les chambellans sont très soigneusement choisis parmi les plus purs *hidalgos*: marquis de San Adrian, de Casa Calvo, de Bendana, de Caballero; mais le premier écuyer est le général Strolz, un Alsacien venu de Naples: les capitaines des gardes, sont Saligny, (qui figure sous le titre pompeux de duc de San Germano) et le général Merlin, de qui toutes les relations avec les têtes couronnées consistaient, jusque-là, à avoir pour frère un régicide. Les aides de camp revêtus des noms de marquis de Sopenan, de Bermuy et de Rio Milano s'appellent plus simplement: Lucotte, Jamin et Guye.

L'amour des dignités, des costumes et des plumets saisit tout le monde, et l'ancien traiteur parisien Méot, devenu de l'autre côté des Pyrénées : « Intendant de la bouche de S. M. C. », se promenait gravement en habit brodé, jabot de dentelle, souliers à boucles d'or, coiffé à l'enfant royal, l'épée au flanc.

Joseph avait organisé sa Maison sur le pied de celle de Napoléon. On y suivait la même étiquette.

Ce palais de Madrid, plus ample, mieux décoré et meublé que les Tuileries, eût prêté à la représentation, — si les foules s'y fussent portées. Les vestibules sont imposants, le grand escalier de marbre est célèbre; le *Salon de los Reyes* résume tous les arts de l'Espagne, avec ses lions de bronze, ses lustres de cristal, ses glaces, ses tapisseries, ses vases antiques, et le brillant plafond où Tiepolo a symbolisé les costumes de chaque province. Les tableaux des plus grands maîtres abondent. Sans en paraître intimidé, Joseph prend ses repas sous les regards de Charles-Quint, de Philippe II, de Philippe III, de Philippe IV et du comte-duc, campés par le Titien ou Velasquez sur ces formidables coursiers qui entrent à plein galop dans l'histoire. Il sommeille auprès du chef-d'œuvre de Mengs, cette descente de croix, où le Christ est entouré des grands témoins du Calvaire : la Vierge sublime, le disciple résolu, la Madeleine attendrie, — la foi, l'espérance et l'amour.

Et, à mener ses pas à travers les salons sans fin, Joseph, après avoir contemplé un *Bonaparte* « équestre », par David, peut ressentir d'autres émotions devant les chaudes couleurs de Rubens, la fraîcheur de Murillo, la douce énergie de Raphaël, qui éclate dans la *Vierge del Pinto* et la *Madona della pace*; il peut surtout s'impressionner des tonalités éclatantes prodiguées par le pinceau du peintre le plus Espagnol de

toutes les Espagnes dans ses toiles immortelles : la *Reddition de Breda*, la *Forge de Vulcain*, les *Buveurs*, les *Fileuses*.

Porcelaines de la *China*, camées, statuettes, croix de cristal, vases de porphyre, urnes d'argent, pendules qu'accumulait par centaines la monomane prodigalité de Charles IV, les cuirasses et les épées de l'*Armeria*, sont les ornements de cette demeure royale.

Les diamants de la couronne manquent seuls, et ce fut un souci pour Napoléon. Non qu'il s'inquiétât de la valeur marchande, « car S. M. n'achète pas des diamants pour avoir des diamants » ; mais il voyait dans leur possession un des attributs tangibles de la monarchie de Charles-Quint, et il espérait retrouver là des bijoux qui auraient appartenu à la couronne de France. L'envie lui en prit dès Bayonne ; il s'imaginait, on ne sait trop pourquoi, que le *Sancy* notamment, à la Révolution, était passé en Espagne. « J'aurais le droit de reprendre ces diamants, écrivait-il à Murat (1), mais je veux les racheter un prix équitable. » Toutefois, il donne une couleur à son projet : il serait acheteur de quatre millions de diamants « pour venir au secours du trésor d'Espagne (2) ». Murat voulut de « bons experts » qui taxeraient modérément ; et La Forest se mit en campagne. La déception fut profonde. On ne découvrit que des choses insignifiantes, de vieilles parures mal montées. Et cependant la cour d'Espagne passait pour posséder des merveilles. Les employés du garde-meuble finissent par dire que, depuis longtemps, le roi Charles avait sa cassette qui le suivait partout ; que la reine possédait cinq coffrets et le prince de la Paix une très riche collection ; le tout avait dû être emporté en France. L'évaluation de M. de Mos, grand-maitre de la maison royale, allait, pour les diamants restants, à 6 millions de réaux ; il y avait

(1) Lettre du 28 mai 1808.

(2) Lettre du 13 juin 1808.

en plus les plaques, les boutons et les boucles, « un brillant superbe, plein de feux à la lumière, mais d'une légère couleur d'acier », « objet de caprice », variant entre 13 et 1 600 000 réaux; un collier de 238 perles; et la grosse perle, la fameuse *peregrina*. En tout, peut-être, 10 millions de réaux, soit beaucoup moins que les 4 millions de francs du crédit autorisé par l'Empereur (1). En sorte que, pour parler comme le bon La Forest, il ne restait au roi Joseph d'autres diamants « que ceux qu'il apportera ».

Napoléon avait une imperturbable mémoire. L'année suivante, au fond de l'Autriche, il écrivait à Fouché, du palais de Schœnbrunn :

Je vois qu'il est question, dans le *Bulletin* du 13 juillet, d'une cassette qui appartiendrait à don Antonio (2). Je désire que vous fassiez faire l'inventaire de cette cassette afin de s'assurer si ce ne seraient pas les diamants de la couronne d'Espagne, qu'on ne retrouve plus. Le roi Charles jure les avoir laissés en Espagne, mais ils ne s'y sont pas trouvés. Ces diamants ont une valeur de 40 à 50 millions. Faites vérifier cela, c'est un objet très important.

A sa coutume, l'Empereur enfle les chiffres, mais il suit son idée. Il ne fut rien trouvé dans la « cassette » du débonnaire Antonio, plus soucieux de collectionner à Valençay des pièges à loups que des pierreries. — Deux ans après, l'Empereur s'enquérât encore de ces diamants disparus, comme d'un « moyen de prendre des garanties sur l'argent qu'on devait envoyer en Espagne (3) ». — Recherches vaines en France, à Naples, à Madrid. Il y fallut renoncer.

Il apparaît bien que l'Empereur, Joseph et les Espagnols

(1) Lettre confidentielle de La Forest à Champagny, 13 juin 1808. — *Affaires étrangères. Espagne*, vol. 675, fol. 83 à 85.

(2) Don Antonio de Bourbon, le frère cadet de Charles IV; enfermé au château de Valençay.

(3) Dépêche du duc de Bassano à La Forest, 26 août 1811. — *Espagne*, vol. 686, fol. 416.

soupçonnaient Murat de s'être approprié ces précieux bijoux pendant les quelques semaines de son commandement à Madrid. Le roi Joachim s'en est toujours défendu avec énergie, et c'est une de ses préoccupations, même aux heures les plus tragiques de son existence, quand il pourrait n'avoir en tête que la défense de sa vie. Ses papiers, dont la publication est en cours, en portent le témoignage et en porteront encore, je le sais, la protestation. De semblables accusations, tant qu'elles ne sont pas matériellement démontrées, doivent être tenues pour suspectes; la vraisemblance existe, mais point la preuve; n'allons pas plus loin.

III

Le diplomate que l'Empereur avait envoyé auprès de lui, et qui demeura son truchement auprès de Joseph, est par là même un personnage considérable. Le comte de La Forest, « ambassadeur de famille », se trouve reçu avec une crainte révérentielle plus qu'en hôte familier du palais. Souvent il y va révéler les instructions sévères qui lui arrivent de Paris, et, dans le cabinet royal, par de longs entretiens, il enferme maintes fois Joseph dans le cercle de Popilius : il est adroit, insinuant, impassible et correct, d'un respect un peu gourmé, mais il se sait le porte-parole d'une autorité à qui rien ne résiste, et cela donne autant d'assurance à son discours que d'embarras aux réponses du prince à qui il l'adresse. Aux mois de février et de mars 1811, notamment, les audiences intimes se multiplient, chaque semaine, entre l'ambassadeur qui transmet des ultimatums et le Roi qui s'indigne, proteste, manifeste de la sensibilité, de la soumis-

sion, de la révolte, en des proportions variées, où l'on ne sait reconnaître qui domine : l'émotion ou la comédie. C'est comme un duel d'où La Forest sortit vainqueur. Aussi les vrais courtisans, les intimes de Joseph, le tiennent-ils en suspicion; il fait figure d'un trouble-fête, et Miot de Mérito ne cesse de lui reprocher une fatuité de « diplomate verbeux ».

Voilà le côté intime de son rôle à la cour de Madrid. Pour l'apparat, il n'y a pas de cérémonie publique où il ne soit appelé au premier rang; alors, toutes les grâces sont pour lui : les places de choix à la table du prince, dans la loge royale, aux courses de taureaux; à toutes les fêtes de la « Saint-Napoléon », son uniforme brodé, ses cordons et ses plaques étincellent sous les lustres et aux feux d'artifice. Il représente l'Empereur et Roi, c'est tout dire, et il tient cette place éminente sans morgue incivile, mais avec la dignité assurée d'un homme qui sait vivre et qu'il faut écouter.

Les ministres furent sans doute décoratifs à la Cour à cause de leurs costumes, mais ils ne semblent pas y avoir apporté un élément de grande animation. On voit en eux des personnages graves et, de fait, assez embarrassés de leur maintien. Par un seul côté, ils gardent une importance : Espagnols, ils offrent au prince le trait d'union nécessaire avec les autres habitants de l'Espagne, et ils représentent cette antique administration aux rouages compliqués, hiérarchisés et enchevêtrés qui enveloppait toutes les affaires du royaume de lenteur bureaucratique.

Le général O'Farrill est ici le fonctionnaire dont la présence devient la plus agréable à Joseph, car un ministre de la Guerre donne l'illusion qu'on possède une armée. Le ministre de la Marine, s'il figure sur l'annuaire, n'a pas même une barque à diriger. Le secrétaire d'État, le chevalier Louis d'Urquijo, demeurera fidèlement à son poste tout le temps du

règne; ses capacités sont à la hauteur d'une assez courte besogne. Don Francisco Angulo succombe sous le poids des finances, si l'on peut ainsi s'exprimer à propos d'une caisse extraordinairement légère. Le ministre des Affaires étrangères, un personnage considérable par lui-même, est le vieux duc de Campo Alange qui, avec son fils (don Francisco-Xavier de Negrette), est chargé de tous les honneurs civils et militaires imaginables : inspecteur général d'armée, lieutenant général, capitaine général de la Castille, la Grandesse, la Toison d'or, etc. Le père a été ambassadeur, il est maintenant grand écuyer et le fils porte-étendard du Roi. Mais d'influence, ils n'en ont aucune. — Au contraire, deux *ralliés* dès Bayonne (le premier a été vice-roi du Mexique, le second est le beau-père du maréchal Duroc), le duc de Santa-Fé et le marquis d'Almenara, jouissent de la confiance intime du monarque. Il les envoie en France lorsqu'il faut plaider sa cause auprès de l'Empereur et obtenir des secours. S'ils reviennent sans avoir rien gagné, l'insuccès les rattache plus étroitement à Joseph, qui leur demeure reconnaissant. Aussi, l'intimité est grande, toute-puissante leur opinion à la Cour.

Joseph aime à entendre nommer autour de lui des Français qui ont de vieilles et aristocratiques attaches en Espagne; le plus brillant sous ce rapport sera bien le duc de Mahon, Louis de Crillon, successivement capitaine général de la Navarre et gouverneur de Tolède. Il ne manque ni d'honneur ni de bravoure, comme le veut le sang de son illustre ancêtre, mais ses talents militaires n'apparaissent pas; il rentrera en France dès 1812, avant la débâcle. — Les d'Esclignac, apparentés à la cour royale de Saxe, feraient bonne figure sous les lambris dorés du palais, si les dettes du père ne lui laissaient à Madrid une réputation très établie de besogneux.

Joseph est à l'affût des gentilshommes bien authentiques pour leur race et leur nationalité qui voudront suivre sa ban-

nière. Un exemple suffira : la marquise d'Arissa, dont le mari est général de la Junte de Cadix, pour conserver ses propriétés, revient à Séville, occupée par nos troupes; d'un premier mariage elle a un fils, le duc de Berwick, âgé de treize ans; malgré sa jeunesse, Joseph lui envoie une clé de chambellan, tant il est empressé à le voir figurer dans ses cortèges et sur ses almanachs.

On pourrait citer d'autres familles qui ont servi le « Roi intrus », bien qu'elles aient depuis jeté le voile le plus discret sur ces jours de leurs annales. Aucun armorial ne relate leurs fonctions officielles entre 1808 et 1814; les généalogistes sauteraient plutôt une génération que de rappeler cette adhésion un peu contrainte, et il est vraiment très difficile d'en retrouver la trace. Plusieurs néanmoins durent penser et certainement pensèrent que la valeur intellectuelle de Joseph dépassait de beaucoup celle de Charles IV, sa valeur morale celle de Godoÿ; que bien des réformes qu'il voulut tenter étaient heureuses; mais il gardait le vice initial d'être un étranger à leurs yeux, comme il était un usurpateur aux yeux des insurgés; tout l'orgueil national se soulevait, s'obstinait contre cette invasion. Quand il fut parti, la vengeance la plus étroite atteignit ceux qui, par nécessité, l'avaient accepté, et ainsi s'évanouissait jusqu'à l'ombre d'un pouvoir éphémère. Ils eussent voulu effacer de l'histoire les années qu'ils bannissaient de leur souvenir; et, petit détail qui caractérise une grande volonté : on ne retrouve plus, je n'ai du moins jamais pu rencontrer, un seul exemplaire de *la Guia de Forasteros*, l'almanach royal du temps, car il contenait les noms des fonctionnaires de Joseph Bonaparte.

Bigarré nous a laissé le tableau journalier de la vie madrilène du monarque :

Quand le roi Joseph n'était pas à l'armée, il se levait ordinairement dès 6 à 7 heures du matin; à 9 heures, il recevait le service

de sa maison; à 9 h. 1/2, il déjeunait avec deux œufs à la coque ou un petit poisson; à 10 heures, il donnait audience à ses ministres, recevait le maréchal Jourdan et les généraux français ou espagnols qui avaient à lui parler; à 1 heure, il assistait au Conseil d'État; à 4 heures, il allait à la *Casa del Campo*, où il dînait avec le maréchal Jourdan, le comte de Mélito, le général Belliard, quelquefois des dames de la Cour et des officiers de sa Maison; après dîner, il montait à cheval ou en calèche, faisait une partie de vingt et un le soir et, avant de se coucher, expédiait l'estafette pour la France.

Chaque officier général ou colonel français qui passait à Madrid était constamment invité à dîner avec le Roi ou à la table de service; à cette table, que présidait un majordome de la maison, mangeaient journellement les officiers de service auprès de Sa Majesté et souvent des ministres et des généraux, mais le nombre des couverts ne dépassait pas douze.

Quand le roi Joseph faisait inviter des dames, des ministres, des généraux, des officiers de sa Maison, à dîner avec lui, le nombre des invités était toujours de seize ou de vingt-quatre; à ces dîners, les dames venaient en robe courte et les hommes en uniforme et en bas de soie.

La tenue du Roi était toujours celle de colonel d'infanterie de sa garde, ou bien un frac bleu avec des épaulettes (1).

Joseph, qui avait un petit cercle, aimait aussi voir ses intimes en tenir chez eux et y paraître. Mmes de Montehermoso, O'Farrill, Lucotte, Marie, recevaient deux ou trois fois chaque semaine. Le comte de Mélito, aidé par une femme capricieuse mais spirituelle, par une fille d'humeur égale et toujours gaie, ouvrait avec urbanité sa demeure, un ancien palais du prince de la Paix, meublé avec luxe. Les ambassadeurs La Forest et de Bourke, le gouverneur Belliard donnaient « des dîners diplomatiques et des thés espagnols ».

C'étaient là les seuls terrains de réunion entre Français et Madrilènes. Il y a, partout et en tout temps, des gens qui font passer leur plaisir avant le reste et ne savent pas résister

(1) BIGARRÉ, *Mémoires*, p. 250.

à l'attrait d'un salon régulièrement ouvert. Pendant quatre ans Madrid, où abondent les gentilshommes d'un abord facile, des bourgeois obligeants, des coureurs de places et des femmes rieuses, Madrid ne fut donc pas privé de réceptions mondaines. Cependant une certaine gêne y régnait entre les vainqueurs, hôtes de passage trouvés aimables, galants, séduisants, et les « indigènes », froissés dans leur sentiment national, dès qu'ils se prenaient à réfléchir. De telles relations de société ne conduisent à aucune fusion intime. Au cours de nos cinq années d'occupation, on ne trouve guère d'Espagnoles disposées à courir le risque d'épouser un Français (1).

L'ostracisme était irréductible contre les *Afrancesados* occupés à des besognes de police, tels Arribas, le ministre de ce département; Satini, l'intendant, et Angulo, le commissaire général. Leur présence eût fait le vide dans le salon où ils auraient eu l'imprudencé de se présenter. Les autres Joséphistes occupés au palais, dans les ministères, officiers de la garde civique, jouissaient d'une tolérance bénévole. Et encore, tranquillité apparente, sympathie de surface; quel fonctionnaire se serait trouvé à l'abri de l'aventure advenue au corregidor Damaso Gutierrez de la Torre? Il présentait à Joseph son petit garçon de huit ans, habillé, pour faire sa cour, de l'uniforme de cette garde civique que venait de créer le prince. « Eh! que feras-tu de cette épée? mon ami, dit le Roi en souriant. — Pour tuer les Français! — Ah! sire! excusez ces propos d'enfant, interrompit le malheureux corregidor qui, voulant se sauver, se noya tout à fait; il répète sans comprendre ce qu'il a entendu (2). » Le pauvre « roi intrus » le devinait trop bien. Aussi recherchait-il de moins en moins le contact

(1) Le registre de la chapelle de Saint-Louis des Français ne mentionne que quatre mariages. (Archives de Saint-Louis des Français, *documents manuscrits*.)

(2) MESONERO ROMANOS, *Memorias de un setenton*, t. I.

populaire, de plus en plus vivait-il dans ce coin de la ville où il touchait la campagne.

Il avait fait construire un tunnel conduisant des sous-sols du palais jusqu'aux allées de la *Casa del Campo* et, par les terrasses ombragées, il dirigeait ses promenades vers ces bosquets verdoyants à qui on ne reproche qu'un air de solitude, auquel précisément il se plaisait. Au milieu des pécheries, des faisanderies et des volières, il oubliait, avec des courtisans et quelques jeunes femmes, les soucis du pouvoir, souvent tout un jour. Cette indolence tenait plus à la lassitude de l'insuccès qu'à la paresse, car le travail était bien ordonné et il s'y montrait fidèle.

A son audience, chaque matin, de demi-heure en demi-heure, les ministres se succédaient. Il y avait conseil privé tous les lundis et jeudis (1). Le ministre d'État, sans avoir de jour fixe, était appelé à l'occasion.

On possède trois gros volumes des *Décrets* qu'il édicta et, à part le « péché originel » de leur provenance, les Espagnols de bonne foi lui peuvent rendre hommage. Ses inclinations naturelles se montraient équitables, sa conduite s'inspirait de bons désirs. Seulement, quand on considère ses actes, on voit que ce roi d'Espagne et des Indes n'a jamais étendu son pouvoir effectif beaucoup plus loin que les octrois de Madrid.

Il a supprimé des droits seigneuriaux qui n'avaient plus leur raison d'être, les douanes intérieures, le *Voto de Santiago* (vieille redevance onéreuse), le conseil tyrannique de la *Mesta*, la pendaison dans les jugements civils, les baguettes dans les punitions militaires.

On lui devait la création des départements, de la garde civique, un rudiment d'assistance et d'instruction publiques

(1) Dépêche de La Forest, 4 avril 1809. (Vol. 678, fol. 340; vol. 685, fol. 39.)

(pour remédier un peu au vide lamentable produit dans l'éducation et la charité par la brusque suppression des congrégations religieuses), un collège d'orphelines, un conservatoire d'arts et métiers, un atelier d'optique, l'augmentation du jardin botanique, une Bourse, un Tribunal de commerce, provisoirement établi à Saint-Philippe, tandis qu'on lui bâtissait un édifice au *Buen Suceso*. Il préparait, en donnant les toiles de ses propres palais, des Musées de peinture à Madrid et à Séville; prescrivait à Grenade la restauration de l'Alhambra et l'achèvement du château de Charles-Quint. Il donnait des règlements aux théâtres, des subventions aux artistes; faisait rechercher dans la chapelle des Trinitaires les restes de Cervantès, et élevait au grand écrivain une statue, sur la place de Alcala de Henarès. — Ayant défendu, à cause des abus, la sépulture dans les églises, il créait les deux cimetières du nord (Porte de Tolède) et du midi (Porte de Fuencaral) en approuvant les plans de l'architecte Villanueva.

Pour être bonnes, ces mesures (celles qui furent effectuées) ne dépassent pas les attributions ni la compétence d'un préfet dans sa ville. A Madrid seulement, Joseph trouvait la possibilité de déployer de façon pratique son activité. Comme s'il eût possédé la tranquillité d'esprit, le loisir, le temps de songer uniquement aux embellissements de sa capitale, il dégage le Palais Royal (par amour de la beauté, ou par goût de la prudence?), renversant les masures proches de l'*Armeria*, démolissant, à l'est, tous les pâtés de maisons, nivelant le jardin de la *Priola* et faisant cet espace vide qui vingt-cinq ans demeura béant et désert avant de devenir les parterres de la place d'Orient d'aujourd'hui. Il adoucit les pentes du *Campo del Moro* vers le Manzanarès; il projette de jeter un pont des rampes du palais jusqu'au faubourg de *San Francisco* et d'y bâtir la salle des futures Cortès; il élargit la rue de

l'*Arenal*, bouleverse les paroisses de San Martin, Santiago, San Juan, les couvents Santa Ana, Santa Catalina, Santa Clara, sans s'inquiéter si on détruit dans ce dernier la gracieuse façade de Ventura Rodriguès; trop insouciant des froissements suscités, des colères exploitées chez le peuple, tout prêt à crier à la profanation devant la pioche irrévérencieuse qui jette en poussière les monuments de la piété des vieux âges. Et cette monomanie, inégalement judicieuse, de créer des places nouvelles, lui obtient un second surnom de ses sujets : *el Rey plazuelas*.

IV

Assez promptement il a perdu l'illusion de gagner les sympathies populaires par l'affectation d'une piété de surface. On ne le voit plus suivre les stations du chemin de la croix pendant le carême, si dévotement qu'il paraissait éclipser les habitudes pieuses de Charles IV et la bigoterie de Marie-Louise. Il n'adresse plus, au seuil des églises, des discours onctueux qui tombent dans l'homélie. La conquête du clergé par de riches offrandes, il l'a d'abord tentée; on l'a vu donner à la cathédrale de San Isidro le grand tabernacle du maître-autel et une merveilleuse collection de livres de chœur, deux cent dix admirables antiphonaires, dont chaque feuille de parchemin à miniatures est haute d'un mètre. Mais, soit que les chanoines de Madrid aient remarqué que ces dépouilles des Augustins de l'Escurial coûtaient peu à la générosité royale, soit que Joseph n'ait plus trouvé d'aussi riche matière pour alimenter ses dons, les cadeaux cessèrent et, dès la fin de 1809, pour parler comme La Forest, « ce genre semble abandonné ».

Un confident constant, assuré, fidèle, influent, fut Miot, créé comte de Mélito, à Naples. Napoléon le tient en suspicion et Joseph en estime. Surintendant de la maison du Roi, il a beaucoup reçu de son maître : un hôtel, des terres, des meubles, des présents, de l'argent et des pensions; les méchantes langues ajoutent qu'il savait se tailler sa part lui-même. Son action, puissante dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'a pas eu d'éclat, mais ses *Mémoires* nous en ont révélé l'étendue. Sur le séjour dans la péninsule, ils demeurent un document de premier ordre.

On les compléterait utilement en étudiant trente et un cartons volumineux qui se trouvent au palais de Madrid.

Les « Archives de la Maison royale et du Patrimoine » ne sont pas publiques; cependant la bonne grâce espagnole ne les tient pas toujours secrètes (1). Or, parmi beaucoup d'autres, ces trente et un dossiers de la période josphiste comprennent l'administration des domaines de la Couronne, les comptes du majordome et des employés, les dépenses de la chambre, de la chapelle, des écuries, de la bouche et du théâtre, les décrets du Roi; toute la « partie » de M. de Mélito. Ils révèlent combien il était difficile de faire vivre cette Cour au milieu du désordre et parfois de la détresse; ils montrent aussi que les hommes se ressemblent autour de ceux qui détiennent les emplois : quémandeurs et ingrats, indiscrets et avides, prodigues en réclamations et en jalousies. C'est pourquoi, en face de ses subordonnés, il convient de se montrer indulgent pour Miot de Mélito; sans se targuer d'une intégrité parfaite ni d'une humilité invincible, il offrait les qualités d'un cœur dévoué et d'un homme d'esprit.

Des mesures prises par Joseph, le grand nombre demeura

(1) Il y a longtemps déjà, la communication m'en fut facilitée par l'inspecteur général des palais de Sa Majesté Catholique; il se nommait alors don Mariano Zarco del Valle, j'ai plaisir à le nommer.

lettre morte ; plusieurs furent gâtées par leur mode d'application. Il faut reconnaître ce dernier caractère à son projet de musées : « Considérant que jusque-là dans les couvents les tableaux sont loin de la vue des connaisseurs », il les avait fait enlever ; c'était une façon un peu cavalière d'en user avec le droit de propriété, et ces toiles avaient été placées en leur lieu, par les donateurs et par les artistes, à des intentions étrangement violées. On en ferait des expositions publiques ; passe pour les cités espagnoles ; mais constituer une « collection qui sera offerte à l'Empereur, lui demandant de vouloir bien la placer au Louvre (1) », sent d'une lieue la conquête ; et le second décret (non publié pour cause), annonçant la distribution d'un certain nombre de tableaux faite aux personnes « dont le gouvernement ne peut récompenser les services d'une autre manière », ne manqua pas d'ouvrir la porte à quelques abus. Les moins sévères ne seront pas surpris d'apprendre que ce fut en effet un pillage.

Beaucoup de légèreté encore et point assez d'honnêteté financière dans la création des *Libramientos*, ces papiers destinés à l'acquittement des dettes du Trésor, reçus en paiement des domaines nationaux pris au clergé et aux communes. Ils servirent d'abord aux appointements des fonctionnaires, à la solde des officiers, le Roi en accepta beaucoup en acompte sur sa liste civile, et il se mit à les distribuer à ses ministres, aux conseillers d'État, aux généraux, à ses familiers surtout, et ce fut encore une curée. Les courtisans les vendaient à 50, 60 pour 100 de perte (2) ; la valeur réelle tombait, et ainsi le gage des créanciers.

Ces cédules hypothécaires étant une sorte d'assignats, pour remplacer l'ancien papier des *Valès* royaux, amenèrent la dépréciation de ceux-ci. Les porteurs, — c'était toute l'Es-

(1) 21 décembre 1809. (Vol. 680, fol. 309.)

(2) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. III, p. 204.

pagne, — se virent ruinés, et ils joignirent leur désastre à l'infortune des actionnaires de toutes les banques dont le bilan fut déposé : Caisse de Consolidation, Banque de Saint-Charles, Compagnie des Cinq corporations (*Gremios*), Compagnies des Philippines, de la Havane, de la ville de Madrid.

Le roi Joseph, malheureux en matière économique et financière, n'éprouvait guère plus de bonheur dans les choses militaires. De son étoile de rubis, attachée à un ruban cramoisi, les Espagnols ne parlaient qu'avec dédain, et la nommaient, pour sa couleur violacée, l'*Orden de la Berengena*, l'ordre de l'aubergine. Le serment de fidélité qu'il fallait prononcer en recevant cette décoration, arrêta bien des vanités, et comme la pension de 1 000 réaux, attribuée à chaque chevalier, n'était pas payée, les dernières adhésions s'éteignirent. Aux archives d'Alcala, les listes alphabétiques des titulaires, en trois années, sont facilement contenues dans un seul carton (1).

La « garde civique » avait été une invention des Espagnols de l'entourage de Joseph, du général O'Farrill principalement; ils y voyaient une force nationale, permettant de se passer bientôt des contingents français. L'illusion était grande. Joseph l'avait partagée, en prenant le projet très à cœur. Les sarcasmes et le mécontentement de Napoléon y avaient répondu. Le demi-succès ne dépassa pas l'enceinte de Madrid.

Il éprouvait quelque compensation à considérer la troupe confiée à l'un de ses aides de camp, le colonel de Clermont-Tonnerre, celui qui fut, plus tard, ministre de la Marine et de la Guerre sous la Restauration.

Ce *régiment d'Irlande*, dont le nom correspondait mal à ses

(1) *Estado*. Legajo, 3119. — Un autre carton (3146) contient des « lettres de personnes dévouées au Roi ».

effectifs, puisqu'il était composé d'Allemands, de Hanovriens, d'Anglais et pour le surplus d'Espagnols, possédait un bon armement venu des fabriques françaises et était habillé en drap brun de Ségovie. Dans cette ville il tenait garnison. M. de Clermont-Tonnerre l'exerçait avec soin, il y maintenait une assez exacte discipline, à laquelle une haute paye ne demeurerait pas étrangère, et il s'en faisait honneur devant le Roi. Un jour que le monarque vint inspecter ses bataillons, le colonel commanda les manœuvres en langue espagnole, et ce trait de flatterie ne manqua pas son effet; Joseph fut ravi; car c'était vraiment lui faire sa cour que de prendre au sérieux dans les petits détails son rôle de roi d'Espagne; il avait l'impression secrète de l'être si peu! Pour les choses militaires, notamment, il ne s'accoutumait pas à dépendre absolument de l'armée française, il se dépitait de ne pouvoir donner aucun ordre aux maréchaux qui occupaient le territoire de son royaume; la querelle était ouverte avec Bessières, Soult et Marmont. Mais, sur ce point, l'Empereur était irréductible. Des seules troupes qu'il laissât vraiment à la disposition de son frère, sous la direction effective du maréchal Jourdan, ou du général Belliard, ou du général Dessoles : l'*armée du Centre*, il ne savait guère qu'une chose : c'est le prix de leur entretien. Par mois, la solde coûtait environ 500 000 francs, et la pénurie du Trésor faisait de cette somme le grand souci du prince.

Les « régiments » de troupes de ligne et quelques escadrons, surtout composés d'étrangers italiens et allemands, — malgré leur cocarde espagnole, — et de prisonniers fort disposés à désertre, n'offraient aucune sécurité en des temps particulièrement difficiles. Les compagnies de la garde royale tinrent mieux, jusqu'au jour où la solde en retard, et la famine sévissant, elles partirent chercher dans les rangs de l'insurrection les avantages matériels qui les avaient retenus parmi les

Afrancesados. Elles s'en allèrent par bandes, emportant vêtements, armes et bagages, ce qui valut à Joseph un troisième sobriquet : « le capitaine d'habillement », *el capitan vestuario*.

V

Un autre corps ne fixerait pas notre attention, car il n'a pas figuré dans les guerres de la péninsule, s'il ne portait un nom qui ne permet pas de le passer sous silence : *le régiment Joseph-Napoléon*.

La moitié des soldats de la Romana n'avaient pu accompagner leur général dans son évasion du Danemark, au mois d'août 1808 (1). Ils furent internés dans les villes du nord et de l'est de la France. C'est là, à Sedan, Besançon, Amiens, Péronne, Mézières, Thionville, qu'on vint les chercher, en 1809, pour former un régiment, qui sous le nom de « Joseph-Napoléon (2) », fut à la solde et au service du nouveau roi d'Espagne mais aussi loin que possible de l'Espagne même, afin d'éviter la tentation d'une désertion. On ne pouvait s'illusionner beaucoup sur la fidélité d'une troupe entourée de précautions semblables, mais on pensait utiliser sa solidité militaire sous d'autres cieux.

Avignon fut la ville où le dépôt se trouva installé. Le recrutement n'avait pas été sans malchance : les adhésions étaient

(1) *L'Espagne et Napoléon*, I, p. 330.

(2) Son chef était tout indiqué : le général de Kindelan avait été cet officier qui maintint dans l'obéissance ses régiments en Jutland ; il était d'origine irlandaise, avait fait ses études au collège français de Sorèze, et se trouvait ainsi aussi peu Espagnol qu'un Espagnol peut l'être. De fait, il devait, avec son fils, demeurer constant dans son adhésion à Joseph, se faire naturaliser Français en 1816 et mourir à Paris en 1822.

rare, embarrassées, vacillantes; les belles perspectives trouvaient des incrédules, et, à Besançon, le singulier archevêque qui occupait alors le siège de saint Ferréol : Claude Le Coz, avait vainement dépensé sa verve apostolique pour gagner à la cause du Roi intrus les soldats catholiques qu'on avait cru plus faciles à séduire par la robe d'un prélat. Enfin, en 1810, les bataillons étaient organisés, on en envoya deux en Italie, un en Belgique, le dernier en Hollande, et le seul lien que gardèrent ces troupes dispersées aux quatre vents du ciel fut leur uniforme, dont un charmant dessin de Raffet nous a conservé le souvenir : culotte, gilet et habit blanc à parement vert, shako noir, épaulettes et plumet rouge.

On peut croire que ces braves gens, malgré leur beau costume, pensaient au pays natal; les nouvelles arrivaient sans doute après bien des ricochets, mais elles arrivaient; et la résistance des habitants de la péninsule pouvait exciter l'espérance de ces soldats expatriés servant sous les drapeaux d'un prince étranger. Il fallut la guerre pour leur faire oublier ces choses et leur laisser au cœur le seul sentiment de la discipline, du courage, du strict devoir militaire en un mot. Pendant l'inaction de la paix, ils rêvaient à la patrie absente, à la famille désolée, peut-être au village détruit ou à quelque parent tué; il y eut tant de larmes et tant de deuils en ces années-là dans les Espagnes.

Leur chef direct, le maréchal Davout, prétendait les prendre par la douceur :

Beaucoup de soldats espagnols parlent français, il faut que les nôtres les traitent bien. Recommandez que les officiers français voient beaucoup les officiers espagnols, et qu'on ne néglige rien de ce qui doit fortifier la bonne harmonie avec les alliés.

Il y a un aumônier qui paraît être animé d'un bon esprit. Traitez-le bien et entretenez-le par de bons procédés dans ces dispositions.

C'est par lui que vous pourrez être informé des intrigues que

seraient dans le cas de faire quelques étrangers pour séduire les Espagnols. Veillez à ce qu'il ait un bon logement chez quelqu'un de sûr. Je vous ai parlé d'une messe militaire pour les Français et les Espagnols, les dimanches et jours de fête. Prenez vos arrangements avec l'aumônier pour que ce soit lui qui la dise. N'oubliez pas de faire chanter le *Domine, salvum fac Imperatorem*, et de faire faire la prière. Le premier agent de séduction ou d'embauchage qui vous tombera sous la main, faites-en prompte justice (1)!

A partir de 1811, les Espagnols marchent par deux bataillons : les premier et quatrième en Italie, sous les ordres du vice-roi Eugène. Un major français les commande et ils sont appelés en 1812 pour faire partie de la Grande Armée ; ils s'avancent sur Ratisbonne, Nuremberg, sont concentrés à Glogau et passent le Niémen pour entrer en Russie ; leur destinée est attachée au IV^e corps ; ils se distinguent à la bataille de Witepsk, et au sanglant combat de Krasnoë ; le 18 novembre, leur chef est tué avec une foule d'autres officiers. Pendant ce temps, les 2^e et 3^e bataillons (sortis de leurs cantonnements entre l'Elbe et la Vistule) passaient le Niémen à leur tour. M. de Kindelan était trop âgé pour les mener en pareille bagarre ; leur nouveau colonel était un Suisse, M. de Tschudy. Avec lui, ils assistèrent au combat de Witepsk, à la prise de Smolensk, à la terrible boucherie de la Moskowa, ils entrèrent à Moscou et firent partie des forces confiées au maréchal Ney afin de soutenir les luttes désespérées de l'arrière-garde. Ils franchirent la Bérésina et traversèrent l'Allemagne entière pour s'arrêter à Coblenz, aux premiers jours du mois de mai 1813. Mais le printemps, qui fait reflourir les vieux arbres, ne rend pas leurs frondaisons aux régiments décimés. Quand on réunit les débris de ces pauvres bataillons espagnols, on compta 16 officiers et 50 soldats (2),

(1) *Correspondance du maréchal Davout*, t. III, n^o 1006. Lettre du 20 novembre 1811 au général Friant.

(2) BOPPE. *Les Espagnols à la Grande Armée*.

reste des 18 000 hommes qui étaient partis à l'été précédent.

Une petite troupe formée de tous les éléments épars combattit pendant les campagnes de Saxe et de Silésie, et sema quelques-uns des siens à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig, à Hanau. Le peu qui demeurait encore fut licencié, à Niort, en 1814. Tandis que chacun des survivants de cette épopée retrouvait son gîte natal, eux virent se fermer plus brusquement que jamais les portes de la patrie. Ferdinand VII ne possédait pas la vertu du pardon des injures, et, assez plat en face de ses vainqueurs, il se fit très arrogant vis-à-vis des vaincus : il défendit l'entrée de l'Espagne à tous les officiers généraux, supérieurs et aux capitaines espagnols qui avaient servi « l'intru » ; lieutenants, sous-officiers et soldats pouvaient rentrer en renonçant à leurs grades et en restant inaptes à en obtenir d'autres. C'était l'exil sans phrases. Les officiers du régiment « Joseph-Napoléon » demeurèrent en France, pauvres, malheureux, déshérités. En 1817, on leur accorda, par charité, un traitement de demi-solde, et enfin une ordonnance de Louis XVIII mettait sur le pied des autres officiers de notre armée ceux qui se firent naturaliser.

Destinée étrange en des temps bien singuliers par eux mêmes. Sous une bannière particulière, ils servent pour les causes qui ne les touchent pas et meurent pour un maître qu'ils détestent, côte à côte avec des soldats dont les compagnons d'armes envahissent leur patrie. Du moins, n'en déplaise aux casuistes de Ferdinand VII, ils entourent d'une auréole glorieuse cette cocarde espagnole qu'on leur défend de porter.

*
* *

Un dernier mot qui sera la conclusion de ce chapitre :

En plaçant ses frères sur des trônes étrangers, Napoléon les condamnait à l'oubli prochain de cette affection patrio-

tique qui ne souffre pas de partage, il les jetait du moins dans une alternative douloureuse dont il niait la réalité parce qu'il ne sentait rien de ce qui ne le touchait plus. Enivrés de leur fortune merveilleuse, ces rois de sa façon contractaient des devoirs vis-à-vis de leurs peuples; naturellement ils les voulaient remplir, fatalement ils se heurtaient aux intérêts de l'empereur des Français et leur rôle personnel devenait insoutenable. Pour sortir de cette impasse, en Hollande, Louis s'est évadé; en Westphalie, Jérôme s'est dérobé; à Naples, Murat s'est trahi lui-même. En Espagne, Joseph a cru pouvoir rendre populaire sa cause en la séparant de celui qui l'entourait de ses soldats, et cette illusion lui a procuré peut-être les seuls jours heureux d'une carrière difficile. Dans ce palais de Madrid où il était hanté par le souvenir du duc d'Anjou, devenu Philippe V, il aurait voulu être le petit-fils de Louis XIV, plus que le frère de Napoléon.

Il faut s'en souvenir pour comprendre le roi Joseph au milieu de sa Cour, dans le cadre où nous l'avons esquissé.

FIN DU TOME SECOND

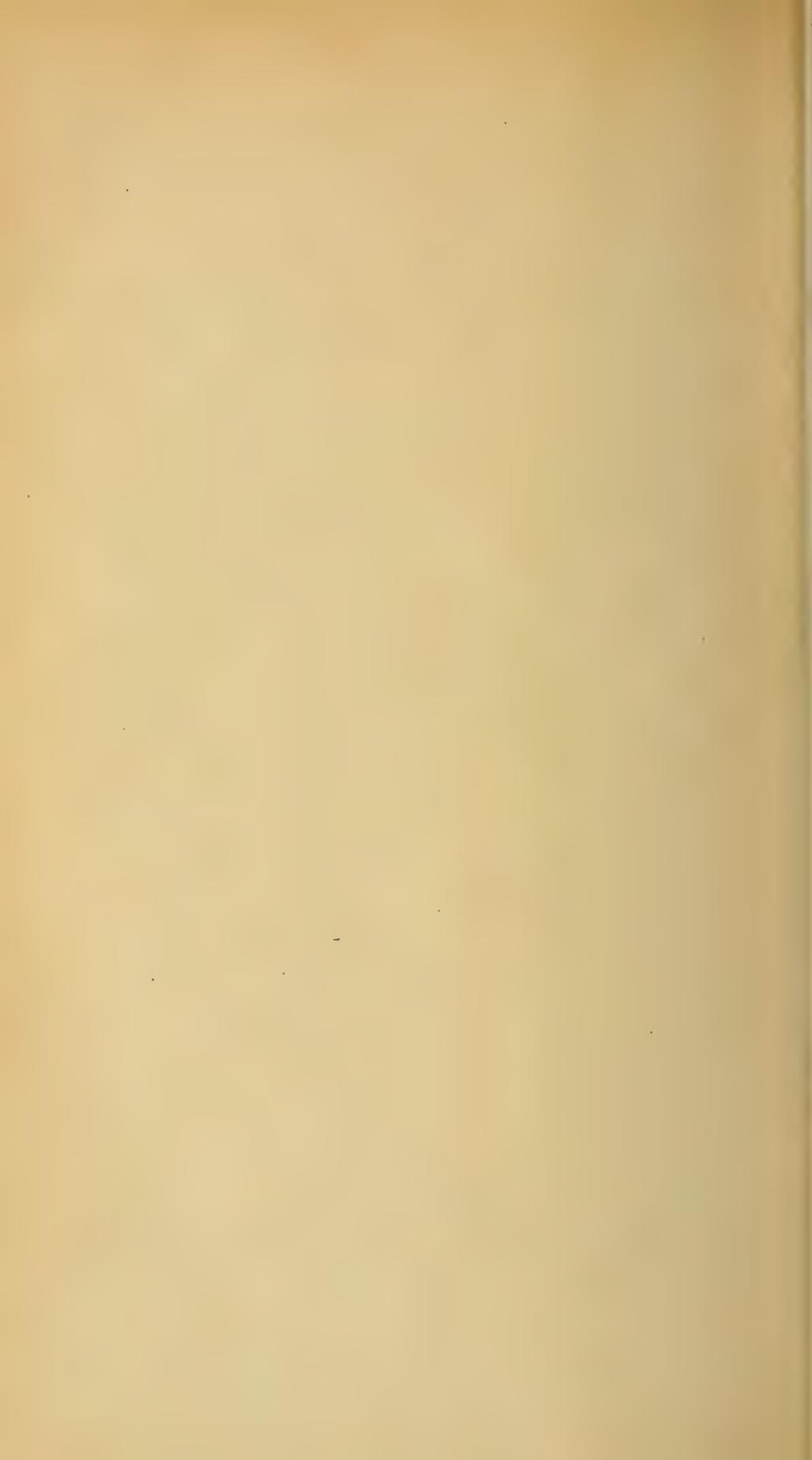


TABLE ALPHABÉTIQUE ⁽¹⁾

A

ABAD (Michel), 14.
 ABELLA (Don Manuel), 80, 206.
 ABOVILLE (D'), 135.
 ABRANTÈS (Duc D'). Voir *Junot*.
 ABRANTÈS (Duchesse D'), 66, 67, 93, 202, 218.
 AGUESSIAU (D'), 216.
 ALAVA (Amiral), 203.
 ALBANY (Comtesse), 100.
 ALBE (Duchesse D'), 92, 106.
 ALBUQUERQUE (Duc D'), 101, 125, 130, 196, 203.
 ALBUQUERQUE (Marquis Serafino D'), 66.
 ALLEN (John), 95.
 ALMENARA (HERVAS, marquis D'), 109, 193, 264, 276, 277, 278, 285, 287, 290, 293, 303, 332, 338.
 ALONZO (Don Bernardo), 14.
 ALORNA (Marquis D'), 228.
 ALPHONSE LE BATAILLEUR, 2.
 ALTAMIRA (Comte D'), 85.
 ALTAMIRA (Duc D'), 111, 199.
 AMARILLAS (Marquis DE LAS), 109.
 AMOROS, 109.
 ANGULO (Francisco), 109, 271, 287, 338, 341.
 ANGULO (L'avocat), 91.

ANTHOINE (Baron de Saint-Joseph), 331.
 ANTHOINE (Honorine), maréchale Suchet, 331.
 ANTHOINE (Rosine), générale Saligny, 331.
 ANTHOINE (Marcelle), 331.
 APODACA (Don Ruiz), 79.
 ABBUTNOT (Mme), 77.
 ARGENTON (Capitaine), 148, 149, 150, 151, 154, 159, 160, 161, 162.
 AREIZAGA (Juan Carlos), 184, 186, 188, 196, 198.
 ARGUÈLLES (Canga), 82.
 ARISSA (Marquise D'), 339.
 ARIZA (Marquis D'), 93.
 ARRIBAS, 117, 173, 182, 287, 341.
 ARTAZONA (Marquis D'), 38.
 ARTECHE (Général DE), 58, 67, 82, 158, 234.
 ARZU (Colonel), 34.
 AUGEREAU (Maréchal), 185, 196, 210.
 AZANZA (Duc de Santa Fé), 110, 117, 182, 266, 272, 274, 275, 276, 277, 280, 281, 285, 286, 287, 295, 311, 332, 338.
 AUGUSTINA, 11.
 AULNOY (Mme D'), 2.
 AZLOR. Voir *Burette*.
 AZLOR DE ARAGON Y PICNATELLI (Don Juan), 38.

(1) Les noms de l'empereur Napoléon, du roi Joseph ou du comte de La Forest ne figurent pas dans cette Table, étant mentionnés presque à chaque page.

B

BALLESTEROS, 163.
 BARANTE (Baron DE), 177.
 BARAOCAL, 206.
 BARIN, 217.
 BARRAL (DE), 216.
 BARRIÉ (Général), 224.
 BASSANO (Duc DE), 191.
 BARTOLINI, 323.
 BAZANCOURT (Général), 17, 19, 161.
 BEJAMAR (Marquis DE), 109.
 BELIME, 173.
 BELLIARD (Général), 20, 21, 173, 174, 175, 181, 196, 303, 340, 348.
 BELLUNE (Duc DE). Voir *Victor*.
 BELMAS, 234.
 BENAVENTE. Voir *Pimental*.
 BENDANA, 332.
 BERESFORD, 146, 149, 154, 156, 171, 221, 247.
 BERG (Grand-duc DE). Voir *Murat*.
 BERKELEY, 149.
 BERMUDEZ (Francisco), 71.
 BERNADOTTE, 185, 192, 281, 285, 331.
 BERTHIER (Alexandre), prince de Neuchâtel, 9, 32, 132, 141, 192, 209, 220, 246, 259, 265, 289, 290, 306, 316, 318.
 BERTRAND (Capitaine), 160.
 BESSIÈRES (Maréchal), 255, 256, 348.
 BERWICK (Duc DE), 93, 339.
 BICARRÉ (Général), 148, 183, 204, 205, 264, 273, 327, 339.
 BILLERET, 223.
 BIRON, 130.
 BISTRON, 37.
 BLACKE, 196.
 BOCIERO (Don Basilio), 39, 66.
 BOMBOIS, 223.
 BONAPARTE (Charles), prince de Musignano, 323.
 BONAPARTE (Jérôme), 353.
 BONAPARTE (Louis), 209, 267, 353.
 BONAPARTE (Lucien), 268, 323.
 BONAPARTE (Charlotte), 323, 330.

BONAPARTE (Zénaïde), 323, 330.
 BONNET (Général), 122, 163.
 BORDESOLLE (Général), 122.
 BOURBON (Antonio DE), 334.
 BOURBON (Cardinal DE), 90, 94.
 BOURGEAT (Général), 135.
 BOURKE (DE), 121, 340.
 BRANCFORTE (Marquis DE), 109.
 BRENIER (Général), 256, 257.
 BRENNE, 49.
 BRETON (Pedro), 17.
 BRIALMONT (Général), 260.
 BRIQUEVILLE (Colonel DE), 216, 217.
 BUBNA (Comte DE), 191.
 BURETA (Comtesse DE), Maria Conception de Azlor, 17, 55.
 BUTE (Comte DE), 71.
 BUTLER (Don Juan), 61.
 BUTRON, 25.

C

CABALLERO (Don Manuel), 25, 332.
 CABARRUS, 118, 182, 206, 207, 271.
 CADORE. Voir *Champagny*.
 CALDERON, 263.
 CALONNE (DE), 207.
 CALVO (Don Luis), 172.
 CALVO DE ROZAS, 14.
 CALZADA (Marquise DE), 91.
 CAMBRONERO, 109.
 CAMPO ALANCE (Comte DE), 117, 175, 182, 264, 265, 266, 287, 301, 304, 332, 338.
 CANOVA, 322.
 CANEDO, 37.
 CANNING, 71, 74, 78, 80, 82, 90.
 CAPERO (P.), .
 CAPMANY (Don Antonio DE), 95.
 CARAFA, 332.
 CARDO (Don Adriano), 38.
 CARLOTTA DE BOURBON (Infante), 90.
 CARRION-NISAS, 174.
 CARVAJAL (Comte de La Union), Don Luis, 74, 124.
 CASABIANCA, 216.

CASA CALVO (Marquis DE), 329, 332.
 CASA FLORÉS, 60.
 CASAMAJOR, 33, 38, 52.
 CASA PALACIOS, 123, 183, 185.
 CASA VALENCIA (Comte DE), 109.
 CASTAÑOS, 23, 24, 90, 199.
 CASTELFRANCO (Duc DE), 111.
 CASTLEREAGH (Lord), 149, 171.
 CASTRO (DE), 71, 99.
 CASTRO (Don Juan), 197.
 CASTRO (Frère Rafaël DE), 98.
 CAULAINCOURT (Général DE), 122, 145.
 CAVALLERO (Marquis DE), 109.
 CEPERO, 91.
 CERRANO (Marquis DE), 329.
 CERVANTES, 54, 343.
 CERVERA (F. Santiago DE), 98.
 CESSARO (Mariano), 61.
 CEVALDE (Francisco), 80.
 CEVALLOS, 82, 83, 84.
 CHABOT (Général), 122.
 CHAMPAGNY, duc DE CADORE, 82, 191,
 206, 268, 272, 274, 277, 280, 281,
 291, 293, 294, 296.
 CHARLES III, 89, 118.
 CHARLES IV, 83, 90, 91, 115, 118,
 120, 303, 316, 334, 339, 344.
 CHARLES-QUINT, 325, 333, 334, 343.
 CHLOPINSKI, 46.
 CHOISEUL (Colonel DE), 290.
 CHUMAQUER, 206.
 CIFUENTES, 271.
 CLARKE (Général), 170, 171, 185.
 CLARY (François), 330.
 CLARY (Marius), 285, 291, 308, 311.
 CLARY (Désirée), 331.
 CLAUSEL (Général), 216.
 CLÉMENT DE RIS, 332.
 CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Gaspard,
 comte DE), 123, 124, 290, 347,
 348.
 CLOUET (Commandant), 290, 329.
 COGULLUDO (Marquis DE), 92.
 COLLINGWOOD (Lord), 97.
 COLMENAR, 2.
 CONDÉ (Balthasar Fernandez), 80.
 CONEGLIANO. Voir *Moncey*.

CONSOLATION (R.), 60.
 CONSTANTIN (Grand-duc), 192.
 CORTÈS, 205.
 COTADILLA (Duc DE), 182.
 COWLEY (Lord). Voir *Henri Wel-*
lesley.
 COX (William), 226, 228.
 CRADOCK (John), 136.
 CRAWFORD, 223, 225.
 CRILLON, voir *Mahon*.
 CUATROS, 17.
 CUESTA (Général DE LA), 79, 89, 90,
 101, 125, 126, 128, 166, 169, 171,
 172, 174, 184.
 CUSTINE, 130.

D

DAVID, 333.
 DAVOUT (Maréchal), 350.
 DECRÈS (Amiral), 331.
 DEDON (Général), 122.
 DEFRANCE (Général), 300, 301, 303.
 DELABORDE (Général), 143, 145, 147.
 DESLANDES, 332.
 DESLANDES (Mme), Carmen Azanza,
 332.
 DENIÉE, 67, 271.
 DERRIEUX (Mme Nancy), 330.
 DESPRÉS (Colonel), 171, 329.
 DESSOLES (Général), 121, 122, 172,
 188, 196, 265, 329, 348.
 DODE, 49.
 DOMINIQUEZ (Mariano), 61, 67.
 DONADIEU (Colonel), 148, 157, 160.
 DONNA, 183.
 DORSENNE (Général), 266.
 DOUGLAS, 149, 233.
 DOYLE (Général), 23, 71.
 DROUËT D'ERLON (Général), 244, 245,
 247.
 DUBOURC (Major), 157.
 DUDON, 28.
 DUESME (Général), 71, 122.
 DUFF, 71.
 DUFOUR (Général), 208, 275.

DUPONT (Général), 20, 143, 245.
 DURAN, 109.
 DUROC, 276, 338.
 DYER (Sir Thomas), 71.

E

EBLÉ (Général), 242, 248, 255.
 EGUIA, 172, 184, 199.
 ELCHINGEN. Voir *Ney*.
 ENCHÏEN (Duc d'), 161.
 ESCLIGNAC (d'), 339.
 ESCOÏQUITZ, 39.
 ESPENOUX (d'), 217.
 ESPINOSA, 109.
 EUGÈNE (Prince), 192, 214, 351.
 EUGÉNIE (Impératrice), 94.
 EXPERT (Général), 183, 308.

F

FALCO (Vicente), 8, 9.
 FALCONET, 162.
 FARNESE (Élisabeth), 330.
 FAYPOULT, 271.
 FERDINAND LE CATHOLIQUE, 6, 200, 208.
 FERDINAND VII, 22, 25, 39, 83, 84, 86, 117, 128, 136, 146, 204, 219, 272, 303, 312, 352.
 FERNAN-NUNEZ (Carlos DE LOS RIOS, duc DE), 100, 111.
 FERRI-PISANI (Comte DE SAINT-ANASTASE), 110, 264, 271, 301, 332.
 FERRUSSAC, 24.
 FESCH (Cardinal), 289.
 FIBALTER (Diego), 25.
 FINESCHI, 328.
 FLORIDA BLANCA, 81, 85.
 FONCES (Don Manuel), 61.
 FOUCHÉ, 162, 335.
 FOURNIER-SARLOVÈZE (Général), 122, 148, 158, 164, 256.
 FOY (Général), 138, 139, 145, 152, 233, 241, 245, 247, 249, 259.

FOX, 94.

FRANCESCHI, 137, 145, 148, 151, 158, 331.
 FRANÇOIS (Empereur), 191, 192.
 FRÈRE (Bartholomé), 73, 82, 101.
 FRÈRE (Général), 11, 101.
 FRÈRE (John Hookam), comte de la Union, 72, 73, 74, 94.
 FREIRE DE ANDRADE, 71.
 FREVILLE (DE), 111, 112.
 FREYRE (Général), 138, 186.
 FRIAS (Duc DE), 274, 332.
 FRIOUL (Duchesse DE), 332.
 FROCHOT, 271.
 FUENTE OLIVAR (Marquis DE), 61.
 FUENTÈS (Comte DE), 66.

G

GALVAN (Général), 123, 183.
 GANDIA. Voir *Pimentel*.
 GARAY (Martin DE), 86, 87, 90, 129.
 GARDANNE (Général), 244, 245.
 GASCA (Don Pedro), 34, 38.
 GASSELLAS, 60.
 GAZAN (Général), 26, 31, 36, 45, 58, 122, 196.
 GENNOTTE, 94.
 GEORGES III, 83, 136, 146, 229, 243.
 GIRARD (Général), 122, 188, 196.
 GIRARDET (Karl), 323.
 GIRARDIN (Colonel), 147.
 GIRARDIN (Stanislas DE), 307, 325.
 GODOY, prince DE LA PAIX, 66, 81, 83, 95, 98, 109, 334, 339.
 GONTAUT (Mme DE), 328.
 GONZALEZ (Fernando), 59.
 GOUVION SAINT-CYR (Maréchal), 122.
 GOYA, 76, 105.
 GRANJEAN (Général), 17, 26.
 GRASSINI, 77.
 GUARDIA RÉAL (Marquis DE), 204.
 GUILLERMI (Georges), 2.
 GUILMIN (Sergent), 33.
 GUITER, 270.
 GURPIDE, 14.

GUTIERREZ DE LA TORRE (Luis), 101, 341.

GUYE, 183, 332.

GUZMAN (Perez DE). Voir *Tilly*.

H

HABERT (Général), 17, 26.

HAXO (Commandant), 33.

HÉDOUVILLE, 108.

HENRI, 49.

HENRI DE NAVARRE, 36.

HENRIQUE (D'), 332.

HERAS (Don Manuel DE LA), 109.

HERRASTI (Don Andres), 219, 221, 222, 223, 224, 225.

HERVAS. Voir *d'Almenara*.

HERVAS (Martinez), 332.

HEUDELET (Général), 144.

HIJAR (Duc DE), 93.

HIJAR (Maria STUART, duchesse DE), 100.

HILL (Général Rowland), 146, 151, 152, 242.

HOLLAND (Lord), 94, 95, 96.

HOLLAND (Lady), 94, 95, 96.

HOPE, 115.

HORTENSE DE BEAUHARNAIS (Reine), 267.

HOUSSAYE (Général LA), 122.

HUGO (Général), 124, 183, 284.

HUNTER (John), 71.

I

INFANTADO (Duc DE L'), 90, 101, 111.

INFANTADO (Maria Anna DE SALM, duchesse DE L'), 100.

IRVING, 94.

ISABEY, 7, 6, 328.

J

JACOB, 84.

JAMIN (Général), 110, 183, 331, 332.

JARUGO (Christine), 115, 183, 328, 329.

JAUCOURT, 307.

JOHN, 234.

JONCESSE, 49.

JORGE, 14, 37.

JOSÉPHINE (Impératrice), 267, 331.

JOUBERTHOU (Mme), 268.

JOURDAN (Maréchal), 110, 114, 116, 121, 122, 132, 153, 167, 170, 171, 175, 181, 185, 316, 317, 332, 340, 348.

JOVELLANOS, 81, 90, 128, 130.

JULIAN, 220, 221, 223.

JULIE (Reine), 192, 267, 290, 291, 292, 293, 319, 330, 332.

JUNOT, duc d'ABRANTÈS, 32, 40, 42, 44, 46, 65, 66, 67, 68, 76, 122, 216, 220, 223, 230, 232, 236, 238, 240, 241, 248, 254.

K

KELLERMANN (Général), 122, 163, 165, 269, 270.

KINDELAN (Colonel), 349, 351.

KOCH, 234.

L

LA BÉDOYÈRE (Comte Charles DE), 27, 65.

LABRADOR, 270.

LACOSTE (Général), 9, 16, 28, 43, 49.

LAFITTE (Général), 146, 147, 148.

LAFITTE (Colonel), 151, 160.

LAFON-BLANIAC, 332.

LAGARDE, 234, 256.

LAMARTINIÈRE (Général), 144.

LAMETH, 130.

LANNES (Maréchal), duc DE MONTEBELLO, 36, 40, 41, 42, 44, 45, 49, 50, 55, 60, 61, 62, 64, 66, 67, 68.

LAPISSE (Général), 169, 170.

LA ROCHEJAQUELEIN (Henri DE), 3.

LASCY, 188.
 LASSALLE (Général), 122, 125, 126.
 LA TOUR-MAUBOURG (Général DE), 122, 126.
 LAUWRENCE, 76.
 LA VEGA (Marquis DE), 80, 91.
 LAZAN (Marquis DE), 3, 4, 6, 10, 20, 34, 37.
 LAZAN (Marquise DE), 93.
 LECAPITAINE, 183.
 LECCHI (Général), 122.
 LECOZ, 350.
 LEFEBVRE (Général), 150, 160.
 LEFEBVRE-DESNOUËTTES (Général), 4, 5, 6, 10, 19, 20, 72.
 LEJEANS, 332.
 LEJEUNE (Général), 49, 54, 55.
 LERINO (Rafaël), 16.
 LETANG (Général), 188.
 LEVAL, 188.
 LIGHTENSTEIN (Prince DE), 191.
 LIGNIVILLE (Comte DE), 216, 217.
 LIMA, 139.
 LIVERPOOL (Comte DE), 254.
 LLORENTE, 64, 109, 182.
 LOBATO (Justo), 102.
 LOBO (Rafaël), 80.
 LOISON (Général), 138, 139, 143, 145, 147, 154, 155, 156, 216, 225, 233, 249.
 LONDONDEBRY (Lord), 234.
 LOPE DE VEGA, 74, 263.
 LORGE (Général), 122, 155.
 LOUIS XIII, 244.
 LOUIS XIV, 2, 276, 353.
 LOUIS XVIII, 173, 253, 301, 352.
 LOUIS-PHILIPPE, 173, 329.
 LUCOTTE (Général), 183, 264, 332.
 LUCOTTE (Mme), 340.
 LUNA (Pierre DE), Benoît XIII, 14.

M

MACDONALD (Maréchal), 208, 265.
 MAC FARLANE, 234.
 MAHON (duc DE), (Louis de Crillon), 338.
 MAHY, 158, 163.
 MAISTRE (Joseph DE), 301.
 MALTZEN (DE), 43, 67.
 MANSO (José), 25.
 MARBOT (Général), 24, 153, 216, 217, 234.
 MARCHAND (Général), 184, 216, 233.
 MARIE (Général), 183.
 MARIE (Mme), 341.
 MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, 3, 330, 331, 344.
 MARIE-LOUISE, impératrice, 215, 274, 285, 305.
 MARISY (Général), 122.
 MARMONT (Maréchal), duc de Raguse, 259, 281, 316, 348.
 MASSAREDO, 117, 182, 287, 293, 301, 332.
 MASSÉNA (Maréchal), duc de Rivoli, prince d'Essling, 77, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 225, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 269, 260, 265.
 MASSÉNA (Prosper), 216, 217.
 MATAROSA. Voir *Toreno*.
 MATHIEU-DUMAS (Général), 331.
 MAUCUNE (Général), 216.
 MAURICE-MATHIEU (Général), 122, 332.
 MAYENNE (Duc DE), 37.
 MAZARIN (Cardinal), 215.
 MEDINA CELI (Duchesse DE), 92.
 MEDINA SIDONIA (Duchesse DE), 93.
 MEJEAN (Colonel), 147.
 MELITO. Voir *Miot*.
 MENEVAL, 290.
 MENGES, 296, 333.
 MEOT, 333.
 MERLE (Général), 122, 147.
 MERLIN DE THIONVILLE, 329.
 MERLIN (Général), 115, 183, 264, 303, 329, 331, 332.
 MERLIN (Comtesse), 329.
 MERMET (Général), 151, 216.

MESONERO ROMANOS, 314.
 METTERNICH (Prince de), 259.
 MICHAULT DE SAINT-MARC, 317.
 MICHAUX, 67.
 MILHAUD (Général), 122, 124.
 MIOT, comte DE MELITO, 110, 121,
 175, 201, 202, 212, 264, 276, 286,
 304, 308, 324, 331, 337, 340, 345.
 MIRANDA (Alvarez), 70.
 MONCEY (Maréchal), duc de Cone-
 gliano, 24, 26, 27, 32.
 MONTARCO (Comte DE), 109, 182.
 MONTEBRUN (Général), 216, 225, 237,
 245, 250, 256, 257.
 MONTEBELLO. Voir *Lannes*.
 MONTEHERMOSO (Marquis DE), 185,
 327, 328, 332.
 MONTEHERMOSO (Marquise DE), 264,
 265, 340.
 MONTEZUMA, 205.
 MONTIJO (Don Cypriano), comte de
 Teba, 94.
 MONTIJO (Don Eugenio), 94, 101,
 130, 199.
 MONTIJO (Comtesse DE), 93.
 MONTIJO (Gabrielle DE), marquise de
 Lazan, 93.
 MONTIJO (Tomasa DE), duchesse de
 Medina Sidonia, 93.
 MOORE (John), 73, 74, 76, 155, 215.
 MOREAU (Général), 147.
 MORETO, 263.
 MORI (Général), 2, 46.
 MORLA (Comte DE), 109, 110.
 MORLET, 49.
 MORLOT (Général), 26, 64, 122.
 MORNINGTON (Comte DE), 74.
 MORTIER (Maréchal), duc de Trévisé,
 24, 26, 31, 32, 34, 45, 46, 68,
 122, 166, 172, 185, 187, 188, 196.
 MOS (DE), 324.
 MURAT, 113, 116, 141, 186, 334,
 335, 353.
 MURILLO, 333.
 MURRAY, 152.
 MUSNIER (Général), 26.
 MUSQUIZ (Marquis DE), 109.

N

NAPIER, 82, 254.
 NAVARRO SANGRAN (Don José), 109.
 NEGRETTE (don Francisco DE), 338.
 NEMOURS (Duc DE), 36.
 NEUCHATEL (Prince DE). Voir *Ber-
 thier*.
 NEY (Maréchal), duc d'Elchingen,
 26, 34, 122, 131, 162, 163, 164,
 165, 166, 172, 184, 185, 196, 216,
 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225,
 226, 230, 231, 232, 233, 250, 251,
 252, 253, 254, 269, 275, 351.
 NORIEGA (Lorenzo), 80.

O

OBERLIN (Baron D'), 329.
 O'DONNELL, 196.
 O'FARRILL (Général), 117, 127, 183,
 189, 198, 264, 271, 286, 287, 294,
 304, 310, 337, 347.
 O'FARRILL (Mme), 340.
 OJETO, 33.
 OMAN (Charles), 72.
 ONELLE Y BARCLA, 38.
 ORLÉANS (Gaston D'), 11.
 ORNANO (Général), 319.
 OSSUNA (Duc D'), 101, 111, 130.
 OSSUNA (Duchesse D'). Voir *Pimentel*.
 OUDINOT (Victor), 216, 217.

P

PAGET (Lord), 151, 152.
 PAIX (Prince DE LA). Voir *Godoy*.
 PAIX (Princesse DE LA), Maria Luisa
 de Bourbon, 98.
 PALAFOX, marquis de Lazan, 3, 4, 6,
 10, 20, 34, 37.
 PALAFOX (Don Francisco), 3, 29, 45,
 130, 199.

PALAFIX Y MELCI (Don José), Robolledo DE, duc de Saragosse, 3, 5, 6, 9, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 44, 45, 55, 59, 60, 61, 66, 93, 101.

PALAFIX (Teresa de Silva), 93.

PALAFIX (Maria), comtesse de Contamina, 93.

PAMPOLONA (Général), 228.

PARQUE (Duc DEL), 171, 184, 190.

PARWIS (Amiral), 97.

PASQUIER (Baron), 177, 325, 327.

PASSOS (Bernard DE), 138.

PATRICK, 71.

PELET, 217.

PENA, 60.

PERCEVAL, 243.

PERCOLÈSE, 119.

PÉREZ (Julian), 56.

PERRON, 217.

PICAULT-LEBRUN, 65.

PIGNATELLI, 16, 66, 67.

PIMENTEL (Dona Maria), duchesse de Benavente, de Gandia et d'Ossuna, 92.

PICTON, 226, 233.

PHILIPPE II, 93, 333.

PHILIPPE III, 333.

PHILIPPE IV, 333.

PHILIPPE V, 2, 95, 114, 218, 325, 353.

PLAISANCE (Duc DE), 268.

PLIQUE, 66.

POLE (William), 78.

POURROY (Baron DE), 61.

PRIMOLI (Joseph), 323.

PRIMOLI (Pietro), 323.

PROST, 49.

PUGA (Don Pedro), 80.

Q

QUEMEL (Général), 143, 148.

QUEVEDO (Mgr DE), 135.

QUINTANA, 92.

R

RAFFET, 350.

RAGUSE. Voir *Marmon*.

RAMIRE, 180.

RAMOLINO (Lætitia), 305.

RAPHAËL, 333.

REDING (Général), 31, 34.

REILLE (Général), 122, 275.

RENOVALÈS, 5.

REYNAUD (Général), 256.

REYNIER (Général), 196, 232, 233, 241, 266.

RIC (Don Pedro Maria), 38, 55, 60, 61.

RICARD (Général), 142, 160, 161.

RICHEBOURG, 216.

ROCHE, 71.

ROEDERER (Sénateur), 113, 114, 121, 331.

ROEDERER (Colonel), 331.

ROGNIAT, 46, 49, 54.

ROMANA (La), 34, 80, 81, 89, 135, 158, 163, 164, 165, 196, 199, 221, 222, 244, 349.

ROMERO, 182, 287.

RUBENS, 333.

RUFFIN (Général), 122, 125.

S

SAAVEDRA, 129, 199.

SAINT-ADRIEN, 301, 332.

SAINT-ANASTASE. Voir *Ferri-Pisani*.

SAINT-GENIÉ, 147.

SAINT-MARS, 44, 61.

SAINTE-CROIX (Général), 234.

SALAS (Joven DE), 109, 110.

SALCEDO (Justo), 109.

SALIGNY (Général), duc de San Germano, 332.

SALIGNY (Mme), 331.

SALM-SALM (Maria DE), duchesse de l'Infantado.

SANCHE (Don), 208.

SANCHO (Manuela), 33.
 SAN-GENIS, 14, 20, 25, 34, 55.
 SANMILLAN, 206.
 SAN MARCH (Felipe), 25, 26, 59.
 SANTA CRUZ, 27.
 SANTA CRUZ (Marquise DE), 93.
 SANTA FÉ (Duc DE). Voir *Azanza*.
 SAS (Santiago), 5, 7, 14, 46, 66.
 SAVAGNE-LANDOR (Walter), 71.
 SAVARY, duc de Rovigo, 34, 234, 256.
 SCHEPELER, 24.
 SCHERMAN (Zacharios), 97.
 SÉGUR (Octave DE), 216, 217.
 SEVILLA (F. Mariano DE), 98, 99.
 SEBASTIANI (Général Horace), 68, 116,
 122, 124, 128, 129, 131, 132, 165,
 167, 169, 170, 171, 172, 181, 186,
 187, 193, 196, 198, 205, 329.
 SHERBROKE, 136.
 SHERER, 234.
 SILVA (Teresa DE), duchesse de Ber-
 wick, marquise d'Ariza.
 SOBRADIEL (Comte DE), 38.
 SOLIGNAC (Général), 186, 216, 249.
 SONIS (Rose). Voir *Clary*.
 SOPETRAN, 332.
 SORENTINO (Duc DE), 182.
 SOTELO (Joaquin), 127, 128.
 SOUHAM (Général), 122.
 SOULT (Maréchal), duc de Dalmatie,
 122, 124, 131, 132, 134, 135, 136,
 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143,
 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151,
 153, 154, 158, 159, 160, 161, 162,
 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170,
 172, 181, 185, 187, 189, 191, 202,
 203, 208, 215, 242, 250, 316, 331,
 348.
 SOULT (Général Pierre), 144.
 SOUTHEY, 82.
 STEWART (Général), 152.
 STHAL, 33.
 STROLZ (Général), 183, 185, 332.
 STUART DE ROTHESAY (Charles), 71,
 72, 81, 90, 229.
 STUART (Maria), duchesse de Hijar.
 SUAREN (Don Miguel), 14.

SUCHET (Maréchal), duc d'Albufera,
 26, 45, 165, 196, 208, 265.
 SYLVERA, 137, 145, 153.

T

TALBOT, 223.
 TALLEYRAND (Prince DE), 114, 326.
 TASCHER, 285, 308, 331.
 THIBAUT (Aimée), 323.
 THIÉBAULT (Général), 142, 143, 234,
 247.
 THIERS, 24, 105, 140, 153, 234.
 THIRION, 223.
 THOUVENOT (Général), 208, 210.
 TIEPOLO, 333.
 TILLET, 257.
 TILLY (Comte DE), don Francisco
 Perez de Gusman, 101, 130.
 TITIEN, 333.
 TOLÈDE (Chevalier DE), 100.
 TORENO (Comte DE), vicomte de Ma-
 tarosa, 70, 234, 324.
 TORNOS (Lucien DE), 5, 19.
 TREILHARD (Général), 216.
 TRENT (Colonel), 235, 238, 239.
 TRÉVISE. Voir *Mortier*.
 TSCHUDY, 351.
 TURENNE (Marquise DE), 323.

U

URBINA, comte de Cartaojal, 88.
 URQUIJO (D'), 93, 117, 118, 128, 182,
 265, 280, 286, 287, 290, 304, 337.

V

VALDECARSANA (Marquis DE), 332.
 VALDECARSANA (Mme DE), 263.
 VALENZUELA LA ROSA, 6.
 VALONGO, 138.
 VAUGHAN (Sir Richard), 71, 72.
 VEGA-INFANZON, 70.
 VELASQUEZ, 63, 333.
 VENEGAS, 101, 129, 167, 169, 170,
 184, 204.

VENDÔME (Duc DE), 218.
 VERDIER (Général), 8, 9, 10, 11, 16, 18, 19, 20.
 VERSAGE (Baron DE), 59.
 VIANA, 148, 149.
 VICTOR (Maréchal), duc de Bellune, 106, 122, 124, 125, 127, 128, 131, 132, 134, 146, 166, 167, 168, 169, 172, 185, 187, 196, 197, 199, 203, 204.
 VIERNVAUX, 49.
 VIGODIER (Don Gaspard), 189.
 VILATTE (Général), 122.
 VILLABA (Don Luis), 25.
 VILLAFRE (DE), 14.
 VILLAHERMOSA (Duc DE), 38, 61.
 VILLALEGIN (Andrés), 80.
 VILLAMANRIQUE (Comtesse DE), 91.
 VILLANUEVA (Amiral DE), 219.
 VILLA-URRUTIA (Marquis DE), 73, 80, 82.
 VILLAVA, 60.
 VILLEL (Marquis DE), 99.
 VILLIERS, 136.
 VILLIERS DU TERRAGE, 160.
 VISO (Marquise DE), 100.
 VOLTAIRE, 60.

W

WAGRAM (Princesse DE), 323.
 WALLACE (Colonel), 233.

WATHIER (Général), 26, 45.
 WELLESLEY (Marquis DE), 72, 74, 78, 96, 102, 243.
 WELLESLEY (Arthur). Voir *Wellington*.
 WELLESLEY (Henry), lord Cowley, 72, 73, 77, 78.
 WELLESLEY (Richard), 78.
 WELLESLEY (William), 74, 75.
 WELLESLEY, comte de Mornington, 74.
 WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc DE), 74, 75, 76, 79, 102, 131, 145, 146, 149, 150, 153, 154, 156, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 184, 196, 215, 221, 222, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 235, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 249, 250, 251, 253, 256, 257, 260, 264.
 WHITE, 95.
 WICAR, 323.
 WILSON, 170, 171.
 WURTZBOURG (Grand-duc DE), 307.

Z

ZAMORAY, 14.
 ZAPPINO, 60.
 ZARCO DEL VALLE (Don Mariano), 345.
 ZAYAŞ, 168, 186, 188.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

SARAGOSSE

(1808-1809)

- I. Effervescence populaire à Saragosse après le soulèvement du 2 mai à Madrid. — Joseph Palafox organise la résistance. — Le général Lefèvre-Desnouettes vient sommer la ville. — Le général Verdier arrive pour l'investir. — Assaut du 2 juillet repoussé. — La procession de Saint-Jacques. Bombardement. La prise de Santa Engracia. — *Te Deum* espagnol. — Combats dans la ville. — Les assiégeants se retirent.
- II. Le maréchal Moncey s'approche pour un nouvel investissement. — Force des Espagnols. — Leur sortie repoussée. — Junot prend le commandement. — Ouverture de la tranchée. — « Gazette extraordinaire » de Palafox. — Résistance de toutes les classes d'habitants. — Lannes remplace Junot. — Lutte acharnée dans les rues. — Héroïsme des deux adversaires. — Souffrances des soldats français. — La tragédie de Cervantès. — Misère des Espagnols. — Nous enlevons le faubourg de l'Arabal. — Le parlementaire Saint-Mars. — Capitulation. — Lamentable aspect de Saragosse. — Palafox envoyé à Vincennes. — Le trésor de Notre-Dame del Pilar. — *Te Deum*..... 1

CHAPITRE II

L'ALLIANCE ANGLAISE

(1809)

- I. *Les Anglais en Espagne*. — Mission de sir Charles Stuart (juillet 1808-février 1809) et sir Richard Vaughan.
Les quatre ambassadeurs : John Frère, le marquis de Wellesley, Barth Frère, Henri Wellesley. — Les frères Wellesley. — Wellington.
- II. *Les Espagnols à Londres*. — Les Asturiens, les Galiciens, les Andalous. — Les deux groupes : Nord et Midi. — Demandes incessantes; les « agents mendiants ». — Traité d'alliance (14 janvier 1809). — Entente commerciale. — Ambassade spéciale de Cevallos (1809-1810).

- III. *A Séville*. — Arrivée de la Junte suprême (décembre 1809). — Mort de Florida Blanca. — Comte d'Altamira, *el Rey chico*. — Martin de Garay. — Le manifeste à l'Europe (1^{er} janvier 1809). — Les instructions aux Espagnols (17 avril 1809). — Despotisme de la « Suprême ». — Les armées espagnoles. — Les opinions. — Division des esprits. — Les réfugiés. — Les salons de Séville. — Les Montijo. — Le corps diplomatique. — Lord et lady Holland.
- IV. *A Cadix*. — La vie de Cadix. — Reprise commerciale avec les Anglais. — La mer libre (1803).
- Agitation populaire. — Influence des religieux capucins; *Fray Mariano*. — Attentat contre le marquis de Villel, envoyé de la Junte suprême. — La Saint-Jacques (1809).
- Les réfugiés à Cadix. — Les ducs de l'Infantado, d'Ossuna, d'Albuquerque. — Le matin du 16 avril à Grenade.
- Intrigues anglaises. — Arrivée à Cadix du marquis de Wellesley. — Réception enthousiaste. — Le marquis et le savetier (août 1809)..... 70

CHAPITRE III

L'INSTALLATION DU ROI

(Janvier-juin 1809)

- I. Joseph tenu à l'écart; séjour au Pardo. — L'Empereur quitte l'Espagne, le Roi rentre à Madrid après la bataille d'Uclès.
- II. Difficultés du nouveau gouvernement. — Suppression des anciens conseils; destitution de fonctionnaires; décrets contre les couvents. — Les maisons sous séquestre. — Installation d'un Conseil d'État.
- III. Mission de Rœderer à Madrid. — Les « Mentors » du roi : La Forest et le maréchal Jourdan. — Les ministres. — Joseph cherche la popularité et affecte la dévotion.
- IV. Les régiments du roi d'Espagne. — Expédition en Estramadure. — Le maréchal Victor bat La Cuesta à Medellin (28 mars). — Mouvement patriotique à Séville. — Tentatives secrètes d'accommodement; mission de Sotelo repoussée. — Joseph se rend à l'armée..... 104

CHAPITRE IV

SOULT EN PORTUGAL

(Janvier-juin 1809)

- I. L'Empereur envoie en Portugal le maréchal Soult, qui part de Santiago, traverse Orenze, bat l'estrade sur la frontière avant de franchir le Minho et d'occuper Tuy. — Résistance des Portugais organisée par les Anglais. — Soult s'avance contre le Portugais Sylveyra, enlève les villes de Chavès et de Braga. — Atrocités de la défense portugaise. — Soult arrive à Porto (27 mars) et s'y installe après un combat acharné.

- II. Le duc de Dalmatie ramène le calme et l'ordre. — Mouvements politiques autour de lui. — Il se revêt « des attributions de l'autorité suprême ». — Circulaire de son chef d'état-major, le général Ricard, pour que les populations lui prêtent serment. — Mécontentement des généraux français. — Raileries de l'Empereur. — Mouvements militaires des Portugais. — Sir Arthur Wellesley et les Anglais s'avancent de Lisbonne sur Porto.
- III. Contre Soult, hostilité des généraux qui songent à traiter avec les Anglais. — Intrigues. — Mission suspecte du capitaine Argenton. — Son arrestation. — Surprise de Porto par Wellesley (12 mai). — Soult se retire en hâte en sacrifiant les bagages.
- IV. Pillage des Anglais. — Pénible retraite du maréchal à travers les montagnes. — Passage de Puente Novo. — Arrivée à la frontière d'Espagne (18 mai). — La ville de Lugo est débloquée. — Jonction des II^e et VI^e corps. — Insuccès de la seconde expédition de Portugal. — Détresse du duc de Dalmatie.
- V. Le capitaine Argenton arrêté en France. — Son procès, sa condamnation, sa mort.
- VI. Le maréchal Ney en Galice. — Soulèvement du pays. — La Romana et la Junte d'Oviedo. — Ney ravitaille l'armée de Soult. — Les deux maréchaux se mettent d'accord pour une action commune, qu'ils abandonnent tous deux. — L'Empereur donne à Soult le commandement en chef. . . 133

CHAPITRE V

LES CAMPAGNES DU ROI JOSEPH

(Juillet-décembre 1809)

- I. Joseph, avec le général Victor, marche contre Wellesley (Wellington) et les Anglais. — Bataille indécise de Talavera (27 juillet). — Français et Anglais se retirent. — Joseph, avec le général Sébastiani, se retourne contre les Espagnols de Venégas, et les bat à Almonacid (11 août). — Wellington recule devant Soult, au grand regret des Espagnols qui espéraient le voir arriver à Madrid. — Émoi dans cette ville. — Le 15 août.
- II. Patriotisme irréductible des Madrilènes. — Décrets de Joseph contre les anciens Conseils, les corporations; confiscation des biens; otages militaires; nouvel Ordre royal remplaçant les Ordres de chevalerie; abolition des redevances féodales; confiscation de l'argenterie; mesures contre les couvents. — Froideur entre Napoléon et son frère, dont la situation matérielle est précaire et qui, cependant, fait des largesses à son entourage.
- III. Exaltation à Séville après le succès de Tamamès (18 septembre). — L'armée « du centre » commandée par le général Areizaga. — Le duc de Dalmatie prend les fonctions de major général (28 septembre). — Victoire d'Ocaná (19 novembre). — Désastre des Espagnols. — Le Roi retrouve sa confiance et reprend les négociations avec les insurgés. 167

CHAPITRE VI

L'EXPÉDITION D'ANDALOUSIE

(Janvier-mai 1810)

- I. Voyage de Joseph en Andalousie avec le maréchal Soult, le maréchal Victor. — Le secours du duc d'Albuquerque sauve la ville de Cadix, où la Junte suprême s'est réfugiée. — Excursion du roi à Malaga, Grenade, Jaën.
- II. Détresse financière, mort de Cabarrus. — L'Empereur retire le subside pécuniaire. — Décret du 8 février qui organise les gouvernements militaires (Catalogne, Aragon, Navarre, Biscaye). — Ordres à La Forest. — Proclamations des généraux français. — Protestation de Joseph, qui riposte en divisant le royaume en trente-huit préfectures (17 avril). — Séjour à Séville. — Retour à Madrid 195

CHAPITRE VII

MASSÉNA EN PORTUGAL

(Avril 1810-mai 1811)

- I. Le maréchal Masséna mis à la tête d'une nouvelle expédition (17 avril 1810). — Ses lieutenants, Ney et Junot, ses forces et son état-major.
- II. Le maréchal Ney attaque Ciudad Rodrigo (mai). — Le gouverneur Andrés de Herrasti. — Inaction voulue de Wellington (juillet). — Assaut de la ville. — Reddition d'Almeida (août). — Embarras de Wellington en Portugal et en Angleterre.
- III. Il nous attend à Busaco. — Attaque de la position (27 septembre). — Wellington se retire et fait dévaster le pays. — L'armée française traverse un désert. — Masséna entre à Coïmbre, à Leiria, à Alenque, à Sobral. — Il se heurte aux lignes de Torrès Vedras (8 octobre).
- IV. Torrès Vedras, retranchements formidables. — Masséna prend position à Santarem et envoie à Paris le général Foy. — Difficultés pour faire vivre l'armée. — Difficultés politiques de Wellington à Londres. — Misère à Lisbonne. — Manœuvre incomplète du général Gardanne. — Arrivée de Drouet d'Erlon. — La mission du général Foy. — La maraude. — Le prince d'Essling se décide au retour (3 mars 1811). — Retraite pénible (mars). — Insubordination du maréchal Ney, à qui Masséna enlève son commandement et qui quitte l'armée.
- V. L'armée de Portugal rentre en Espagne. — Ses pertes. — Secours insuffisant du maréchal Bessières. — Bataille sans résultat de Fuentes de Onoro (3, 4, 5 mai). — Le général Brenier fait sauter Almeida. — Seconde mission du général Foy. — Le prince d'Essling est rappelé en France et le duc de Raguse lui succède (7 mai)..... 214

CHAPITRE VIII

LES AMBASSADEURS DU ROI

(Mai-décembre 1810)

- I. Retour de Joseph à Madrid. — Popularité recherchée. — Les intransigeants. — Pénurie du trésor; Angulo remplace Cabarrus au ministère des Finances. — Les griefs du roi contre l'Empereur : 1° le mariage avec Marie-Louise (crainte dynastique); 2° la fuite de Louis et l'exil de Lucien (alarme familiale); 3° l'annexion des provinces espagnoles par les décrets du 8 février et du 29 mai (dissentiment politique); 4° le retard dans le secours pécuniaire (difficulté financière); 5° l'indépendance des généraux français dans leurs commandements (litige militaire). — Joseph exprime ses plaintes à M. de La Forest (15 août).
- II. Il envoie d'Azanza, duc de Santa Fé, les porter à l'Empereur (mai). — Entretiens avec Champagny et réponses dilatoires. — Nouvelle ambassade : Hervas, marquis d'Almenara (août). — Deux incidents aggravent la position des envoyés : leurs correspondances sont enlevées par les guérillas et publiées par les journaux; le duc de Cadore refuse de recevoir le mémoire qu'ils lui présentent. — Exigences de l'Empereur; annulation des conventions de Bayonne et annexion de la rive gauche de l'Èbre. — Pourparlers (3 septembre) et rédaction de ces propositions (2 octobre). — L'Empereur suggère à son frère de s'entendre avec les Cortès de Cadix.
- III. Joseph applique le blocus continental, reçoit la compensation morale du commandement de « l'armée du Centre ». — Retour à Madrid de Santa Fé et d'Almenara (décembre)..... 261

CHAPITRE IX

L'ULTIMATUM DE L'EMPEREUR

(Janvier-décembre 1811)

- I. La Forest s'applique à faire accepter et exécuter les instructions de Napoléon. — Joseph repousse l'*ultimatum*, se refuse au démembrement de l'Espagne, menace de quitter le trône et de rentrer en France. — La reine Julie, à Paris, sert d'intermédiaire. — Le duc de Cadore lui porte (16 janvier) les ordres de l'Empereur qui s'aggravent. — Conversations du Roi et de La Forest (16 janvier, 8 et 12 février, 29 mars). — Le général DeFrance vient annoncer à Madrid la naissance du roi de Rome. — Fêtes à l'ambassade.
- II. Joseph part en France. — Entrevue avec l'Empereur, dont les ordres et les promesses lui sont portés à Mortefontaine (2 juin) par le prince de Neuchâtel. — Cérémonie du baptême (9 juin). — Mauvais accueil de Napoléon aux officiers de son frère.
- III. Le Roi retourne en Espagne. — Détresse du trésor. — Disette à Madrid. — Sollicitations pressantes de Joseph. — Ses rapports avec les généraux

français. — Maladie de M. de La Forest (octobre). — Le Roi lui renouvelle l'exposé de tous ses griefs (décembre)..... 287

CHAPITRE X

LA COUR DE JOSEPH A MADRID

(1809-1813)

I. Portrait de Joseph. — Son caractère.	
II. La reine Julie. — La famille. — L'étiquette du palais. — Les diamants de la couronne.	
III. L'ambassadeur La Forest. — Les ministres. — La journée du prince. — Décrets royaux.	
IV. Le confident Miot de Melito. — Les finances. — L'Ordre royal. — Le régiment d'Irlande.	
V. Le régiment « Joseph-Napoléon »	321
TABLE ALPHABÉTIQUE	355

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière

